00050363

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020

ŒUVRES CHOISIES

DE KALIDASA

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Cᵉ, rue du Bac, 30.

ŒUVRES CHOISIES

DE

50363

KALIDASA

TRADUITES

PAR HIPPOLYTE FAUCHE

Traducteur du Râmâyana, du Mahâ-Bhârata, etc., auteur d'un Abrégé du Râmâyana

LIBRARY OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY BOMBAY BRANCH

ÇAKOUNTALA
RAGHOU-VANÇA
MÉGHA-DOUTA

Ex h 4a

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

Même maison à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

1865

Tous droits de reproduction réservés

LA

RECONNAISSANCE DE ÇAKOUNTALA

DRAME EN SEPT ACTES

SRI
Fr 891.2.08
Kal/Oeu
50363

00050363

LA RECONNAISSANCE

DE

ÇAKOUNTALA

ACTE PREMIER

(Le roi, monté sur un char, un arc et des flèches à la main, poursuivant une gazelle, entre sur la scène avec son cocher.)

LE COCHER, après un regard jeté sur l'animal et sur le monarque : Seigneur,

« Quand je tourne mes yeux sur l'antilope et sur toi, armé de ton arc bandé, il me semble voir le Dieu maître de l'arc Pinâka en personne à la poursuite d'une gazelle. »

LE ROI : Cocher, la bête nous a entraînés loin! La voici maintenant

« Qui fuit devant nous, les yeux portés à chaque instant sur mon char avec un mouvement gracieux de son cou. La crainte qu'une flèche ne vienne tomber sur elle fait rentrer, *pour ainsi dire*, entièrement son arrière-train dans la partie antérieure du corps; sa route est remplie d'herbes tombées à demi broyées de sa bouche, qu'entr'ouvre la fatigue. Vois! elle court un peu sur la terre, mais beaucoup plus dans l'air par ses bonds impétueux! »

(Avec étonnement :)

— Comment s'est donc ralentie ma course tout à l'heure si ardente?

LE COCHER : Seigneur, la terre va en s'élevant; je retiens les rênes du char, et sa vitesse en est retardée; c'est pourquoi la gazelle a pu jeter ce grand intervalle

entre elle et nous; mais il vous est aisé de l'atteindre maintenant qu'elle marche sur un sol uni.

LE ROI : Lâche donc les guides!

LE COCHER : Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Il simule dans une pantomime l'impétuosité d'un char.)

— Vois, seigneur! En effet, ces

« Coursiers de ton char, les brides abandonnées, la partie antérieure du corps tendue en avant, la pointe des oreilles abattue, la houppe de leurs chasse-mouches immobile, courent dans le chemin ou plutôt ils volent, infranchissables même aux tourbillons de poussière qu'ils soulèvent. »

LE ROI, avec hilarité : Comment! Les chevaux auront bientôt dépassé la gazelle! En effet, de la manière qu'ils vont,

« Ce qui était petit à ma vue passe vite à la grandeur; ce qui me semblait joint se partage en deux promptement; une ligne, qui me paraissait droite, devient courbe de sa nature à mes yeux; et, telle est cette rapidité de mon char, que rien n'est dans un instant ni près ni loin de moi!

(Derrière la scène on crie.)

Holà! holà, sire! cette gazelle appartient à l'ermitage : il ne faut pas la tuer!... il ne faut pas la tuer!

LE COCHER, il écoute et il regarde : Voici deux pénitents, seigneur, qui se jettent comme un rempart derrière cette gazelle noire, tombée enfin à la portée de ta flèche.

LE ROI, avec empressement : Retire donc à toi les rênes!

LE COCHER : Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Il fait comme il est dit.

LES PRÉCÉDENTS, UN ERMITE avec son DISCIPLE.

L'ANACHORÈTE, élevant sa main : Holà! holà, roi! C'est vraiment une gazelle de l'ermitage.

« Ne veuille, ne veuille donc pas décocher contre elle ce dard, qui serait dans son tendre corps ce qu'est le feu dans un monceau de coton. Qu'y a-t-il, hélas! de commun entre la vie si fragile des gazelles et tes flèches à la victorieuse empennure, à la pointe acérée? »

« Retire donc cette flèche trop prompte à venir s'encocher sur ton arc. Les armes vous sont données pour la défense de l'opprimé, non pour les envoyer au *cœur de* l'innocent.

LE ROI, avec un salut respectueux : La voici retirée.

(Il fait comme il a dit.)

L'ANACHORÈTE, avec joie : Cette *modération* est bien digne d'un prince né dans la race de Pourou.

« Daigne le ciel t'accorder un fils doué de toutes les vertus et destiné à porter le sceptre de l'univers! »

SON DISCIPLE : Daigne le ciel de toutes les manières t'accorder pour fils un monarque universel dans l'un et l'autre monde!

LE ROI, avec un salut respectueux : J'accepte la parole du brahmane.

LES DEUX ANACHORÈTES : Nous sommes venus chercher ici du bois. Voilà *où demeure* notre maître, Kanwa, duquel on voit l'ermitage sur les bords de la Mâlinî, et qui est comme le Dieu protecteur de Çakountalâ. Si une autre affaire ne vous réclame point ailleurs, entrez là et goutez-y les soins de l'hospitalité.

LE ROI : Révérend, est-ce que le chef de votre *saint* troupeau est dans ces lieux?

LES DEUX ANACHORÈTES : C'est à sa fille qu'il a confié pour le moment le soin de rendre à ses hôtes les devoirs de l'hospitalité; car il s'en est allé à Çaumartîrtha conjurer un mauvais sort de Çakountalâ.

LE ROI : Si j'allais ainsi lui faire ma visite à elle-même, assurée de mon empressement, elle en ferait part au grand anachorète.

LES DEUX ERMITES : Faites-le donc en ce moment.

(A ces mots l'anachorète sort avec son disciple.)

LE ROI : Cocher, pousse les chevaux vers le saint ermitage; et que sa vue aujourd'hui nous purifie nous-mêmes.

LE COCHER : Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Il simule de nouveau la vitesse d'un char avec une pantomime.)

LE ROI, examinant de tous les côtés : Il n'est pas besoin qu'on le dise pour que l'on reconnaisse tout de suite en ces lieux toute la plénitude d'une forêt de pénitence.

LE COCHER : Comment cela?

LE ROI : Ne le vois-tu pas? Ici, en effet,

« Les petits encore sans plumes des perroquets ont laissé tomber de leur bec au pied des arbres les grains du riz sauvage; l'huile, qui oint les pierres çà et là, témoigne qu'elles *ont servi* à broyer le fruit des ingoudis; les gazelles ne changent pas de route à l'arrivée du monde et ne s'effrayent pas du bruit; la route est marquée par une ligne de gouttes d'eau qui ont stillé du bord des valkalas. »

LE COCHER : Tout cela est évident.

LE ROI, qui s'est avancé un peu dans l'intervalle : Cocher, arrête ici le char, afin que je descende, pour ne pas causer de trouble dans l'ermitage.

LE COCHER : Je tiens ferme les rênes. Que le seigneur descende.

LE ROI, qui met pied à terre, jetant un regard sur lui-même : Cocher, je dois entrer dans ces bois de pénitence avec un extérieur modeste; reçois donc cet arc et mes parures.

(Il dit et les donne au cocher.)

— Panse mes coursiers, qui ont le dos mouillé *de sueur*, jusqu'à ce que je revienne de ma visite aux habitants de l'ermitage.

LE COCHER : Comme tu l'ordonnes.

(Ces mots dits, il quitte la scène.)

LE ROI, il se promène et regarde : Maintenant, que j'entre dans ce lieu d'ermitage...

(Il exprime du geste qu'il vient de s'opérer en lui-même un présage.)

— Eh quoi! ceci est un ermitage, où notre passion est morte, et voici que mon bras palpite! Comment pourrait-il nous arriver ici quelque aventure? Au reste, les

portes des choses à venir sont ouvertes de tous les côtés.

(Derrière la scène on crie :)

Par ici ! par ici, mes chères compagnes !

LE ROI, tournant les yeux de ce côté : Ah ! sur la droite, on entend des voix dans ce verger d'arbres. Eh bien ! allons-y.

(Il se promène et il observe.)

— Ce sont des jeunes filles d'anachorètes. Elles sont occupées à donner elles-mêmes de l'eau à des arbres encore tout enfants avec des cruches d'arrosement proportionnées à leur taille.

(Il regarde avec des yeux pleins d'amour.)

— Ah ! que leur vue est charmante !

« Si la personne de ces femmes, qui habitent un ermitage a des charmes impossibles à trouver dans le gynœcée *des rois*, les arbres des forêts ont donc aussi des qualités plus charmantes que les arbres de nos jardins ! »

— Je vais les épier à l'abri de cet ombrage.

(Il se cache et promène ses yeux de l'une à l'autre.)

LE PRÉCÉDENT, ÇAKOUNTALA ET SES DEUX COMPAGNES, qui seront nommées dans le cours de la scène.

LES DEUX COMPAGNES : Çakountalâ, mon amie, notre *saint* père Kanwa aime mieux les arbres de son ermitage que toi-même, je pense, puisqu'il t'a enjoint de bien remplir d'eau ces fosses creusées autour de leur pied, malgré que tu sois délicate comme la fleur nouvelle éclose du jasmin double.

ÇAKOUNTALA : Je ne fais pas cela seulement pour obéir à l'ordre du père, ma chère Anousoûyâ, mais parce que j'ai pour ces arbres mêmes toute l'amitié d'une sœur.

(Ces mots dits, elle fait le geste d'arroser.)

ANOUSOUYA : Ma bonne amie Çakountalâ, ces arbres, dont les fleurs viennent dans les jours de l'été, ont reçu déjà leur eau : il faut arroser maintenant cet arbre,

qui a passé la saison des fleurs. Le bon office en sera plus méritoire, puisqu'il n'aura pas un but de récompense.

ÇAKOUNTALA : Amie, c'est charmant ce que tu dis là.

(Elle fait de nouveau le geste d'arroser.)

LE ROI, à part : Comment cette belle Çakountalâ peut-elle être la fille de Kanwa?

(Avec admiration.)

— Oh! le saint ermite Kanwa a donc les yeux d'un aveugle, puisqu'il force tant de grâce à s'affubler d'un vêtement d'écorce!

« Ce vieil anachorète, qui veut asservir aux fatigues de sa pénitence un corps si ravissant par les seuls charmes de la nature! n'est-ce point là tenter de couper une branche de çamî avec le tranchant d'un pétale arraché au lotus bleu! »

— N'importe! Caché au milieu des arbres, je vais la contempler *à mon aise*, sans exciter sa défiance.

(Il se cache et reste là.)

ÇAKOUNTALA : Priyamvadâ m'a serré ce valkala au point que je n'en peux respirer : veux-tu, ma chère Anousoûyâ, le desserrer un peu?

(Anousoûyâ lui relâche son valkala.)

PRIYAMVADÂ, gaiement : Accuses-en ton adolescence, qui vient d'éclore et qui fait se développer en lui tes seins.

LE ROI : Ou plutôt, n'est-ce pas au contraire le valkala, qui doit à cette fraîche jeunesse de formes incomparables l'honneur d'être lui-même une parure?

« Un lotus, environné de vallisnéries, n'en est pas moins charmant; les marques de la lune sont, il est vrai, des taches, mais elles relèvent sa beauté : de même cette vierge délicate aux grâces infinies fait du valkala en quelque sorte une parure à ses formes suaves. »

— Et même

« Ce rude valkala, par les jolies formes que lui prête la jeune fille aux yeux de gazelle, ne ravit point à sa beauté le

plus faible trait de son empire sur le cœur : tel un champ de lotus aux corolles épanouies enchante les regards, bien qu'il soit hérissé des multitudes de ses pétioles, dont la fleur commence à dégager son cou. »

ÇAKOUNTALA, levant ses yeux en haut : Mes amies, ce manguier semble me faire signe de venir avec ses doigts de ramilles agitées par le zéphir, je vais me rendre à son invitation.

(Elle s'approche de l'arbre.)

PRIYAMVADA : Ma chère Çakountalâ, demeure un instant auprès de lui.

ÇAKOUNTALA : Pour quelle raison?

PRIYAMVADA : Parce qu'il semble, quand tu es auprès de lui, que ce manguier est enlacé d'une liane.

ÇAKOUNTALA : Ah! que tu es bien appelée Priyamvadâ!

LE ROI, à part : Priyamvadâ ne lui a dit que la vérité. En effet, telle est sa

« Lèvre, qu'elle ressemble au frais bouton *de la rose;* ses bras sont pareils à deux jeunes rameaux, et la jeunesse est nouée à ses membres comme une fleur séduisante. »

ANOUSOUYA : Ne dirait-on pas, Çakountalâ, que cette jeune mâlikâ, que tu nommes *par antiphrase* la honte des bois, a fait choix de ce manguier pour son époux dans un swayamvara?

ÇAKOUNTALA, elle s'approche, contemple et dit avec joie : Elle est vraiment délicieuse, ma chère Anousoûyâ, cette saison, qui vient apporter la volupté dans les hymens des arbres. *Oui!* voici *ma* fraîche mâlikâ, qui se pare de la jeunesse de ses fleurs nouvelles : dans ses bras est le manguier, si bien nommé sahakâra, *le secourable*, à cause des secours que l'on trouve dans l'abondance de ses fruits.

(Elle tient les yeux fixés sur les deux arbres.)

PRIYAMVADA, en souriant : Sais-tu, Anousoûyâ, pourquoi Çakountalâ regarde si avidement cette *mâlikâ*, *la* honte des bois?

ANOUSOUYA : Je ne puis en deviner la cause : dis-la-moi !

PRIYAMVADA : « De même que cette honte des bois, qui est nommée la mâlikâ, se dit-elle, est mariée avec un arbre, son égal : ainsi puissé-je être unie avec un époux, qui me soit assorti! »

ÇAKOUNTALA, en souriant : C'est un vœu que ton esprit fait pour toi-même.

(Et, ce disant, elle fait jouer son arrosoir.)

ANOUSOUYA : Et la plante de mâdhavî, qui a grandi comme toi par les soins du père Kanwa, est-ce que tu l'oublies, Çakountalâ ?

ÇAKOUNTALA : Alors, je m'oublierais donc moi-même !

(Elle s'approche de cette liane, regarde et s'écrie avec joie :)

— Une merveille ! une merveille, Priyamvadâ, je t'annonce une bonne nouvelle !

PRIYAMVADA : Quelle bonne nouvelle, mon amie ?

ÇAKOUNTALA : Cette liane mâdhavî est en fleurs depuis la racine jusqu'au faîte, et ce n'en est pas la saison !

SES DEUX COMPAGNES, accourant : Est-ce vrai ? est-ce vrai, mon amie ?

ÇAKOUNTALA : Ne voyez-vous pas que c'est vrai ?

PRIYAMVADA, elle songe et dit gaiement : C'est donc à mon tour de t'annoncer une bonne nouvelle, mon amie : c'est que ta main sera bientôt demandée pour le mariage !

ÇAKOUNTALA, avec dédain : Sans doute ! c'est bien là mon désir !... Je n'écouterai plus tes paroles.

PRIYAMVADA : Mes paroles ne sont vraiment pas un badinage, car j'ai ouï de la bouche même du père Kanwa que ce prodige annoncerait, mon amie, une telle félicité pour toi.

ANOUSOUYA : Voilà donc la raison, chère Priyamvadâ, qui fait arroser avec tant d'amour cette liane mâdhavî par Çakountalâ ?

ÇAKOUNTALA : Elle est ma sœur : n'est-ce point assez pour que je l'arrose ?

(Et, ce disant, elle fait jouer son arrosoir.)

LE ROI, à part : Plaise à Dieu que, fille adoptive du chef de ces anachorètes, elle ne soit pas de la même caste !... Mais ne pourrait-on pas en douter ?

« Sans doute, c'est une épouse, qui ne messiérait point à un kshâtrya, puisque mon âme noble et fière a mis en elle son amour ; car, dans les choses où le doute se mêle, les mouvements de l'âme sont la règle des sages. »

— Et comme c'est ainsi, je suis donc sûr que je l'obtiendrai.

ÇAKOUNTALA avec effroi : Hélas ! une abeille s'est envolée de cette mâlikâ nouvelle et vient se jouer autour de mon visage !

(Elle simule dans une pantomime la contenance et les gestes d'une personne qui est importunée d'une abeille.)

LE ROI, qui la contemple avec ivresse : Oh ! combien elle est charmante !

« De tous les côtés où vient l'abeille, là elle jette son regard séduisant. C'est une leçon qu'elle reçoit ici pour le jeu des sourcils, et la crainte donne à ses yeux le manége de la coquetterie. »

ÇAKOUNTALA : Mes amies, défendez-moi contre les attaques de cette méchante abeille !

TOUTES DEUX, en souriant : Qui sommes-nous pour te défendre ici ? Appelle à ton secours le roi Doushmanta, puisqu'il a pris sous sa garde les bois de la pénitence !

LE ROI, à part : Voilà donc l'occasion de paraître ! (Haut.) Ne craignez...

(Ces mots à demi prononcés, il continue dans un aparté.)

— « Je suis le roi, » puis-je dire, et cela suffit pour me faire connaître. Soit ! mais j'aime mieux prendre les apparences d'un voyageur demandant l'hospitalité.

ÇAKOUNTALA : Cet insolent insecte ne cesse pas : il faut donc que je m'en aille autre part !

(Elle s'enfuit, et, jetant ses regards entre chacun de ses pas :)

— Malheur ! malheur ! Comment ! il me suit encore ! Défendez-moi contre lui !

LE ROI. Il s'avance avec précipitation : Aaah !

« Où est l'homme parmi les mal élevés qui ose commettre une insulte envers les filles ingénues des anachorètes, quand c'est un empereur, issu de Pourou, qui donne ses lois à la terre?»

(A la vue du roi, les trois jeunes filles sont troublées un instant.)

ANOUSOUYA : Noble étranger, personne ici n'a commis d'insulte, si ce n'est une abeille, qui vient d'effrayer ma chère amie.

(Et, ce disant, elle montre Çakountalà.)

LE ROI, qui s'est approché de celle-ci : *Jeune fille*, puissent croître *sans fin* les mérites de ta pénitence !

(Çakountalà se tient devant lui timidement et le visage baissé.)

ANOUSOUYA : Seigneur, reçois les honneurs de l'hospitalité.

PRIYAMVADA : Sois le bienvenu, noble étranger ! Apporte de la chaumière, Çakountalà, mon amie, un arghya mêlé de fruits. En attendant, voici de l'eau pour laver ses pieds.

LE ROI : J'ai déjà trouvé dans ta voix polie tous les honneurs de l'hospitalité.

ANOUSOUYA : Que le noble étranger veuille bien prendre place sur ce banc naturellement frais de saptaparna pour s'y reposer de sa fatigue.

LE ROI : Et vous-mêmes, fatiguées par l'exercice de vos devoirs, ne voulez-vous pas vous y asseoir un moment?

PRIYAMVADA, à voix basse : La bienséance nous commande, chère Çakountalà, de nous asseoir aux côtés de notre hôte. Viens donc : asseyons-nous !

(Toutes s'assoient.)

ÇAKOUNTALA, se parlant à soi-même : Depuis que j'ai vu cet homme, je me sens comme si mes affections s'en al-

laient toutes se changer en d'autres, qui répugnent aux sentiments d'une forêt de pénitence !

LE ROI, promenant ses regards de l'une à l'autre : Ah ! que j'admire en vous cette délicieuse harmonie d'âges et de beautés égales !

PRIYAMVADA, à voix basse : Chère Anousoûyâ, qui est donc cet étranger aux formes d'une majesté qu'on ne saurait imiter et qui, parlant avec cette douceur, déploie ici la politesse d'un roi ?

ANOUSOUYA, de même : Je n'ai pas moins de curiosité ; je vais l'interroger : veux-tu ? (Haut.) La familiarité qu'inspire l'aménité de ses paroles m'engage à faire cette demande au noble étranger : à laquelle des saintes races de rois appartient l'honneur de sa naissance ? ou quel pays son absence plonge-t-elle à cette heure dans la tristesse ? Quelle raison lui fit braver dans un âge encore tendre la fatigue d'un voyage aux forêts de pénitence ?

ÇAKOUNTALA, se parlant à soi-même : Félicite-toi, mon cœur, qu'Anousoûyâ dise là ce que tu penses !

LE ROI, à part : Comment vais-je me déclarer ? Ou plutôt de quel déguisement faut-il m'envelopper ? (Il songe.) Prenons maintenant celui-ci : (Haut.) Sainte fille, je suis un brahme à qui le monarque issu de Pourou a confié la charge d'inspecter la religion dans ses villes, et je suis venu au milieu de ces bois, où elle est cultivée, conduit par le désir de visiter ce pieux ermitage.

ANOUSOUYA : Ainsi nous recevons un hôte distingué par sa vertu.

(Çakountalâ exprime dans son jeu un embarras né de l'amour.

SES DEUX COMPAGNES, ayant observé la contenance du prince et la sienne, lui disent à voix basse : Si le révérend père, ma chère Çakountalâ, n'était pas éloigné de ces lieux...

ÇAKOUNTALA, de même : Alors, qu'arriverait-il ?

TOUTES DEUX, à voix basse : Alors, il comblerait les

vœux d'un hôte si distingué, en le rendant maître absolu d'une vie,

ÇAKOUNTALA, de même, avec une feinte colère : Il y a quelque chose de sous-entendu là dans vos cœurs... Je ne veux plus écouter vos paroles.

LE ROI : Nous vous demanderons maintenant quelque chose à l'égard de votre amie.

TOUTES DEUX : Seigneur, favorisez-nous de vos questions.

LE ROI : Voici! Le révérend Kanwa passe continuellement sa vie dans la méditation des saintes écritures, et l'on dit que votre amie est sa fille. Comment cela peut-il être?

ANOUSOUYA : Que le seigneur écoute! Il est un saint roi d'une grande puissance, nommé Kâauçika...

LE ROI : Eh bien! ce puissant Kâauçika?...

ANOUSOUYA : Sache que notre amie tire de lui sa naissance, et qu'enfant abandonnée elle fut élevée par le saint Kanwa, qui devint son père...

LE ROI : Ce mot *abandonné* fait naître ma curiosité : je désire qu'on me raconte cette histoire dès sa racine.

ANOUSOUYA : Jadis les terribles macérations dans lesquelles ce roi saint consumait sa vie avaient inspiré de la crainte aux dieux. Ils envoyèrent donc vers lui une Apsara, qu'on appelle Mainakâ, nymphe habile à faire jeter bas les vœux de pénitence.

LE ROI : Oui! les austérités des autres mettent les dieux dans la crainte. Ensuite?

ANOUSOUYA : Ayant donc vu cette source d'enivrements dans la saison qui ravit sur le sein du printemps...

(Elle prononce à moitié ces mots et joue la pudeur.)

LE ROI : Il m'était déjà venu à l'esprit qu'elle ne pouvait être que la fille d'une Apsara.

ANOUSOUYA : Et pourquoi ?

LE ROI : C'est tout naturel.

« Comment une telle beauté serait-elle venue des hommes? Les rayons du soleil à la tremblante lumière ne montent point au ciel de la surface de la terre! »

(Çakountalâ se tient baissant la tête de pudeur.)

LE ROI, à part : Oh! bonheur! que le champ de mon amour s'agrandit à mes yeux!

PRIYAMVADA, jetant à Cakountâlâ un regard avec un sourire : Il me semble, à voir le noble étranger, qu'il ait envie de nous dire encore quelque chose.

(Çakountalâ lui fait une menace avec son doigt.)

LE ROI : C'est parfaitement vu. Nous avons encore autre chose à vous demander par le désir de savoir quelle est sa vraie condition.

PRIYAMVADA : Pourquoi donc tant balancer? Une âme d'anachorète n'est-elle pas vouée à l'obéissance?

LE ROI : Eh bien ! je vous demande

« Si elle fut donnée sous la condition qu'elle observerait le vœu qui défend à l'ermite tout commerce avec l'amour. Doit-elle, hélas! sans fin, habiter avec les épouses des antilopes ses compagnes, de qui les yeux ressemblent à ses yeux charmants? »

PRIYAMVADA : Seigneur, cette jeune fille se fatigue à pratiquer les observances; mais la pensée de ses pères spirituels fut toujours de la marier avec un époux digne d'elle.

LE ROI, à part, avec joie :

« Reste, mon cœur, avec ton amour! Le doute est maintenant éclairci : ce que tu croyais du feu, c'est un rubis que l'on peut toucher? »

ÇAKOUNTALA, comme avec dépit : Anousoûyâ, je vais m'en aller.

ANOUSOUYA : Pour quoi faire?

ÇAKOUNTALA : J'irai dire à la révérende Gâautamî que

cette Priyamvadà s'amuse à causer de choses frivoles.

(A ces mots elle se lève.)

ANOUSOUYA : C'est une inconvenance, c'est une inconvenance, mon amie, pour une habitante d'ermitage, que de s'en aller à son caprice, abandonnant un hôte distingué, avant qu'on ait encore pu lui rendre les honneurs de l'hospitalité.

(Çakountala ne répond rien et s'en va.)

LE ROI, à part : Comment! elle s'en va?

(Il se lève pour l'arrêter; mais il enchaîne à l'instant son désir.)

— Oh! que les actions d'un amant sont bien l'image des choses qui se passent dans son âme! En effet,

« Je voulais suivre la fille de l'anachorète quand la décence a retenu soudain mes pas; néanmoins, sans même quitter ma place, fais-je encore autre chose qu'aller vers elle et revenir? »

PRIYAMVADA, suivant Çakountalà : Ma coléreuse amie, tu ne peux t'en aller.

ÇAKOUNTALA, se retournant avec un froncement des sourcils : Pourquoi cela?

PRIYAMVADA : Tu me dois l'arrosement de deux arbres : commence par me payer ta dette, et tu pourras t'en aller.

(Celle-ci donc, après ces mots, ramène sa compagne malgré elle.)

LE ROI : Sainte jeune fille, ta compagne me semble épuisée de lassitude par le travail d'arroser les arbres. En effet,

« Ses bras sont fatigués à force de lever les arrosoirs, ses épaules affaissées, les paumes de ses mains plus rouges que de nature, et sa respiration haletante fait trembler à l'instant même ses deux seins : un bouton de fleur, collé à son visage par l'eau de la sueur, empêche le jeu des çirishas dans ses oreilles; elle retient d'une main ses cheveux en désordre, dont le ruban tombe *sur son épaule.* »

— C'est donc à moi d'acquitter sa dette.

Il donne son anneau à Priyamvadà, qui reçoit le bijou. Elle lit avec Anousoûyà les lettres du nom, et les deux jeunes filles se regardent l'une l'autre *avec étonnement.*)

— Ce gage est suffisant, j'espère : c'est un présent d'honneur que j'ai reçu du roi.

PRIYAMVADA : Ne veuille donc pas, seigneur, te séparer de cet anneau ; je déclare ma compagne acquittée sous la caution du noble voyageur.

ANOUSOUYA : Ainsi, te voici libérée par la compassion du noble étranger, chère Çakountalà, ou... de l'auguste roi!... Elle pourra donc s'en aller maintenant où *bon lui semblera.*

ÇAKOUNTÂLA, à part : Si je suis libre de moi-même, je ne le quitterai pas.

PRIYAMVADA : Pourquoi ne t'en vas-tu pas maintenant?

ÇAKOUNTALA : A présent que tu m'as déclarée libre, je m'en irai quand il me plaira.

LE ROI, observant Çakountalà : Serait-elle disposée à notre égard de la manière que nous le sommes pour elle? En attendant, mon cœur a gagné du terrain.

« Si elle ne mêle pas ses paroles avec les miennes, elle prête une oreille attentive à ce qui sort de ma bouche : si elle ne se fait pas volontiers un miroir de mon visage, ses regards le plus souvent ne sont pas dirigés ailleurs que sur moi. »

(Derrière la scène on crie :)

Oh! oh! les anachorètes! Réunissez les animaux qui vivent dans la forêt de pénitence, et tenez-vous prêts à les défendre! car on assure que le roi Doushmanta s'amuse à chasser dans notre voisinage!

« La poussière, battue par le sabot de ses coursiers, tombe sur nos valkalas, suspendus aux branches, où ils sèchent du bain : telle une nuée de sauterelles, dérobant la lumière du soleil, s'abat sur les arbres de l'ermitage! »

LE ROI, à part : Oh ! malheur à moi! les guerriers à ma recherche mettent le trouble dans la forêt de la pénitence!

(Derrière la scène on crie de nouveau.)

Oh! oh! les anachorètes! Voici qu'il est entré ici, jetant l'effroi parmi les enfants, les femmes et les vieillards,

« Un éléphant sauvage, effrayé par la vue des chars. Il a rompu d'un terrible choc l'une de ses dents sur le tronc d'un arbre qui s'est trouvé devant lui : il traîne comme des chaînes une haie arrachée de grandes lianes, dans laquelle il s'est embarrassé; il a mis le trouble dans le bois des observances; nos troupeaux d'antilopes sont dispersés; il est comme l'obstacle même à la pénitence incorporé dans une forme! »

A ces mots les trois jeunes filles se pressent l'une contre l'autre avec épouvante.)

LE ROI : Malheur à moi! hélas! Comment! c'est moi qui suis coupable de cette offense à l'égard des anachorètes? Mais je cours à l'instant y porter remède!

LES DEUX COMPAGNES DE ÇAKOUNTALA : Excellence, nous sommes troublées à cause de cet éléphant : ayez donc pour agréable que nous retournions à la chaumière.

ANOUSOUYA, s'adressant à Çakountalâ : La révérende Gâautamî est inquiète, sans doute; viens donc, mon amie : allons vite la rejoindre!

ÇAKOUNTALA, elle figure dans sa pantomime qu'un obstacle enchaîne soudain sa marche : Ah! malheur! ah! malheur! une crampe arrête les mouvements de ma jambe!

LE ROI : Allez en liberté, jeunes saintes, en liberté! Nous allons tâcher, nous, de mettre fin aux souffrances de l'ermitage.

LES DEUX COMPAGNES DE ÇAKOUNTALA : Seigneur, tu fus traité aujourd'hui sans la moindre considération; mais rejette notre faute sur l'incident tombé au milieu de nos devoirs hospitaliers.

LE ROI : Vous me les avez complétement rendus par cela même que vous m'avez offert la vue de vos saintes personnes.

ÇAKOUNTALA : Anousoûyâ, cette pointe de jeune kouça m'a blessée au pied... Attendez que j'aie dégagé mon

valkala, embarrassé dans les branches de cette barlerie.

(Elle sort, accompagnée de ses amies, en regardant le jeune monarque.)

LE ROI, en soupirant : Elles sont toutes parties! Soit! mais la vue de Çakountalà ne me donne point, à moi, une grande envie de retourner dans ma ville. En attendant, je ferai camper ma suite à proximité du bois de pénitence; car il m'est impossible d'arracher mon âme au désir de revoir Çakountalà. En effet,

« Tandis que mon corps marche en avant, mon âme rebelle s'enfuit en arrière, comme l'étoffe de l'étendard qu'un enseigne porte à l'encontre du vent! »

(Il sort, et la scène reste vide.)

LIBRARY OF THE ... SOCIETY ... ASIATIC

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

(Le Vidoûshaka entre sur la scène.)

LE VIDOUSHAKA : Hein!... hein!... oh!... elle me tue cette passion du roi mon ami, tout livré à son goût pour la chasse! Je m'y exténue à crier : « Ici une gazelle!... Ici un sanglier! » Au milieu même du jour, en plein été, quand vous avez parcouru des bois où les arbres ne jettent que de rares ombres, vous buvez, dans les ruisseaux de la montagne, une eau insipide, chaude, astringente par une infusion de feuilles tombées, une vraie tisane enfin de katouka, et vous mangez des viandes toutes brûlantes à des heures qui ne sont jamais réglées! La nuit même je ne peux dormir; quelque désir que j'en aie, par le bruit des foules de chevaux. Dès le grand matin je suis réveillé par ces enfants de servante, impatients chasseurs, et par le tumulte d'un départ pour les bois qui importune les oreilles. Et ce ne sont point là mes seuls tourments : voici qu'un autre furoncle s'est campé sur ma joue!

En effet, tandis que la fatigue nous a mis sur les dents, est-ce que la majesté, poursuivant une gazelle, n'est pas entrée dans l'enceinte de l'ermitage et n'y a pas vu, pour mon infortune, je ne sais quelle jeune fille d'anachorète, nommée Çakountalâ? Depuis qu'il a rencontré cette enfant, il ne dit plus mot de son retour à la ville!

Tourmenté de ces pensées, je passe des nuits blanches, sans fermer les yeux. Quel remède? *Aucun!* tant que je n'aurai pas vu mon cher ami devenu mari de cette *nouvelle* épouse.

(Il se promène et il regarde.)

— Mais le voilà, ce cher camarade, qui vient par ici même, l'arc à sa main, un bouquet de fleur des bois *sur sa tête* et l'image de celle qu'il aime placée dans son cœur. Bon! Mais, les membres engourdis par la fatigue, moi je veux rester ici : peut-être dans cette position trouverai-je quelque délassement.

(Il se tient appuyé sur une bûche en guise de canne.)

* * *

(Le roi paraît sur la scène.)

LE ROI, à part :

« La conquête d'une amante, j'en conviens, n'est pas une chose facile; mais les dispositions que l'amant voit chez elle raniment les espérances du cœur; et, quoique l'amour ne soit pas au comble de ses vœux, un mutuel désir *n'en* est *pas moins* pour tous les deux une cause de volupté. »

(Il sourit.)

— C'est ainsi que l'âme d'un amant est affectée, s'il rencontre une amante qui sympathise de sentiments avec lui... mais il peut être aussi le jouet d'une illusion ! En serait-il ainsi de moi?

« Ce regard d'amour jeté sur moi en même temps qu'elle envoyait ses yeux d'un autre côté, cette démarche agaçante de coquetterie, ces paroles de colère à sa compagne qui l'arrêtait, disant : « Ne t'en vas pas! » à qui s'adressait tout cela, si ce n'est à moi? Ah! que l'amour sait bien reconnaître ce qui lui appartient! »

LE VIDOUSHAKA, sans quitter sa position : Roi, je ne puis remuer la main, reçois donc le salut de ma voix seulement.

LE ROI, qui le regarde en souriant : Et d'où te vient cette impotence du corps?

LE VIDOUSHAKA : D'où elle me vient, dis-tu? Comment!

c'est toi, qui m'as brisé les os toi-même, et tu me demandes la cause de mes larmes?

LE ROI : Je n'entrevois pas du tout ce qu'il peut y avoir de liaison...; explique-toi!

LE VIDOUSHAKA : Si un roseau joue le rôle d'un bossu, fait-il cela de soi-même ou par la force du fleuve?

LE ROI : La force du fleuve en est la cause.

LE VIDOUSHAKA : Comme tu l'es pour moi!

LE ROI : Comment cela?

LE VIDOUSHAKA : Que tu abandonnes les affaires du royaume et que, laisssant ton palais, où l'on marche d'un pied ferme, tu vives dans les bois comme un sauvage, est-ce là, peut-on dire, une chose qui ne messied pas à ta majesté? Quel conseil est-il possible de tenir en ces lieux? Et, de plus, moi, un brahme! je ne suis pas maître ici de mes membres attachés à un corps que fatiguent journellement ces chasseurs de bêtes ravissantes. Excuse-moi donc, et permets-lui de se reposer au moins un seul jour!

LE ROI, à part : Il parle ainsi! Et moi, dont l'esprit ne songe qu'à la fille de Kanwa, je n'ai plus aucun goût pour la chasse!

« Je n'aurais pas la force de bander mon arc avec sa corde et de lancer une flèche à cause de mon amante contre les gazelles; car la beauté de ses yeux habite en partie avec elles! »

LE VIDOUSHAKA, après un regard jeté au roi : N'aurai-je fait que prêcher dans le désert? Quelle résolution arrêtée dans ton cœur va dicter la réponse de ta majesté?

LE ROI : Le conseil que mon cœur me donne, c'est de suivre l'avis de mon ami, et je l'adopte.

LE VIDOUSHAKA, avec joie : Que ces *bonnes* paroles te fassent vivre longtemps!

(A ces mots, il veut se lever.)

LE ROI : Demeure ! Écoute ce qui me reste à dire.

LE VIDOUSHAKA : Que ta majesté commande !

LE ROI : Quand ta seigneurie sera délassée, elle m'aidera dans une autre chose, qui n'exige aucune peine.

LE VIDOUSHAKA, vivement : Est-ce à manger des confitures ?

LE ROI : Je te dirai cela.

LE VIDOUSHAKA : Au moment, que tu voudras fixer.

LE ROI : Quelqu'un ! Holà, quelqu'un !

Un huissier entre sur la scène.

L'HUISSIER : J'attends les ordres de Sa Majesté.

LE ROI : Raïvataka, fais venir à l'instant même le chef de mes troupes !

L'HUISSIER : Ainsi soit !

(Il sort et rentre aussitôt avec le général.)

Venez ! venez, seigneur !... Il avait l'oreille attentive aux paroles... Sa Majesté est ici même : que le seigneur s'approche !

LES PRÉCÉDENTS, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, à part, ayant jeté un coup d'œil sur le roi : Comment ! La chasse, si blâmée *par certains hommes*, ne montre dans la personne de Sa Majesté que des avantages seulement ! Par elle, en effet, le roi,

« Adonné au rude exercice de tirer sans repos la corde de son arc, capable de supporter les rayons du soleil sans transpirer la moindre sueur, le corps aminci et non distingué par une ampleur inutile, *par elle, dis-je, le roi* ne porte que l'essence de la vigueur, comme un éléphant qui vague sur les montagnes. »

(Il s'approche.)

— Victoire ! victoire à mon seigneur !... Sire, on a reconnu des traces qui révèlent des bêtes ravissantes dans

la forêt, Y a-t-il rien de mieux à faire que de leur donner la chasse?

LE ROI : Bhadraséna, toute mon ardeur est brisée, car Mâdhavya me défend la chasse!

LE GÉNÉRAL, à part : Mon ami Mâdhavya, tiens ferme à ton opinion : moi, je vais caresser la pensée du maître! (Haut.) Sire, cet homme parle comme un sot. Que ton auguste majesté en voie la preuve!

« Propre à la vigueur, le corps du chasseur est léger; son ventre maigre est débarrassé d'un embonpoint maladif; il apprend à connaître les affections inconstantes de crainte ou de colère dans les animaux; il montre son adresse à manier l'arc en touchant un but qui ne demeure jamais en place. Donc on a tort de supposer qu'il y ait du mal dans la chasse : où trouver ailleurs un tel amusement? »

LE VIDOUSHAKA, avec colère : Au diable, fabricant de vigueur! Sa Majesté reste ici; toi, misérable enfant de servante, cours de forêt en forêt jusqu'à ce que tu sois tombé enfin, ce qui ne peut manquer, dans la gueule de quelque vieil ours à la recherche d'une gazelle ou d'un chacal!

LE ROI : Bhadraséna, je suis dans les confins d'un ermitage, observe-t-on : ainsi, je ne puis entendre avec plaisir ta parole en ce moment.

« Que le buffle se plonge dans les bassins et qu'il en perce l'onde à coups redoublés de ses cornes; que la race des gazelles rassemble ses bandes sous les ombrages et s'y livre au soin de ruminer; que les plus fiers des sangliers arrachent sans défiance le mousta dans les marais, et que cet arc, le mien, auquel tient sa corde relâchée, goûte un instant de repos! »

LE GÉNÉRAL : Comme il plaît à ta majesté!

LE ROI : Fais donc venir les archers qui sont allés en avant! Dis à mes guerriers qu'ils s'appliquent à ne pas troubler la forêt de pénitence et qu'ils s'en tiennent éloignés. Prends garde!

« Dans ces bois de mortifications, où l'on se propose la

placidité pour fin, il est un feu caché dont l'essence est de brûler tout : ainsi, quoiqu'ils soient agréables à toucher, il est dans les soûryakântas (1) un feu qui dévore tous les autres feux. »

LE VIDOUSHAKA : *Allons*, fabricant de vigueur! sortons! sortons!

LE GÉNÉRAL : Ainsi que l'ordonne Sa Majesté.

(Il sort.)

LE ROI, jetant un regard à ses domestiques : Qu'on emporte ces habits de chasse!... Toi, Raîvataka, ne mets pas dans l'oubli tes ordres.

L'HUISSIER : Ainsi qu'il est commandé par le puissant roi!

(Il sort.)

LE VIDOUSHAKA : Maintenant que, grâce à ton ordre, il ne reste pas une mouche, veuille ta majesté s'asseoir sur la surface de cette roche, au-dessus de laquelle ces arbres étendent leurs ombrages comme un dais, tandis que je vais me régaler de ces bonnes choses *dont tu m'as parlé*.

LE ROI : Montre-moi donc le chemin.

LE VIDOUSHAKA : Venez, sire! venez!

(Ils marchent tous les deux quelques pas et s'assoient.)

LE ROI : Mon cher Mâdhavya, tes yeux n'ont pas encore obtenu toute leur félicité, parce qu'ils n'ont pas vu tout ce qu'il y a de plus beau dans ce qui peut être vu.

LE VIDOUSHAKA : Cependant ta majesté est placée devant eux.

LE ROI : Tout le monde sans doute se voit en beau, dit-on; mais, quand je parle ainsi, ce que j'ai dans l'esprit,

(1) Gemme, de laquelle on donne quelquefois le nom au cristal, mais qui désigne ordinairement une pierre dont l'existence et les propriétés sont fabuleuses.

c'est la *charmante* liane de cet ermitage, Çakountalâ.

LE VIDOUSHAKA, à part : Bon ! je ne vais pas arranger son affaire ! (Haut.) Mais, si elle est fille d'anachorète, si par conséquent tu ne peux l'obtenir, que te sert de l'avoir vue ?

LE ROI : Imbécile !

« Que sert au monde, levant la tête, avec des rangées d'yeux aux clignements immobiles, de regarder la lune dans la première de ses phases ? »

— Mais Doushmanta n'a point mis ses affections dans une chose dont il doive s'abstenir.

LE VIDOUSHAKA : Alors conte-moi cela.

LE ROI :

« Elle eut pour sa mère une charmante Apsara. Enfant abandonnée, elle est *dite* la fille de l'anachorète, parce qu'elle est tombée dans ses mains comme une fleur de jasmin fraîchement éclose qui, détachée de sa branche, serait tombée sur un soleil. »

LE VIDOUSHAKA, en riant : Cette conquête agreste, que tu préfères aux femmes les plus charmantes de ton gynécée, ressemble aux envies d'un homme qui, n'ayant plus de goût pour les dattes, voudrait manger les fruits du tamarin !

LE ROI : Tu ne parlerais pas ainsi, mon ami, si elle était devant tes yeux.

LE VIDOUSHAKA : Certes ! ce doit être charmant, puisque cela fait l'admiration de ta majesté.

LE ROI : Mon ami, pour le dire en peu de mots :

« Quand je pense aux charmes de sa personne et à la puissance du Créateur, il me semble qu'il ait opéré en elle une seconde création de la perle des femmes, conçue en s'élevant jusqu'au sublime de la beauté et faite dans la contemplation d'un idéal, après qu'il eut rassemblé dans sa pensée toutes les perfections imaginables. »

LE VIDOUSHAKA : Enfin, c'est à faire délaisser entièrement les femmes les plus charmantes !

LE ROI : Voici une pensée qui roule aussi dans mon esprit :

« Je ne sais pas à quel homme sur la terre est réservée cette fleur que l'odorat n'a pas encore sentie, ce jeune bourgeon que l'ongle n'a pas encore tranché de sa tige, ce diamant qui n'a pas été mis en œuvre, ce miel nouveau dont personne encore n'a goûté la saveur, cette beauté sans défaut et qui est comme la récompense accomplie des vertus! »

LE VIDOUSHAKA : Que ta majesté se hâte donc bien vite avant que cette *merveille de* pénitente ne tombe dans les mains de quelque anachorète à la tête graissée d'huile d'ingoudi!

LE ROI : Elle n'est pas libre de ses volontés, et son père adoptif est éloigné de ces lieux.

LE VIDOUSHAKA : Mais quelle inclination a-t-elle mise en toi?

LE ROI : Mon ami, les filles d'ermites sont timides de leur nature. Aussi

« Son regard est-il baissé quand je suis devant elle : sourit-elle, elle feint une autre cause pour cette naissance du sourire; la modestie règle sa contenance, et l'amour n'est en elle ni caché ni découvert. »

LE VIDOUSHAKA, en riant : Voudrais-tu que, dès la première vue seulement, elle se fût jetée dans tes bras?

LE ROI : Mais, au moment qu'elle partit avec ses deux compagnes, ce fut alors qu'elle manifesta ses sentiments de la manière la plus claire dans un manége coquet. Ainsi,

« A peine eut-elle marché quelques pas, la svelte jeune fille s'arrêta : « Une pointe de kouça, dit-elle, m'a piquée douloureusement au pied. » L'instant d'après, elle tourna vers moi son visage, comme si elle dégageait son valkala, qui cependant n'était pas embarrassé dans les branches des arbres. »

LE VIDOUSHAKA : Ta majesté s'est approvisionnée de vivres sans doute; car je pense que cette belle t'a *pour longtemps* mis en prison dans sa forêt de pénitence.

LE ROI : Imagine un prétexte à la faveur duquel, mon ami, nous puissions revenir à l'ermitage.

LE VIDOUSHAKA : Eh! qu'as-tu besoin de prétexte? Ta majesté n'est-elle pas le roi!

LE ROI : C'est bon! Ensuite?

LE VIDOUSHAKA : « Que les anachorètes m'apportent, diras-tu, le sixième de la récolte du riz. »

LE ROI : Insensé, l'impôt que me payent ces anachorètes est différent des autres : on l'estime par-dessus tous les monceaux de pierreries. Vois!

« Ces trésors, que les rois tirent des autres classes sont une richesse caduque; mais le sixième de leurs pénitences, que nous payent les ermites des bois, est un bien impérissable! »

(Derrière la scène on dit ces paroles :)

Oh! bonheur! nos vœux seront exaucés!

LE ROI, qui les a entendues : Bon! ces voix calmes et graves *nous* annoncent des anachorètes.

(L'huissier entre.)

L'HUISSIER : Victoire! victoire à mon seigneur!... Voici deux ermites qui se présentent au seuil de la porte.

LE ROI : Introduis-les sans tarder.

L'HUISSIER : Ce qu'ordonne le maître! (Il sort et rentre, disant aux ermites) : Par ici! par ici!

L'UN D'EUX, ayant regardé le roi : Oh! que sa personne inspire de confiance, malgré l'éclat enflammé dont elle *rayonne!* Mais n'est-ce pas naturel dans ce roi, qui est l'image d'un rishi? En effet,

« Il prend son habitation dans l'ermitage, pourvu, *grâce à lui*, de toutes les choses dont il est possible de jouir; il augmente de jour en jour sous l'abri de sa protection *les trésors de* la pénitence; *aussi* les chantres deux à deux élèvent-ils jusqu'au ciel dans leurs hymnes ce monarque maître de ses passions. Le titre d'anachorète est beau, répète-t-on

souvent; mais il brille dans toute la plénitude de sa beauté, quand celui de roi lui est ajouté par-devant. »

L'AUTRE : Mon ami, c'est donc là ce Doushmanta, le compagnon d'Indra?

LE PREMIER : Eh bien?

LE SECOND : C'est que

« Je ne m'étonne plus s'il défend seul, avec son bras long comme la massue arborée aux portes de sa capitale, la terre entière jusqu'aux limites dont elle est ceinte par la mer aux ondes bleues. Les Dieux, après la guerre engagée contre les Démons, n'ont-ils pas reconnu dans leurs assemblées que la victoire n'était pas moins due à son arc bandé qu'au tonnerre d'Indra lui-même? »

LES DEUX ERMITES, s'étant approchés : Victoire au roi!

LE ROI, qui s'est levé de son siége : Je salue vos saintetés.

LES DEUX ERMITES : La félicité vous accompagne!

(A ces mots ils présentent des fruits au roi, qui les accepte avec un salut respectueux.)

LE ROI : Je désire connaître le motif qui vous amène.

LES DEUX ERMITES : Nos pénitents ont su que ta majesté se trouvait en ces lieux; ils *nous envoient* la supplier...

LE ROI : Quels ordres me donnent-ils?

LES DEUX ERMITES : Enhardis par l'absence de notre saint archimandrite, les Rakshasas mettent le trouble dans nos pénitences : que ta majesté vienne donc, accompagnée de son cocher, passer quelques nuits dans l'ermitage.

LE ROI : Votre demande est pour moi une faveur.

LE VIDOUSHAKA, à part : Voilà ce qui s'appelle faire à ta majesté une douce violence!

LE ROI : Appelle mon cocher, Raivataka; et qu'il amène ici mon arc et mon char!

L'HUISSIER : Ainsi que le roi commande.

(Il sort.)

LES DEUX ERMITES :

« Une telle conduite est digne de toi, l'imitateur de tes ancêtres; car le nom des Pourouides est consacré dans les sacrifices que la peur fait célébrer aux malheureux! ».

LE ROI : Que vos saintetés retournent à l'ermitage : je vais suivre bientôt leurs pas!

LES DEUX ERMITES : Triomphe!

(Ils sortent.)

LE ROI : Màdhavya, n'es-tu pas curieux toi-même de voir Çakountalà?

LE VIDOUSHAKA : D'abord la chose n'avait pas d'inconvénient; mais il y en a maintenant depuis cette histoire des Rakshasas!

LE ROI : Ne crains pas! Ne seras-tu pas auprès de moi?

LE VIDOUSHAKA : Oui! en guise de bouclier, pour parer les coups adressés autour de ton bras!

(L'huissier entre sur la scène.)

L'HUISSIER : Le char est prêt! Il n'attend plus que le départ de mon seigneur pour la victoire... Un homme, appelé Karabha, arrive de la capitale, envoyé par la reine *ta mère*.

LE ROI, avec respect : Quoi! il vient envoyé par Sa Majesté?

L'HUISSIER : Oui! que faire?

LE ROI : Eh bien! qu'on l'introduise!

L'HUISSIER (il sort et rentre aussitôt avec l'envoyé) : Karabha, voici le roi; que ta grandeur s'approche!

KARABHA s'avance et s'incline : Victoire! victoire à mon seigneur! La reine lui fait savoir...

LE ROI : Quel ordre me donne-t-elle?

KARABHA : Après ces trois jours écoulés, dit-elle, vien-

dra ce jour tout consacré au jeûne qui a pour nom le festin donné par le fils aux mânes de ses aïeux. Ta majesté ne peut manquer à nous honorer de sa présence dans cette solennité.

LE ROI : D'un côté, c'est l'affaire des anachorètes; de l'autre, c'est l'injonction de ma mère; je suis obligé envers l'une comme envers l'autre : que faire donc ici?

LE VIDOUSHAKA : Ma foi! te voilà, comme Triçankou, suspendu entre le ciel et la terre!

LE ROI : En vérité! je vois trouble en cette affaire!

« Mon âme est coupée en deux par l'intervalle jeté entre les pays où m'appellent ces devoirs *également impérieux* : telle est une rivière où tombe une montagne, qui repousse en arrière le courant de ses ondes! »

(Il songe.)

— Mon cher Mâdhavya, mon auguste mère te regarde comme un fils; retourne donc à la ville; annonce à la reine en quel embarras me jette l'affaire des anachorètes et remplis ce devoir filial à ma place.

LE VIDOUSHAKA : Ne va pas croire au moins que j'aie peur des Rakshasas.

LE ROI, en souriant : Oh! grand brahme, comment pourrait-on le penser de toi!

LE VIDOUSHAKA : Mais, si je m'en retourne, je désire que ce soit avec la pompe au milieu de laquelle marche le frère puîné d'un roi.

LE ROI : Soit! Puisqu'il faut éviter de troubler l'ermitage, je renverrai tout mon cortége avec toi.

LE VIDOUSHAKA, avec orgueil : Hi! hi! me voilà devenu prince héréditaire!

LE ROI, à part : Ce jeune brahmatchâri est d'un esprit léger : d'un moment à l'autre il peut révéler aux femmes de mon gynécée l'objet de mes poursuites dans cet ermitage... Bon! voilà ce que je vais lui dire!

(Prenant le Vidoûshaka par la main, haut :)

— Mon cher Mâdhavya, je vais à l'ermitage par considération seulement pour ces *bons* ermites; car, certes! je n'ai pas le moindre amour, en vérité! pour cette fille d'anachorète. Vois

« Quelle différence existe de nous à cette fille élevée avec les façons des gazelles et possédée par l'amour des choses invisibles. Il ne faut pas croire mes paroles une vérité, mon ami; elles n'étaient que l'expression d'un simple badinage. »

LE VIDOUSHAKA : C'est ainsi que je les ai prises.

LE ROI : Accomplis tes ordres de ton côté, Mâdhavya; moi, je vais du mien où m'appelle la protection du bois de pénitence!

(A ces mots tous les acteurs quittent la scène.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

LE DISCIPLE, il réfléchit et s'écrie avec admiration : Oh! quelle est grande la puissance du roi Doushmanta! car, à peine il était arrivé dans ces lieux, que déjà nos cérémonies étaient affranchies de leurs obstacles!

« Que n'aurait-on pas dit s'il eût encoché ses dards, puisque de loin, par le seul bruit de la corde, il chasse nos tyrans, comme eût fait le rugissement de l'arc même! »

— Aussi porté-je au prêtre officiant ces herbes saintes pour joncher l'autel.

(Il marche quelques pas et regarde dans l'espace, les yeux fixés sur un point.)

— Priyamvadâ, à qui donc portes-tu cet onguent d'ouçira et ces feuilles de lotus, accompagnées des fibres de sa tige? (Il écoute.) Que dis-tu? Çakountalâ est bien souffrante de la fièvre! C'est un rafraîchissement pour son corps, surmonté par le mal, dis-tu! Priyamvadâ, soignez-la de tous vos efforts! C'est la seconde vie de notre saint archimandrite. Moi, je vais remettre pour elle de l'eau du sacrifice dans les mains de Gâautami : c'est un remède infaillible! (Il sort.)

(Doushmanta paraît sur la scène dans une attitude qui dénote l'amour.)

LE ROI, plongé dans la rêverie ; il soupire :

« Je connais la force des règles qui enchaînent la vie du

pénitent; cette jeune enfant est soumise à la volonté d'un autre, je le sais encore; et néanmoins, tel que l'eau ne peut sortir d'un bassin profond, mon cœur ne peut s'échapper de là. »

— Divin Amour, pourquoi, n'ayant pour armes que des fleurs, nous fais-tu de si vives blessures?

(Comme frappé d'un souvenir :)

— Ah! je sais!

« Le feu de la colère de Çiva flamboie sans doute aujourd'hui même en toi, comme le feu sous-marin dans le réceptable universel des eaux : comment, s'il n'en était ainsi, toi, Amour, qui n'es plus qu'un reste de cendres, serais-tu si brûlant à l'égard de moi? »

— Il y a plus : toi et la lune, n'êtes-vous pas les bourreaux de la gent amoureuse, vous, en qui devrait être son refuge? D'où vient que

« Ces deux choses, tes flèches armées de fleurs et les rayons froids de la lune, démentent leur nature à l'égard de moi? En effet, l'astre des nuits verse du feu sur moi avec ses rayons imprégnés de fraîcheur; et toi, tu donnes à tes sagettes de fleurs toute la force du tonnerre! »

— Néanmoins,

« Que le Dieu, j'y consens, qui porte à son drapeau l'insigne du poisson entasse continuellement sur mon cœur de nouvelles blessures, pourvu qu'il vise également et qu'il frappe cette fille aux grands yeux enivrants! »

— Après tant de cruautés, jeune Dieu, n'auras-tu aucune pitié pour moi?

« Quand j'ai sans cesse enrichi tes autels par des centaines de stériles offrandes, te sied-il, Amour, de lancer contre moi seulement les flèches de ton arc vigoureusement tiré! »

— Puisque les obstacles écartés des anachorètes me donnent du loisir, où vais-je, en attendant que je la voie, soulager mon cœur brisé... (Il soupire.) s'il est un autre soulagement que sa vue?

(Il porte ses yeux levés au ciel.)

— Ordinairement, la sainte fille passe avec ses com

pagnes ce temps de la plus ardente chaleur sur les rives de la Mâlinî aux berceaux de liane. Eh bien! je vais diriger là mes pas!

(Il s'avance et il observe.)

— La svelte fille a foulé ce *frais* sentier de jeunes arbres il n'y a pas longtemps, je pense. En effet,

« Les pétales de ces fleurs cueillies par elle ne sont pas refermés encore par-dessus les calices où ils tiennent, et voici des bourgeons cassés où suinte encore une sève laiteuse à l'endroit de la fracture. »

(Il exprime du geste qu'il est caressé d'une brise.)

— Ah! quels doux zéphyrs sèment le bonheur en ces lieux!

« Puissé-je embrasser fortement de mes membres consumés d'amour ce vent parfumé de lotus et qui emporte les gouttes dérobées aux vagues de la Mâlinî! »

(Il observe.)

— Oh! bonheur! Çakountalâ doit être dans ce berceau de rotangs aux branches entrelacées; car ainsi me l'annoncent,

« Sur le sable pâlissant, à la porte du berceau, ces lignes toutes fraîches d'un pied, que je vois imprimées légèrement où sont les doigts, profondément à la place du talon! »

— Je vais d'abord la contempler à travers les interstices de ces jeunes rameaux.

(Il fait ainsi et dit avec joie :)

— Oh! bonheur! j'ai donc obtenu le paradis de mes yeux! Voici là bien-aimée de mes désirs : elle est couchée sur un banc de rocher tapissé de fleurs; ses compagnes sont assises au-dessous d'elle. Bon! je vais écouter leurs entretiens sans défiance.

(Il se tient les yeux fixés sur les jeunes filles.)

(Çakountalâ se montre sur la scène avec Anousoûyâ et Priyamvadâ.

L'UNE ET L'AUTRE COMPAGNE, après qu'elles ont éventé leur amie : Te sens-tu soulagée, chère Çakountalâ, par le vent des pétales de ces lotus, *secoués en guise d'éventail?*

ÇAKOUNTALA, avec langueur : Mes bonnes amies, que sert de m'éventer?

(Anousoûyâ et Priyamvadâ se jettent l'une à l'autre des regards consternés.)

LE ROI, à part : Cette noble fille paraît là d'un corps bien souffrant!

(Avec réflexion.)

Serait-ce donc là une maladie causée par les chaleurs de la saison, ou en serait-il chez elle comme il en est dans mon cœur?

(Il songe.)

— La chose me semble incertaine.

« Avec cet onguent d'ouçîra étalé sur le sein et ce bracelet en simples fibres de lotus qui flotte *autour de son bras*, le joli corps de celle que j'aime présente un aspect séduisant. Les pas de l'Amour et de l'Été ont, j'en conviens, des ardeurs égales; mais l'abattement que produit la chaleur n'a point dans les jeunes filles un effet aussi ravissant! »

PRIYAMVADA, à voix basse : Anousoûyâ, l'état d'agitation où l'âme de Çakountalâ est tombée remonte à l'instant où le saint roi s'offrit à nos yeux la première fois : sa maladie n'aurait-elle pas cette cause?

ANOUSOUYA, de même : Ta conjecture est aussi la mienne. Eh bien! je vais l'interroger.

(Haut.)

— Mon amie, j'ai une chose à te demander, *car* ton mal s'est accru un peu.

LE ROI : C'était bien là ce qu'il fallait dire.

« En effet, ces bracelets tissus de fibres aussi blanches que les rayons de la lune, mais parsemées de taches livides, révèlent dans ses membres un feu d'une violence intolérable. »

ÇAKOUNTALA, soulevant *avec peine* sur sa couche la partie antérieure de son corps : Dis, mon amie, ce que tu veux me dire.

ANOUSOUYA : Ma chère Çakountalâ, nous ne sommes pas dans le secret de l'événement arrivé dans ton cœur;

mais ton état, je pense, ressemble à ces cas des amants que chacun a ouï raconter dans les histoires du temps passé. Confie-moi la cause de ta souffrance ; car, si l'on ne connaît pas entièrement la maladie, on ne peut commencer d'y appliquer le remède.

LE ROI : Ma pensée est ici d'accord avec celle d'Anousoûyâ même.

ÇAKOUNTALA : Mon mal est violent ; je ne puis expliquer cela tout de suite !

PRIYAMVADÂ : Donc, c'est avec raison, mon amie, que parle Anousoûyâ. Quelle est cette maladie que tu caches en toi-même ? Chaque jour voit la force échapper à tes membres : mais c'est l'énergie seulement qui t'abandonne, ce n'est point la beauté.

LE ROI : Priyamvadâ n'a rien dit que la vérité. Tel en effet je vois d'elle

« S'amaigrir de plus en plus la joue, le visage, la poitrine, sous deux seins toujours admirables de fermeté ; sa taille est plus fatiguée, ses épaules s'affaissent d'elles-mêmes, sa fraîcheur éclatante pâlit : femme d'un aspect ravissant et digne qu'on la plaigne, *car* on voit qu'elle est consumée d'amour, comme une mâdhavî, dont la branche fut touchée par le souffle d'un vent qui a brûlé ses feuilles ! »

ÇAKOUNTALA : Et à quel autre dois-je plutôt me confier ? Mais je vous causerai de la peine !

SES DEUX COMPAGNES : Mon amie, mon amie, c'est de là même que vient notre insistance ; car un mal partagé n'a plus qu'une douleur supportable.

LE ROI :

« Cette jeune enfant, questionnée par des amies, qui prennent en commun ses plaisirs et ses peines, va dire la cause du mal qui tourmente son âme. Mainte fois, je fus manifestement regardé par elle avec des yeux avides ; et cependant me voici tombé dans la crainte d'entendre là sa réponse ! »

ÇAKOUNTALA : Depuis le jour où le saint roi, protec-

teur des bois de pénitence, s'est offert sur la route de mes yeux.....

(Ces mots à demi prononcés, elle exprime dans son jeu la pudeur.)

SES DEUX COMPAGNES : Achève, ma bonne amie.

ÇAKOUNTALA : C'est depuis ce jour-là qu'un désir, né pour lui *dans mon cœur*, m'a jetée dans l'état où je suis.

TOUTES DEUX : Par bonheur, l'époux vers lequel se porte ici ton inclination est *d'un rang* assorti à ta *naissance :* d'ailleurs, où son penchant conduirait-il une belle rivière, si ce n'est à l'Océan !

LE ROI, joyeusement : J'ai donc entendu ce que je désirais entendre !

« L'amour, qui les alluma, éteint mes tourments lui-même : ainsi, dans un jour de la saison brûlante, un nuage sombre met le monde des vivants à l'abri des feux du soleil ! »

ÇAKOUNTALA : Maintenant, si vous approuvez mon amour, faites donc vos efforts pour que le saint roi compatisse à mes peines ; autrement, bientôt il ne vous restera plus de moi que le souvenir.

LE ROI : Ce langage dissipe mes doutes ! A présent, c'est une autre récompense, celle de l'amour, qui va payer mes efforts ! Mais ce nouvel état pour moi n'est plus qu'un plaisir.

PRIYAMVADA, à voix basse : Anousoûyâ, son amour est violent ; elle est incapable d'attendre.

ANOUSOUYA, de même : Par quel moyen, Priyamvadâ, accomplirons-nous les vœux de notre amie promptement et d'une manière voilée.

PRIYAMVADÂ, à voix basse : D'une manière voilée, mon amie, pourra nous coûter des efforts ; mais promptement, c'est une chose facile.

ANOUSOUYA : Comment cela ?

PRIYAMVADA : Sans doute : ces regards amoureux qu'il

attache sur elle ne trahissent-ils pas l'amour du saint roi? Il semble à mes yeux que son corps ait maigri dans les mêmes *jours que Çakountalâ*, faute de sommeil.

LE ROI, à part : C'est vrai! je suis devenu ainsi. En effet,

« Chassées par les feux qui brûlent de plus en plus mon sein, les larmes ruisselantes de mes yeux sur le bras où s'appuie *ma tête* ont fait se ternir mon bracelet d'or; et, quoique la corde *vibrante de* mon *arc* ait cessé de battre fortement cette parure, il retombe à chaque instant, malgré son agrafe de pierreries, et je le remets sans cesse à mon poignet! »

PRIYAMVADA, après un moment de réflexion : Mon amie, écris-lui une lettre d'amour; je la cacherai dans une fleur, que je remettrai dans la main du roi sous le prétexte d'un hommage offert à sa majesté.

ANOUSOUYA : Voilà, mon amie, un expédient très-délicat; il me plaît : qu'en dit Çakountalâ?

ÇAKOUNTALA : Ce moyen me paraît douteux, mon amie.

PRIYAMVADA : Imagine donc un chant propre à lui dévoiler ton âme, et qui soit lié avec un peu de lalita (1).

ÇAKOUNTALA : Je vais y penser; mais le cœur me tremble; je redoute son dédain.

LE ROI, à part :

« Celui de qui tu crains, fille charmante, ce que tu n'as point à craindre, le mépris de tes sentiments, il est ici près de toi, n'aspirant qu'à ton amour; il ne cherche pas les diamants, ton cœur est son unique désir. »

LES DEUX COMPAGNES : Allons! ne montre donc pas une telle méfiance de tes avantages! Qui voit-on s'abriter sous l'ombrelle en automne pour se garantir des rayons de la lune, qui apportent le soulagement après le temps de la chaleur?

(1) « A branch of feminine action, arising from the passion or sentiment of love... » (*Dict. de Wilson.*)

ÇAKOUNTALA, en souriant : Me voici occupée de composer.

LE ROI : Je contemple ma bien-aimée d'un œil qui oublie, et certes! ce n'est pas sans raison, de cligner sa paupière. Tel, en effet,

« Tandis qu'elle scande les pieds du vers, son visage, sur lequel se relève cette liane d'un sourcil, témoigne de son inclination pour moi par cette horripilation du jeune duvet qui ombrage sa joue. »

ÇAKOUNTALA : Mon amie, j'ai composé mon couplet; mais je n'ai pas sous la main ce qu'il faut pour l'écrire.

PRIYAMVADA : Eh bien! voici un pétale de nymphée lisse comme le ventre d'un perroquet : écris-le dessus avec le bout des ongles, en séparant les membres des hémistiches.

ÇAKOUNTALA : Écoutez-le donc et dites si l'expression vous en paraît convenable ou non.

SES DEUX COMPAGNES : Nous sommes attentives.

ÇAKOUNTALA, elle récite :

« Je ne connais pas ton cœur; mais, jour et nuit, un violent amour consume le mien sans pitié : mes membres aspirent au bonheur de ta main! »

LE ROI : Voici l'occasion de me présenter.

(Il s'avance précipitamment.)

« Vierge aux membres délicats, l'amour t'échauffe seulement : c'est moi, au contraire, qu'il brûle continuellement de ses feux. En effet, une prairie de lotus blancs n'est pas contristée par le jour à l'égal de l'astre des nuits. »

LES DEUX COMPAGNES, qui se lèvent à son aspect : Salut à toi, comme à l'objet d'un vif désir obtenu sans tarder!

(Çakountalâ veut également se lever.)

LE ROI : Fille charmante, c'est déjà trop, c'est déjà trop de tes souffrances!

« N'es-tu pas dispensée de cet hommage par tes membres que brûle une fièvre si violente; ces membres, dont l'agitation a si promptement écrasé tes bracelets en fibres de lotus et broyé les fleurs de ta couche? »

ÇAKOUNTALA, avec crainte, à part : O mon cœur, tu as tant souffert, que tu n'oses un peu te rassurer maintenant!

ANOUSOUYA : Que Sa Majesté, le bien-aimé *de notre amie*, daigne s'asseoir ici sur la surface de cette roche.

(Çakountalâ s'écarte un peu.)

LE ROI, après qu'il s'est assis : Votre amie, Priyamvadâ, n'est-elle pas tourmentée beaucoup par la fièvre?

PRIYAMVADA, en souriant : Maintenant que le remède est trouvé, elle va s'acheminer vers la guérison.... Grand roi, l'amour que vous avez manifestement l'un pour l'autre et l'amitié que je porte à ma compagne me poussent à risquer des paroles superflues.

LE ROI : Ne les retiens pas, noble fille; car, pour des choses qu'on a envie de dire, le silence fait du mal.

PRIYAMVADA : Que Sa Majesté veuille donc m'écouter.

LE ROI : Je suis tout attention.

PRIYAMVADA : Ta majesté ne pouvait manquer d'écarter le fléau qui tourmentait les habitants de l'ermitage; car tel est son attachement au devoir...

LE ROI : Passe! à quoi bon cela?

PRIYAMVADA : *Eh bien!* notre chère compagne fut jetée dans cette cruelle maladie par le divin Kâma lui-même : il te faut donc faire de ton amour le soutien de sa vie.

LE ROI : Cette bienveillance pour elle nous est commune, aimable fille : je te suis redevable de toutes les manières.

ÇAKOUNTALA, avec un sourire de colère et d'amour : C'est trop, mon amie, retenir toutes deux le saint roi, que son désir après une longue absence rappelle à son gynécée!

LE ROI :

« Fille aux yeux enivrants, toi que j'ai déposée dans mon cœur, si tu penses que ce cœur, occupé de toi seule, puisse l'être d'une autre manière, tu me donnes une seconde fois la mort, à moi qu'ont déjà tué les flèches de fleurs! »

ANOUSOUYA : Un roi, dit-on, a de nombreuses épouses : ta majesté fera donc en sorte que notre compagne n'ait aucun chagrin de ses rivales?

LE ROI : Noble fille, à quoi bon de longues paroles?

« Dans la foule des femmes attachées à notre couche, il en est deux qui auront toujours mes préférences : la terre, que ceint l'Océan, et celle qui est votre chère amie. »

LES DEUX COMPAGNES : Vous comblez nos vœux!

(Çakountalâ manifeste sa joie.)

PRIYAMVADA, à voix basse : Anousoûyâ, vois! vois! La vie est revenue dans un instant à notre bonne amie : telle une paone, que vient caresser au temps chaud le souffle d'un nuage.

ÇAKOUNTALA : Demandez pardon au grand monarque de ce que nous avons manqué au respect en lui parlant avec trop de hardiesse, babillardes que nous sommes.

LES DEUX COMPAGNES, en souriant : Que la bouche d'où viennent ces paroles fasse elle-même nos excuses : est-il besoin d'une autre?

ÇAKOUNTÂLA : Que le grand roi veuille donc bien pardonner ce qui fut dit ici devant Sa Majesté! Mais, derrière lui, que n'a-t-on pas dit?

LE ROI, en souriant : Eh bien! je pardonne cette offense; mais à condition que ta beauté, charmante fille, me cède, pour me délasser, une place dans cette couche de fleurs, foulée par la pression de ton *joli* corps.

PRIYAMVADA : Si tu n'accordes sa demande, quelle autre chose pourra le satisfaire?

ÇAKOUNTALA, avec une sorte de colère : Cesse, indiscrète fille! Tu te joues de l'état où tu me vois tombée!

ANOUSOUYA, regardant hors de la scène : Priyamvadâ, voici le jeune faon des anachorètes, qui sans doute s'est échappé de la chaumière : ses regards jetés çà et là, il semble chercher la gazelle, sa mère. Je vais le rattacher, hein?

PRIYAMVADA : Mon amie, c'est une bête capricieuse, indocile, que tu ne pourrais à toi seule remettre à l'étable : ainsi, je vais te prêter mon aide.

(Ces paroles dites, les deux compagnes s'en vont.)

ÇAKOUNTALA : Je ne vous ai pas donné la permission de vous en aller autre part, tandis, mes amies, que je reste ici toute seule.

LES DEUX COMPAGNES : Tu n'es pas toute seule, puisque tu as près de toi le maître de la terre.

(Elles sortent.)

ÇAKOUNTALA : Comment! elles m'ont quittée, mes bonnes amies!

LE ROI, après qu'il a jeté ses regards sur les points de l'espace : Fille charmante, cesse de t'inquiéter ? N'as-tu pas en ton amant un serviteur qui peut tenir lieu de tes amies? En effet, parle!

« Secouerai-je *sur ton visage* l'éventail en feuilles de nénuphar au vent imbibé de pluies fines, qui éteignent la fatigue? Ou mettrai-je dans mon sein, pour les masser à ton plaisir, fille gracieuse, tes pieds, qui ont l'incarnat des lotus? »

ÇAKOUNTALA : Je ne veux pas me faire injure à moi-même, en acceptant les services de personnes que mon devoir est d'honorer!

(Elle se lève d'une manière conforme à son état *de faiblesse* et se retire en chancelant.)

LE ROI : La chaleur du jour n'est pas encore passée, ma belle; et, dans une telle souffrance de corps,

« Abandonnant ta couche de fleurs et n'ayant pour défendre ton sein que ces feuilles de lotus, comment pourrais-tu à cette heure brûlante écarter de tes membres si tendres les tortures du soleil? »

(En parlant ainsi, il ramène la jeune malade malgré elle.)

ÇAKOUNTALA : Laisse-moi! laisse-moi! Je n'ai plus de force sur moi-même! Si j'avais seulement le secours de mes amies!... Que ferai-je maintenant ici?

LE ROI : Honte à moi ! je rougis... !

ÇAKOUNTALA : Ce n'est pas du grand roi que je parle assurément : je n'accuse que le Destin.

LE ROI : Pourquoi accuser le Destin, qui arrange tout au gré de nos désirs?

ÇAKOUNTALA : Comment ne pas l'accuser, quand il me séduit avec les qualités d'un autre à ce point que je ne suis plus maîtresse de moi-même !

LE ROI, à part :

« Les jeunes filles, travaillées même d'un violent désir, sont rebelles aux vœux de leurs amants ; ont-elles soif d'une volupté mutuelle, elles ont peur de prêter leur personne. Elles sont tourmentées par l'Amour quand elles ne peuvent obtenir un instant propice : le moment arrive-t-il, c'est à leur tour, *hélas!* de tourmenter l'Amour! »

(Çakountalà ne s'en va pas moins.)

LE ROI : Que ferai-je pour obtenir ce qui est l'objet de mon désir?

(Il s'avance et, prenant le milieu de sa robe, il arrête Çakountalà.)

ÇAKOUNTALA : Descendant de Pouron, observe la décence : les saints anachorètes se promènent çà et là !

LE ROI : Fille charmante, loin de toi la crainte que t'inspire ton père adoptif! Cette union ne peut causer aucune peine au vénérable Kanwa, versé dans la science des lois; car

« On dit que des filles d'anachorètes ont maintes fois contracté des mariages à la mode Gandharvique et qu'elles ont eu l'approbation de leurs pères. »

(Il regarde les points de l'espace.)

— Comment! Suis-je ouvertement sorti... *des bornes?*

(Il abandonne Çakountalà ; puis il revient sur ses pas.)

ÇAKOUNTALA s'arrête au milieu de sa marche, et, se retournant par une inflexion du corps : Descendant de Pourou, cette personne, qui n'a point satisfait ton désir et qu'un seul entretien te fit à peine connaître, ne mérite pas que tu l'oublies.

LE ROI : Charmante fille,

« Quelque loin que tu ailles, tu ne quitteras point mon cœur : ainsi, quoiqu'elle s'avance dans la plaine à la chute du jour, l'ombre d'un arbre ne quitte pas son pied ! »

ÇAKOUNTALA, qui s'est avancée de quelques pas immédiatement après ces mots, dit à part : Hélas ! hélas ! maintenant que j'ai ouï ces paroles, mes pieds ne peuvent marcher en avant !... Eh bien ! je veux me cacher derrière cette haie d'amarantes cramoisies pour observer de là ce qui va suivre dans son cœur.

(Elle fait et se tient comme elle a dit.)

LE ROI : Comment ! sans nul égard, tu m'abandonnes ainsi, moi qui ne respire que l'amour !

« Toi, de qui la forme est si douce et promet des joies célestes, comment peux-tu donc avoir l'âme aussi dure que le corymbe, où sont fixées les fleurs du çirisha ? »

ÇAKOUNTALA : Ces paroles entendues m'ôtent la force de marcher.

LE ROI : Que ferai-je dans ce vide où me jette maintenant l'absence de mon amie ?

(Il marche devant lui.)

— Ah ! quelle bonne fortune arrête mes pas !

« Voici devant moi, comme la chaîne de mon cœur, son bracelet en fibres de lotus, dont le nœud a glissé de son poignet et que l'onguent d'ouçira a imprégné de son parfum ! »

(Il ramasse avec révérence le bracelet.)

ÇAKOUNTALA, regardant sa main : Ah ! je ne m'étais point aperçu qu'il se fût échappé, ma faiblesse m'ayant obligée à baisser mon bras.

LE ROI, il pose contre sa poitrine ce bracelet de fibres et dit : Oh ! que l'attouchement

« De ton bras chéri me soit donné ici par cette gracieuse parure qui en a déserté les contours ! Sied-il donc, ma bien-aimée, que ton amant infortuné reçoive un soulagement non de toi, mais de cet objet tout insensible qu'il est ? »

ÇAKOUNTALA : Aussi n'ai-je point la force de tarder plus

longtemps... Bon! je vais me couvrir de ce prétexte même pour m'offrir de nouveau à ses yeux.

(Cela dit, elle s'avance.)

LE ROI, qui l'a vue avec joie : Oh! bonheur! Voici revenue la souveraine de ma vie! La faveur du Destin devait ainsi me venir en aide au milieu de mes gémissements!

« Son gosier desséché par la soif, un tchâtaka sollicitait de l'eau; et voici que la pluie, versée par les nouveaux nuages, vient tomber dans le bec de *l'heureux* volatile! »

ÇAKOUNTALA, elle se tient en face du roi : J'étais à moitié chemin de l'ermitage quand je me suis rappelée, sire..., et je reviens sur mes pas à cause de ce bracelet en fibres de lotus qui s'est échappé de ma main. « Ah! il a été recueilli par lui! » me suis-je dit comme si je l'eusse vu dans mon cœur. Rends-le-moi donc afin qu'il ne soit point aux yeux des anachorètes un indice qui t'accuse avec moi!

LE ROI : Je le rendrai, mais à une condition!

ÇAKOUNTALA : Laquelle? Dis!

LE ROI : Que je le remettrai moi-même à la place où il était.

ÇAKOUNTALA, à part : Quel moyen *de refuser?*... Soit! (Haut.) Remets-le donc.

(Ce disant, elle s'approche de lui.)

LE ROI : Allons de ce côté nous asseoir sur une portion de banc que nous offre cette roche.

(Ils font quelques pas et s'assoient.)

LE ROI, ayant pris la main de la jeune fille : Oh! qu'elle est douce à toucher!

« Ne tiens-je pas un rejeton de l'arbre de l'Amour, consumé par le feu de la colère de Çiva et qu'un heureux Destin fit renaître en l'arrosant avec de l'ambroisie? »

ÇAKOUNTALA, elle exprime dans ses gestes le frémissement que produit le toucher d'un amant : Hâte-toi! hâte-toi, fils de mon seigneur!

LE ROI, à part, avec joie : Je suis maintenant rassuré, car ce titre n'est donné qu'à un époux! (Haut.) Charmante fille, ce bracelet de fibres n'est pas joint d'un nœud bien serré : s'il te plaît, je vais l'arranger d'une autre manière.

ÇAKOUNTALA, avec un sourire : Comme tu voudras!

LE ROI, il ôte le bracelet et feint d'hésiter entre plusieurs façons de l'attacher : Regarde, ma belle!

« On dirait que la lune nouvelle ait déserté le ciel pour ta splendeur plus grande et que, changée en fibres de lotus, elle vienne joindre les deux bouts de son croissant sur ta main ravissante par ses rameaux d'azur? »

ÇAKOUNTALA : Je ne vois pas bien tout cela : ma vue est troublée par le pollen des fleurs en pendeloque à mes oreilles que le vent secoue çà et là dans mes yeux.

LE ROI, en souriant : Je vais donc, si tu le permets, te la rendre nette par celui de ma bouche!

ÇAKOUNTALA : Ce serait l'acte d'un homme compatissant; mais je ne me fie pas à toi.

LE ROI, Te défier ainsi de moi! Un nouveau serviteur ne va, certes! jamais plus loin que ses ordres!

ÇAKOUNTALA : Mais celui-ci a trop de zèle et je ne dois pas m'y fier!

LE ROI, à part : Il ne faut pas que je laisse échapper cette ravissante occasion de mon bonheur!

(Il se met à relever la tête de Çakountalà; celle-ci joue une résistance qui n'est pas dans sa volonté, et finit par céder.)

(Haut.) Ah! cesse, femme aux yeux enivrants, cesse de craindre une insolence de ma part!

(Çakountalà fixe un instant ses regards sur lui et baisse de nouveau son visage; Doushmanta lui relève la tête avec deux doigts et dit à part :)

« Cette lèvre délicate de ma bien-aimée *ne* semble-*t-elle pas*, au tremblement dont elle est émue d'une manière *si* charmante, inviter la mienne à étancher la soif que j'ai *d'un baiser?* »

ÇAKOUNTALA : Le fils de mon seigneur paraît hésiter à faire ce qu'il m'avait proposé.

LE ROI : C'est que je suis fasciné, ma belle, par la ressemblance de tes yeux avec ces lotus bleus, leurs voisins, ornement de tes oreilles!

(Il souffle le vent de sa bouche dans les yeux de la jeune fille.)

ÇAKOUNTALA : Mes yeux sont revenus à leur état naturel; mais j'ai honte de n'avoir pas un service que je puisse rendre au fils de mon seigneur pour la récompense du sien.

LE ROI : Ma belle,

« Cette récompense, c'est la suave odeur que j'ai respirée sur le bord de tes lèvres : est-ce que le parfum seulement du lotus n'est point assez pour contenter l'abeille ? »

ÇAKOUNTALA, naïvement : Et, si elle n'était pas contente, que ferait-elle?

LE ROI : *Elle ferait* cela!

(Aussitôt dites ces paroles, sa bouche se porte avec désir vers la bouche de Çakountalâ.)

(Derrière la scène, on crie.)

La compagne du tchakravâka dit adieu à son époux : voici donc la nuit, qui s'approche!

ÇAKOUNTALA, elle prête l'oreille et dit avec trouble : Fils de mon seigneur, voici la vénérable Gâautamî, qui vient, parce qu'elle a sans doute appris mon indisposition ; cache-toi vite au milieu de ces rejetons!

LE ROI : Ainsi soit!

(Il dit et se tient à l'écart.)

Gâautami entre sur la scène, un vase à la main.)

GAAUTAMI : Ma fille, voici l'eau pour calmer tes souffrances!

(Elle voit Çakountalâ et l'aide à se relever.)

— Es-tu seule ainsi, sans autre compagnie que Dieu?

ÇAKOUNTALA : Dans l'instant même Anousoûyâ et Priyamvadâ sont descendues vers les rives de la Mâlinî.

GAAUTAMI : ayant arrosé Çakountalâ avec l'eau de guérison : La fièvre de ton corps s'est-elle adoucie?

(Elle lui touche les membres.)

ÇAKOUNTALA : Maintenant, je sens de la différence.

GAAUTAMI : Ainsi puisses-tu vivre longtemps, ma fille, sans maladie? Le jour baisse : viens donc! Retournons à la chaumière.

ÇAKOUNTALA, qui s'est levée avec peine, à part : Ô mon cœur, tu laissas d'abord échapper l'occasion, quand tes désirs inclinaient vers la volupté même. Reconnais donc ton erreur maintenant que ta douleur est égale *au plaisir que tu aurais pu goûter!*

(Elle se retourne au milieu de ses pas et dit à haute voix.)

— Berceaux de lianes, qui m'avez enlevé ma souffrance, adieu! au plaisir de vous revoir!

(Elle sort avec Gâautami.)

LE ROI, étant revenu à la place où il était auparavant, dit avec un soupir : Oh! qu'on éprouve d'obstacles dans les choses désirées avant que d'atteindre au succès!... Mais je veux rester un moment ici dans ce berceau de rotangs, qui tout à l'heure me prêtait son ombrage.

(Il regarde de tous les côtés.)

« Voilà sur la roche sa couche faite de fleurs que l'agitation de son corps a bouleversée; voici la charmante lettre d'amour qu'elle a écrite avec les ongles sur une feuille de lotus. Là est son bracelet en fibres, tombé de sa main. Un tel attrait enchaîne ici mes yeux que je ne suis pas maître de quitter ces lieux sans m'y arrêter, tout vides qu'ils soient *de ma bien-aimée!* »

— Ah! honte à moi! je n'ai point agi d'une manière habile, moi qui, dans un tête-à-tête avec une amante, ai laissé m'échapper l'occasion! Maintenant donc,

« Si une entrevue secrète venait de nouveau réunir avec moi la fille au charmant visage, je ne permettrais pas de

s'enfuir à l'instant propice, car les bonnes fortunes sont naturellement si difficiles à obtenir! C'est ainsi que pense mon cœur insensé, aujourd'hui qu'il est contrarié par les obstacles; mais, en présence de mon amante, n'est-il pas à craindre qu'il ne soit encore aussi lâche! »

(Derrière la scène, on crie :)

Holà! holà, sire!

« Au moment de célébrer le sacrifice du soir que précèdent les ablutions, voici que les grandes ombres des carnivores Démons circulent sous diverses formes de couleur tannée comme le sommet d'un nuage à l'heure du crépuscule, et, semant la terreur, se répandent autour de l'autel où le feu sacré est allumé! »

LE ROI, qui a prêté l'oreille : Allons! allons! ne craignez pas, les anachorètes! Me voici! j'accours!

(Il sort à ces mots.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

ANOUSOUYA : Quoique ce mariage à la mode des Gandharvas, en procurant le bonheur à Çakountalâ, ait donné un époux assorti à notre chère compagne, cependant mon cœur, Priyamvadâ, n'est pas encore tranquille.

PRIYAMVADÂ : Pourquoi cela?

ANOUSOUYA : C'est que nos saints anachorètes, une fois leur sacrifice parfaitement accompli, viennent de renvoyer le monarque dans sa capitale : entré là, se rappellera-t-il ou non cette nouvelle épouse, quand il aura visité le palais de son gynécée?

PRIYAMVADA : Tu n'es donc pas rassurée à cet égard? Mais de tels changements de nature sont d'un homme qui n'est pas sympathique aux vertus; ce qui doit inquiéter, le voici : que répondra le père, je n'en sais rien, quand il apprendra cette histoire à son retour du tirthâ.

ANOUSOUYA : De la manière que je vois les choses, elle aura sans doute l'approbation du père.

PRIYAMVADA : Comment cela?

ANOUSOUYA : En serait-il autrement? « La jeune fille sera mariée avec un époux assorti : » n'est-ce point là ce qu'il s'est proposé d'abord? En se chargeant lui-même d'accomplir sa pensée, le Destin ne comble-t-il pas les vœux du révérend?

PRIYAMVADA : C'est ainsi, mon amie; mais voici que nous avons recueilli suffisamment de fleurs pour la cérémonie des oblations en l'honneur de toutes les créatures.

ANOUSOUYA : Recueillons-en d'autres encore; Çakountalâ doit honorer les déesses qui président au bonheur.

PRIYAMVADA : C'est juste!

(Toutes deux, elles continuent la récolte.)

(Derrière la scène on dit :)

Holà! C'est moi!

ANOUSOUYA, qui a prêté l'oreille : Mon amie, ces mots semblent nous annoncer un hôte!

PRIYAMVADA : Eh bien! allons-nous-en à l'ermitage. Cependant, *à quoi bon?* Çakountalâ est présente à la chaumière.

(Elle réfléchit.)

— Ah! je pense : elle en est absente de cœur en ce moment.

ANOUSOUYA : Voilà donc une occasion pour faire usage de ces fleurs!

(Ce disant, elles s'avancent toutes deux.)

(Derrière la scène on s'écrie de nouveau :)

Ah! comment! tu méprises un hôte en moi!

« Celui à qui tu penses d'un cœur si absorbé en lui que tu ne me vois pas, moi, un riche en pénitences, me présenter ici *devant ta porte, eh bien!* il perdra tout souvenir de toi, comme un homme ivre ne se rappelle plus à son réveil les propos qu'il a tenus dans l'ivresse! »

(Ces mots entendus consternent les deux amies.)

PRIYAMVADA : Ah! malheur! ah! malheur! Il est arrivé même ce que j'avais pensé. Notre chère amie Çakountalâ, de qui l'âme est ailleurs, a commis une offense à l'égard d'une personne digne de révérence!

ANOUSOUYA, qui a jeté les yeux hors de la scène : La per-

somme offensée n'est pas autre que Dourvâsas (1) lui-même, ce rishi d'une colère si facile à s'enflammer, car il s'éloigne d'une marche précipitée, sans arrêter son pas!

PRIYAMVADA : Quelle autre chose, si ce n'est le feu, est capable de brûler autant que lui? Va donc et, te jetant à ses pieds, ramène-le, tandis que je vais apprêter pour lui un arghya et de l'eau pour laver ses pieds!

ANOUSOUYA : Oui!

(Elle dit et sort.)

PRIYAMVADA, elle feint de chanceler au milieu de sa marche : Oh! las! Le trouble a fait broncher mes pas, et ma corbeille de fleurs s'est échappée de mes doigts.

(Elle figure dans une pantomime l'action de ramasser les fleurs tombées.)

Anousoûyâ rentre sur la scène.

ANOUSOUYA : Mon amie, on dirait la colère elle-même revêtue d'un corps! De qui cet homme voudrait-il agréer les excuses? Néanmoins, il s'est quelque peu adouci.

PRIYAMVADA : C'est même beaucoup plus *qu'on ne devait espérer*. Dis-moi comment tu as pu le fléchir.

ANOUSOUYA : Voyant qu'il ne voulait pas revenir, je me suis prosternée à ses pieds : « Vénérable, ai-je dit, je fais remarquer à ta sainteté qu'il faut pardonner cette faute d'une personne affligée et considérer qu'un insurmontable amour tenait ses yeux fermés à l'éminence de ta majesté. »

PRIYAMVADA, vivement : Après? après?

(1) Ce Dourvâsas est un ermite, que les poëtes ont représenté comme excessivement irascible et vindicatif. Les poëmes indiens sont remplis du récit des malheurs causés par les imprécations de ce personnage terrible, aux yeux de qui la plus légère offense paraît toujours comme un crime impardonnable et digne des plus fortes punitions.

ANOUSOUYA : Dourvâsas me dit après : « Il ne sied point à moi que ma parole soit vaine ; mais la malédiction n'aura plus son effet à la seule vue d'un joyau qui rappelle au roi le souvenir de votre amie. » Et, ce disant, il disparut.

PRIYAMVADA : En ce cas, on peut se rassurer ; car le saint monarque à son départ mit et fixa un anneau, sur lequel est gravé son nom, à la main de Çakountalâ même : « C'est pour qu'il me rappelle à toi, » lui dit-il. Voilà donc un talisman capable de briser le charme à lui seul.

ANOUSOUYA : Viens ! protégeons-la contre l'influence de son Destin.

(A ces mots elles s'acheminent sur la scène.)

PRIYAMVADA, elle observe : Anousoûyâ, vois notre chère compagne immobile comme dans un portrait ; la tête appuyée sur la main gauche. Son âme s'en est allée vers son amant ; elle n'a point le sentiment d'elle-même : combien moins n'eut-elle pas celui d'un hôte qui n'était pas elle !

ANOUSOUYA : Gardons, Priyamvadâ, cette histoire bien renfermée dans nos deux cœurs seulement, car notre chère compagne est d'une nature si délicate !

PRIYAMVADA : *Sans doute !* Est-ce qu'on arrose la jeune plante de jasmin avec une eau bouillante ?

(Elles sortent l'une et l'autre.)

Un disciple de Kanwa entre à peine réveillé sur la scène.

LE DISCIPLE : Le vénérable Kanwa, qui est revenu ici de son voyage, m'a commandé pour observer les signes, *qui marquent les heures* du temps. Me voilà donc sorti à ciel découvert pour examiner ce qui reste encore à s'écouler de la nuit.

(Il se promène et il observe.)

Bon ! voici le point du jour !... C'est une vérité que le

soleil et la lune enseignent, pour ainsi dire, la vicissitude éternelle de la bonne et de la mauvaise fortune, partage de ce monde terraqué ! En effet,

« L'astre des nuits s'achemine d'un côté vers la cime du mont où il se couche; d'une autre part, le soleil apparaît devancé par le brillant Arouna. Ainsi les levers réguliers de ces deux corps lumineux règlent ce monde comme de concert dans les intervalles de la vie. »

(Anousoûyâ, enveloppée dans sa couverture de nuit, s'avance sur la scène.)

ANOUSOUYA, à part : Ainsi donc, le saint anachorète au visage détourné des objets sensuels ne connaît pas encore l'indigne action du roi vis-à-vis de Çakountalâ.

LE DISCIPLE : Je vais annoncer à mon vénérable maître que l'heure du sacrifice est arrivée.

(Il sort.)

ANOUSOUYA : En effet, voici le temps où l'aube apparaît. Je suis encore faiblement, faiblement réveillée; mais, le fussé-je entièrement, que ferais-je? Mes deux mains se refusent aux travaux accoutumés du matin... Que maintenant l'Amour soit content, lui, par qui Çakountalâ mit sa confiance dans un prince aux menteuses promesses! Au reste, ce n'est pas la faute du roi; c'est la malédiction fulminée par Dourvâsas, qui sans doute a prévalu sur lui! S'il n'en était ainsi, comment ce monarque saint, après de telles paroles, n'eût-il pas envoyé la moindre nouvelle depuis le jour même qu'il est parti?

(Elle réfléchit.)

— Oui!... Je vais lui envoyer d'ici l'anneau qu'il donna comme souvenir à Çakountalâ ! Mais qui charger de cette commission parmi des anachorètes au cœur dur? « Ma foi! diront-ils, que ton amie, paye le prix de sa faute!... » Si nous prenions résolûment le parti de faire connaître au vénérable Kanwa que Çakountalâ est mariée à Doushmanta et qu'elle porte dans son sein le

fruit d'un mutuel amour!... En ce cas, qu'aurions-nous donc à faire maintenant ici, mon amie et moi?

(Priyamvadâ entre elle-même sur la scène.)

PRIYAMVADA : Hâte-toi! hâte-toi, Anousoûyâ! Voici qu'on prépare de surprenantes choses, le départ de Çakountalâ!

ANOUSOUYA, avec étonnement : Et d'où vient cela?

PRIYAMVADA : Écoute! Je suis allée à cette heure même près de Çakountalâ pour lui demander si elle avait eu un tranquille sommeil...

ANOUSOUYA, vivement : Après! après!

PRIYAMVADA : Après? En ce moment le vénérable Kanwa embrassait notre amie, baissant de pudeur son visage, et la félicitait en ces termes :

« Heureux augure, ma fille! De la main du prêtre sacrifiant, les yeux offusqués de fumée, l'offrande est tombée d'elle-même dans la bouche du feu, telle que la science dans l'oreille d'un bon disciple : je n'ai donc plus à te plaindre! Aussi vais-je, dès aujourd'hui même, te composer un saint cortége d'anachorètes et te renvoyer dans la société de ton époux. »

ANOUSOUYA : Mais qui avait raconté, mon amie, cette histoire au vénérable Kanwa?

PRIYAMVADA : Entré dans la chapelle du feu, il entendit une voix spontanément articulée sans les organes d'un corps!

ANOUSOUYA, avec étonnement : Et que disait-elle?

PRIYAMVADA : Écoute!

« Brahme, sache que ta fille porte dans son sein une semence du roi Doushmanta, comme jadis l'arbre çamî conçut pour embryon le feu! »

ANOUSOUYA, elle embrasse Priyamvadâ : Charmante nouvelle! charmante nouvelle, qui m'est annoncée ici même! Mais la joie qu'elle me cause, mon amie, est mêlée de chagrin.

PRIYAMVADA : Nous aurons de la peine à secouer le chagrin *de son absence ;* mais voilà ses misères finies, tant mieux !

ANOUSOUYA : En prévision de cet événement, je tenais renfermés des extraits de kéçaras, capables de surpasser l'agallochum noir en suavité de parfums, dans cette boîte de coco suspendue à une branche de ce manguier. Mêles-en donc l'essence sur une feuille de nénuphar, tandis que je vais préparer moi-même pour notre amie le gaurautchaña, *l'humide* argile des tîrthas et les pousses des jeunes doûrvas, afin de lui composer une charmante parure.

(Priyamvadâ s'occupe de faire ce que lui a dit Anousoûyâ et celle-ci quitte la scène.)

Derrière la toile, on crie :

Gâautamî, commande à leurs révérences Çarngarava et Çaradvata qu'ils se tiennent prêts à conduire *chez son époux* ma fille Çakountalâ !

PRIYAMVADA, qui a prêté l'oreille : Hâte-toi, Anousoûyâ ! hâte-toi ! Voici que l'on avertit deux anachorètes de se tenir prêts à faire route pour Hastinâpoura !

(Anousoûyâ entre, tenant à sa main les objets destinés à parer Çakountalâ.)

ANOUSOUYA : Viens, mon amie ! viens ! marchons !

(Elles s'acheminent toutes deux sur le théâtre.)

PRIYAMVADA, qui a jeté les yeux hors de la scène : Voilà Çakountalâ, qui a pris le bain au lever du soleil. Nos saintes femmes l'environnent et la félicitent, des vases de riz naturel dans leurs mains ; approchons-nous donc !

(Entrent sur la scène Gâautamî, Çakountalâ et la suite, comme on vient de l'indiquer.)

Révérendes, je vous salue.

GAAUTAMI : Va, ma fille, habiter le palais d'une reine, où l'estime de ton époux doit faire ta félicité.

LES FEMMES ANACHORÈTES : Sois, mon enfant, la mère d'un héros.

(Elles sortent, excepté Gâautami.)

LES DEUX COMPAGNES DE ÇAKOUNTALA, s'étant approchées d'elles : As-tu goûté du plaisir à ton bain?

ÇAKOUNTALA : Bienvenues soient mes chères amies! Asseyez-vous là!

SES DEUX COMPAGNES, s'étant assises : Tiens-toi droite, mon amie, tandis que nous allons procéder à ta toilette.

ÇAKOUNTALA : C'est à propos, et je dois faire de vos soins le plus grand cas aujourd'hui, car désormais il ne me sera pas facile à moi de trouver mes chères amies pour me parer.

(Et, ce disant, une larme coule de ses yeux.)

SES DEUX COMPAGNES : Mon amie, il ne sied pas de pleurer dans le moment que l'on vous pare.

Elles essuient ses larmes et feignent dans une pantomime de continuer leur office.)

PRIYAMVADA : Ta beauté *si* digne des *plus riches* parures s'indigne, hélas! de ne trouver ici que les simples atours faciles à rencontrer dans les ermitages.

(Un jeune anachorète paraît, les mains chargées de parures.)

LE JEUNE ERMITE : Voici une foule de parures! Qu'elles servent donc à la toilette de la reine!

(Toutes regardent avec étonnement.)

GAAUTAMI : D'où viennent ces atours, Hârîta, mon fils? Est-ce une merveille que Kanwa, ton père, a su créer d'une pensée?

HARITA : Non, assurément! écoutez! Le vénérable Kanwa nous avait envoyés avec cet ordre : « Apportez des fleurs cueillies sur les arbres afin d'en parer Çakountalâ! » Ensuite,

« Nous voyons étalé sur un arbre, comme l'emblème de

son heureuse fortune, un voile de soie couleur de l'astre au front d'argent; sur tel autre stillait goutte à goutte le suc d'une charmante laque, fard inestimable pour ses pieds. Toutes les hamadryades, élevant jusqu'à la jointure du poignet avec la paume leurs *petites* mains, qui rivalisaient avec la beauté des fleurs en boutons, nous prodiguaient à l'envi des parures. »

PRIYAMVADA, jetant un coup d'œil à Çakountalâ : L'abeille, née dans le creux des arbres, désire elle-même savourer le miel du lotus!

GAAUTAMI : Une telle faveur annonce que tu dois être la bonne Fortune du roi dans le palais de ton époux.

(Le geste et la contenance de Çakountalâ expriment la modestie.)

HARITA : Je vais sur les rives de la Mâlini, où le vénérable Kanwa est descendu pour ses ablutions, lui porter la nouvelle de cet hommage, *que les nymphes* des arbres *viennent de rendre à sa fille.*

(Il sort.)

ANOUSOUYA : Je suis étrangère, mon amie, à tous ces atours : comment saurais-je t'en parer?

(Elle réfléchit et tourne ses yeux d'un objet à l'autre.)

— Mais la connaissance que j'ai de la peinture m'instruira sans doute à les arranger sur ta personne,

ÇAKOUNTALA : Je connais votre habileté.

(Ses deux compagnes dans une action théâtrale ajustent les atours.)

(Kanwa, sorti du bain, entre sur la scène.)

KANWA :

« Çakountâla s'en ira donc aujourd'hui! A cette image, mon cœur est saisi par le chagrin; mes *tristes* pensées mettent un voile devant mes yeux et des larmes intérieures étouffent ma voix à sa naissance. Si la tendresse me cause, hélas! une telle douleur, à moi sauvage habitant des bois, quelles étranges tortures ne doivent pas souffrir les véritables pères loin des embrassements de leur fille! »

(Il se promène en silence.)

LES DEUX COMPAGNES : Ma chère Çakountalâ, voici ter-

minée ta toilette; place maintenant toi-même ces deux admirables châles de soie.

(Çakountalâ se lève et les drape sur elle dans une action scénique.)

GAAUTAMI : Ma fille, voilà ton père qui t'embrasse, pour ainsi dire, de ses yeux noyés en des larmes de joie : satisfais donc à son désir.

(Çakountalâ lui adresse une révérence pleine de pudeur.)

KANWA : Ma fille,

« Sois estimée de ton époux autant que Çarmishthâ le fut d'Yayâti, et puisses-tu obtenir un fils maître universel de la terre, comme le fut Pourou! »

GAAUTAMI : Ces *paroles* sont une grâce accordée, ma fille, et ne sont pas seulement une espérance.

KANWA : Ma fille, décris maintenant un pradakshina autour des feux du sacrifice.

(Tous se rendent vers l'autel.)

KANWA : Ma fille,

« Puissent ces feux, qui ont leurs places orientées autour de l'autel, qui sont alimentés par le bois, qui chassent le péché par les senteurs des oblations et dont les bords sont jonchés de kouças, puissent ces feux du sacrifice étendre sur toi leur *sainte* protection! »

(Çakountalâ décrit le pradakshina.)

KANWA : Pars maintenant, ma fille!

(Il cherche des yeux.)

— Où sont donc leurs révérences Çârngarava et Çaradvata?

(Ces deux saints disciples entrent sur la scène.)

TOUS DEUX : Maître, nous voici!

KANWA : Çarngarava, montre le chemin à ta sœur.

LE DISCIPLE : Par ici! par ici, noble dame!

(Tous s'acheminent sur le théâtre.)

KANWA : Arbres du bois des pénitences, ô vous, en qui habitent les Divinités de cette forêt,

« Celle qui n'eut jamais envie de boire l'eau avant qu'elle

ne vous eût arrosés; celle qui, par amour de vous, ne prit jamais à vos branches un bouton, quelque désir qu'elle eût d'une jolie parure; celle qui regarda toujours comme sa fête le temps où vos fleurs commençaient à naître : elle, Çakountalà, se rend au palais de son époux : veuillez tous lui accorder congé ! »

(Derrière le théâtre on chante.)

« Que sa route soit heureuse et délicieusement coupée de lacs aux verts tapis de lotus; que le vent y souffle d'une haleine favorable et tempérée; que les ombrages des arbres la défendent contre les rayons enflammés du soleil; que la poussière embaumée y soit formée seulement du pollen ravi à la fleur des eaux ! ».

ÇARNGARAVA, il exprime dans ses gestes que c'est le ramage du kokila : Maître,

« Ce chant mélodieux, que vient de gazouiller l'oiseau nourri par un autre que sa mère, est la réponse que rendent ces arbres eux-mêmes, parents des anachorètes, à la prière de congé que tu leur fis pour Çakountalà ! »

GAAUTAMI : Ma fille, ce sont les Divinités de ces bois, nos bonnes parentes, qui te donnent congé d'une manière si gracieuse : fais donc ta révérence à leurs majestés.

ÇAKOUNTALA, elle décrit avec respect un pradakshina; puis elle dit à voix basse : Priyamvadà, quelque désir que j'aie de revoir mon noble époux, néanmoins, dans ce moment où j'ai la douleur de quitter l'ermitage, mes pieds ne se portent qu'avec paresse en avant.

PRIYAMVADA : Ce n'est pas à toi seulement que la force manque dans ce moment, où tu quittes le bois des pénitences : vois dans quel état git ce bois lui-même à cette heure où tu vas te séparer de lui. Maintenant,

« La gazelle rejette l'herbe de sa bouche, la paone renonce à la danse et la liane des bois laisse tomber ses branches d'où se détachent des feuilles décolorées. »

ÇAKOUNTALA, se rappelant : Mon père, la liane mâdhavi est ma sœur : ne lui ferai-je pas mes adieux ?

KANWA : Je connais l'amitié que tu as pour elle, ma fille : elle est à droite, vois !

ÇAKOUNTALA, elle s'approche de la gærtner racémeuse et l'embrasse : Liane, ma sœur, embrasse-moi de tes bras composés de rameaux ! A compter de ce jour, *hélas !* je vais égarer mes pas bien loin de toi. Mon père, il vous faut songer à elle comme vous songiez à moi !

KANWA : Ma fille,

« J'y avais déjà pensé moi-même à cause de toi. Maintenant que tu as obtenu par tes *aimables* qualités un mari, ton égal, affranchi de mes soucis à l'égard de toi, je lui donnerai pour son époux chéri ce manguier que voici près d'elle ! »

— Poursuis donc *sans inquiétude* ton départ de ces lieux.

ÇAKOUNTALA, s'étant approchée de ses compagnes : Mes amies, je la confie également aux mains de vous deux.

SES DEUX COMPAGNES : Et nous, à qui peux-tu nous confier ?

(Ce disant, elles versent des larmes.)

KANWA : Anousoûyâ, Pryamvadâ, c'est assez de pleurs ! Ne devriez-vous pas au contraire fortifier Çakountalâ ?

(Tous continuent à faire route sur le théâtre.)

ÇAKOUNTALA : Mon père, cette gazelle qui promène, sans quitter les alentours de la chaumière, ses pas alourdis par le poids du faon dont elle est enceinte, quand elle aura mis bas heureusement sa portée, vous enverrez quelqu'un m'apprendre cette agréable nouvelle.

KANWA : Je ne l'oublierai pas, ma fille !

ÇAKOUNTALA, elle figure dans ses gestes que sa marche est arrêtée : Eh bien ! qui est-ce qui marche, pour ainsi dire, sur mes pieds et qui s'attache incessamment à l'extrémité de ma robe ?

(Elle se retourne et regarde.)

KANWA : Ma fille,

« C'est ce faon de gazelle, qui est devenu ton fils, parce que tu l'as élevé en lui donnant à manger dans tes mains des

poignées de cyâmâkas, et que tu as souvent guéri sa bouche déchirée par les aiguilles des herbes en y versant l'huile extraite des ingoudis. Il s'obstine à suivre ton chemin! »

ÇAKOUNTALA, elle embrasse le jeune faon avec des larmes : Mon ami, pourquoi retenir ta compagne d'habitation? Mon père veillera sur toi, que j'abandonne ici, comme j'ai pris soin de toi sans ta mère, qui mourut peu de temps après qu'elle t'eut donné la vie : je te recommande maintenant à lui!

(A ces mots elle continue sa route en pleurant.)

KANWA : Ma fille, voilà assez de larmes! Sois ferme et regarde ton chemin devant toi!

« Empêche tes pleurs de couler sur les cils relevés de tes yeux; chasse tes larmes, grâce à ta fermeté! Tes pas seront nécessairement inégaux dans la route *de la vie*, puisqu'elle suit une portion de la terre, où l'on voit des hauts et des bas! »

ÇARNGARAVA : Maître, la Morale dit, souviens-t'en! « Accompagnez un ami jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'eau! » Or nous voici sur la rive d'un lac : donne-nous tes instructions et veuille bien retourner sur tes pas.

KANWA : Allons donc nous mettre à l'ombre sous les branches de cette mimosa.

(Tous simulent cette action dans leur pantomime.)

KANWA : N'est-il pas dans les bienséances que j'envoie d'ici un conseil au noble Doushmanta?

(Il réfléchit.)

ANOUSOUYA : Qu'y a-t-il parmi les êtres animés dans notre enceinte d'ermitage, à qui ton départ, mon amie, ne cause du chagrin? Vois maintenant :

« Le tchakravâka, à qui parle sa compagne, cachée sous les feuilles des nymphæas en fleurs, rejette de son bec les fibres de lotus, et, sans lui répondre, tient ses regards attachés sur toi! »

KANWA : Çârngarava, mon ami, quand tu présenteras

ma fille au roi, voici de quelle manière il te faut lui parler de ma part :

« Si tu juges sainement, et nous, de qui les trésors consistent dans la répression des sens, et ta race, élevée si haut, et l'origine de l'amour dont s'est éprise pour toi cette jeune fille dans un moment où son père n'était plus auprès d'elle! tu dois la mettre parmi tes épouses au-dessus des femmes d'une acquisition vulgaire. Certes! sa famille adoptive ne demande rien là qui surpasse les moyens d'un homme à qui la fortune obéit! »

LE DISCIPLE : Maître, je sais par cœur ta commission.

KANWA : J'ai aussi à te parler, ma fille; car, tout habitant des bois que nous sommes, le monde lui-même ne nous est pas inconnu.

LE DISCIPLE : Maître, est-il rien qui puisse échapper aux regards des sages ?

KANWA : Quand tu seras arrivée, ma fille, au palais de ton époux,

« Montre-toi docile envers ceux que tu dois vénérer; observe à l'égard des épouses de ton mari la conduite d'une véritable amie : si ton époux te fait une offense, que le dépit ne te mette pas en guerre avec lui; sois polie surtout vis-à-vis de tes domestiques; ne sois pas orgueilleuse au milieu de tes grandeurs : c'est ainsi que les jeunes épouses font prospérer une maison; celles d'une conduite opposée deviennent le tourment des familles! »

— Que pense de cela Gâautami ?

GAAUTAMI : Tel est aussi mon sentiment. Mais à quoi bon ce conseil à *nos* filles? C'est ainsi que tu penses dans ton cœur, mon enfant, tu ne peux l'oublier!

KANWA : Viens, ma fille! embrasse-moi ainsi que tes amies.

ÇAKOUNTALA : Est-ce que mes deux chères compagnes vont s'en retourner aussi ?

KANWA : Mon enfant, ces jeunes filles sont destinées elles-mêmes à des époux : il ne sied donc pas qu'elles

s'en aillent à la cour avec toi. Mais Gâautami doit t'accompagner.

ÇAKOUNTALA, étreignant de ses bras la poitrine de Kanwa : Tombée du sein de mon père comme une jeune pousse de santal arrachée du mont Malaya, comment pourrai-je maintenant supporter la vie dans un pays étranger?

KANWA : Pourquoi ces craintes, ma fille ?

« Élevée au noble rang d'épouse de ton illustre époux, distraite à chaque instant par les graves affaires de sa haute fortune, et bientôt devenue mère d'un fils brillant à l'égal du feu ou du soleil nouveau-né, tu ne sentiras plus, mon enfant, le chagrin causé par mon absence ! »

— Il y a plus :

« S'il faut qu'un jour le corps et l'âme soient eux-mêmes séparés, celui-là d'un côté, celle-ci d'un autre, qui peut donc faiblir devant la séparation d'une *tout* autre union, qu'on ne peut soustraire *aux coups de la nécessité?* »

ÇAKOUNTALA, tombant à ses pieds : Je te salue, mon père.

KANWA : Ma fille, daigne le ciel combler mes vœux pour toi !

ÇAKOUNTALA, s'étant approchée de ses compagnes : Mes amies, embrassez-moi, vous aussi toutes deux.

SES COMPAGNES, l'ayant fait : Si quelquefois le saint roi tardait, mon amie, à te reconnaître, montre-lui son anneau, sur lequel est gravé son nom.

ÇAKOUNTALA : Ce doute, que vous avez, fait trembler mon cœur.

SES DEUX COMPAGNES : Ne crains pas, mon amie ! c'est que l'inquiétude accompagne toujours une très-vive amitié.

ÇARNGARAVA, levant ses yeux vers le ciel : Maître, le soleil est arrivé au milieu de sa carrière ; il est donc nécessaire que la reine se hâte.

ÇAKOUNTALA, étreignant de nouveau la poitrine de Kanwa dans

ses bras : Mon père, quand reverrai-je enfin la forêt de pénitence!

KANWA : Ma fille,

« Lorsque tu auras partagé longtemps avec la terre l'honneur d'être l'épouse du monarque universel et que tu auras donné un héros pour fils à Doushmanta ; alors tes pieds te ramèneront vers cet ermitage pour vivre dans la paix *de nos solitudes* avec ton époux, affranchi de l'empire, dont il aura déposé le fardeau sur les épaules de son fils. »

GAAUTAMI : Ma fille, tu perds le temps favorable à ton voyage ; donne congé à ton père !... Ou plutôt, de longtemps elle ne pourra le donner.

(A Kanwa.)

— Que ta sainteté la renvoie donc !

KANWA : Tant de retard, ma fille, m'empêche de gouverner le bois de pénitence.

ÇAKOUNTALA : Que mon père ne soit plus affligé de ce dérangement jeté dans le bois de *ses* pénitences, et que l'affliction soit mon partage à moi seule !

KANWA : Hélas ! tu mets le trouble ainsi dans mon esprit.

(Il soupire.)

« Comment le chagrin ne viendrait-il point, hélas! me saisir à la vue de ce riz naturel, dont naguère tu fis la récolte toi-même et que tu semas à la porte de ma chaumière en oblation pour tous les êtres! »

— Va donc et que ton voyage soit heureux !

(A ces mots, Çakountalâ sort, accompagnée de Gâautami, Çârngarava et Çâradvata.)

SES DEUX COMPAGNES, après de longs regards, jetés derrière elle, s'écrient d'une voix gémissante : Malheur! malheur! Çakountalâ disparaît au milieu des arbres.

KANWA : Anoûsoûya, Priyamvadâ, votre compagne est partie : fermez chez vous l'entrée à la douleur et suivez-moi !

(Ils s'en vont tous les trois.)

LES DEUX COMPAGNES : Nous entrons dans le bois de pénitence : il semble vide, mon père, maintenant qu'il a perdu Çakountalà.

KANWA : La nature de l'amitié fait voir ainsi les choses.

(Il marche, plongé dans ses réflexions.)

Eh bien ? Comment ! j'ai renvoyé Çakoûntalà et voici que j'éprouve une intime satisfaction ! D'où vient cela ?

« C'est que la jeune fille est une chose qui est le bien d'autrui ; et maintenant que je l'ai renvoyée à son époux même, j'ai la conscience nette comme celle de l'homme qui a restitué un dépôt longtemps garde chez lui. »

(A ces mots ils sortent et la scène reste vide.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

(Un kantchouki ou serviteur attaché au gynœcée entre sur la scène.)

LE KANTCHOUKI : Dans quelle condition de la vie suis-je, hélas ! tombé ?

« Cette canne de roseau, que j'ai prise comme insigne de mes fonctions quand je fus préposé aux palais qui forment le gynœcée du roi, elle me sert maintenant, après un long espace de temps, pour soutenir mes pas dans leur marche titubante. »

— Je viens, sans perdre un instant, selon mes ordres, annoncer à *l'auguste* roi, entré dans l'intérieur des appartements...

(Il fait quelques pas au milieu du théâtre.)

— Mais qu'ai-je donc à lui annoncer ?

(Il songe.)

— Ah ! je me rappelle ! Des anachorètes, disciples de Kanwa, demandent à voir Sa Majesté. Oh ! c'est une chose étonnante que,

« Dans un même instant, l'intelligence du vieillard vienne à s'éclaircir et retombe ensuite dans l'obscurité, comme la flamme d'une lampe qui est près de s'éteindre ! »

(Il s'avance et il regarde.)

— Voici le roi !

« Maintenant qu'il a nourri ses sujets comme s'ils étaient ses fils, il va, l'esprit en repos, goûter les douceurs de la re-

traite : tel un roi des éléphants, qui s'expose à tous les feux du soleil afin de rassembler avec lui ses troupeaux à l'ombre d'un lieu frais pendant les heures du jour ! »

— C'est pour cela que j'hésite, en vérité ! d'annoncer au roi, à peine levé du trône de justice, l'arrivée de ces disciples de Kanwa. Toutefois, d'où vient aux rois du monde l'exemple du repos ? Tel, en effet,

« Que le soleil ne dételle jamais ses coursiers, que le vent circule jour et nuit ; que *le serpent* Çêsha porte sans relâche sur sa tête le fardeau de la terre : tel est aussi le devoir pour l'homme qui reçoit la sixième partie des revenus. »

(A ces mots il marche en avant sur le théâtre.)

(Alors paraît sur la scène Doushmanta, environné du cortége convenable à sa dignité et suivi du vidoûshaka.

LE ROI, il exprime dans ses gestes qu'il vient de rompre avec les affaires : Tout homme qui atteint l'objet de ses désirs en goûte de la satisfaction ; mais, chez les rois, l'achèvement des affaires est suivi d'une peine encore plus grande. D'où vient cela ?

« La renommée éteint seulement le désir qu'on a d'elle ; la couronne de roi obtenue apporte avec elle des soucis ; le trône est plutôt fait pour causer de la fatigue que pour soulager d'une fatigue extrême, et le sceptre est dans nos mains comme le manche d'une ombrelle que nous portons pour abriter les autres ! »

(Derrière le théâtre deux vaitalikas s'écrient :)

— Victoire ! victoire au roi !

L'UN :

« Sans désirer pour toi le plaisir, tu te sacrifies chaque jour dans l'intérêt du monde : ta nature est comme celle de l'arbre, qui livre son front aux ardeurs violentes du soleil et défend contre lui par la fraîcheur de son ombre ceux qui viennent demander un abri à son *verdoyant* parasol.

L'AUTRE :

« Si tu prends la verge de la justice, c'est afin de ramener ceux qui marchent hors de la bonne voie ; tu étouffes les querelles, tu es la protection incarnée : tes parents jouissent de hautes fortunes sans doute, mais tes sujets trouvent également tous en toi des liens parfaits de parenté. »

LE ROI : Admirable chose! Les rois, fatigués par le maniement des affaires, puisent de nouvelles forces dans ces *nobles chants*.

LE VIDOUSHAKA : Ainsi le taureau oublie sa fatigue, quand on lui montre une belle génisse!

LE ROI, en souriant : Voilà des siéges; allons donc nous y asseoir!

(Ils s'assoient tous deux et le cortége se tient derrière, chacun suivant sa dignité.)

(Hors de la scène on entend le son d'un luth.)

LE VIDOUSHAKA, il a prêté l'oreille : Oh! écoute, ami! Là, dans la salle de musique, on entend un accord de notes sur une vinâ correcte de ton et de cadence.... Je sais!... C'est la reine qui s'amuse à composer l'air d'une chanson.

LE ROI : Fais donc silence, afin que j'entende.

LE KANTCHOUKI, qui a vu le roi se concentrer dans l'attention : Ah! Sa Majesté a l'esprit occupé d'autre chose : j'attendrai un moment plus favorable.

(Ces mots dits, il se tient à l'écart.

Derrière le théâtre on chante :

« Volage abeille, qu'un désir né d'hier pousse vers un miel nouveau, pourquoi donc, enivrée follement avec le parfum du lotus, oublies-tu cette fleur de manguier à qui tu prodiguas tes baisers? »

LE ROI : Ce chant ne respire que la jalousie!

LE VIDOUSHAKA : Oh! mon ami, pourquoi ta majesté prend-elle dans un mauvais sens les paroles de ce couplet?

LE ROI, avec un sourire : Autrefois la reine Hansavati possédait mon amour; mais depuis j'ai commis une offense vis-à-vis de cette personne, Va, Mâdhavya, mon ami, parler à la reine Hansavati et dis-lui de ma part : « J'ai compris comme il fallait! »

LE VIDOUSHAKA : Ce qu'ordonne ta majesté !

(Quand il s'est levé.)

— Hélas ! mon ami, tu saisis là par les mains d'un autre l'ours furieux à sa crinière ! Je n'ai guère plus de salut à espérer de cette commission qu'un mendiant bouddhiste de la jalousie à laquelle son cœur est abandonné.

LE ROI : Va ! Tu sauras bien l'apaiser avec tes manières polies.

LE VIDOUSHAKA : Quel moyen *de refuser?*

(Il sort.)

LE ROI, à part : Pourquoi donc, après que mes oreilles ont ouï un tel chant, mon cœur est-il pénétré d'une profonde anxiété, comme si j'étais séparé d'une personne désirée? Toutefois,

« Si, quand il voit des sites enchanteurs, si, quand il entend des sons mélodieux, l'homme ressent du chagrin au sein même du bonheur, c'est peut-être que l'âme se rappelle une chose oubliée jusque-là et que les amours d'une vie antécédente restent fortement imprimés dans l'esprit. »

(Il exprime dans sa pantomime le regret de ne pouvoir se rappeler un objet effacé du souvenir.)

LE KANTCHOUKI, il s'avance : Victoire ! victoire au roi !... Voici des anachorètes, habitants des forêts situées au pied du mont Himâlaya, qui viennent accompagnés de femmes et chargés des commissions du révérend Kanwa. Que ta majesté décide à l'égard d'eux ce qu'elle juge à propos.

LE ROI, avec étonnement : Pourquoi ces hommes, porteurs des commissions de Kanwa, ont-ils des femmes avec eux ?

LE KANTCHOUKI : Que dois-je faire ?

LE ROI : Eh bien ! porte à Gomârata, mon archibrahme, ces paroles de ma bouche : « Honore, de la manière que prescrivent les Védas, ces habitants de l'ermitage et veuille bien les introduire toi-même. » Je vais attendre,

moi ! ces pénitents dans un lieu convenable pour les recevoir.

LE KANTCHOUKI : Ce qu'ordonne le roi !

(Il sort.)

LE ROI, s'étant levé : Vétravati, montre-moi le chemin qui mène au sanctuaire du feu.

LA CONCIERGE DU PALAIS : Par ici ! que le roi vienne par ici ! Seigneur, voici la terrasse, où l'on entretient le feu sacré. A côté est la vache qui prête son lait pour le sacrifice : ce lieu, fraîchement balayé, est ravissant de propreté. Que Sa Majesté veuille donc bien monter !

LE ROI, il simule dans une pantomime qu'il monte un escalier, et se tenant appuyé sur les épaules de ses officiers : Vétravati, dans quel but le vénérable Kanwa a-t-il envoyé ces anachorètes ici devant moi ?

« Est-ce que des obstacles vicient la pénitence des ascètes dans l'accomplissement des mortifications? Quelqu'un aurait-il fait mal aux animaux, qui errent dans le bois des observances? Ou peut-être des causes voilées à mes yeux auraient-elles empêché la fécondité de leurs arbres? Mon âme troublée, parce qu'elle ne peut rien distinguer, enfante ainsi mille pensées confuses! »

LA CONCIERGE DU PALAIS : Comment rien de cela pourrait-il être dans l'enceinte d'un ermitage, où le bruit de ton arc a ramené la paix? Non! heureux maintenant, grâce à tes belles actions, ces anachorètes viennent simplement pour saluer ta majesté : voilà mon sentiment!

Dans ce moment, accompagnée de Gâautami et conduisant Çakountalâ, entrent les deux disciples de Kanwa, devant lesquels marchent l'archibrahme et le kantchouki.

LE KANTCHOUKI : Par ici, vénérables ! par ici !

ÇARNGARAVA : Mon ami Çâradvata,

« Ce monarque illustre est, assurément, d'une constance toujours égale; personne, fût-ce le plus vil des sujets, ne marche *dans son empire* hors des routes fixées pour les castes; et néanmoins cette ville semble à mon âme, qui n'a jamais

connu que la solitude, comme une maison remplie de monde, dont l'enceinte est dévorée par le feu!

ÇARADVATA : Tu as raison, Çârngarava! Ce tumulte parut à mes yeux ce qu'il te semble; à mon entrée dans la ville. Aussi mes regards tombent sur elle,

« Comme ceux de l'homme qui sort du bain sur l'homme qui ne s'est pas lavé; du juste sur l'injuste; de l'homme réveillé sur l'homme endormi; d'un homme libre de ses mouvements sur un homme pieds et mains liés; de l'homme qui fait sa volonté, sur l'homme qui agit sous la contrainte. »

L'ARCHIBRAHME DU PALAIS : C'est de là que vient la grandeur aux hommes de votre condition!

ÇAKOUNTALA, exprimant un funeste présage : Hélas! voici que je sens trembler mon œil autre que le gauche!

GAAUTAMI : Loin de toi la mauvaise fortune et puisse, ma fille, ne t'arriver que des choses heureuses!

(Tous de s'avancer après ces mots.)

L'ARCHIBRAHME, indiquant le roi : O vous, anachorètes, voici le protecteur des ordres et des castes! Il vous attend, à peine levé du trône, *où il rendait la justice* : voyez! c'est lui.

ÇARNGARAVA : Assurément, c'est une faveur dont il nous faut nous féliciter quoique simples médiateurs dans cette affaire. Mais d'où vient que

« Les arbres s'inclinent sous l'abondance des fruits, que les nuées se courbent profondément sous la charge des eaux nouvelles, que les hommes vertueux ne sont pas enorgueillis de leur opulence? C'est que telle est proprement la nature des êtres nés pour l'assistance des autres. »

LA CONCIERGE DU PALAIS : Majesté, ces anachorètes nous apparaissent avec des visages sereins et qui semblent respirer la compassion.

LE ROI, à la vue de Çakountalâ : Oh!

« Quelle est cette *femme* enveloppée d'un voile et dont la beauté du corps n'est pas même tout à fait épanouie? Elle

est au milieu de ces pénitents comme un frais bouton de fleur entre des feuilles jaunissantes. »

LA CONCIERGE DU PALAIS : Seigneur, voilà, certes! une admirable beauté!

LE ROI : Soit! mais je ne dois pas fixer mes yeux sur l'épouse d'autrui.

ÇAKOUNTALA, se frappant la poitrine de sa main : Pourquoi souffres-tu ainsi, mon cœur? Rappelle-toi ce nœud d'amour qui m'unit au fils de mon seigneur et reviens donc à la confiance!

L'ARCHIBRAHME, qui s'est approché : Que la félicité accompagne le roi!... Sire, ces pénitents ont reçu les honneurs que nous prescrit l'étiquette. Quelqu'un d'eux est chargé des commissions de leur maître spirituel. Que ta majesté daigne les entendre.

LE ROI : Je suis attentif.

LES DEUX DISCIPLES, ayant levé la main : O roi, que la victoire suive les pas de ta majesté!

LE ROI, s'inclinant avec respect : Je vous salue tous.

LES DEUX DISCIPLES : Que le bonheur accompagne le roi!

LE ROI : Puisse votre pénitence ne pas éprouver d'obstacles!

LES DISCIPLES :

« D'où viendrait un empêchement à la pratique de nos devoirs sous ton sceptre protecteur des gens de bien? La nuit peut-elle étendre son voile quand le soleil échauffe la terre de ses rayons lumineux? »

LE ROI, à part : Ainsi le titre de roi est un mot qui trouve en moi de toute manière sa vraie signification! (Haut.) Le vénérable Kanwa est-il heureux?

ÇARNGARAVA : Sire, la félicité des saints ne dépend que d'eux-mêmes. Voici les paroles, que t'adresse le révérend, après qu'il s'est informé de ta santé.

LE ROI : Quel ordre me donne-t-il ?

ÇARNGARAVA : « J'approuve à l'égard de vous deux le mariage que ta majesté a contracté, suivant le rit du consentement mutuel, avec cette fille de moi, et j'en suis très-satisfait. Car,

« Tu es célébré de nous comme assis à la tête des hommes vénérables; Çakountalà, c'est la vertu même incarnée. Aussi, une fois conjoints en vous deux époux *si* égaux de qualités, on ne jettera plus à Brahma ce vieux reproche *de former des unions mal assorties*. »

— Reçois donc maintenant comme ton épouse légitime cette femme, qui porte dans son sein le fruit de vos amours. »

GAAUTAMI : Prince au visage heureux, je désire parler; mais peut-être le roi n'a-t-il pas le temps ici de m'entendre?

LE ROI : Parle, noble femme.

GAAUTAMI, elle déclame ces vers :

« Vous avez contracté ce mariage sans témoins; sans qu'elle ait vu son père, sans que vous ayez consulté ni l'un ni l'autre vos parents : n'auriez-vous pas à vous dire quelque chose dans un entretien particulier? »

ÇAKOUNTALA, à part : Que va répondre mon époux?

LE ROI, ayant écouté avec trouble, dit avec méfiance : Oh ! que vient-on me proposer là?

ÇAKOUNTALA, à part : C'est avec dédain qu'il a jeté ces paroles.

ÇARNGARAVA : Quoi donc! « Que vient-on me proposer là? » dis-tu? Mais, heureusement, ta majesté sait bien ce qui se passe dans le monde.

« Une femme mariée, fût-elle vertueuse, est soupçonnée de ne pas l'être dans l'esprit du monde, quand elle a seulement pour sa demeure celle de la famille où elle est née. Aussi les parents d'une épouse, aimée ou non aimée, désirent-ils qu'elle habite sous le toit de son mari! »

LE ROI : Quoi! cette femme-ci fut jadis mariée avec moi?

ÇAKOUNTALA, avec terreur, à part : Mon cœur, voilà donc arrivé ce que tu craignais!

ÇARNGARAVA : Sied-il qu'un roi, mis en face du devoir, détourne son visage en haine d'une chose qu'il a faite?

LE ROI : Dans quel but venez-vous apporter chez moi cette méchante invention?

ÇARNGARAVA, avec colère : Il n'est pas rare que les rois enivrés du pouvoir soient les esclaves de ces goûts versatiles!

LE ROI : *Et* c'est moi, que l'on blâme avec une telle...!

GAAUTAMI, à Çakountalâ : Ma fille, je vais enlever ton voile, et ton époux ensuite te reconnaîtra!

(Elle fait ce qu'elle a dit.

LE ROI, à part, quand il a vu Cakountalâ :

« Tandis que je cherche dans ma pensée si j'ai déjà ou non savouré les formes de cette beauté si pure, que l'on offre à mes yeux de cette manière, je suis comme l'abeille au point du jour devant un jasmin dont la fleur est encore pleine de frimas, je ne peux dans le même instant ni en jouir ni m'en détourner. »

LA CONCIERGE DU PALAIS, à part : Oh! comme le roi ne quitte pas de l'œil ses devoirs! Quel autre à sa place hésiterait, en voyant cette perle incomparable des femmes, qu'on lui amène pour le plaisir?

ÇARNGARAVA : Roi, eh bien! pourquoi rester ainsi dans le silence?

LE ROI : O vous, les anachorètes! j'ai beau chercher dans mon souvenir, je n'y trouve pas qu'il m'est arrivé de faire mon épouse de cette noble femme. Je ne puis donc m'attribuer, sans me regarder comme adultère, une femme, qui porte les signes très-visibles d'une grossesse.

ÇAKOUNTALA, à part : Malheur! malheur! Comment! il doute même de notre mariage? Branche de mon espérance, qui avais crû si haut, te voilà brisée maintenant!

ÇARNGARAVA : Prends garde qu'à l'instant,

« Dédaigné par toi, le solitaire, qui t'avait accordé sa fille, sitôt effacée de ta mémoire, à toi, qu'il avait jugé digne de posséder son trésor, que tu as profané et pour lequel tu fus comme un ravisseur...! »,

ÇARADVATA : Cesse, Çârngarava! c'est assez maintenant... Çakountalâ, nous avons dit ce qu'il nous fallait dire; ce roi vient lui-même de parler ici; c'est donc à toi de lui donner ta réponse avec assurance.

ÇAKOUNTALA, à part : Lorsqu'un tel amour est tombé si bas, à quoi bon lui rappeler des souvenirs? Mais j'ai mon âme à justifier : soit! je vais parler. (Haut.) Mon époux... (Elle ne prononce le dernier mot qu'à moitié, et, s'interrompant.) — Que dis-je? ce titre est mis en doute! Fils de Pourou, te sied-il de parler en ces termes d'une femme au cœur naturellement droit, qui jamais avant ce jour n'avait ouï ce langage et que tu as honorée de ton amour naguère dans l'enceinte même de l'ermitage?

LE ROI : Paix! paix!

« Tu ourdis là sans doute une ruse afin de troubler mon *cœur* et de me faire succomber : tel un fleuve de l'Océan trouble une rivière limpide et renverse les arbres de son rivage! »

ÇAKOUNTALA : Soit! Si le soupçon que je puisse être l'épouse d'un autre t'inspire en vérité ce discours, je vais dissiper tes doutes avec certain gage.

LE ROI : Ce parti est le meilleur.

ÇAKOUNTALA, ayant touché le doigt où elle avait mis la bague : Ah! malheur! malheur! mon doigt a perdu son anneau! (A ces mots elle jette un regard consterné sur le visage de Gâautami.)

GAAUTAMI : L'anneau ne serait-il pas tombé dans notre station à Çakrâvatâra, quand tu t'es baissée pour adorer l'onde au tirtha de Çatchi?

LE ROI, en souriant : Une telle extravagance ne se trouve que chez des femmes!

ÇAKOUNTALA : C'est le destin qui montre ici combien est grande sa puissance! *Eh bien!* je vais te dire autre chose.

LE ROI : Il faut maintenant écouter la suite.

ÇAKOUNTALA : Un jour, dans un berceau de branches entrelacées du rotang, n'as-tu pas mis dans ta main l'eau contenue dans la coupe polypétale d'un lotus?

LE ROI : Nous prêtons bien l'oreille à tout.

ÇAKOUNTALA : Dans le même instant arriva ce faon de gazelle que j'avais adopté pour mon fils : « Qu'il boive le premier! » dis-tu; et tu l'invitas à boire avec amitié; mais lui, il n'osa point s'approcher pour boire l'eau dans la main d'un homme qui ne lui était pas connu. Alors je pris cette eau, qu'il but aussitôt dans la mienne. Là-dessus, tu t'es mis à rire et tu as dit : « En vérité, tous les êtres n'ont de confiance que dans leur espèce ! car, tous deux, vous êtes des habitants des bois! »

LE ROI : Voilà par quelles fausses et douces paroles, qui détournent des choses de l'âme, se laissent tant séduire les hommes livrés aux seuls appétits des sens!

GAAUTAMI : Prince illustre, ne veuille point avancer de telles paroles : cette jeune fille, élevée dans un bois de pénitents, ne connaît pas l'art de tromper.

LE ROI : Vénérable pénitente,

« La finesse, dont la seule nature a doté les femelles, se voit chez des êtres qui ne sont pas de l'espèce humaine : combien plus dans ceux qui naissent doués de l'intelligence! Les femelles des kokilas ne font-elles pas nourrir par d'autres oiseaux les petits nés d'elles-mêmes avant qu'ils ne prennent leur volée au milieu des airs? »

ÇAKOUNTALA : Homme sans honneur, tu vois toutes ces choses dans la ressemblance de ton cœur avec elles! Quel autre, en effet, pourrait te ressembler, à toi, qui déguises la fraude sous le devoir comme un puits caché sous le gazon verdoyant?

LE ROI, à part : Cette inconvenance tient sans doute à son éducation faite au milieu des bois; mais on remarque aussi de la colère en cette dame. Ainsi,

« Les regards obliques de la coquetterie n'arment pas ses yeux rouges de courroux; les syllabes âpres de sa voix se heurtent pied contre pied; ses lèvres de vimbas tremblent tout entières comme sous l'impression du froid, et ses sourcils arqués naturellement ont brisé l'arc qu'ils dessinaient ensemble, *où commence le front.* »

— Mais il y a plus : sa colère a fait cesser les incertitudes de mon âme, parce qu'elle se montre ici avec les apparences de la ruse. Oui! ce

« Bouillant courroux de la femme aux yeux si rouges, en brisant l'arc de ses sourcils, a brisé du même coup l'arc même de l'Amour dans mon âme, épouvantablement troublée de cet oubli et qui ne se rappelle aucun engagement d'amour dont j'aie pu me lier secrètement! »

— (Haut.) On verra ses peuples louer en Doushmanta cette conduite *que tu blâmes.*

ÇAKOUNTALA, avec ironie : A merveille! Me voici maintenant mise au rang des femmes vouées au libertinage!

« Vous, hommes, vous seuls connaissez avec autorité en quoi la vertu consiste dans le monde; mais les femmes, que la pudeur fait rougir, n'y connaissent rien; »

— *Surtout* celles que leur confiance dans un fils de Pourou fit tomber sous la main de cet homme, qui a le cœur de pierre et le visage de miel!

(Elle se couvre la figure de son voile et se met à pleurer.)

ÇARNGARAVA : Ainsi nous afflige l'inconsistance de l'esprit, quand on n'a point su la vaincre!

« De là on doit apprendre qu'il faut contracter ces unions secrètes avec une grande circonspection; car c'est ainsi que des cœurs, inconnus l'un à l'autre, changent l'amour en haine! »

LE ROI : O toi! qu'est-ce donc? Prêtant foi aux paroles de cette femme, est-ce que tu nous juges coupable des fautes dont elle nous accuse dans notre vie passée?

ÇARNGARAVA, avec dédain : Nous avons ouï les réponses de vos lèvres.

« Si la parole d'une femme qui, depuis le jour où elle vint au monde, ne fut jamais instruite au mal n'eut pas de crédit pour elle, que les paroles de ceux qui enseignent à tromper soient donc tes autorités, et dis : « Voilà pour moi la science! »

LE ROI : Je vous accorde tout cela, hommes véridiques : eh bien! en nous plaçant même dans cette hypothèse, qu'aurions-nous à craindre si nous avions séduit cette fille?

ÇARNGARAVA : La déchéance!

LE ROI : La déchéance frapperait, dis-tu, la race de Pourou? Ce n'est pas croyable!

ÇARNGARAVA : O roi! qu'est-il besoin ici de plus longs discours? La commission du maître est accomplie : nous retournons maintenant au lieu *d'où nous sommes venus.*

« Puisque cette femme est ton épouse, rejette-la ou reçois-la! Le mari a sur sa femme un empire absolu : tu es donc le maître de toutes les manières. »

— Gâautamî, marche devant nous.

(A ces mots, ils s'acheminent sur le théâtre.)

ÇAKOUNTALA : Vous m'abandonnez, vous! après que ce perfide m'a ainsi trompée!

(Ce disant, elle s'en va derrière eux.)

GAAUTAMI, elle se retourne et regarde : Çârngarava, mon fils, Çakountalâ nous suit, gémissant d'une manière pitoyable, que fera-t-elle, cette malheureuse, abandonnée par un époux *si* cruel?

ÇARNGARAVA, se tournant avec colère : Ah! qu'est-ce? Femme, qui blâmes ton mari, veux-tu aussi t'arroger l'indépendance?

(Çakountalâ de trembler, tout effrayée.)

ÇARNGARAVA : Dame, écoute!

« Si tu es ce que dit le roi de la terre, pourquoi alors l'in-

digner à ce point? Mais, si tu es sûre qu'un nœud légitime te joint à lui, ton devoir, c'est de vivre en esclave dans la maison de ton époux! »

— Reste! nous partons, nous!

LE ROI : Oh! l'anachorète! Pourquoi donc abuser ici la jeune dame?

« L'astre des nuits réveille seulement les nymphées blancs; l'astre du jour ne réveille que les nymphées bleus : c'est ainsi que se conduisent les gens maîtres de leurs passions; ils se détournent loin des embrassements aux épouses des autres! »

ÇARNGARAVA : Mais si l'oubli de ce lien antérieur avait pour cause ce déluge de pensées confuses où ton *esprit est noyé par les soins de l'empire?...* Comment un homme qui tremble de manquer au devoir peut-il ainsi risquer d'avoir abandonné son épouse?

LE ROI, à son archi brahme : J'interroge ta grandeur elle-même sur le fort ou le faible en cette affaire.

« Ai-je perdu la mémoire ou cette femme avance-t-elle un mensonge? *Si je la rejette*, abandonné-je mon épouse; et, *si je la prends*, me souillé-je en touchant l'épouse d'un autre? Voilà en quels doutes flotte ici mon esprit. »

L'ARCHIBRAHME, ayant réfléchi : Si l'on agissait donc ainsi...

LE ROI : Parle, vénérable!

L'ARCHIBRAME : Que cette dame reste sous mon toit ici jusqu'au temps de ses couches.

LE ROI : Pourquoi cela?

L'ARCHIBRAHME : De savants devins jadis ont prédit que ton premier fils naîtrait les deux paumes des mains ornées d'un tchakra (1). Si donc la fille du solitaire met au

(1) Ce mot est appliqué en chiromancie à une disposition des lignes de la main entrelacées de manière à former un espèce de soleil rayonnant, signe de la domination universelle pour l'homme qui en est doué.

monde un enfant doué de ces marques fortunées, rends honneur à sa mère et fais-la entrer dans ton gynécée. Mais, si le contraire a lieu, renvoie-la dans l'ermitage de son père.

LE ROI : Comme il plaît à mes vénérables maîtres.

L'ARCHIBRAHME, s'étant levé : Ma fille, suis-moi! Par ici! par ici!

ÇAKOUNTALA : Terre auguste, ouvre-moi un asile dans ton sein!

(L'archibrahme sort d'un côté avec la jeune fille : Gâoutami de l'autre avec les anachorètes. — Le roi, dont l'imprécation *du terrible Dourvâsas* offusque la mémoire, demeure enfoncé dans ses pensées touchant cette même Çakountalà, *qu'il ne peut reconnaître.*)

(Derrière la scène, on crie :)

— Oh! prodige! oh! prodige!

LE ROI, qui a prêté l'oreille : Qu'est-il donc arrivé?

(L'Archibrahme du palais rentre sur la scène.)

L'ARCHIBRAHME, avec étonnement : Sire, il vient d'arriver une chose merveilleuse.

LE ROI : Qu'est-ce donc?

L'ARCHIBRAHME : Sire, les disciples de Kanwa étaient partis.

« La jeune femme, déplorant ses destinées, les bras tendus vers le ciel, s'était mise à pleurer... »

LE ROI, comme avec impatience : Ensuite! Quoi?

L'ARCHIBRAHME :

« Arrivée près de l'étang des Apsaras, un fantôme, sous la forme d'une femme, la précipita dans les eaux et disparut aussi rapide qu'un éclair! »

(Tous d'exprimer l'étonnement.)

LE ROI : Maître, nous avons écarté de nous cette chose dès son premier abord : pourquoi nous fatiguer en vain à la suivre dans notre pensée? Allons nous reposer!

L'ARCHIBRAHME : Triomphe !

(Il sort.)

LE ROI, à la concierge du palais : Je suis, pour ainsi dire, tout rempli de trouble ; conduis-moi donc en ma chambre à coucher.

LA CONCIERGE : Par ici ! par ici ! Que le roi vienne !

LE ROI, à part, tandis qu'il sort :

« Assurément, je ne me souviens pas que cette fille de l'ermite, repoussée ainsi par moi, ait jamais été mon épouse ; et cependant mon cœur, violemment agité, semble m'assurer le contraire ! »

(A ces mots tous quittent la scène.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE

ACTE SIXIÈME

(Ensuite paraissent un officier de police et deux gardes, tenant un homme, les mains liées derrière le dos.)

LES DEUX GARDES, en frappant le prisonnier : Allons, brigand, parle! D'où est venu dans tes mains ce riche diamant plein de feu, cet anneau du roi où sont gravés les caractères de son nom?

LE PÊCHEUR, jouant l'effroi : Soyez bons pour moi, respectables seigneurs; je n'ai pas commis un tel crime!

L'UN DES GARDES : Tu vas nous dire peut-être que tu es un éminent brahmane, et que le roi t'a fait ce cadeau en récompense d'un sacrifice?

LE PÊCHEUR : Écoutez un instant : je suis un pêcheur, qui habite à Çakrâvatara...

L'AUTRE GARDE : Hé! voleur, est-ce qu'on te demande ton métier et ta demeure?

L'OFFICIER DE POLICE : Soûtchaka, ne l'empêchez pas! Qu'il dise tout *ce qu'il veut nous dire.*

LES DEUX GARDES : Ainsi que l'ordonne mon commandant! Allons! parle!

LE PÊCHEUR : Moi, que voici, je subviens aux besoins de ma famille en travaillant à prendre les poissons au moyen de filets, hameçons et autres engins...

L'OFFICIER DE POLICE, en raillant : Tu vis là d'un charitable métier!

LE PÊCHEUR : Ne parlez pas de cette manière, seigneur!

« On ne doit pas repousser un état méprisé qui nous est assigné par la naissance : le boucher même, quoiqu'il donne la mort aux animaux, peut être un homme sans cruauté, doux et compatissant! »

L'OFFICIER DE POLICE : Après! après!

LE PÊCHEUR : Eh bien! un jour que je coupais en tronçons un poisson, — c'était un cyprin denticulé, — voilà que je trouve au milieu de son ventre cette grande et lumineuse pierrerie, enchâssée dans cet anneau. Je vins donc ici le montrer pour le vendre, et c'est alors que vos respectables seigneuries ont jeté la main sur moi. Déchirez-moi ou tuez-moi, *si je mens!* c'est ainsi que l'anneau est arrivé chez moi.

L'OFFICIER DE POLICE, ayant flairé le sceau : Nul doute à cela, Djâlouka! Cet anneau a séjourné dans le ventre d'un poisson, car il sent un goût de poisson-cru. Ce que nous avons donc à rechercher maintenant, c'est comment il a pu se trouver là. Voici le palais du monarque : allons-y!

LES DEUX GARDES, au pêcheur : Allons! marche, coupeur de bourse; en avant!

(Ils s'acheminent tous sur la scène.)

L'OFFICIER DE POLICE : Soûtchaka, attendez-moi ici, à la porte Gokoula, et veillez avec attention *sur le prisonnier* jusqu'à ma sortie du palais impérial, où je vais entrer.

LES DEUX GARDES : Que le noble chef entre donc et qu'il y trouve les bonnes grâces du souverain!

L'OFFICIER DE POLICE : Ainsi soit!

(Il sort.)

SOUTCHAKA, *après quelque intervalle de temps* : Le commandant tarde bien, Djâlouka.

DJALOUKA : C'est que ce n'est pas toujours le moment d'aborder les rois.

SOUTCHAKA : Une envie me démange au bout des mains (montrant le pêcheur) d'étrangler ce coupeur de bourses!

LE PÊCHEUR : Ta seigneurie ne voudrait pas tuer un homme sans aucune raison!

DJALOUKA, ayant jeté un regard hors de la scène : Aussitôt que le commandant sera de retour, apportant les ordres du roi, il faudra bien que notre homme aille regarder dans la gueule des poissons, s'il ne vaut mieux le servir en festin aux vautours et aux chakals!

(L'officier de police revient sur la scène.)

L'OFFICIER DE POLICE : Vite! vite! qu'on le...!

(Cela dit, il s'interrompt.)

LE PÊCHEUR : Hélas! je suis mort!

(A ces paroles, sa contenance et son visage expriment la terreur.)

L'OFFICIER DE POLICE : Qu'on le mette en liberté! Allons! remettez en liberté l'homme vivant de ses filets! L'anneau est arrivé dans ses mains d'une manière innocente, car notre souverain m'en a raconté l'histoire.

SOUTCHAKA : Ainsi qu'il est ordonné par le commandant! Celui-ci peut bien dire qu'il est allé dans l'empire d'Yama et qu'il en est revenu.

(Il délivre le pêcheur de ses liens.)

LE PÊCHEUR, il s'incline devant l'officier de police : Ma vie, maître, *n'est plus un don de la nature*, c'est maintenant une œuvre de ton art.

(Il tombe à ses pieds.)

L'OFFICIER DE POLICE : Relève-toi! relève-toi! Voici un cadeau que le roi te fait à cause de sa vive satisfaction : il est d'une valeur égale au prix de l'anneau. Reçois-le.

(Il donne un bracelet d'or au pêcheur.)

CELUI-CI, avec joie : Fortuné mortel que je suis!

DJALOUKA : Voilà, certes! un homme bien favorisé du roi, car il le fait descendre, en vérité! du pal afin de le faire monter sur les épaules de son éléphant!

SOUTCHAKA : « A cause de sa vive satisfaction! » dit notre vaillant seigneur. Il faut alors que cette bague au riche diamant soit bien estimée du souverain!

L'OFFICIER DE POLICE : C'est un riche diamant, sans doute; mais la vive satisfaction du roi ne tenait point à sa richesse : tant s'en faut!

LES DEUX GARDES : A quoi donc alors?

L'OFFICIER DE POLICE : Je pense que sa vue a rappelé au roi le souvenir d'une personne qui eut les vœux de son cœur. En effet, à peine eut-il pris cet anneau qu'il parut un moment l'âme tout émue, lui de qui la nature est toujours *si* calme!

SOUTCHAKA : Notre vaillant seigneur vient de faire une chose agréable au roi!

DJALOUKA : Oui! mais, dirai-je, elle ne profite qu'à cet ennemi des poissons!

(Il jette un regard menaçant au pêcheur.)

CELUI-CI : Maître, pourquoi cette colère? Que la moitié de ceci me serve à vous payer des liqueurs!

DJALOUKA : Pêcheur, te voilà devenu le plus grand de mes *plus* chers amis! D'abord, c'est le verre à la main, que se fonde avec nous l'amitié : allons-nous-en donc à la taverne!

(Tous répondent : « Oui! » et ils sortent.)

La nymphe Miçrakéçi arrive sur la scène par la voie des airs.

MIÇRAKÉÇI : Voilà ce tîrtha des Apsaras, dans le sein duquel je l'ai plongée afin d'accomplir ce que l'on m'avait commandé... Tandis que s'écoulera le temps nécessaire à cette vertueuse dame pour ses ablutions, je vais

me rendre visible ce qui se passe chez le saint roi. Çakountalâ m'en a donné la commission, elle qui, par mes liens de parenté avec Ménakâ, *sa mère*, ne fait qu'un seul corps avec moi.

(Elle jette ses regards de tous les côtés.)

— Quoi donc! Quand le jour, quand l'heure même est arrivée, on ne voit aucun préparatif de fête dans le palais du roi! J'ai la puissance de connaître tout par la seule vertu de mon intuition; mais il faut respecter jusque dans sa lettre même la commission de mon amie. Eh bien! soit! En me promenant çà et là derrière ces inspectrices des jardins royaux, je saurai tout, grâce à ma science du voile d'invisibilité, dans lequel je vais me cacher.

(Elle simule une descente du haut des airs et reste là, *supposée* invisible.)

(Aussitôt paraît une servante, que suit une autre et qui regarde les jeunes pousses d'un manguier.)

LA PREMIÈRE :

« Oh! bonheur! je vais me cueillir une belle gerbe pour la fête dans les pousses nouvelles de ce manguier, où le mois du printemps souffle, pour ainsi dire, son haleine, et qui mêle au rouge éclatant de ses fleurs la teinte verte de ses feuilles! »

LA SECONDE : Parabhritikâ (1), pourquoi donc parles-tu égoïstement pour toi seule?

LA PREMIÈRE : *Pardon*, ma chère Madhoukarikâ (2)! mais *tu sais que* la parabhritikâ perd la tête à la vue des premiers boutons du manguier.

LA SECONDE : avec joie : Comment! le mois de madhou est donc arrivé!

LA PREMIÈRE : C'est-à-dire, Madhoukarikâ, la saison

(1) Ce mot veut dire *la femelle du kokila*, oiseau que les poëtes disent *le messager du printemps*: c'est là ce qui donne tout son charme au jeu de mot qui vient après dans la réponse.

(2) En latin : *apicula*, petite abeille.

des chants, des agaceries et de l'amour, en faisant trêve à la pudeur.

LA SECONDE : Mon amie, soutiens-moi, tandis que, m'élevant sur la pointe de mes pieds, je vais cueillir dans les fleurs de ce manguier une offrande pour le Dieu de l'amour.

LA PREMIÈRE : Si je prête mon secours, je veux la moitié de la récolte que tu auras pu faire ainsi !

LA SECONDE : Avant même que tu l'eusses demandé, mon amie, c'était ainsi dans ma pensée ; ne sommes-nous pas une seule âme en deux corps ?

(Tandis que sa compagne la soutient, elle simule dans une pantomime la cueillette des fleurs.)

— Oh ! les fleurs non encore écloses de ce manguier exhalent déjà tout le parfum des fleurs, qui ont brisé leur enveloppe !...

(Donnant la volée à une colombe.)

— Adoration au Dieu qui porte à son drapeau l'insigne d'un poisson !

« Puisses-tu, ma fleur de manguier, toi, que je donne à Kâma, l'arc au poing, devenir la plus triomphante des cinq flèches pour viser les jeunes filles par centaines ! »

(A ces mots elle fait tomber des fleurs du manguier.)

(Le kantchouki entre sur la scène.)

LE KANTCHOUKI : Jeune insensée, ne tente pas de cueillir ainsi les boutons du manguier ; car le roi a fait défense de fêter l'arrivée du printemps !

LES DEUX JEUNES FILLES, avec effroi : Pardon ! pardon, seigneur ! Nous ne le savions pas !

LE KANTCHOUKI : N'entendiez-vous pas ce langage des arbres mêmes du printemps, qui proclament, en lui obéissant, cet ordre formel du souverain ? En effet,

« Les boutons, nés depuis longtemps sur les manguiers, n'abandonnent pas leur pollen au vent ; la fleur du kourou-

vaka se tient encore cachée dans son enveloppe; l'hiver a fui, et cependant le ramage du kokila mâle semble toujours gelé dans son gosier; intimidé lui-même, l'Amour, je le crains, a remis sa flèche à demi tirée dans le carquois. »

MIÇRAKÉÇI : Il n'y a point ici lieu à douter : grande est la puissance du saint roi!

LA PREMIÈRE : Il y a peu de jours seulement que Mitrâvasou, le beau-frère du roi, m'a envoyée aux pieds du souverain exécuter ici des ouvrages d'ornementation dans les jardins de son gynœcée; et, par cela même que je suis une nouvelle venue, cette défense n'avait pu arriver plus tôt à nos oreilles.

LE KANTCHOUKI : Il ne faut donc pas continuer ce que vous aviez commencé.

LES DEUX JEUNES FILLES, avec curiosité : Si nous sommes dignes de l'entendre, veuille nous dire, seigneur, pour quel motif le roi a défendu la fête du printemps.

MIÇRAKÉÇI : Les rois sont amis des fêtes : il a donc fallu une raison de grand poids!

LE KANTCHOUKI, à part : L'histoire en est sue partout; à quoi bon leur en ferais-je ici un mystère? (Haut.) Le bruit du renvoi de Çakountalâ est sans doute parvenu à vos oreilles.

LES DEUX JEUNES FILLES : Le beau-frère du roi nous l'a raconté de sa bouche, seigneur, jusqu'à l'instant où le monarque vit l'anneau.

LE KANTCHOUKI : Il reste alors bien peu de chose à vous raconter. La seule vue de l'anneau rendit au roi sa mémoire : « C'est vrai! s'écria-t-il, j'avais épousé la noble Çakountalâ d'un mariage secret; et c'est moi qui l'ai repoussée d'ici! » Le roi fut ensuite consumé de chagrin.

« Il hait le plaisir; il ne reçoit plus chaque jour, comme avant, les hommages de ses sujets; il mesure les nuits sans goûter un instant le sommeil, par le nombre des fois qu'il se tourne et retourne sur les bords de sa couche : la parole qu'il adresse aux femmes de son gynœcée n'est plus accom-

pagnée de politesse; et, quand il se trompe sur leurs noms, il reste longtemps couvert de confusion. »

MIÇRAKÉÇI : Heureuse, heureuse nouvelle que j'apprends là!

LE KANTCHOUKI : C'est à cause de cette grande affliction que notre puissant monarque a défendu la fête.

LES DEUX JEUNES FILLES : Il a raison.

(Derrière la scène on dit :)

Venez, sire! Que le roi vienne!

LE KANTCHOUKI, qui a prêté l'oreille : Ah! le roi vient de ce côté même : allez-vous-en, jeunes filles! Allez faire vos ouvrages!

(Elles sortent.)

(Ensuite paraissent Doushmanta, comme le repentir en personne, le vidoûshaka et la concierge du gynœcée.)

LE KANTCHOUKI, après qu'il a contemplé Doushmanta : Oh! ceux qui excellent par la beauté des formes sont dans toutes les situations un ravissant spectacle, car, tout enveloppé qu'il soit de chagrins, la vue du roi n'en est pas moins charmante!

« Dépouillé des parures dont l'étiquette environne sa dignité, portant un seul bracelet d'or qui tient à peine autour de son poing gauche *amaigri*, ses lèvres déteintes par les soupirs, ses yeux rougis des veilles causées par ses tristes pensées, le voilà qui se montre encore éclatant de ses avantages naturels, comme la taille du lapidaire ne diminue pas les feux d'un riche diamant! »

MIÇRAKÉÇI, après un regard jeté sur le roi : Assurément, ce n'est pas sans raison que Çakountalâ souffre d'en être séparée, malgré l'injure de son abandon!

LE ROI, il se promène en rêvant :

« Autrefois il dormait, tandis que ma bien-aimée aux yeux de gazelle essayait en vain de le réveiller : maintenant ce cœur blessé est toujours reveillé pour les souffrances du repentir! »

MIÇRAKÉÇI : Et telle est aussi la condition malheureuse de mon amie !

LE VIDOUSHAKA, à part : Il est encore plus noyé dans l'idée qu'il a rejeté Çakountalâ ; je ne sais vraiment quel remède on peut lui apporter !

LE KANTCHOUKI, s'étant approché : Victoire ! victoire au puissant roi !... On a soigneusement visité chaque lieu des jardins : sa majesté peut donc habiter à son aise ce voluptueux séjour de son gynœcée.

LE ROI : Vétravati, va dire à Piçouna, mon ministre, ces paroles de ma bouche : « Aujourd'hui, à cause de nos longues insomnies, il ne faut pas que nous pensions à siéger sur le trône de justice. Que ta grandeur juge les affaires des citoyens et que, les ayant couchées par écrit sur une feuille, elle me la fasse parvenir. »

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE : Ainsi qu'ordonne le roi !

(Elle sort.)

LE ROI, au kantchouki : Parvatâyana, toi, ne mets pas non plus tes ordres en oubli.

LE KANTCHOUKI : Ainsi ferai-je !

(Il sort.)

LE VIDOUSHAKA : Maintenant que ta majesté n'a pas laissé une mouche ici, réjouis ton cœur dans ces jardins ravissants depuis la retraite de l'hiver.

LE ROI, en soupirant : Cet adage, mon cher : « Il n'y a que malheur pour qui se jette dans la fosse, » n'est pas menteur à mon égard. Vois !

« L'Amour encoche aujourd'hui, mon ami, la flèche de manguier à son arc afin d'en frapper mon cœur, échappé des ténèbres, qui avaient offusqué le souvenir de ma flamme pour la fille de l'anachorète. »

— Et ce n'est pas tout :

« Maintenant que l'anneau marqué de mon sceau a rétabli

ma mémoire, tandis que, brûlé de mes désirs, je poursuis des larmes de mon repentir la plus aimée des femmes, que j'ai répudiée sans cause, voici que le mois embaumé des fleurs vient montrer sa tête *à l'horizon du ciel.* »

LE VIDOUSHAKA : Oh! mon ami, attends! Que je brise les flèches de l'Amour avec ce parement de fagot qui me sert de canne!

(A ces mots, levant sa canne rustique, il s'en escrime pour abattre les pousses nouvelles du manguier.)

LE ROI, en souriant : Bon! C'est assez vu l'héroïsme du brahme! Où vais-je m'asseoir maintenant afin de récréer mes yeux par la vue de ces lianes, dont *la souplesse* imite un peu la taille de ma bien-aimée?

LE VIDOUSHAKA : Ta majesté n'a-t-elle pas donné cet ordre à la servante, habile secrétaire, attachée à ta personne : « Apporte-moi dans le berceau, formé avec les branches des lianes mâdhavis, où je vais couler ces heures du jour, le portrait de cette noble femme, que j'ai représentée de mes propres mains sur une planche à peindre? »

LE ROI : Cette vue pourra du moins soulager mon cœur; montre-moi donc le berceau de lianes mâdhavis.

LE VIDOUSHAKA : Par ici! par ici vienne sa majesté!

(Ils s'acheminent sur le théâtre. — Miçrakéçi les suit.)

LE VIDOUSHAKA : Ce berceau de lianes, où s'étale un banc fait d'une pierre précieuse, semble t'inviter par sa fraîche solitude, où le vent souffle sans bruit : entrons-y donc et asseyons-nous là!

(Ils font tous deux comme il est dit.)

MIÇRAKÉÇI : Placée auprès des lianes, je verrai de là ce portrait de ma chère amie, à qui j'irai ensuite porter l'heureuse nouvelle de l'amour que lui a conservé son époux.

(Elle se tient comme elle a dit.)

LE ROI, en soupirant : Mon ami, je me rappelle maintenant toutes les circonstances de ma première entrevue

avec Çakountalâ ; chose que j'ai racontée à ton éminence. Tu n'étais pas auprès de moi dans le temps que je l'ai rejetée ; mais je t'avais dit au commencement, et son nom, et le reste. *Tu ne m'as plus parlé d'elle :* est-ce que tu avais oublié toi-même, ainsi que moi, *mes amours avec la fille de l'ermite?*

MIÇRAKÉÇI : Cela prouve que les rois ne doivent pas s'éloigner de leurs amis les plus affectionnés, ne fût-ce qu'un seul instant!

LE VIDOUSHAKA : Oh! je ne l'avais pas oubliée ; mais, à la fin, m'ayant tout confié, tu m'avais dit : « Il faut regarder cela comme une plaisanterie ; la chose n'a aucune réalité! » Moi, qui suis un esprit tout simple, je l'ai prise de cette manière. En tout cas, la Destinée a fait ici un coup de sa puissance.

MIÇRAKÉÇI : C'est ainsi.

LE ROI, ayant rêvé un instant : Oh! mon ami! apporte donc un remède à ma souffrance!

LE VIDOUSHAKA : Allons, mon ami! Est-ce que cela ne te messied pas? Les hommes éminents, dit-on, ne laissent pas se noyer leur âme au chagrin. Voyons! Est-ce que les montagnes ne sont pas inébranlables au souffle du vent?

LE ROI : Quand je me rappelle, ami, l'état de confusion, où mon dédain jeta ma bien-aimée, je sens la force m'échapper absolument. Elle, en effet,

« Repoussée d'ici, elle voulut suivre sa famille : « Arrête! » lui dit à haute voix le disciple du maître, égal au maître lui-même. Elle arrêta son pas et leva sur moi cruel un regard troublé par l'abondance de ses larmes : voilà ce qui brûle mon cœur ainsi qu'une flèche empoisonnée! »

MIÇRAKÉÇI : Hélas! une fidélité si grande me fait pleurer moi-même!

LE VIDOUSHAKA : Ah! il me vient une pensée : cette

noble dame fut enlevée sans doute par quelqu'un des habitants du ciel.

LE ROI : Mon ami, quel autre eût osé mettre la main sur ma chaste épouse? « La renommée donne Ménakâ pour mère à ta bien-aimée, » m'a dit une de ses compagnes : c'est elle, sans doute, aidée par ses amies, qui enleva sa fille! mon cœur le soupçonne.

MIÇRAKÉÇI : Assurément il se trompe; mais il faut excuser un homme en qui un reste de sommeil trouble encore la raison.

LE VIDOUSHAKA : Oh! s'il en est ainsi, que ta majesté se rassure! Sa noble épouse lui sera bientôt rendue.

LE ROI : Comment cela?

LE VIDOUSHAKA : Sans doute! car ni une mère, ni un père ne peuvent souffrir longtemps de voir leur fille séparée de son époux!

LE ROI : Mon ami,

« Cette réunion ne fût-elle que dans un songe, ne fût-elle même que dans le délire, j'estimerais une si grande félicité comme la récompense accordée à mes bonnes œuvres; car, si je fus précipité *à jamais* de la rive de mes joies, c'est, j'en suis fortement convaincu, parce que j'ai choisi le mal *au lieu du bien.* »

LE VIDOUSHAKA : Oh! ne parle pas ainsi! Le Destin amène forcément, tu en vois une preuve ici dans cet anneau, des rencontres auxquelles on n'eût jamais pensé.

LE ROI, après qu'il a regardé le sceau : Il est à plaindre cet anneau, tombé d'une place si fortunée!

« Anneau, ta bonne conduite ne semble pas mieux récompensée que la mienne, puisque te voilà déchu du siége que tu avais obtenu dans ses doigts si ravissants par leurs ongles roses! »

MIÇRAKÉÇI : Si le hasard l'eût fait tomber dans la main d'un autre, c'est alors, en vérité! qu'on aurait dû le plaindre. O mon amie, tu es loin, et je goûte à moi

seule ici tout le plaisir d'entendre ces douces choses!

LE VIDOUSHAKA : Eh mais! de quelle manière ta majesté permit-elle que cet anneau, portant son nom sur le sceau, vînt se marier à la main de cette noble femme?

MIÇRAKÉÇI : Ma curiosité fait avec lui cette demande.

LE ROI : Écoute, ami! Au moment, où je partis du bois de pénitence pour m'en retourner à la ville, ma nouvelle épouse me dit en pleurant : « Combien s'écoulera-t-il de jours avant que le fils de mon seigneur daigne nous rappeler dans sa mémoire! »

LE VIDOUSHAKA : Ensuite?

LE ROI : Et, lui mettant au doigt cet anneau, sur lequel est gravé mon nom, je lui dis ces mots :...

LE VIDOUSHAKA : Que lui dis-tu ?

LE ROI :

« Compte en cet anneau les lettres de mon nom, une chaque jour, avant que tu sois arrivée à la dernière, un homme, envoyé par mes ordres, viendra près de toi, mon amie, pour te conduire à mon gynœcée. »

— Et puis survint l'égarement de mon esprit, où je fis cette horrible chose!

MIÇRAKÉÇI : Engagement aimable, que, certes! le Destin seul a fait violer!

LE VIDOUSHAKA : Eh mais! comment cet anneau est-il venu se fourrer, comme un hameçon, dans la bouche d'un cyprin denticulé?

LE ROI : Il sera tombé du bras de mon amie, quand elle s'est inclinée pour adorer l'onde au tîrtha de Çatchî.

LE VIDOUSHAKA : C'est probable.

MIÇRAKÉÇI : Ainsi voilà d'où vint au saint roi, qui eut peur de manquer au devoir, le doute de son mariage avec l'infortunée Çakountalâ. Néanmoins, en face d'un si grand amour, un tel signe était absolument inutile.

LE ROI : Eh bien! je maudirai maintenant ce *funeste* anneau!

LE VIDOUSHAKA, en riant : Il faut alors que je gronde aussi, moi, le parement de fagot qui me sert de canne : « ***Bâton***, pourquoi donc es-tu bossu tandis que moi je suis droit? »

LE ROI, sur le ton du reproche :

« Comment n'as-tu pas mieux aimé rester avec sa main aux doigts jolis et délicats, que de te plonger au sein de cette eau? »

— Cependant,

« Un être inanimé ne peut voir ce qu'un autre a de charmant : pourquoi ai-je traité *moi qui ai des yeux*, mon épouse avec un tel mépris! »

MIÇRAKÉÇI : Il s'est objecté à lui-même ce que je voulais dire!

LE VIDOUSHAKA : Allons! de toute manière, il te faudra, certes! me tuer, car *ton sérieux* supprime ici mon emploi!

LE ROI : Aie pitié de ton amant, le cœur dévoré de chagrins, parce qu'il a été sans égard, mon amie, sans égard pour tes justes droits, et daigne lui rendre ta vue!

(Dans ce moment paraît une jeune esclave, tenant un portrait à sa main.)

LA JEUNE ESCLAVE : Seigneur, voici le tableau où tu as peint ta bien-aimée.

(Elle montre à Doushmanta le portrait.)

LE ROI, après qu'il a regardé : Oh! charme de la peinture! En effet, voilà bien

« Son visage, où la beauté coule *d'une source* jaillissante, où le désir même se décèle par les agaceries, où la liane des sourcils s'embellit de son badinage. C'est ainsi que ses deux grands yeux glissent vers leurs angles extérieurs; que les rayons du sourire, épandus sur les deux rangées de ses

dents, illuminent ses lèvres *comme* avec la douce lumière d'un clair de lune ; que la rougeur pâlissante *des fruits mûrs* du jujubier reluit sur le contour de ses lèvres : ce n'est qu'un tableau, mais il me semble qu'il *me* parle ! »

LE VIDOUSHAKA, ayant regardé le tableau : Bien, mon ami ! bien ! Quelle mollesse de touche ton pinceau de maître *nous* fait admirer là ! Ma vue, que sa nature fit sensuelle, bronche en quelque sorte aux lieux *qu'un voile tient* cachés. Bref ! elle fait naître en moi l'envie de parler à ces personnages ; tant elle s'imagine qu'ils sont passés dans la réalité de l'existence !

MIÇRAKÉÇI : Admirable habileté du saint roi pour tirer des lignes avec le pinceau ! Il me semble voir en personne ma chère amie devant moi !

LE ROI : Mon ami,

« Ce tableau ne rend pas tous ses charmes, il en est autrement : telle est sa beauté, que la peinture n'en peut exprimer qu'une faible partie. »

MIÇRAKÉÇI : Son profond amour est égal à son repentir.

LE ROI :

« Moi, qui repoussai bien-aimée, quand elle vint en ma présence, et qui l'adore ici dans une peinture, ne suis je pas, mon ami, l'homme altéré qui, dans sa route, dédaignant l'eau d'une rivière limpide, poursuit de ses désirs la vaine illusion d'un mirage ? »

LE VIDOUSHAKA : On voit là trois figures, toutes assurément charmantes : qui d'entre elles est l'auguste Çakountalâ ?

MIÇRAKÉÇI : Ce malheureux ne connaît donc pas la beauté de mon amie ! Cette femme aux yeux affolants ne s'est jamais offerte à sa vue.

LE ROI : Cherche toi-même laquelle c'est dans les trois !

LE VIDOUSHAKA, ayant examiné : C'est, je pense, celle, qu'on voit s'appuyer sur la branche de cet açoka aux

jeunes pousses brillantes de l'eau, dont elle vient de les arroser; celle qui porte le ruban de ses cheveux relâché, avec une abondante chevelure parée de fleurs; avec un visage perlé de la sueur transpirée, avec deux bras flexibles, qui ressemblent à deux rameaux *légèrement* courbés; cette noble jeune fille, qui est peinte à côté de ce jeune manguier aux riches et brillantes pousses : les autres sont, je m'imagine, ses chères compagnes.

LE ROI : Ta seigneurie est habile *à deviner!*... Il m'est échappé ici une faute imperceptible.

« A l'entrée de ce doigt où transpire la sueur, j'ai trop appuyé sur les bords de ma ligne : ceci tomba comme une larme sur la joue, quand ce devrait plutôt ressembler à une haleine du parfum. »

(A la jeune esclave.)

— Tchatourikâ, la scène de nos amusements n'est ici qu'à moitié peinte. Va donc et apporte-moi tout de suite mes pinceaux!

LA JEUNE ESCLAVE : Noble Mâdhavya, tiens le tableau jusqu'à mon retour.

LE ROI : Je le tiendrai, moi!

(Il fait comme il a dit. — La servante sort.)

LE VIDOUSHAKA : Et qu'y a-t-il encore à peindre là?

MIÇRAKÉÇI : Il veut peindre, je pense, chacun des lieux, qu'il sait plaire à ma bonne amie.

LE ROI : Écoute, ami!

« Il faut encore peindre ici la Mâlinî aux limpides courants où nageront des couples de cygnes *entre* ses îles de sable. Sur les bords s'élèvera une colline, socle purifiant de l'Himâlaya, où rumineront des tchamaras (1) couchés. Je désire qu'au pied d'un arbre, sur les branches duquel pendent les valkalas *des ermites*, une femelle d'antilope frotte son œil gauche sur la corne du mâle. »

(1) Le yack ou bœuf grognant.

LE VIDOUSHAKA, à part : De la manière qu'il parle, je pense qu'il va *nous* remplir son tableau avec des figures d'anachorètes aux cheveux emmêlés.

LE ROI : Il est une autre chose que nous avons oublié de peindre ici, la parure que préfère Çakountalâ.

LE VIDOUSHAKA : Qu'est-ce donc?

MIÇRAKÉÇI : Ce sera quelque chose d'assorti à la condition d'une jeune fille de qui le père habite les bois.

LE ROI :

« Je n'ai pas fait, mon ami, une branche de çirisha, qui tient par un lien à ses oreilles et dont la chevelure embaumée lui pend jusque sur le cou ; en outre, je n'ai pas représenté au milieu de ses deux seins un collier en filaments de lotus, non moins gracieux que les rayons de la lune dans l'automne. »

LE VIDOUSHAKA : Mais pourquoi donc la noble fille se tient-elle comme effrayée, se cachant le visage avec l'extrémité de sa main, aussi brillante qu'un lotus rouge?

(Après un nouveau regard :)

— Ah! c'est à cause de cette insolente mouche, de cette infâme abeille, voleuse du miel des fleurs, qui est friande de savourer sa bouche de lotus.

LE ROI : Eh bien! qu'on empêche donc cette impudente!

LE VIDOUSHAKA : Toi seul as le pouvoir d'imposer ta loi à la gent mal élevée.

LE ROI : Ah! c'est juste!

(A l'abeille.)

— Hôte chéri des lianes en fleurs, pourquoi te consumer ici de fatigue à voltiger çà et là?

« Dévouée à ton altesse, voici ton amante qui l'attend, posée sur une fleur, et qui ne veut pas, quoiqu'elle meure de soif, goûter au miel sans toi. »

MIÇRAKÉÇI *elle-même, sous l'influence de l'illusion* : L'abeille me semble arrêtée dans son incursion.

LE VIDOUSHAKA : C'est une caste rétive à la défense.

LE ROI : C'est vrai!... Ah! tu n'obéis pas à mon ordre. Eh bien! écoute maintenant :

« Si tu mords la lèvre de ma bien-aimée; que je savourais avec tant de précaution dans les fêtes enivrantes de la volupté, cette lèvre de vimba, séduisante comme le bouton vierge d'un jeune arbuste, je te ferai jeter en prison, *méchante* abeille, dans le ventre d'un lotus. »

LE VIDOUSHAKA : Oh! comment ne trembler*ait*-elle pas devant toi, qui peux lui infliger un châtiment si cruel?

(A part en riant.)

— Il est fou! en vérité! et je le suis devenu moi-même par ma liaison avec lui!

LE ROI : Comment! nonobstant ma défense, elle persiste encore!

MIÇRAKÉÇI : Comme la passion jette un homme hors de lui-même!

LE VIDOUSHAKA : Mais tu n'as sous les yeux qu'un tableau!

LE ROI : Comment! un tableau?

MIÇRAKÉÇI : Moi-même je ne m'en aperçois qu'à l'instant : combien moins un homme qui prend ses rêves pour des réalités!

LE ROI : Quel mal tu viens de me faire!

« Mon cœur plein d'elle me faisait goûter le bonheur de sa vue, comme si elle était en personne devant moi; et voilà qu'en me rendant la mémoire, tu changes de nouveau celle que j'aime en une peinture! »

(Il verse des larmes.)

MIÇRAKÉÇI : Telle est, hélas! la route que suit l'homme désolé par l'absence : il abhorre qu'on écarte le voile de ses illusions.

50363

LE ROI : Ami, vois comme la douleur s'acharne à me tourmenter sans relâche !

« L'insomnie rend vaine l'espérance de me réunir avec elle dans un songe ; et mes pleurs ne me permettent pas même de la contempler au moins dans une peinture. »

MIÇRAKÉÇI : Tu viens, mon ami, d'effacer entièrement, aux yeux de sa compagne, le chagrin que son renvoi fit à ma chère Çakountalâ.

(Tchatourikâ paraît sur la scène.)

LA JEUNE ESCLAVE : Seigneur, j'avais pris la corbeille où sont tes pinceaux, et je revenais de là...

LE ROI : Qu'y a-t-il ?

LA JEUNE ESCLAVE : Elle me fut arrachée violemment par la reine Vasoumatî, accompagnée de Pingalikâ : « Je la porterai moi-même au fils de mon seigneur ! » a-t-elle dit.

LE VIDOUSHAKA : Et tu n'as échappé de ses mains qu'avec peine ?

LA JEUNE ESCLAVE : Tandis que la suivante dégageait la robe de la reine embarrassée dans les rameaux d'une liane, j'ai profité du moment pour me sauver d'elle.

LE ROI, après qu'il a regardé : Mon ami, la reine vient, arrogante des hommages *que je lui rends* : sauve donc vite ce portrait !

LE VIDOUSHAKA : « Et moi-même ! » dis encore cela.

(Quand il a pris le tableau.)

— Puisque ta majesté me permet d'esquiver le filet de ces femmes du gynœcée, je vais me cacher, en compagnie de ce tableau, dans la tour Mégha-tchanna, où personne autre que les pigeons ne pourra me voir.

(Il sort d'un pied hâté.)

MIÇRAKÉÇI : Bien ! Malgré qu'une autre soit entrée dans

son cœur, il a conservé sa première affection : tant est grande sa constance dans l'amitié !

(Ensuite, une feuille à sa main, Vétravati entre sur la scène.)

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE : Victoire ! victoire au roi !

LE ROI : Vétravati, n'as-tu pas vu dans ta route la reine Vasoumati?

LA CONCIERGE : Sire, j'ai vu la reine; mais, quand elle m'eut aperçue avec cette feuille à la main, elle s'en est retournée.

LE ROI : La reine, qui n'ignore pas les convenances, évite de me causer un dérangement.

LA CONCIERGE : Sire, le ministre fait porter ceci à ta connaissance :

« J'ai examiné successivement toutes les affaires des habitants de la cité, suivant l'importance de la considération attachée aux personnes. Le roi m'a enjoint de les coucher par écrit sur une feuille et de l'envoyer en sa présence. »

LE ROI : Montre donc la feuille.

(La concierge donne l'écrit.)

LE ROI, lisant :

« Qu'il soit connu aux pieds de sa majesté qu'un marchand, nommé Dhanavriddha, gagnant sa vie à naviguer sur les eaux, est mort dans le naufrage de son navire. Il laisse une fortune qu'on évalue à plusieurs dixaines de millions; et, comme il n'a point d'enfant, sa richesse passe dans les biens du roi. Que sa majesté, instruite de ces choses, fasse connaître sa décision. »

(Ayant lu, il dit avec abbattement.)

— C'est un grand malheur, assurément! que de mourir sans postérité! Vétravati, il est impossible, en raison de cette immense fortune, qu'un tel homme n'ait pas eu plusieurs épouses : que l'on cherche donc s'il n'en a pas laissé une qui soit enceinte.

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE : Je viens d'apprendre à l'instant que la fille d'un propriétaire, habitant d'Ayodhyâ, porte dans son sein un enfant conçu de lui.

LE RŌI : Le fruit non encore né est apte à recueillir la succession paternelle : va et parle de cette manière au ministre.

LA CONCIERGE : Comme le roi m'ordonne.

(Elle va pour sortir.)

LE ROI : Reviens un moment.

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE, revenant sur ses pas : Me voici !

LE ROI : Néanmoins, qu'un père, quel qu'il soit, laisse ou non des enfants :

« Désormais, si la mort contraint un père chéri, le criminel seul excepté, à laisser des enfants orphelins, Doushmanta le remplacera auprès d'eux. Qu'on proclame ces mots ! »

LA CONCIERGE : Ils seront fidèlement proclamés.

(Elle sort et rentre un moment après.)

— Sire, les paroles de ta majesté ont été saluées par un peuple nombreux comme la pluie qui tombe dans le temps opportun.

LE ROI, avec un long soupir : Hélas ! c'est ainsi qu'après la mort d'un homme, dont la racine manque d'un appui, faute de postérité, ses trésors tombent dans les mains d'un étranger : voilà donc, après moi, le sort destiné à la gloire de cette race, qui remonte à Pourou !

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE : Loin de toi cette infortune !

LE ROI : Malheur à moi, qui ai repoussé mon salut, quand il est venu s'offrir à mes *yeux* !

MIÇRAKÉÇI : Sans aucun doute, à chaque fois qu'un souvenir lui rappellera ma chère amie, son cœur lui adressera ces reproches à lui-même.

LE ROI :

« N'ai-je pas repoussé une légitime épouse d'une illustre famille, quoiqu'elle eût déjà conçu un fruit de moi dans son sein, comme la terre, où l'on a jeté les semences dans la saison convenable, devient mère d'une riche moisson ? »

MIÇRAKÉÇI : Elle ne sera plus maintenant repoussée!

LA JEUNE ESCLAVE, bas à la concierge du gynœcée : Quel changement a causé en lui cette feuille du ministre que je viens d'apporter! Vois! des ruisseaux de larmes coulent sur la face du maître. Cependant ce n'est pas nous qui pourrons beaucoup le ramener à l'ancien oubli de ses peines : va donc à la tour Cachée-dans-les-nuages et ramène de là, où il se tient, le noble Mâdhavya pour le distraire.

LA CONCIERGE : Bien dit par toi!

(A ces mots elle sort.)

LE ROI : Vous êtes ballottés sur le doute, ô vous qui avez part aux repas des ancêtres offerts par Doushmanta!

« Après celui-ci, hélas! qui, dans notre famille, dites-vous, consacrera des mets à nos mânes suivant le rite enseigné par la loi? Peut-être mes aïeux boivent-ils maintenant l'eau des larmes ruisselantes, dont l'écoulement inonde mes joues à la pensée qu'un fils ne doit pas me succéder! »

MIÇRAKÉÇI : Une lampe est allumée, sans doute; mais, faute de la voir, une profonde obscurité environne le saint roi.

LA JEUNE ESCLAVE : Seigneur, c'est assez t'affliger! Ce titre de père, tu peux encore l'espérer de tes reines, douées toutes de si nombreuses qualités. La naissance d'un fils égal à toi donnera un continuateur de tes sacrifices aux mânes de vos ancêtres.

(A part.)

— Il n'écoute pas ma voix : il n'y a qu'un remède énergique qui puisse triompher de cette maladie!

LE ROI, il exprime dans son jeu un violent chagrin : Cette noble famille, qui, depuis sa racine, pouvait s'enorgueillir d'une glorieuse descendance, elle va donc trouver de toute manière sa fin dans moi, branche stérile d'enfants,

comme la Saraswati, qui se perd dans un lieu sans nom !

(Ces mots dits, il succombe à l'évanouissement.)

LA JEUNE ESCLAVE : Reviens à toi ! reviens à toi, seigneur !

MIÇRAKÉÇI : Pourquoi ferais-je ici une plus longue station ? D'ailleurs, j'ai entendu la mère des dieux, caressant Çakountalâ, dire ces mots, que j'ai recueillis de sa bouche : « Les dieux eux-mêmes, désirant savourer de nouveau les sacrifices *suspendus par le chagrin de ton époux*, disposeront les choses de telle manière qu'il te glorifie bientôt pour sa femme légitime. »

(Ayant jeté ses regards dans l'espace.)

— C'est déjà ce dont s'occupent les dieux ! Il ne me sied pas de m'arrêter ici davantage, quand j'ai de bonnes nouvelles qui peuvent consoler ma chère amie Çakountalâ.

(Cela dit, elle sort.)

(Derrière la scène on crie.)

Oh ! las ! on ne tue pas un brahme on ne tue pas un brahme !

LE ROI, qui a repris connaissance et prêté l'oreille : Eh quoi ! ce cri de détresse semble jeté par Mâdhavya !

LA JEUNE ESCLAVE : Seigneur, Dieu veuille que le pauvre Mâdhavya ne soit pas investi, ayant son tableau dans les mains, par la reine et Pingalikâ avec ses autres suivantes !

LE ROI : Va, Tchatourikâ, et, de ma part, gronde la reine qui ne retient pas ses domestiques.

(La servante quitte la scène.)

(Derrière la scène on crie de nouveau.)

Oh ! las ! on ne tue pas un brahme ! on ne tue pas un brahme !

LE ROI : En vérité ! je reconnais la voix de mon brah-

mane dans ces mots que la peur entrecoupe! Holà! quelqu'un! Quelqu'un ici!

(Le kantchouki paraît sur la scène.)

LE KANTCHOUKI : Que sa majesté commande!

LE ROI : Informe-toi de la cause qui fait crier ainsi l'étudiant Mâdhavya.

LE KANTCHOUKI : Je cours le savoir.

(Il sort et rentre à la hâte.)

LE ROI : Parvatâyana, il n'y a sans doute rien là dont il faille grandement s'alarmer?

LE KANTCHOUKI : Si!

LE ROI : D'où vient donc ce tremblement? Ainsi, à la vérité,

« La vieillesse te faisait déjà trembler avant; mais, en ce moment surtout, il remue, ton corps, dans tous ses membres, comme un açwattha secoué par le vent. »

LE KANTCHOUKI : Grand rôi, sauve ton ami!

LE ROI : Le sauver! De quoi?

LE KANTCHOUKI : Du plus grand des périls!

LE ROI : Allons! raconte la chose avec suite.

LE KANTCHOUKI : Cette tour, appelée Mégha-tchanna, d'où la vue domine tout l'espace...

LE ROI : Qu'est-il arrivé là?

LE KANTCHOUKI :

« Du pinacle qui surmonte le sommet de cet édifice, où les paons domestiques ne parviennent qu'après deux ou trois haltes, je ne sais quel Démon, enveloppé d'une forme invisible, a saisi ton ami et l'emporte! »

LE ROI, qui s'est levé précipitamment : Aâh! les démons infestent jusqu'à mes habitations! Que de troubles nous apporte l'empire!

« Puisque, de jour en jour, il devient impossible de reconnaître ma puissance, que ma négligence a rendue toute

chancelante ; à la puissance de qui, par quelle route et qu de mes sujets peut recourir maintenant avec assurance? »

(Derrière la scène, Mâdhavya crie :)

— Au secours! oh! las!... Au secours! oh! las!

LE ROI, ayant écouté. Il exprime dans son jeu une marche alourdie : Mon ami, n'aie pas peur! N'aie pas peur!

(Derrière le théâtre on dit :)

Eh! comment ne pas avoir peur quand ce je ne sais qui est monté sur moi et veut me déchirer le cou en brisant mes os comme une canne à sucre!

LE ROI, en jetant des regards obliques : Mon arc! mon arc!

(Aussitôt paraît une Yavani avec un arc à sa main.)

L'YAVANI : Victoire! victoire à mon seigneur! Voici ton arc avec sa flèche et le gantelet?

(Le roi prend l'arc et son trait.)

(Hors de la scène on dit.)

« Ton cou si frais me donne envie de *boire* ton sang! Tu as beau résister, je vais te tuer comme le tigre tue la gazelle. Que Doushmanta, son arc à la main pour chasser la crainte loin des opprimés, vienne à ton secours : il est temps! »

LE ROI, avec colère : Comment! c'est à moi-même qu'il jette ici l'insulte? Aâh! scélérat, arrête! arrête, scélérat! Me voici, abject Rakshasa, tu es mort!

(Tenant son arc levé.)

— Parvatâyana, montre-moi le chemin de l'escalier.

LE KANTCHOUKI : Par ici! par ici, sa majesté!

(Tous figurent l'action de monter à la hâte.)

LE ROI, après qu'il a parcouru tout des yeux : Eh bien! ce lieu est vide!

(Hors de la scène on dit :)

Sauve-moi! sauve-moi! Je vois ta majesté; mais toi! tu ne me vois pas. Saisi comme la souris par le chat, j'ai perdu toute espérance de la vie.

LE ROI : O toi qui te glorifies de ton invisibilité,

est-ce que ma flèche ne te voit pas? Tiens ferme! tiens ferme! mais n'espère pas te couvrir de mon ami! Voilà que j'encoche *le trait*,

« Qui te donnera la mort, à toi qui la mérites, et sauvera le brahmane que mon devoir est de sauver : tel, *dans un vase où les deux liquides sont mêlés ensemble*, le cygne en boit le lait sans toucher à l'eau. »

(Ces mots dits, il ajuste la flèche à son arc.)

(Au même instant Mâtali entre sur la scène avec le vidoûshaka.)

MATALI : Seigneur,

« Indra fit des Asouras le but de tes flèches; c'est contre eux qu'il te faut tirer cet arc; en effet, ce que les gens de bien font tomber sur la foule de leurs amis, ce ne sont pas des flèches épouvantables, mais des yeux souriants de bienveillance. »

LE ROI, il retire précipitamment sa flèche : Ah! ah! comment! c'est Mâtali?... Sois le bienvenu ici, cocher du roi des dieux!

LE VIDOÛSHAKA : Tiens! ce tueur d'êtres vivants m'a presque mené jusqu'à la mort, et ta majesté à visage découvert le salue d'un gracieux bonjour!

MATALI, en souriant, à Doushmanta : Seigneur, écoute pour quel motif Indra m'envoie en ta présence.

LE ROI : Je suis attentif.

MATALI : Il est une race de Dânavas, dont le père fut Kâlanémi...

LE ROI : Nârada m'a déjà conté cette histoire.

MATALI :

« Il n'est pas donné à ton ami, le dieu aux cent sacrifices, de trancher leur vie; c'est à toi, dit-on, que le Destin a réservé de les exterminer sur un champ de bataille : ainsi les ténèbres de la nuit, qu'il n'est pas donné au soleil de chasser, expirent devant les rayons de la lune. »

— Que ta majesté, s'armant de son arc et montant sur le char du Dieu, parte à l'instant pour cette victoire!

LE ROI : Cet honneur, que me fait Indra, est une grande faveur;... mais pourquoi vos grandeurs ont-elles agi de cette manière à l'égard de Mâdhavya?

MATALI, en souriant : Je vais le dire. Pourquoi? C'est parce que je t'ai vu si abattu par tes peines de cœur. L'idée m'est alors venue d'allumer la colère de ta majesté; car

« Le feu de flamboyer si on remue le feu de son âtre; le naja, si on le tourmente, de gonfler son chaperon : ainsi, pour l'ordinaire, une secousse rend-elle à une âme virile sa première énergie! »

LE ROI : Vos grandeurs ont fait ce qui était convenable. Mon cher Mâdhavya, on ne doit pas transgresser les ordres envoyés par le roi du ciel : va donc trouver Piçouna, mon ministre, et, quand tu lui auras donné connaissance de cette nouvelle, dis-lui ces mots *de ma bouche* :

« Que ta sagesse défende seule aujourd'hui mes sujets; cet arc, muni de sa corde, sera occupé dans une autre affaire. »

LE VIDOUSHAKA : Ce qu'ordonne ta majesté!

(Il sort.)

MATALI : Que le seigneur monte sur le char.

(Le roi fait ainsi, et la scène reste vide.)

FIN DU SIXIÈME ACTE

ACTE SEPTIÈME

(Le roi, monté sur un char conduit par Mâtali, entre sur la scène par les voies du ciel.)

LE ROI : Quoique j'aie exécuté ses ordres, je ne crois pas, Mâtali, qu'*un si faible* service méritât les honneurs dont Indra m'a comblé.

MATALI : Sache qu'il y a, de l'un et de l'autre côté, seigneur, un égal mécontentement de soi-même. En effet,

« Regardant avec dédain le secours que ton éminence prête au roi des dieux, tu le comptes pour un léger service ; et lui, il n'estime pas son hospitalité à la hauteur de l'acte que sut accomplir ta majesté. »

LE ROI : Oui ! l'honneur qu'il me fit au moment où je pris congé de lui surpassait de beaucoup mes désirs; car il voulut que je partageasse avec lui son trône en présence des habitants du ciel.

« Indra même daigna essuyer sur ma poitrine une tache de santal jaune, et, regardant avec un sourire Djayanta, *son fils*, qui, placé vis-à-vis de lui, m'enviait en secret ce cadeau, il m'attacha de ses mains une guirlande des fleurs cueillies sur les branches du Mandâra. »

MATALI : Quoi donc ! ta majesté ne va-t-elle pas de pair avec le monarque des dieux ? Vois !

« Le Swarga, dans lequel Indra jouit d'un plaisir ineffable,

a vu deux fois extirper les cruels Dânavas : aujourd'hui par les flèches aux nœuds aplanis, et jadis par les ongles de *Vishnou sous la forme d'*homme-lion. »

LE ROI : Cela ne montre, assurément ! pas autre chose que la grandeur seule de l'*éminent* Indra. En effet,

« Si des serviteurs mènent de grands desseins à leur but, sache qu'ils tiennent des maîtres la force qui les rend aptes à leur mission. Est-ce qu'Arouna aurait la puissance d'exterminer les ténèbres, si le *divin* soleil ne l'avait placé lui-même sur le timon de son char aux mille rayons ? »

MÂTALI : Cette *modestie* est digne de toi.

(Après qu'il s'est avancé de quelque intervalle.)

— Seigneur, vois d'ici comme le bonheur de ta gloire est monté jusque sur la voûte des cieux !

« N'ayant pas trouvé dans leur pensée un plus digne sujet d'épopée, ces habitants du ciel au sein d'un berceau formé des branches du Kalpa, écrivent ton histoire avec les couleurs impérissables du fard dérobé aux femmes des dieux. »

LE ROI : Naguère, Mâtali, emporté loin au-dessus des airs, je n'ai pu observer ces lieux dans mon impatience de combattre les Démons. En quel chemin des vents sommes-nous donc ici ?

MATALI :

« C'est la route de Pravaha, un *des sept* Vâyous, cette voie, inconnue de la poussière, que purifia le second pas de Vishnou ; celle qui porte la Gangâ, renommée dans les cieux, donne le mouvement aux astres et distribue leurs rayons à toute la sphère du monde. »

LE ROI : Voilà sans doute ce qui répand dans mon âme et dans mes sens extérieurs une telle sérénité.

(Après qu'il a regardé le char :)

— Nous sommes descendus, je pense, dans la région des nuages.

MATALI : Comment, seigneur, le sais-tu ?

LE ROI, ayant jeté ses regards çà et là :

« C'est que ton char, dont les roues sont humectées par la rosée, trahit sa marche sur les nuées enceintes des eaux plu-

viales par les tchâtakas, qui s'envolent *effrayés* des trous de quelque montagne, et par tes coursiers dont le pelage est imprégné du feu des éclairs. »

MATALI : C'est justement cela. Encore un moment, et ta majesté fait route au-dessus des terres qui forment son empire.

LE ROI, jetant les yeux en bas : Cette descente rapide offre à ma vue un spectacle admirable dans le globe où habite l'homme. Car

« La terre plonge, comme submergée, du sommet des montagnes; les arbres s'en vont du lever de leurs tiges se cacher sous des tapis de feuilles; les grands fleuves en des lits étroits ne forment plus que des faisceaux et leur onde a perdu même sa visibilité : vois ! la terre monte sous mes pieds comme une *boule* qu'on lancerait d'en bas ! »

MATALI : Ta majesté voit parfaitement les choses.

(Promenant avec respect ses regards çà et là.)

— Oh! que ta vue, Terre, a des charmes sublimes !

LE ROI : Mâtali, quelle est cette montagne qui semble un nuage du crépuscule sur laquelle on voit ruisseler comme une eau d'or et dont les pieds sont baignés par deux mers, au levant et au couchant?

MATALI : Seigneur, c'est la montagne du Kimpourousha, nommée l'Héma-koûta : c'est la terre la plus sainte de la perfection des ascètes. Vois!

« Le père des Démons et des Dieux, le Pradjâpati, fils de Maritchi et petit-fils de l'Être-existant-par-lui-même, cultive ici la pénitence dans la compagnie de son épouse. »

LE ROI, avec révérence : Donc, il ne faut pas négliger le bonheur *qui m'a fait venir si près de lui* : je désire saluer d'un pradakshina et visiter le grand saint.

MATALI : Seigneur, c'est une excellente pensée.

(Après qu'il a figuré dans sa pantomime une descente du haut des airs.)

— Nous voici descendus.

LE ROI, avec étonnement : Mâtali,

« Les roues du char ne rendent aucun bruit; on ne voit pas s'élever de poussière; on n'a senti aucun choc en touchant la terre : le char est descendu, mais on ne le dirait pas ! »

MATALI : Voilà quelle différence il y a du char de ta majesté au char de Çatakratou.

LE ROI : En quel lieu est l'ermitage du fils de Marîtchi ?

MATALI, il montre de la main : Voici

« Où le grand anachorète se tient, immobile comme une montagne, son corps à demi plongé dans les fourmilières que les termites amoncellent autour de lui; sa poitrine ceinte en guise du cordon brahmique avec une peau de serpent; son cou strangulé, non jusqu'à perdre le sentiment, avec un étroit carcan de longues hares des lianes sèches; sa tête couronnée d'une tonsure, telle que le disque du soleil à midi; sa chevelure éparse au milieu des épaules et dans laquelle des oiseaux ont tissé en toute sécurité leurs nids. »

LE ROI, tournant les yeux de ce côté : Vénération à l'être qui endure cette rigoureuse pénitence !

MATALI, quand il a retiré à soi les rênes du char : Nous sommes entrés dans l'enceinte de l'ermitage du Pradjâpati, environné d'arbres Mandâras d'une majestueuse élévation.

LE ROI : Oh ! que ce lieu de calme est bien supérieur au Swarga même ! Je m'y sens comme plongé dans un lac d'ambroisie.

MATALI, arrêtant le char : Que ta majesté descende.

LE ROI, après qu'il a figuré dans une pantomime l'action d'un homme qui met pied à terre : Et ton éminence, que fera-t-elle maintenant ?

MATALI : Il suffit d'un seul mot pour tenir ce véhicule arrêté : aussi allons-nous descendre nous-même.

(Ayant fait ce qu'il a dit)

— Par ici, majesté ! par ici ! Regarde ici les places du bois où ces vénérables anachorètes cultivent la pénitence.

LE ROI : En vérité, je contemple avec admiration ce couple de saints ermites.

« Dans ces bocages de savoureux Kalpas, leur digne nourriture est le souffle seul de la vie. Ils célèbrent les cérémonies pures de leurs ablutions en des eaux brunies du pollen des lotus d'or; ils méditent sous des grottes de pierres fines; ils savent comprimer leurs sens malgré la présence même des charmantes épouses des dieux et se macèrent en des pénitences qui trompent les efforts des autres anachorètes. »

MÂTALI : La *sainte* ambition des grandes âmes va toujours en croissant.

(Après qu'il a promené ses pas dans l'espace.)

— Vriddhasâkalya, de quelle affaire s'occupe le fils de Maritchi !

(Ayant prêté l'oreille.)

— Que dis-tu ? Il répond aux questions de *son épouse*, la fille du *vieux* Dâksha, qui met avant toutes les autres la vertu de chasteté ! Certes ! on ne pouvait espérer un moment plus favorable que cette occasion !

(Tournant les yeux sur le roi.)

— Assieds-toi sous l'ombrage de cet arbre pour attendre que je t'aie annoncé moi-même au père d'Indra.

LE ROI : Comme ton éminence le juge à propos.

(Mâtali sort à ces mots.)

LE ROI, il exprime du geste qu'un prodige vient de se manifester en lui :

« Mon bras, tu es sans espérance pour tes vœux ; alors, comment palpites-tu sans cause ? J'ai repoussé autrefois le bonheur avec dédain ; maintenant c'est la douleur qui marche autour de moi ! »

(Derrière le théâtre on dit :)

— Contiens donc cette pétulance ! Tu montres bien en cela ton caractère !

LE ROI, ayant prêté l'oreille : Ce lieu n'est point, assurément, celui de l'indocilité : à qui ce reproche peut-il s'adresser là ? N'importe ! Voyons-le !

(Il observe du côté par où la voix est venue ; puis, avec étonnement.)

— Quoi ! Ce sont des femmes anachorètes ! Elles s'opposent, *mais en vain*, à un enfant qui a le courage d'un homme !

« Il traîne, malgré qu'il résiste, en le frappant de sa main, le petit d'une lionne n'ayant bu qu'à moitié la mamelle de sa mère et dont il tourmente la crinière en le terrassant. »

(Ensuite paraissent, de la manière ici décrite, un enfant et deux femmes anachorètes.)

L'ENFANT, avec des rires : Allons ! ouvre ta gueule, enfant de lion ! ouvre ta gueule ! Je veux compter jusqu'au bout tes dents !

LA PREMIÈRE : Indocile enfant, tu maltraites les animaux que le glorieux anachorète ne distingue pas de ses enfants mêmes. Tu ne veux que des combats *pour jeux* dans ton arrogance : c'est bien avec raison que tu as reçu de nos ermites le nom de Sarvadamana (1) !

LE ROI : Quoi donc ! je sens que mon cœur aime cet enfant comme s'il était un fils né de mes entrailles !

(Après un moment de réflexion.)

— Ce qui me le fait aimer, c'est peut-être que je n'ai pas d'enfants ?

LA SECONDE : Voici que la lionne va se jeter sur toi, si tu ne lâches pas son petit.

L'ENFANT, avec un sourire : Oh ! j'ai bien peur d'elle ! Je suis le plus fort !

(Il se mord la lèvre.)

LE ROI, avec étonnement :

« Cet enfant me semble une semence de grande lumière, comme le feu, qui, d'abord à l'état d'étincelle, vient ensuite à dévorer le bois ! »

LA PREMIÈRE : Lâche, mon ami, ce petit lion ; je vais te donner autre chose pour t'amuser !

L'ENFANT : Hi ! hi ! donne.

(Et, ce disant, il tend la main.)

(1) C'est-à-dire : *omnium domitor*.

LE ROI, après qu'il a vu cette main : Comment ! il porte le signe présage de la monarchie universelle ! En effet,

« Sa main, ouverte dans le désir de la chose imaginée pour tenter son envie, laisse voir à mes yeux que ses doigts sont entrelacés d'un filet : tel un lotus qui s'épanouit sous la rougeur enflammée de l'aurore nouvelle trahit ce qui est caché au milieu de ses feuilles. »

LA SECONDE : Souvratà, ce n'est pas un être qu'on puisse calmer avec des paroles seulement : va donc à la hutte ouvragé de mon industrie : il y a là un paon d'argile aux couleurs variées, jouet de Sankotchana, le fils du saint anachorète : apporte-le pour cet enfant.

LA PREMIÈRE : Oui.

(Elle sort.)

L'ENFANT : En attendant, je vais jouer avec ce *petit lion*.

LA FEMME ANACHORÈTE, l'ayant regardé en riant : Laisse-le donc aller !

LE ROI : Combien je désirerais que ce joli mauvais sujet fût à moi !

(En soupirant.)

« Heureux les hommes dans le sein desquels aiment à se réfugier des fils et qui, souillés de la poussière de leurs jeux, goûtent le délicieux plaisir de voir enfin se former leur voix aux articulations longtemps indistinctes par les rires, *doux* présage que les dents vont éclore et montrer la fleur *de leur émail !* »

LA FEMME ANACHORÈTE, menaçant le jeune enfant avec le doigt : Ah ! tu ne tiens pas compte de moi...!

(Jetant les yeux de côté.)

— Qui vient ici au milieu des jeunes fils du rishi ?...

(Quand elle a vu le roi.)

— Noble étranger, viens ! Délivre ce lionceau battu par cet enfant, à la main duquel il n'est point facile de faire lâcher prise.

LE ROI : Ainsi ferai-je !

(Il s'approche.)

— Fi! fi donc, fils d'un grand saint!

« Pourquoi troubles-tu par une telle conduite en son ermitage ton père qui a si bien triomphé de ses passions? Veux-tu être comme le fils du serpent noir, qui souille de son voisinage le santal, dont les qualités sont recherchées par tous les êtres? »

LA FEMME ANACHORÈTE : Seigneur, cet enfant n'est pas le fils d'un saint anachorète.

LE ROI : C'est bien ce que proclament ses actions à l'égal de ses formes : néanmoins, nous confiant aux apparences venues des lieux, nous n'avons pas fait d'abord cette réflexion.

(Quand il a délivré le petit lion et senti le contact du jeune enfant, il dit à part :)

« Si je goûte du bonheur à sentir mon corps touché par ce rejeton de je ne sais quelle famille, que de plaisir doit-il faire au fortuné mortel des entrailles duquel cet enfant est né! »

LA FEMME ANACHORÈTE, les ayant regardés tous deux : Chose étonnante! chose étonnante!

LE ROI : Qu'est-ce donc, noble femme?

LA FEMME ANACHORÈTE : Tu ne tiens à cet enfant par aucun lien, et néanmoins ses traits ont avec ceux de ton auguste visage une telle ressemblance que j'en suis frappée d'étonnement. Ce que j'admire encore, c'est qu'il ne t'ait opposé aucune résistance, bien qu'il soit d'une humeur si rétive, à toi, qu'il ne connaît pas!

LE ROI, badinant avec le jeune enfant : Noble femme, s'il n'est pas le fils d'un saint anachorète, quel est donc alors son nom?

LA FEMME : Il se nomme Pâaurava (1).

LE ROI : Comment! il est de la même race que nous? De là viennent sans doute les égards qu'on a pour lui.

(Haut.)

(1) C'est-à-dire : *issu de Pourou.*

— C'est une coutume observée dans la famille des rejetons de Pourou,

« Qu'après avoir habité d'abord les palais de marbre blanc pour gouverner la terre, ils prennent ensuite pour maison la racine des arbres, soumis perpétuellement aux vœux d'un yati. »

— Comment! serait-ce là cette contrée d'où sont venus les enfants de Manou et où leur âme fait retour?

LA FEMME ANACHORÈTE : Comme le dit mon seigneur; mais, à cause de sa parenté avec les Apsaras, la mère de cet enfant lui donna le jour dans le bois même où le père des dieux cultive la pénitence.

LE ROI, à part : Eh quoi! voilà une nouvelle cause d'espérance.

(Haut.)

— Et quel nom porte le saint roi de qui cette noble femme est l'épouse?

LA FEMME ANACHORÈTE : Qui dira le nom d'un homme qui put rejeter sa femme légitime?

LE ROI, à part : Comment! c'est encore moi que signalent ces mots! Il faut que je lui demande à présent quel nom porte la mère de cet enfant.

(Après qu'il a réfléchi.)

— *Non!* un mot sur l'épouse d'autrui est une inconvenance.

(Dans ce moment paraît l'autre femme anachorète, un paon d'argile à sa main.)

CETTE FEMME : Sarvadamana, vois..... çakountalâvanyan (1).

L'ENFANT, qui jette des regards obliques : Où est-elle ma mère?

(Les deux femmes se mettent à rire.)

(1) C'est-à-dire, *la beauté de l'oiseau* : AVIS, *çakounta* ; PULCHRITUDINEM, *lâvanyan*.

LA PREMIÈRE : La ressemblance des mots trompe cet enfant qui chérit sa mère.

LA SECONDE : Vois comme ce paon est beau ! C'est là seulement ce que l'on t'a dit.

LE ROI, à part : Quoi ! le nom de sa mère est Çakountalà !... Néanmoins il peut encore se trouver là une simple ressemblance de noms, comme on en voit *tant*. Fasse le ciel qu'à la fin ces heureuses coïncidences n'aboutissent point à une déception, comme les illusions d'un mirage !

L'ENFANT : Ce paon est beau, ma sœur ; il me plaît.

(Et, ce disant, il prend le jouet.)

LA PREMIÈRE, ayant regardé s'écrie avec trouble : Hélas ! je ne vois plus à son poignet l'amulette qui le préserve de tout péril !

LE ROI : Ne vous inquiétez plus, vénérable femme : n'est-ce pas ce que je vois tombé là par suite de sa lutte avec le petit lion ?

(Il veut ramasser l'amulette.)

LES DEUX FEMMES : Ne le fais pas ! ne le fais pas !

(Regardant avec surprise.)

— Comment ! c'est elle-même qu'il tient !

(Dans leur étonnement, toutes deux, les mains posées sur la poitrine, tiennent leurs yeux fixés sur le visage l'une de l'autre.)

LE ROI : Pour quelle raison m'empêchiez-vous, révérendes !

LA PREMIÈRE : Écoute, seigneur ! Ce talisman d'une grande puissance et nommé l'Invincible est formé du grand simple des dieux : il fut donné à cet enfant par le saint anachorète au moment de sa naissance. Que l'amulette tombe à terre, aucun autre que l'enfant, sa mère ou son père ne peut la ramasser.

LE ROI : Et s'il arrivait qu'elle fût ramassée par un autre ?

LA PREMIÈRE : Alors elle se changerait en un serpent qui le mordrait!

LE ROI : Et ce prodige s'est-il jamais produit aux yeux de vos révérences?

TOUTES DEUX : Plus d'une fois!

LE ROI, avec joie : Pourquoi donc alors hésiterais-je à reconnaître que mes vœux sont maintenant accomplis?

(Il embrasse l'enfant.)

LA SECONDE : Souvratâ, courons apprendre cet événement à Çakountalâ, enchaînée sous le joug de ses abstinences.

(Elles sortent à ces mots.)

L'ENFANT : Laisse-moi! laisse-moi! Je veux aller aussi voir ma mère.

LE ROI : Tu iras avec moi réjouir ta mère, mon fils.

L'ENFANT : C'est Doushmanta qui est mon père, et non pas toi!

LE ROI, avec un sourire : Ce démenti vient encore ajouter à ma persuasion.

(Çakountalâ entre sur la scène, portant ses cheveux noués à la manière des veuves.)

ÇAKOUNTALA, plongée dans ses réflexions : On m'a dit que le talisman de Sarvadamana était resté en son état naturel dans une circonstance où il aurait dû se métamorphoser; je n'ai donc plus à craindre mes Destins, et *les Dieux* ont amené les choses de la manière que Mierakéçi me l'a raconté.

(Elle se promène en rêvant.)

LE ROI, avec plaisir et douleur : Hélas! voici l'auguste Çakountalâ.

« Elle est habillée entièrement de vêtements gris; son visage est amaigri par les jeûnes; ses cheveux flottent, noués en un seul faisceau; elle observe le deuil pendant ma longue

absence; elle d'une âme si pure, et moi, qui fus pour elle tout à fait sans pitié! »

ÇAKOUNTALA, avec incertitude, à ses premiers regards sur le roi, de qui les regrets ont effacé les couleurs du visage : Ce n'est point là sans doute mon époux; alors qui peut donc être cet homme, dont les membres souillent de leur contact mon fils, qui, *du reste*, a le poignet ceint du talisman fait pour le défendre?

LE JEUNE ENFANT, s'approchant de Çakountalà : Mère, qui est cet étranger qui m'appelle son fils?

LE ROI : J'ai montré de la cruauté envers toi, chère épouse; mais elle aura un dénoûment heureux, si tu veux reconnaître en moi ton époux.

ÇAKOUNTALA, à part : Rassure-toi, mon cœur! rassure-toi! Le Destin, qui m'a frappée, ayant épuisé toute sa colère, me prend aujourd'hui en pitié. *Oui!* c'est bien là mon époux lui-même!

LE ROI :

» Femme au charmant visage, je te vois donc, oh! bonheur! placée enfin devant moi, de qui la mémoire a dissipé les ténèbres de la folie : telle Rohini, après une éclipse, revient s'unir à son Lunus. »

ÇAKOUNTALA : Victoire! victoire au...!

(Ces mots à moitié prononcés, elle s'arrête, des larmes étouffant sa voix dans son gosier.)

LE ROI : Chère épouse,

« Quoique ce vœu de victoire soit empêché par tes larmes, je triomphe néanmoins, puisque je vois ton visage aux lèvres roses, dont *la beauté* n'emprunte rien aux parures. »

LE JEUNE ENFANT : Mère, qui est-ce donc?

ÇAKOUNTALA : *Mon fils*, demande aux Destins.

(A ces mots elle verse des pleurs.)

LE ROI :

« Femme aux membres déliés, que le chagrin causé par mon outrage s'en aille de ton cœur! La folie de mon esprit

ne fut-elle pas alors plus forte que moi? C'est ainsi que d'épaisses ténèbres ôtent leur éclat aux choses les plus brillantes. L'aveugle ne secoue-t-il pas de sa tête une couronne de fleurs qu'on y jette, craignant qu'elle ne soit un serpent? »

(Ces paroles dites, il tombe à ses pieds.)

ÇAKOUNTALA : Relève-toi! relève-toi, fils de mon seigneur! Sans doute, on a mis autrefois un obstacle à mon bonheur; mais, dans ces jours-ci, l'empêchement s'est changé en une félicité des plus grandes, puisque mon époux a pris pitié de moi!

(Le roi se relève.)

— Et comment le fils de mon seigneur a-t-il pu se rappeler cette femme vouée à la douleur?

LE ROI : Je te raconterai cela maintenant que voici la flèche retirée de ma plaie guérie.

« Mais, en attendant, cette goutte de larme, que jadis j'ai pu voir avec indifférence au temps de mon délire, et qui, suspendue à tes cils flexueux, menace de tomber sur ta lèvre, laisse-moi auparavant l'essuyer et tous mes remords seront taris avec elle. »

(Il fait ce qu'il a dit.)

ÇAKOUNTALA, voyant l'anneau dans le moment qu'il essuie ses larmes : Mon époux, c'est là cet anneau...?

LE ROI : Eh bien, c'est lui dont la vertu merveilleuse m'a rendu la mémoire.

ÇAKOUNTALA : Assurément, une chose qui fit naître au cœur du fils de mon seigneur une cause de confiance était pour moi un bijou d'une valeur inestimable.

LE ROI, il veut lui remettre sa bague au doigt : Que la liane se pare donc avec la fleur, signe que la belle saison est revenue!

ÇAKOUNTALA : Non! je n'ai plus de confiance en lui. Qu'il soit porté seulement par le fils de mon seigneur!

(Mâtali entre sur la scène.)

MATALI : Oh! bonheur! Sa majesté goûte le plaisir d'être

enfin réunie à son épouse légitime et de voir la face de son fils.

LE ROI : Et ce plaisir est d'autant plus doux que j'en goûte le fruit par les soins de mes amis... Mâtali, cet événement n'est-il pas connu du roi des dieux?

MATALI, en souriant : Est-il rien qui ne soit visible aux yeux des Immortels? Viens! le bienheureux Kaçyapa désire te voir.

LE ROI : Chère épouse, prends ton fils et marche devant moi : c'est ainsi que je veux me présenter au petit-fils de Brahma.

ÇAKOUNTALA : J'ai honte de me présenter devant un être si vénérable avec le fils de mon seigneur.

LE ROI : C'est l'usage dans les circonstances où le bonheur nous est accordé : viens donc! marchons!

(A ces mots tous de s'acheminer sur le théâtre.)

(La scène change, et l'on aperçoit Kaçyapa sur son trône avec Aditi à ses côtés.)

KAÇYAPA, quand il a vu le roi : Fille de Daksha,

« Voilà celui par qui furent commandées les armées de ton fils à la tête des batailles : il est appelé Doushmanta; c'est le maître de la terre. Son arc rend inutile l'ouvrage de la foudre perçante, qui reste à la main d'Indra comme un simple ornement! »

ADITI : Certes, ses formes annoncent une admirable puissance!

MATALI : Monarque de la terre, voici les deux ancêtres des habitants du ciel qui regardent ta majesté avec des yeux où se peint une affection vraiment paternelle. Avance donc!

LE ROI : Mâtali,

« C'est donc là cette dyade à qui Marîtchi et Daksha ont donné l'être, elle, qui ne fait qu'un, pour ainsi dire, avec le créateur; ce couple saint, qui est, disent les anachorètes, la

cause de la lumière distribuée en douze fois *aux douze mois de l'année*, qui engendra le souverain des trois mondes, *Indra*, le maître des portions du sacrifice, et dans qui l'Ame première a créé l'espace pour la naissance de l'Être-existant-par-lui-même. »

MATALI : Et qui autre ce peut-il être?

(Le roi se prosterne.)

— Aux pieds de vos saintetés, voici le serviteur d'Indra, Doushmanta prosterné.

KAÇYAPA, au roi : Mon fils, gouverne longtemps la terre.

ADITI : Sois un invincible guerrier.

(Çakountalà tombe avec son fils à leurs pieds.)

KAÇYAPA :

« Ton époux est égal à Indra, ton fils est semblable à Djayanta ; il ne reste plus à répandre sur toi d'autre bénédiction que celle-ci : Aie la fortune de Çatchi ! »

ADITI : Ma fille, possède l'estime de ton époux et que, pendant une longue vie, cet enfant soit une parure à vos côtés. Venez ! asséyez-vous !

(Tous alors ils s'assoient.)

KAÇYAPA, les indiquant l'un après l'autre :

« La vertueuse Çakountalà, son auguste époux, ce noble enfant, c'est-à-dire la fidélité, la gloire, l'avenir : oh ! bonheur ! quelle auguste triade est rassemblée sous mes yeux ! »

LE ROI : Vénérable, « on commence par désirer le succès, on finit par le voir, » dit un adage. Mais votre faveur n'a rien devant elle. Que ta sainteté regarde !

« La fleur naît la première, ensuite vient le fruit ; la nuée s'élève d'abord, la pluie tombe après : c'est l'ordre naturel de la cause et de l'effet. Ici, au contraire, la félicité a marché devant ta faveur. »

MATALI : Seigneur, c'est toujours ainsi que s'annonce la faveur des maîtres du monde.

LE ROI : J'avais, suivant le mode gandharvique, épousé votre *noble* servante, fille du vénérable Kanwa, la gloire

de votre famille; mais, quelque temps après, mes souvenirs s'étant effacés, j'ai commis la faute de la rejeter, quand ses parents l'eurent amenée devant moi. Ensuite, à la seule vue de cet anneau, la mémoire me revint; je reconnus que j'avais épousé autrefois la *chaste fille*, et tout s'offrit à mes yeux tel qu'un tableau.

« Comme si un homme doutait qu'il vît marcher un éléphant avec toutes ses formes bien visibles devant lui, et qu'ensuite il en fût assuré à la seule vue de ses pas sur la terre : voilà quelles furent les révolutions de mon esprit. »

KAÇYAPA : Assez longtemps tu as craint d'être, mon fils, tombé dans une faute : tu n'étais que le jouet du délire. Écoute ceci!

LE ROI : Je suis attentif.

KAÇYAPA : Quand Ménakâ vint ici vers mon épouse de sa descente au tîrtha des Apsaras, conduisant avec elle Çakountalâ, désespérée que tu l'eusses rejetée, je connus alors toute cette histoire, grâce à la vertu de mon intuition. Je vis que la malheureuse avait été fatalement repoussée de son mari sous l'influence d'une malédiction fulminée par Dourvâsas, et que la vue de ton anneau devait mettre fin à ses terribles effets.

LE ROI, à part, avec un soupir *de soulagement* : Il n'y a donc plus de reproches que je doive m'adresser!

ÇAKOUNTALA, à part : Oh! bonheur! ce n'était pas volontairement que mon époux m'avait rejetée! En vérité! c'est qu'il avait perdu tout souvenir de moi! Sans doute, je m'étais attiré cette malédiction dans un moment où, *trop plein de lui*, mon cœur était vide pour toute autre chose, puisque mes compagnes avaient mis tant de soins à m'avertir : « Si le roi t'avait oubliée, disaient-elles, fais-lui voir cet anneau! » Alors, je n'ai pas demandé, malheureuse que j'étais, à connaître la vérité. La malédiction de l'anachorète exerçait déjà sur moi sa maligne influence : quelle demande eussé-je pu faire?

KAÇYAPA, regardant Çakountalâ : Maintenant que tu connais ce mystère, tu ne dois pas, ma fille concevoir de ressentiment à l'égard de ton époux. Vois!

« Quand tu étais sous le coup de la malédiction, il fut cruel seulement par la fuite de sa mémoire; mais à peine lui fut-elle rendue, que tu repris ton empire sur le cœur de ton époux. Ainsi l'image ne peut se réfléchir dans un miroir, duquel une tache a détruit la netteté; mais, une fois la surface nettoyée, la figure vient s'y peindre aisément! »

LE ROI : Comme dit ta sainteté.

KAÇYAPA : Mon fils, est-ce que n'as pas déjà reconnu pour le tien cet enfant de Çakountalâ, sur qui nous avons célébré nous-même la cérémonie de la naissance et les autres?

LE ROI : C'est là, assurément, bienheureux, la gloire de ma race!

KAÇYAPA : Oui, apprends, seigneur, que la puissance de son héroïsme doit soumettre à son empire l'univers entier. Vois!

« Son char glissant sur la route humide, il traverse les mers et subjugue d'abord, invincible guerrier, la terre avec les sept continents. Ici on l'appelle Sarvadamana, parce qu'il dompte violemment les animaux; là, il recevra le nom de Bharata, parce qu'il portera le poids du monde. »

LE ROI : Il n'est rien que je n'espère d'un enfant pour qui tu as célébré toi-même, bienheureux, les cérémonies de la naissance.

ADITI : Que *le vénérable* Kanwa soit instruit de ces événements par sa fille, arrivée si heureusement à la satisfaction de ses désirs : quant à Ménakâ, elle habite près d'ici et nous rend *chaque jour* ses hommages.

ÇAKOUNTALA : Ta sainteté vient d'exprimer toute ma pensée.

LE ROI : Le pouvoir acquis par sa pénitence a dû rendre le vénérable Kanwa témoin de tous ces événe-

ments : puissent-ils ne pas allumer contre moi la colère du saint !

KAÇYAPA : Aussi voulons-nous lui annoncer nous-même l'heureuse nouvelle que Çakountalâ et son fils sont réunis à leur époux et père... Quelqu'un ! Hôlâ ! quelqu'un ici !

(Un disciple entre sur la scène.)

LE DISCIPLE : Bienheureux, me voici !

KAÇYAPA : Gâlava, cours à l'instant même par le chemin des airs annoncer une bonne nouvelle au vénérable Kanwa en ces paroles de ma bouche. « Doushmanta, qui a recouvré sa mémoire au terme de la malédiction jetée par Dourvâsas, vient de reprendre Çakountalâ avec son fils. »

LE DISCIPLE : Comme tu l'ordonnes !

(Il sort.)

KAÇYAPA, au roi : Mon fils, monte toi-même avec ton épouse et ton enfant sur le char d'Indra, ton ami, et retourne dans ta ville capitale.

LE ROI : Comme ta sainteté le commande !

KAÇYAPA : Maintenant

Qu'Indra verse les pluies fécondes sur tes sujets, que toi-même tu multiplies tes sacrifices de manière à captiver la bienveillance du Dieu qui tient la foudre, et qu'à l'envi l'un de l'autre vous vous disputiez la faveur de la terre et du ciel par des actions vertueuses dont la gloire enveloppe cent âges du monde ! »

LE ROI : Bienheureux, je m'efforcerai de tout mon pouvoir à mériter ces bienfaits !

KAÇYAPA : Mon fils, quelle autre faveur désires-tu encore de moi ?

LE ROI : Si, après tant de bienfaits, tu veux me gratifier d'un nouveau, eh bien !

« Que les rois tiennent le sceptre pour le bonheur des peuples ; que les brahmes les plus versés dans les Védas cultivent les autels de Saraswati, et que Çiva, l'Être-existant-par-lui-même, anéantisse pour moi, en récompense de ma dévotion, la nécessité de renaître ! »

(A ces mots, tous vident la scène.)

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER ACTE

LE RAGHOU-VANÇA

LE RAGHOU-VANÇA [1]

CHANT PREMIER

VISITE A L'ERMITAGE DE VAÇISHTHA

AUM!

ADORATION A GANÉÇA!

Je me prosterne aux pieds de Çiva et de Pârvati, le père et la mère du monde, ce couple uni comme la parole et le sens pour l'intelligence du mot et de la pensée.

Quelle distance il y a de mon étroit génie à la race née du soleil! Et je tente, insensé? de franchir cette mer intraversable, monté sur un mince radeau! Aspirant, malgré ma faiblesse, à la gloire du poëte, je vais attirer sur moi le ridicule, comme le nain qui, dans sa gourmandise, lève ses bras vers le fruit que peut seul atteindre un géant! Cependant les savants des siècles passés ont déjà ouvert la porte de l'éloquence dans cette maison de Raghou, où mon entrée *après-eux* est comme celle d'un fil dans une perle, dont les diamants ont fait le trou!

Ainsi daignez me prêter l'oreille, hommes savants *et* vertueux, vous la cause qui met en lumière le bon et

(1) C'est-à-dire, *la race* ou *lignée de Raghou*.

le mauvais, comme le feu révèle aux yeux dans l'or ce qu'il a de pur ou d'impur.

Manou, surnommé le Vivasvatide, que doivent honorer les sages, fut le premier des rois de la terre, comme la syllabe mystique AUM est la première des Védas! Dans sa race sainte un fils encore plus saint, Dilipa, la lune des rois, naquit, tel qu'on voit naître la lune au milieu de l'Océan. Il avait une large poitrine, de longs bras, des épaules de taureau, une stature élevée comme un chêne : on aurait dit que le Devoir même de l'ordre militaire était venu s'incarner dans un corps aussi capable d'en supporter les travaux!

Semblable au Mérou, qui domine la terre, il imposait avec ce corps plus grand que tous les autres, d'une force qui dépassait toute force et d'une énergie supérieure à tous les courages. Son intelligence égalait ses formes physiques, ses progrès *dans l'étude* avaient égalé son intelligence, ses desseins furent égaux à ses progrès, et le résultat fut toujours égal à ses desseins. Tel que l'Océan par ses monstres aquatiques et ses perles, il était à rechercher autant qu'il était à craindre par ses vertus douces et terribles à la fois pour tous les peuples qui vivaient sous sa loi. Suivi par ses sujets comme le cocher est suivi par les roues du char, il ne vit jamais son peuple outrepasser d'une ligne même le chemin foulé depuis Manou.

Il consacrait au bien de ses sujets tout l'impôt qu'ils payaient au fisc, comme le soleil attire à soi l'eau afin de la répandre un millier de fois. Son armée ne lui servait que d'escorte. Deux moyens assuraient son triomphe en toutes les choses : pour ses lectures, un esprit laborieux; pour son arc, une corde tendue. Il se défendait sans crainte, il cultivait la vertu sans relâchement, il distribuait ses richesses sans avarice, il s'adonnait au plaisir sans être son esclave. Il savait associer le silence au savoir, la patience à la force, le mépris de l'ostentation à la munificence : ainsi les vertus tenaient chez lui aux

vertus et semblaient unies par un lien de filiation. Ne se laissant pas entraîner par les objets des sens, embrassant les sciences d'un vaste regard, trouvant même de la volupté dans l'accomplissement de son devoir, la vieillesse coulait pour lui sans infirmité.

Instruire, défendre, nourrir même faisaient de lui, en vérité, le père de tous les sujets : les autres pères n'étaient pour eux que les auteurs de la naissance. Ne frappant que des criminels pour le maintien *de la société*, n'usant du mariage que pour en obtenir une postérité, l'amour et l'utile pour ce roi sage reposaient dans le devoir même. Il trayait les mamelles de la terre pour le sacrifice, comme Indra celles des cieux pour la fructification des biens, et tous deux ils soutenaient ainsi les deux mondes par l'échange de leurs bienfaits. Certes ! aucun des rois ne pouvait ni suivre ses pas, ni atteindre à sa renommée ; car, loin d'être un acte exercé contre le bien d'autrui, le vol n'était plus qu'un mot conservé dans la tradition.

Il estimait un homme supérieur, fût-il son ennemi, comme un remède est apprécié du malade ; et l'homme souillé du vice, fût-il même son ami, n'était bon qu'à retrancher de sa société, comme un doigt que le serpent a mordu. Brahma, vraiment ! avait formé de ses mains ce roi dans la même pensée qui avait présidé à la création des grands éléments : telles que leurs qualités, en effet, toutes les siennes tendaient vers un but unique, l'avantage des autres. Il gouvernait la terre soumise à lui seul comme si elle était une seule ville qui aurait la mer pour fossé et le rivage pour enceinte de boulevards.

De même que Dakshinâ est l'épouse du sacrifice, tel eut-il pour femme une princesse née du sang de Magadha et nommée Soudakshinâ, mot dont la racine a prêté *dâkshinya*, « la politesse. » Ce monarque de la terre n'avait que cette vertueuse épouse avec Lakshmi ; et cependant il s'estimait posséder en elles seules toutes les

épouses d'un nombreux gynécée. Il désirait engendrer un fils au sein de cette femme assortie à lui-même : un temps déjà long avait coulé, et ce fruit tardait encore à venir combler sa joie. Il retira de ses bras le timon pesant de la terre et le remit à ses conseillers, pour vaquer aux observances qui pouvaient lui obtenir une postérité.

Ensuite, après qu'ils eurent honoré l'ordonnateur des mondes, l'époux et l'épouse, conduits par cette envie de posséder un fils, se rendirent à l'ermitage de Vaçishtha, le gourou de leur famille. Ils s'étaient dit : « Que l'ermitage ne soit pas foulé *de notre visite!* » Aussi n'avaient-ils qu'un nombre assez restreint d'officiers ; mais l'excellence de leur dignité les environnait comme d'une armée. Ils allaient, servis par des vents au caressant toucher, embaumés par la résine des çâlas; imprégnés du pollen des fleurs et qui secouaient sur eux dans les pays boisés l'éventail de leurs branches. Ils voyaient l'un de l'autre la ressemblance de leurs yeux en des couples de gazelles qui, ne s'écartant pas loin du chemin, restaient, les yeux attachés sur le char.

De temps en temps leurs visages se levaient aux doux chants des grues indiennes, qui dessinaient une ligne et déployaient comme la guirlande d'une arcade, soutenue au milieu des airs sans pilastre. Grâce au vent favorable, dont le murmure annonçait à leurs vœux un prochain succès, la poussière que soulevaient leurs chevaux ne vint jamais se poser ni sur les turbans, ni sur les cheveux de ces *nobles pèlerins.* Dans les étangs de lotus, ils respiraient un parfum que l'agitation des ondes imprégnait de fraîcheur et qui ressemblait à leur haleine même. Dans les villages qu'ils avaient fondés et qui avaient pour signe la colonne du sacrifice, ils recevaient des sacrificateurs à chaque pas le présent de bienvenue avec des bénédictions *que les dieux ne laissaient* pas stériles.

Ils acceptaient *gracieusement* le beurre frais que venaient leur offrir *les villageois;* ensuite ils demandaient

aux vieux pâtres comment on appelait ces arbres des forêts qu'ils voyaient le long du chemin.

Ils brillaient de toute leur beauté dans ce voyage, où ils marchaient vêtus de blancs habits : tels, réunis dans un ciel balayé de ses neiges, Lunus et Tchitrâ luisent de tout leur éclat. Aimable à voir et semblable à Boudha, le roi, qui s'amusait à montrer tel ou tel objet à son épouse dans le voyage, parvint à la fin de sa route sans même s'en être aperçu.

Accompagné de sa royale conjointe et de sa renommée, qu'on aurait eu peine à conquérir, le monarque arriva le soir avec ses chevaux fatigués à l'ermitage du grand saint, qui avait triomphé des sens.

Il était rempli d'ascètes qui revenaient du milieu de la forêt, chargés de fruits, de kouça et de bois, au-devant desquels venait le feu sacré lui-même d'un éclat insoutenable aux yeux. Il était plein de gazelles qui, dignes de leur étoile et nourries *largement* de riz naturel, encombraient la porte de la chaumière et semblaient comme les filles des épouses de l'anachorète. A peine avaient-elles arrosé quelque arbuste, les filles du solitaire s'en écartaient au même instant, afin de rassurer les oiseaux qui venaient boire dans les fosses creusées au pied des arbres. Des gazelles ruminaient, couchées dans la cour de l'ermitage sur des places où l'on avait répandu pour elles du riz sauvage au temps que la chaleur du soleil avait disparu. Il suffisait aux hôtes de lever leurs yeux sur la chaumière sainte pour qu'ils fussent purifiés à l'instant par les senteurs de sacrifice, emportées au souffle du vent avec la fumée, indice que le feu sacré y brûlait sans cesse.

Ensuite le monarque ayant jeté cet ordre à son cocher : « Arrête les chevaux! » fit descendre son épouse et descendit lui-même de son char. Les anachorètes pleins de foi aux sens bien gardés s'empressent de rendre à ce gardien *du monde*, œil de la science politique, les honneurs, dont il était justement digne avec son épouse,

Le roi et la princesse de Magadha embrassèrent les pieds du solitaire et de sa femme : *à son tour*, le couple saint les salua tous deux avec bienveillance. Aussitôt que, par les soins de l'hospitalité, il eut dissipé la fatigue que les secousses du char avaient causée à ce roi anachorète, qui avait pour ermitage un royaume, l'anachorète *de ces bois* lui demanda comment allait son empire. Ensuite le plus éloquent des êtres qui sont doués de la parole, le conquérant des villes ennemies, le maître des richesses articula ce discours plein de sagesse en présence du mouni, trésor vivant de l'Atharva :

« Grâce à toi, qui eus soin d'écarter les infortunes suscitées contre moi par les hommes ou les Dieux, la félicité s'est répandue sur les sept membres de ma royauté. Dévoués à mon service, tes enchantements, qui tuent de loin mes ennemis, ont rendu pour ainsi dire inutiles mes flèches, qui ne manquent jamais à percer le but visé de l'œil. Le beurre clarifié que tu verses, pieux hotri, sur les autels du feu, suivant les rites, devient une pluie féconde pour les fruits de la terre desséchés par le soleil ardent. N'est-ce pas à ta brahmique splendeur que mes sujets doivent de vivre ici-bas un âge d'homme sans maladies, sans calamités?

« Comment donc se fait-il qu'enveloppé ainsi par la pensée d'un gourou, fils de Brahma, mes joies ne soient pas enchaînées l'une à l'autre sans que des chagrins ne les séparent? Cependant, malgré tous les diamants qu'elle produit, la terre avec ses îles ne me donne aucun plaisir, faute de voir un fils semblable à moi, né de celle-ci, ta fille. Sans doute, voyant qu'après moi ils doivent manquer de mets funèbres, mes ancêtres n'en mangent plus au gré de leurs désirs et ne s'attachent, dans la cérémonie du çrâddha, qu'à se ménager des provisions pour l'avenir! Dans cette pensée qu'après moi il sera difficile pour eux d'étancher leur soif dans cette eau que j'offre maintenant à leurs mânes, mes aïeux, sans doute, ne la boivent plus qu'attiédie par leurs soupirs!

« Et moi, de qui les observances auront purifié l'âme, mais qui dois fermer les yeux sans que j'aie pu voir un fils de moi, j'aurai donc, ainsi que le mont Lokâloka (1), un côté lumineux et l'autre obscur! Pur *sans doute et* saint est le bonheur que procurent après cette vie l'aumône et les mortifications ; mais un fils, sorti d'une sainte famille, est pour le bonheur non-seulement de l'autre monde, mais encore de celui-ci! Comment donc, ô mon père, me voyant ainsi privé d'un fils, n'es-tu point aussi affligé que si tu voyais stérile *un* arbre de ta solitude que tes mains ont arrosé avec amour? Cette dette, la dernière, que je ne puis acquitter, elle me cause, sache-le, saint ermite, une oppression intolérable, comme la corde semée de pointes qui empêche un éléphant de se baigner au plus fort de l'été. Veuille donc arranger tout de telle sorte, ô mon père, que je sois délivré de cette peine : n'est-ce pas en effet de toi que, dans tous les biens d'une acquisition difficile, ont toujours dépendu les succès des Ikshwâkides? »

Il dit : à cette prière du roi, le saint anachorète se tint plongé dans la contemplation la durée d'un moment et les yeux immobiles, comme un lac où sont endormis les poissons. Il vit dans cette profonde méditation la cause elle-même qui avait mis obstacle à cette naissance d'un fils; ensuite le contemplateur de la révéler au maître de la terre *en ces termes :*

« Jadis, tu es allé voir *le Dieu* Indra, et, comme tu revenais sur la terre de ton *empire*, tu rencontras dans ta route Sourabhi, qui était venue se coucher à l'ombre de l'arbre Kalpa. Mais toi alors, te rappelant que la reine avait pris le bain à la suite de son mois et craignant de manquer à ton devoir, tu n'agis pas bien vis-à-vis de cette vache *merveilleuse*, qui méritait l'honneur d'un pradakshina.

(1) Chaîne de montagnes, qu'on s'imagine être la borne du monde, interposée entre le soleil et la lune.

« Puisque tu me méprises, *eh bien !* tu ne verras point te naître un fils que tu n'aies gagné les bonnes grâces de ma fille ! » Telle fut la malédiction qu'elle jeta sur toi-même. Alors ni toi, sire, ni ton cocher, vous n'avez rien ouï de cette imprécation par le bruit de l'éléphant céleste, qui s'ébattait en liberté dans le courant du Gange aérien. Ce mépris, sache-le, est une barrière qui s'oppose à tes désirs ; ce manque de respect vis-à-vis d'un être qui mérite le respect te ferme l'accès du bonheur.

« Pour donner à Pratchétas le beurre clarifié d'un long sacrifice, Sourabhi maintenant habite le Pâtala, dont la porte est défendue par les serpents. Mais voilà sa fille ! Que celle-ci vous tienne lieu de sa mère. Purifié, sache, avec ton épouse, te concilier sa bienveillance ; car, si elle est satisfaite, elle laisse couler de sa mamelle tout ce que l'on désire. »

Il dit ; mais il n'avait pas fini de parler que voici venir de la forêt une magnifique vache laitière, appelée Nandini, accoutumée de prêter son lait aux sacrifices du prêtre saint. D'un rouge pâle, reluisante comme un jeune bourgeon, elle portait une marque de poils blancs, qui se dessinait en arc au milieu du front : telle apparaît la nouvelle lune sur le ciel du soir. Les mamelles gonflées comme des outres, elle arrosait la terre d'un ruisseau *de lait* tiède, plus pur que l'avabritha lui-même et qui stillait du pis à la vue de son jeune veau.

Quand elle fut en face du monarque, Nandini de soulever la poussière avec la corne de ses pieds ; et les grains, en touchant le corps du roi, lui donnèrent une pureté égale à celle qu'il eût prise dans un tîrtha même. Aussitôt que l'ermite, trésor de pénitence et versé dans la science des augures, la vit montrant un air doux, il reprit la parole, et, s'adressant au prince, qui désirait vaincre la stérilité, lui dit ces mots pour l'engager à cultiver Nandini :

« Cette vache fortunée est venue, sire, que j'avais à peine dit son nom, regarde cela comme un signe que tu

n'es pas loin d'obtenir le succès. Embrassant une vie d'anachorète, efforce-toi de gagner ses bonnes grâces, suivant partout ses pas, comme on acquiert la science à force d'exercice. Marche, si elle marche; arrête-toi, si elle s'arrête ; s'assied-elle, assieds-toi; bois de l'eau, si elle boit de l'eau. Que ta femme, se dévouant à l'honorer, s'avance le matin et la suive jusqu'au seuil du bois consacré aux pénitents ; que le soir ton épouse y vienne à sa rencontre. Fais ta principale affaire de lui rendre ainsi tes hommages jusqu'à ce que tu aies obtenu sa bienveillance. Puisses-tu ne pas rencontrer d'obstacle! Puisses-tu bientôt, comme père, siéger à la tête de ceux que réjouit la vue d'un fils! »

« Ainsi soit-il! » répondit joyeux avec son épouse Dilipa, qui reçut, incliné comme un disciple instruit des temps et des lieux, ces avertissements du maître.

Ensuite le fils du Créateur, le sage aux paroles de vérité, congédia pour le sommeil le monarque des hommes, qui voyait déjà son bonheur se lever sur l'horizon. Mais, versé dans le Kalpa (1) et considérant l'excellence des mortifications dans la perfection de la pénitence, l'anachorète prescrivit au roi la vie des forêts dans toute sa vérité. Dilipa entra donc, accompagné de sa vertueuse épouse, dans une hutte de feuilles que lui indiqua le chef *vénéré* de l'ermitage, et là, couché sur un lit d'herbes kouças, il passa toute cette nuit, dont les derniers moments furent donnés par les disciples du solitaire à la lecture des livres sacrés.

(1) Un *Çâstra* ou livre saint. — Un des six *Védângas*, celui où se trouve consignée la description des cérémonies religieuses.

ASIATIC SOCIETY OF THE

CHANT II

LA VACHE NANDINI ACCORDE AU ROI LA GRACE QU'IL DÉSIRE

Au point du jour, le monarque riche de gloire attacha le veau repu de lait et mit en liberté pour le bois la vache de l'anachorète, à laquelle son épouse avait lié des guirlandes de fleurs odorantes. De même que l'esprit des Védas est suivi par la loi, de même l'épouse du souverain des enfants de Manou, la femme pure à célébrer avant toutes les femmes pures, suivit la route de cette vache, qui sanctifiait la poussière en la touchant avec la corne de ses pieds. *Époux* compatissant, le monarque à l'éclatante renommée fit revenir sa chère épouse et garda lui-même la fille de Sourabhi, comme il eût gardé la terre, si elle eût pris la forme d'une vache et que les quatre mers fussent devenues ses mamelles.

Le prince, qui s'était lié par le vœu de suivre cette vache laitière, ne se fit accompagner par aucun des suivants, reste de sa nombreuse cour; personne, d'un autre côté, ne vint à la garde de son corps : en effet, la race de Manou se défend elle-même par la splendeur qui lui est propre! Le roi s'efforçait de gagner son amitié en lui offrant de savoureuses bouchées d'herbe, en la grattant quelquefois, en écartant les taons, en ne la détournant pas des chemins où elle avait fantaisie d'aller. Le monarque de la terre suivait Nandini comme son ombre, s'arrêtant, si elle s'arrêtait; se levant, si elle marchait; il avait envie de boire, si elle désirait boire; voulait-elle se coucher, il savait enchaîner sur un siége son pas alors inactif.

Tous les insignes de la dignité royale déposés, on n'aurait pu deviner son rang qu'à la noblesse de son air;

tel un roi des éléphants, qui tient cachée sa fièvre de rut en lui-même, sans la manifester par les écoulements du mada. Ses cheveux rattachés avec des lianes ou des végétaux rampants, il marchait çà et là dans la forêt sous les apparences d'un pâtre gardant la vache qui fournit son lait aux sacrifices de l'anachorète, et portant un arc bandé comme pour éloigner d'elle tous les êtres malfaisants des bois. Il avait congédié les courtisans assidus à ses côtés; mais, *à leur place*, de l'une et de l'autre part, les arbres envoyaient aux oreilles de ce roi, semblable à Varouna, les plus douces flatteries par les gazouillements de leurs oiseaux dans l'ivresse de la joie. Passait-il près d'elles, aussitôt les jeunes lianes, que secouait Maroute, d'inonder avec une pluie de fleurs ce mortel bien digne de cet honneur et qui semblait aux yeux l'ami de Maroute lui-même : telles, à son retour dans sa métropole, les jeunes filles, suivant la coutume, l'inondaient avec une pluie de grains frits. Les gazelles, à qui leurs âmes sans défiance disaient : « Quoiqu'il tienne un arc dans la main, son cœur est saturé de miséricorde! » regardaient sans crainte sa personne, et leurs yeux acquéraient une ampleur d'un ravissement délicieux.

Il entendait les Dieux du bois chanter sous les berceaux à haute voix sa gloire, au son des roseaux, qui, leurs fissures emplies de vent, faisaient au mieux l'office de flûtes. Le vent, que parfumaient les fleurs sur les branchés agitées des arbres et qu'imprégnaient de leur fine rosée les cataractes de la montagne, le vent caressait du souffle ce roi, purifié par les maximes de la sagesse, mais accablé par la chaleur du soleil et la tête sans ombrelle.

Tandis que ce défenseur du monde s'enfonçait dans les fourrés du bois, on voyait les incendies spontanés de la forêt se calmer d'eux-mêmes sans le secours de la pluie, les fruits et les fleurs atteindre au plus riche développement; on n'y voyait plus nulle part le faible parmi les êtres animés succomber sous l'oppression du fort. A

la fin du jour, la vache de l'anachorète et la lumière du soleil, empourprée d'une rougeur de laque, reprirent le chemin du gîte, laissant purifiées de leur course les plages du ciel et celles de la terre.

Le souverain du monde situé entre les deux autres s'en allait, suivant la vache qui portait en soi les moyens de rendre les honneurs dus aux hôtes, aux mânes et aux Dieux : elle, accompagnée du prince estimé des gens de bien, elle brillait comme la Foi en personne accompagnée du Rite. Il contemplait dans sa route les bois, que noircissaient *les premières ténèbres*, les prairies d'herbes épaisses habitées par les gazelles, les paons, qui levaient la tête pour un gîte vers le sommet des arbres, et les troupeaux de sangliers, qui sortaient de leurs marais à la nage. Le monarque des hommes, par la majesté de sa personne, et la vache, par sa peine à traîner le poids de ses mamelles, embellissaient tous deux, avec leur noble démarche, le chemin du retour vers le bois consacré aux pénitents. La reine, qui à force de cligner ses yeux en avait fatigué les cils qui bordent les paupières, dévorait de ses regards, pour ainsi dire affamés, son époux, qui pas à pas, suivant la vache de Vaçishtha, revenait des extrémités de la forêt.

Suivie dans le chemin par *son pâtre* roi, la vache, à la rencontre de laquelle s'avançait la femme légitime du monarque, brillait alors entre ces deux époux, comme l'aube qui vient entre le jour et la nuit. Soudakshinâ, un bassin de grains frits à la main, décrivit un pradakshina autour de l'animal aux riches mamelles, et, s'étant inclinée, elle révéra son large front comme la porte d'où sortirait l'accomplissement de son désir. « Quoiqu'elle eût envie d'*allaiter* son veau, elle a reçu mon hommage sans bouger! » dit la reine, qui s'en réjouit avec son époux. En effet, quand il s'agit de tels personnages, les êtres à qui s'adresse le culte manifestent leur bienveillance par des fruits immédiats.

Dilipa de serrer dans ses mains les pieds de l'anacho-

rète et ceux de la pieuse Aroundhati; puis, quand on eut terminé les cérémonies du soir et fini de traire la vache, ce prince, de qui le bras avait terrassé les ennemis, honora de nouveau Nandini, couchée *sur la litière*. Le roi, ayant sa femme pour compagne, se coucha après la vache, quand il eut mis près d'elle une lampe et de la nourriture; il s'endormit, suivant le même ordre en ses actes, après qu'elle se fut endormie; il se réveilla au matin et se leva, après qu'elle se fut levée au sortir du sommeil.

Il s'écoula ainsi trois fois sept jours, tandis que ce prince, accoutumé à sauver le malheureux de l'infortune, observait religieusement avec sa femme le vœu pour obtenir un fils. Un autre jour, voulant éprouver le courage de son pâtre, la vache qui fournissait de son lait aux sacrifices de l'anachorète entra dans une caverne de l'Himâlaya, où des herbes nouvelles s'étendaient jusque sur les bords d'une chute de la Gangâ. « Les lions n'oseraient l'affronter même en idée! » se dit le roi, qui s'amusait à promener ses yeux sur les beautés de la montagne. Mais un lion qu'il n'avait pas vu fondit sur la vache et se mit à la déchirer sans pitié. Un mugissement, qui fut continué par un écho prolongé de la caverne, fit, *pour ainsi dire*, se cabrer comme par *un coup brusque* des rênes l'attention du monarque, bon pour les malheureux, et ramena sa vue égarée sur la reine des montagnes.

L'homme à l'arc vit le porte-crinière attaché sur la vache au poil rouge pâlissant, tel qu'un rodhra en fleur, dont l'arbre surmonte le plateau métallifère d'une montagne. Aussitôt le roi secourable, de qui la colère s'alluma, le monarque au port de lion, *au bras* violent pour exterminer ses ennemis, eut la pensée de prendre une flèche dans son carquois pour la mort de ce roi des quadrupèdes, qui avait *ainsi* mérité la mort. Mais sa main droite, dont les doigts, fixés sur l'empennure de la flèche, jetaient la splendeur vive de leurs ongles sur les plumes

de héron, y demeura paralysée comme le premier mouvement d'une action que le peintre eût immobilisée dans un tableau. Tel qu'un serpent dont la colère est enchaînée par des formules ou des herbes magiques, le roi, de qui l'obstacle mis à son bras augmentait le courroux, était brûlé intérieurement d'une fureur impuissante à toucher le sacrilége animal, quoique à la portée du trait.

Le lion, qui tenait la vache dans ses griffes, parla d'une voix humaine à ce lion des rois, le modèle à suivre des nobles et l'étendard de la race de Manou, ajoutant ainsi à la stupéfaction du héros, étonné du prodige qu'il sentait s'être fait en lui-même :

« C'est assez te fatiguer, monarque de la terre! Ce dard même décoché le serait en vain. La fougue du vent, qui peut déraciner les arbres, voit sa force expirer à l'encontre d'une montagne. Sache que je suis un serviteur du Dieu aux huit formes (1) ; Koumbhaudara est mon nom ; je suis l'égal de Nikoumbha, et mon dos fut sanctifié par la faveur que me fit Çiva d'y poser les pieds, un jour qu'il voulut monter son taureau à la blancheur de cristal. Tu vois devant tes yeux ce *pin* dévadârou : il fut adopté pour fils par celui sur les drapeaux duquel est peint le taureau, ce Dieu à qui la mère de Skanda fit connaître la saveur du lait distillé de ses mamelles, semblables à des jarres d'or. Certain jour, un éléphant sauvage déchira l'écorce de cet arbre en se frottant la hanche contre lui, et la fille de la montagne pleura sa blessure, comme elle eût pleuré celle du général des armées célestes, percé des flèches de l'Asoura. Depuis ce temps même, le Dieu au trident (2) m'a confié la charge d'effrayer les éléphants des bois dans le sein de cette montagne ; il m'a donné la forme d'un lion, et je fais ma nourriture des animaux qui tombent sous mes griffes.

« Mais c'en est assez! Cette vache, au temps préfixé par Çiva, vient offrir à ma faim une réfection de sang

(1-2) Çiva.

après un long jeûne, comme la lune en offre une dans son nectar à l'ennemi des Dieux (1). Retourne sur tes pas, n'en conçois pas de honte; ton obéissance, comme disciple, s'est assez fait voir à ton gourou. Si la chose qu'on lui donne à défendre par la voie des armes est impossible à défendre, la renommée du guerrier n'en reçoit aucune atteinte. »

Il dit : et quand le monarque des hommes eut ouï ce hardi langage du monarque des quadrupèdes, il n'eut pas si honte de lui-même, sachant que c'était la puissance de Çiva qui enchaînait l'essor de son arme. Ayant vu son envie de lancer une flèche rendue vaine en passant à l'action, comme le Dieu du tonnerre qui, voulant déchaîner sa foudre, sentit son bras engourdi au seul regard de Tryambaka, le roi fit cette réponse au lion :

« Ce que j'ai à te dire, souverain des quadrupèdes, peut sembler aisément ridicule en ce moment, où je suis enchaîné dans mon action; je parlerai néanmoins, car ta majesté connaît tout ce qu'il y a de secret dans le cœur des êtres animés. Sans doute, mon hommage est bien dû à ce Dieu, qui est la cause du caduc et du stable dans la création des êtres mobiles et immobiles; mais, pour cela, je ne dois pas négliger même la vache qui périt sous mes yeux, ce trésor du saint anachorète qui nourrit le feu perpétuellement allumé. Accorde-moi la grâce que mon corps serve ici pour assouvir la faim qui déchire le tien, et laisse aller cette vache de l'ermite, dont le tendre veau attend le retour avec impatience à la fin du jour. »

A ces mots, perçant les ténèbres des cavernes de cette montagne avec les rayons de ses dents brillantes, le quadrupède courtisan de Çiva se mit un peu à rire, et, parlant de nouveau, il tint ce langage au puissant monarque :

« Tu me sembles manquer de jugement, toi qui veux beaucoup donner en échange de peu : cet empire du monde, soumis à ton ombrelle seule, ton âge encore vert

(1) Rahou, le Démon de l'éclipse.

et ce corps plein de beauté ! Est-ce compassion pour les créatures? Mais, *si tu meurs*, ta mort ne peut faire du bien qu'à cette vache seulement : au contraire, si tu vis, protecteur de tes sujets à l'égal d'un père, tu défends tous les jours tes sujets contre les infortunes ! Est-ce crainte de la colère, pareille au feu, dont le révérend va s'enflammer pour la faute d'une seule vache perdue ! En ce cas, il est possible à ta majesté de s'y dérober, en lui donnant dix millions de vaches aux mamelles comme des outres. Conserve donc ce corps plein de vigueur à ses jouissances de félicité continues ; car ton empire, dit-on, ressemble à celui d'Indra : abondant *comme le sien*, le contact avec le sol de la terre y met seul une différence. »

Le roi des lions se tut après ces mots, et la montagne de répéter à haute voix ce discours sur le même ton de bienveillance par l'organe d'un écho qui sortit de la caverne. Quand il eut ouï ce langage, le monarque issu de Manou, ému au plus haut point de la compassion par les yeux désespérés que Nandinî attachait sur lui, répondit en ces termes au serviteur du grand Dieu :

« Comment serait-il possible d'apaiser le grand anachorète en lui donnant d'autres vaches ? Apprends que celle-ci n'est pas inférieure à Sourabhi et que, si tu l'as vaincue, ce n'est que par la force de Roudhra ! Elle est digne que je la rachète de ta majesté au prix de mon corps même, que je t'abandonne : ainsi tu ne seras point frustré de ton déjeuner, et l'anachorète ne verra point tarir la source d'où venait le beurre de ses oblations. Tu ne l'ignores pas, toi qui es soumis à la volonté d'un autre ; — la garde, en effet, de ce *pin* dévadârou te coûte de grands efforts ; — tu le sais, dis-je : le serviteur qui laissa périr ce qu'il avait à garder ne peut subsister impuni devant la face de son maître.

« Si tu penses que tu dois respecter ma vie, aie du moins pitié de ma renommée ; car ceux de ma sorte qui ne s'inquiètent pas d'ensevelir entièrement avec eux les offrandes aux mânes de leurs aïeux sont mis, on ne peut

en douter, au nombre des mauvais Génies. La conversation est, ce dit-on, le commencement de l'amitié! Nous l'avons eue dans ce bois, où le hasard nous a fait nous rencontrer : ne veuille donc pas, serviteur du souverain de tous les êtres, ne veuille donc pas repousser l'amitié d'un homme qui déjà est uni à toi de ce premier lien! »

« Qu'il en soit ainsi! » repartit le quadrupède, retirant ses griffes de la vache. Aussitôt, mettant bas ses armes et délivré de l'obstacle qui enchaînait son bras, Dilipa offrit son corps au lion comme un funèbre plat de chair. Dans ce moment une pluie de fleurs, semée du ciel par la main des *Génies* Vidyâdharas, tomba sur le roi généreux, qui, la tête baissée, attendait l'assaut impétueux du carnassier. « Lève-toi, mon fils! » lui dit-on. A ces mots, prononcés d'une voix aussi douce que l'ambroisie, le monarque s'étant redressé ne vit plus ce lion devant lui, mais la vache laitière seulement, affectueuse comme sa mère.

« Mon ami, dit-elle au prince étonné, j'ai produit un fantôme afin de t'éprouver. Grâce à la puissance de l'anachorète, Yama lui-même ne pourrait lutter avec moi; à plus forte raison, telle ou telle des bêtes malfaisantes! Je suis contente de ton dévouement pour ton maître et de ta compassion vis-à-vis de moi; choisis donc une grâce, mon fils! Je ne produis pas du lait seulement, car je fais traire de mon pis à qui me plaît tous les objets de ses désirs. »

Alors joignant ses deux mains, le monarque charitable aux indigents, le roi, qui avait gagné le titre de héros à la force de ses bras, demanda un fils, le propagateur de sa race, un fils d'une gloire immortelle, enfant de Soudakshinâ.

« Qu'il en soit donc ainsi! répondit la vache, accordant l'objet même de ses vœux à ce roi qui désirait un fils. Quand tu m'auras traite, mon fils, dans un vase de feuilles, bois mon lait! » lui recommanda-t-elle. « Après l'oblation prise conformément au rite et le repas donné à

ton jeune veau, je désire boire, avec la permission du gourou, ma mère, ce qui restera de ton lait, comme si c'était la sixième partie réservée de la terre. « A ce vœu du monarque de la terre, la vache merveilleuse fut encore plus satisfaite, et, suivie de son noble pâtre, elle revint sans fatigue du sein de l'Himavat à l'ermitage de Vaçishtha.

D'un visage serein comme la lune *sans nuage*, le gourou des rois annonça la grâce qu'il avait obtenue d'elle au solitaire d'abord, à sa femme ensuite; mais la parole fut ici pour ainsi dire inutile; car les signes de sa joie lui en avaient déjà porté la nouvelle. Le sacrifice et le veau rassasiés, le prince ami des gens de bien, le monarque à l'âme noble prit, quand Vaçishtha l'eut permis, ce qui restait du lait de Nandini et le but d'une soif ardente, comme s'il buvait la gloire même, liquéfiée dans une blanche substance.

Le matin, dès qu'il eut récité les prières du voyage pour une bonne route, à la fin du repas qui rompait le jeûne observé dans leur vœu, le sage Vaçishtha de renvoyer les deux époux dans leur capitale. Le prince, ayant honoré de ses pradakshinas et l'oblation, et le feu, et l'anachorète, puis Aroundhati, ensuite la vache accompagnée de son veau, partit; son heureux succès ajoutant un air encore plus auguste à sa majesté *naturelle*. Le roi patient, son épouse légitime à ses côtés, suivit le chemin dans son char, qui résonnait agréablement à l'oreille et semblait goûter un parfait bonheur, comme s'il avait eu lui-même ses désirs accomplis.

Environné d'une fortune semblable à celle de Pourandara, il rentra dans sa ville pavoisée d'étendards, aux acclamations des citoyens; et, reprenant le timon de la terre, il en chargea de nouveau son bras d'une force égale à celle du roi des serpents.

CHANT III

LA CONSÉCRATION DE RAGHOU A L'EMPIRE

Sòudakshinâ prit donc les caractères d'une grossesse : cause principale de postérité dans la race des Ikshwâkides, c'était pour les yeux des amis l'aspect d'un clair de lune, et, pour le désir du monarque, c'était l'astre de son objet déjà levé sur l'horizon. La reine, à qui la faiblesse de son corps ne permettait plus de supporter le poids de tous ses atours, ne paraissait plus qu'avec la pâleur du rodhra sur le visage : telle, *sous des cieux* où l'on distingue les étoiles, une nuit, que la lune, par sa lumière gazée, fit ressemblante au point du jour.

« De même qu'Indra jouit du ciel, ainsi le fils de *mon époux* jouira de la terre et son char ne s'arrêtera qu'aux limites des cieux ! » Aussi la reine, abandonnant tous autres désirs, n'attacha-t-elle dès le premier instant son âme qu'à des aspirations de cette nature. « Ma noble Magadhaine pousse la réserve jusqu'à me taire ses moindres désirs ! De quelles choses a-t-elle envie ? » demandait avec sollicitude le roi du Koçala septentrional, interrogeant les amies de son épouse à tous les instants du jour. Quand on fut arrivé aux frissons dans les maux qui assiégent la grossesse, elle n'avait pas le temps de souhaiter une chose, que déjà elle se la voyait apporter : en effet, son désir eût-il eu pour objet une chose du ciel, il n'y avait rien là même qui fût hors de la portée de ce roi puissant à l'arc toujours muni de sa corde.

Dès qu'elle eut traversé l'une après l'autre chacune des souffrances de la femme enceinte, elle reçut de ses membres, qui s'accroissaient, une beauté plus brillante, comme une liane dont les branches se revêtent de suaves

bourgeons aussitôt la chute des anciennes feuilles. Le monarque de comparer sa femme enceinte à la rivière Saraswati, cachant les ondes qu'elle roule; à l'arbre çâmi, au sein duquel habite le feu; à la terre elle-même, qui a pour embryon des trésors!

Le savant roi célébra, suivant l'ordre, la cérémonie de la conception et les autres d'une manière assortie à son contentement, à sa tendresse pour son épouse, à l'élévation de son âme, à ses richesses, sans autres bornes que le ciel, conquises à la force de son bras. Le prince, à toutes les fois qu'il revenait dans son palais, se réjouissait à la vue de son épouse, qui, les yeux troublés, haussait avec peine ses mains pour lui faire l'andjali et se levait avec effort de son siége, appesantie qu'elle était par son fruit, auquel s'étaient assimilées des parcelles empruntées au corps même du roi des Dieux. Enfin, près du temps où des médecins habiles, propres à l'art des accouchements, ont coutume de trancher le cordon ombilical, ce monarque illustre vit sa femme dresser la tête pour donner le jour à son enfant, comme l'atmosphère enceinte de nuages met sa pluie au monde.

De même que l'énergie divine à la triple cause enfante la matière impérissable; de même la reine, semblable à Çatchî, accoucha à son terme d'un fils au moment où cinq planètes dans leur plus haute ascension, et dont la vue ne s'en allait pas mourir au milieu des rayons du soleil, manifestaient un horoscope de félicités accomplies. Les cieux brillaient sereins, les vents soufflaient d'une caressante haleine; le feu, en recevant l'offrande, tournait sa flamme à droite; tout dans ce moment ne parlait que de bonheur; car la naissance de tels hommes est pour le salut du monde. Les lampes de nuit, perdant leurs *vives* clartés, semblaient aux yeux des objets peints dans un tableau par la splendeur innée de ce noble enfant, qui se répandait à l'entour du lit dans la chambre de l'accouchée. Des présents qu'il fit au serviteur habitué du sérail qui vint lui dire ces paroles douces comme

l'ambroisie : « Un prince royal vous est né! » il n'excepta que trois choses : l'ombrelle aussi brillante que la lune, le chasse-mouche et l'éventail.

De même que le bassin de la mer à l'aspect de la pleine lune, de même l'âme du roi se gonfla d'une joie immense, tandis que, de ses yeux immobiles comme un lotus non agité du vent, il buvait, *pour ainsi dire*, le cher visage de son fils. Quand l'anachorète, venu du bois consacré à la pénitence, quand cet archi-brahme de la maison impériale eut accompli toutes les cérémonies de la naissance, le fils du *grand* Dilipa resplendit au plus haut point, comme un diamant à qui l'art, au sortir de la mine, a donné son poli. Alors les sons joyeux et suaves à l'oreille des instruments de musique, avec les allégresses de la danse des plus nobles dames, se répandirent non-seulement sous le toit du royal époux de la Magadhaine, mais encore dans les chemins éthérés des habitants du ciel. Dans sa joie pour cette naissance d'un fils, il n'y eut personne que ce bon roi pût mettre en liberté et qu'il retînt encore dans ses prisons, *comme* s'il était délivré lui-même entièrement des liens de ce qu'on appelle la dette à l'égard des Pitris *ou des Mânes*.

« Qu'il aille *dans l'étude* jusqu'à la fin des Védas, et, s'il fait la guerre, jusqu'à la fin de ses ennemis! » Il dit et, versé dans la connaissance des significations, il donna le nom de Raghou à son fils après qu'il eut bien considéré le sens de la racine (1), d'où lui était venu ce nouveau nom. Par les efforts de son père, dont la félicité n'avait plus rien à désirer, ses beaux membres grandissants augmentaient de jour en jour le volume de son corps : ainsi la lune enfant s'accroît à mesure que les rayons du soleil s'étendent plus avant *sur la face de son disque*. De même qu'Oumâ et Çivâ faisaient leur joie de Kârtikéya, de même que Çatchi et Pourandara faisaient leurs délices de Djayanta : ainsi le roi et la Magadhaine, sem-

(1) RAGH, *aller*.

blables à ces Divinités, se réjouissaient eux-mêmes de leur fils, semblable aux fils de ces Dieux. Leur mutuel amour, — qui, enchaînant leurs existences comme celles d'un couple de flamingos, donnait au cœur de l'un le sein de l'autre pour habitation, — quoique un fils unique se fût mis entre eux, s'en trouvait augmenté l'un par l'autre.

L'enfant répétait le mot que sa nourrice avait prononcé d'abord; il marchait la tenant par un doigt; lui apprenait-elle à saluer, il inclinait son *petit corps;* et, par tous ces actes, il ajoutait un nouveau charme à la joie de son père. Celui-ci asseyait sur sa cuisse le jeune enfant, qui, par les douceurs d'un mutuel embrassement, lui faisait ruisseler comme de l'ambroisie sous la peau; et le monarque, tenant ses yeux fermés à leurs angles, apprenait alors à goûter, après un si long retard, quelle volupté c'est pour un père de sentir son corps touché par celui d'un fils. Le roi, soutien de la stabilité, pensait que la conservation de sa race reposait en ce rejeton d'une naissance merveilleuse, comme le souverain des créatures voit la stabilité de sa création dans l'Être, qui est une fraction de sa forme et la manifestation de sa principale qualité (1).

Accompagné de jeunes condisciples, ses égaux d'âge, fils des ministres et portant déjà les cheveux flottants sur les côtés en ailes de corbeaux, il entra, aussitôt qu'il eut reçu la tonsure, dans l'étude des belles-lettres par l'enseignement de l'écriture, conformément à l'usage, comme on entre dans la mer par la bouche d'un fleuve. Ensuite, une fois que, suivant les rites, on l'eut ceint du cordon sacré, ceux des brahmes, qui étaient *les plus* distingués par la science, de cultiver cet enfant chéri de son père : les semences jetées en lui ne furent point stériles; car le sol ne peut manquer de fructifier quand l'étude est secondée par les dispositions naturelles.

(1) Vishnou, personnification de l'attribut de bonté, la seconde personne de la trinité indienne.

Doué d'une magnifique intelligence, il eut bientôt franchi l'une après l'autre sur les *ailes* parfaites de ses facultés intellectuelles les quatre sciences pareilles aux quatre mers ; tel le maître des chevaux qui traînent le char du soleil traverse les plages du ciel avec ses coursiers plus rapides que le vent. Revêtu d'une peau affreuse à voir et purifiée, il apprit à lancer même le trait enchanté de son père ; car ce prince n'était pas seulement le premier des rois : c'était encore le premier des archers qui fussent alors sur la terre. Comme le jeune veau qui touche à l'état du taureau adulte; comme le petit de l'éléphant qui s'avance vers son plein développement : ainsi Raghou, peu à peu, dans un âge qui, n'étant plus l'enfance, n'est pas encore l'adolescence, ajoutait la hauteur de sa taille à son corps *sous d'autres points* ravissant.

Aussitôt après la vache donnée suivant les rites, son père célébra la cérémonie de ses noces; et les filles des rois qui avaient obtenu ce noble époux brillèrent de cet hymen, comme les filles du *vieux* Daksha quand Lunus en eut fait ses épouses. Le jeune Raghou était vigoureux; ses bras étaient longs, sa poitrine large comme une porte, son cou bien attaché *à ses épaules;* et si, par la hauteur de sa taille, il dominait son père, il semblait par sa modestie un homme des conditions les plus inférieures.

« La nature et l'éducation en ont fait un homme distingué! » se dit enfin le roi, voulant alléger sur lui ce poids accablant du timon des créatures qu'il avait longtemps porté seul : aussi conféra-t-il à son fils pour tout l'empire le titre de roi de la jeunesse.

La Fortune, qui aimait les vertus, se partagea : une moitié d'elle-même, quittant le palais du roi des rois, entra au lieu qu'honorait de son titre le prince héréditaire, comme si elle eût passé d'un nélumbo magnifique au calice nouvellement éclos d'un lotus bleu. De même que le feu par le vent, son cocher; de même que le soleil par la fuite des nuages ; de même qu'un éléphant par

sa fougue de rut : de même le prince était absolument irrésistible par cet héroïque fils. Le roi, qui, semblable à Çatakratou, avait pu accomplir sans obstacle une centaine de fois, moins une, le sacrifice du cheval, confia un jour à ce jeune archer, sur les pas duquel marchaient les fils des rois, la garde du coursier destiné pour son dernier açwa-médha. A la suite de ces choses, Indra, cachant bien son corps, enleva du milieu des gardiens, l'arc en main, le cheval, qui n'était pas retenu sous les verrous et que le sacrificateur laissait en toute liberté conformément au rite de l'açwa-médha.

Aussitôt le bataillon des jeunes princes resta saisi de stupeur et l'intelligence étouffée par la crainte ; mais, dans ce même instant, la vache de Vaçishtha, cette Nandinî fameuse par sa grande puissance, s'offrit d'elle-même à leurs yeux. Le héros, à qui tous les gens de bien cédaient la première place, le fils de *roi* Dilipa se lava les yeux avec l'eau pure qui dégouttait du corps de cette vache, et soudain il acquit la faculté de voir parmi les êtres inaccessibles aux organes de nos sens. Le prince né du monarque des hommes vit alors, du côté de l'orient, le Dieu qui déchire le flanc des montagnes enlevant la victime attachée par des rênes à son char et le cocher pressant la vitesse du cheval à grands coups de fouet.

A peine eut-il reconnu Indrâ aux centaines d'yeux qui parsemaient son corps, et, de plus, aux crins verts, pelage de ses chevaux, soudain il apostropha le Dieu; et sa voix profonde, allant toucher la voûte des cieux, en fit reculer le char, pour ainsi dire, *sous la force de l'écho :*

« Roi des Dieux, c'est toi que les sages convient toujours le premier entre les *Dieux*, qui prennent leur part dans les sacrifices. Pourquoi alors te fais-tu un jeu de mettre un obstacle aux cérémonies de mon père que tu vois se consacrer sans relâche à la célébration des sacrifices ? Protecteur des trois mondes et doué d'un regard divin, n'est-ce pas à toi de réprimer sans cesse les ennemis des sacrifices? Si, au contraire, c'est de toi-même

que vient l'obstacle aux cérémonies de ceux qui marchent dans le devoir, alors c'en est fait du rite ! Veuille donc remettre en liberté ce cheval, le principal membre d'un grand sacrifice : il ne sied pas aux Dieux, qui montrent la voie sainte, d'entrer, Maghavat, dans le chemin des pécheurs ! »

A peine eut-il entendu ce hardi langage que Raghou lui avait adressé, le monarque étonné des habitants du ciel fit retourner son char et se mit à lui jeter cette réponse : « Il en est ainsi que tu l'as dit, jeune kshatrya ; mais ceux qui sont riches en gloire ont à défendre cette richesse à l'encontre de l'ennemi, et ton père s'efforce, en ajoutant les sacrifices aux sacrifices, de surpasser toute la mienne, dont l'univers est illuminé. Vishnou seul porte le nom de Pouroushottama ; Çiva seul, et non pas un autre, est appelé Tryambaka ; et c'est moi seul que les anachorètes appellent Çatakratou, car un second n'entre pas en partage de ce nom avec nous. Voilà pourquoi, imitant Kapila, j'ai enlevé ce cheval à ton père : il suffit de l'effort que tu viens de tenter ici ; ne risque pas ton pied dans la voie des fils de Sagara ! »

A ces mots l'intrépide gardien du cheval se mit à rire et fit cette réponse au briseur de villes : « Si tel est ce que tu veux, prends ta flèche ! car, certes ! tu n'atteindras pas à ton but avant que tu n'aies vaincu Raghou ! »

Ces paroles dites, près d'encocher un trait à son arc et levant sa tête vers Indra, il se tint, le pied droit en avant, le pied gauche en arrière, et, dans cette fière attitude, il semblait par la hauteur de sa taille une copie de Çiva même. Blessé au cœur par le dard fait d'or que lui avait lancé Raghou, le Dieu qui déchire les montagnes *de sa foudre* encoche avec colère une flèche à son arc, qui se dessine un moment sur les nouveaux nuages. Entré dans la vaste poitrine du vaillant Dilipide, le trait, accoutumé au sang des formidables Asouras, but avec une sorte de volupté le sang humain dont il n'avait pas encore goûté la saveur.

Le jeune prince d'une valeur égale à celle de Kârtikéya logea un dard, signé de son nom, dans le bras de l'Immortel ; ce bras, dont la main s'était endurcie à frapper l'éléphant, sa monture divine, et sur lequel s'était imprimée la marque peinte au front de Çatchî. D'une autre flèche empennée avec la plume du paon, il emporta le drapeau de sa grande foudre, et Çakra en fut irrité contre lui d'une véhémente colère, comme s'il eût arraché d'une main violente la chevelure de la Fortune des Dieux.

Le combat de ces deux héros, qui désiraient également la victoire et qui avaient pour témoin l'armée des Siddhas, fut tumultueux, confus, et les flèches d'un aspect épouvantable, comme des serpents volants, *sillonnaient les airs*, celles-ci la pointe en haut, les autres la pointe en bas. Indra ne put détruire avec ses pluies de traits décochés sans aucune interruption *ce jeune guerrier*, dans le sein duquel habitait une énergie invincible, comme le nuage ne peut éteindre avec son eau le feu, qui jaillit de ses flancs. Ensuite, prenant une flèche armée d'un fer en demi-lune, Raghou lui trancha sous l'avant-bras, teint de sandal jaune, le nerf de son arc, qui résonna avec le vaste bruit d'une mer agitée. Aussitôt Vidaâudjas (1) quitte son arc et, brûlant d'une ardente colère, il saisit pour la mort de son victorieux ennemi un javelot, accoutumé à trancher les ailes des montagnes et dont le fer était ceint d'une auréole de tremblante lumière. Profondément blessé dans la poitrine, Raghou tombe sur la terre au milieu des larmes que versent les jeunes guerriers, *ses compagnons ;* mais, après un instant, qui eut la durée d'un clin d'œil, il secoue la douleur et se relève soudain à la vue de son bataillon, qui pousse des cris de joie.

Le courage immense de ce jeune héros, qui avait long-

(1) Indra, c'est-à-dire, *le* Dieu *qui brise en morceaux les forces des ennemis.*

temps résisté dans un combat, où les flèches s'acharnaient à leur *sanglant* métier, plut à Indra même; car il n'est rien où les vertus ne sachent pas mettre le pied. « Un autre que toi, lui dit le fils de Vasou, n'a jamais pu supporter mon arme, dont la force est capable de fendre même les montagnes : apprends que je suis content de toi et choisis une grâce; mais j'excepte le cheval. »

Le fils du monarque des hommes repoussa dans le carquois une flèche à demi tirée et dont l'empennure d'or lui jetait sa lumière sur les doigts; puis, ce prince aux paroles aimables répondit au monarque des Dieux : « Si tu penses que tu ne peux rendre le cheval, fais du moins, seigneur, que mon père, dévoué sans cesse à la célébration des cérémonies, *mais forcé de* consommer sans lui ce grand sacrifice, conformément aux rites, n'en obtienne pas moins la récompense due à l'açwa-médha. Daigne arranger les choses de manière que le messager de tes ordres, monarque des Dieux, porte la nouvelle de ce qui s'est passé entre nous aux oreilles du monarque des hommes, qui, entré dans le conseil, n'y voit pas son égal *en sagesse*, parce qu'il est une portion incarnée de la Divinité aux trois yeux. »

« Qu'il en soit donc ainsi! » lui répondit Indra; et, cette demande gracieusement accordée, le Dieu, qui a Mâtali pour cocher, s'en alla comme il était venu. Le fils de Soudakshinâ s'en retourna lui-même d'une âme peu satisfaite au palais, où son père siégeait dans les conseils.

Le souverain des créatures, auquel Indra avait déjà fait parvenir ces nouvelles par le porteur de ses ordres, salua Raghou et, d'une main tremblante de joie, il caressa le corps de son fils, dont les cicatrices étaient les empreintes mêmes de la foudre. Ainsi le monarque du monde au sceptre glorieux éleva, sur la fin de sa vie, comme les degrés d'une échelle, entre la terre et les cieux, où il désirait monter, quatre-vingt-dix grands sacrifices, auxquel étaient surajoutés neuf autres. Ensuite, quand son

âme se fut affranchie des sens et quand il eut transmis, suivant le rite, à son jeune fils le parasol blanc, symbole de l'empire, il se retira avec la reine sous les ombrages des arbres du bois des pénitents ; car c'est le vœu observé dans la famille des rois Ikshwâkides, une fois qu'ils sont parvenus à la vieillesse.

CHANT IV

RAGHOU SOUMET TOUTES LES RÉGIONS DE LA TERRE

Raghou, dès qu'il eut obtenu l'empire donné par son père, brilla d'un plus vif éclat, comme le feu, quand, à la fin du jour, le soleil dépose en lui sa lumière. Aussitôt qu'ils le virent monté sur le trône, d'où *le vieux* Dilipa était à peine descendu, le feu *de la jalousie*, enveloppé jusque-là de fumée, s'éleva comme une flamme dans le cœur des rois *étrangers*. *Tandis que* les sujets avec leurs fils, levant sur lui les cils de leurs yeux, se réjouissaient à la vue de son élévation récente, comme s'ils voyaient arboré le drapeau même du *grand* Indra.

Le nouveau roi au port d'éléphant prit en même temps possession de ces deux choses : le trône de son père et les États entiers de ses ennemis. Dès qu'on l'eut sacré pour l'empire, Lakshmî invisible porta elle-même déployée sur la tête du monarque une ombrelle de lotus, admirable par le cercle de son ombre suave. Saraswatî, s'incarnant elle-même dans les bardes royaux, venait lui faire sa cour à tous les instants du jour et chantait ce héros illustre en des éloges dignes de lui.

Depuis Manou, beaucoup de rois fameux avaient joui de la terre, et cependant il semblait qu'il eût épousé la terre encore vierge ! Il sut gagner le cœur du monde

entier par la manière dont il usait du châtiment, comme le vent du midi, qui tient le milieu entre l'excès de la chaleur et du froid. La supériorité de ses vertus adoucit les regrets que l'empire devait à la mémoire de son père, comme la saison où le manguier porte ses fruits adoucit les regrets donnés au temps où viennent ses fleurs. Les docteurs en morale éclairaient ce qui était bon ou ce qui était mauvais par des exemples tirés du nouveau roi : le premier cas, on le trouvait en lui; le dernier, on ne l'y voyait pas. Il avait de grands yeux, il est vrai, fendus jusqu'à la naissance de l'oreille; mais sa clairvoyance s'exerçait par des livres qui voient le sens des choses les plus subtiles.

Or, tandis que son empire était solidement assis dans la paix obtenue, voici que survient l'automne avec ses insignes de lotus, comme un second épanouissement de la royauté même. Parcourant un chemin balayé même de nuages légers et vides de pluie, son ardeur insupportable et celle du soleil occupèrent à la fois toutes les plages du firmament.

Le roi du ciel déposa l'arc des pluies et Raghou prit en main son arc victorieux ; car tous les deux ils travaillaient ou se reposaient tour à tour dans l'accomplissement des choses nécessaires aux créatures. La saison, déployant ses grands lotus blancs en guise d'ombrelle, agitant pour chasse-mouche le saccharum épanoui, cherchait à l'imiter, sans atteindre à sa beauté.

L'amour de toutes les créatures qui ont des yeux se portait avec un penchant égal vers ces deux êtres : la lune à la blanche lumière et le prince au visage beau de sérénité. L'éminence de sa renommée était portée à la ronde dans les troupes de cygnes, dans les étoiles, dans les rivières tapissées de lotus. Remontant pour le début de leurs chansons à l'enfance de ce roi tutélaire, les gaupis (1) de ses domaines chantaient, assises à l'ombre des

(1) Mot déjà entré dans les versions des poëmes indiens :

cannes à sucre, sa renommée, qui s'était levée, *comme un astre*, à l'horizon de ses vertus.

Déchirant la rive des fleuves dans une violente ivresse, ses grands buffles gibbeux s'avançaient avec des bonds folâtres. Frappés comme de jalousie par les fleurs des saptaparnas, dont les senteurs imitaient le parfum du mada, ses éléphants d'en verser de leurs tempes sept fois davantage. Les premiers pas de l'automne, ayant rendu les fleuves guéables et séché la boue des chemins, l'excitaient à mettre en marche sa puissante armée. Le feu, au moment où le roi, dans une oblation parfaite, lui sacrifia une cavale suivant les rites, tournait sa flamme à droite et semblait ainsi lui offrir déjà la victoire comme par la main. Quand il eut assuré ses frontières et sa capitale, le monarque, entraîné par l'ambition de subjuguer toutes les régions du globe, prit avec lui une armée en six corps et se mit en campagne, suivi par le courant d'une puissante arrière-garde.

A son départ, les épouses des citadins, femmes d'un âge vénérable, inondent Raghou avec des poignées de grains frits, comme Vishnou le fut avec une pluie de lait soulevée par les flots que remuait le Mandara au sein de l'océan lacté. Semblable au Dieu, qui règne sur la plage orientale du ciel, il dirigea d'abord sa marche à l'orient, et les ondulations de ses drapeaux, agités par le vent, semblaient menacer *de loin* ses ennemis. Les tourbillons de poussière soulevée sous la roue des chars et le *pied des* éléphants *de guerre*, pareils à des nuages, faisaient ressembler la *voûte du* ciel au sol de la terre et le sol de la terre à la *voûte du* ciel.

En tête de son armée marchait la splendeur; puis arrivait le bruit; ensuite venait la poussière; enfin, suivaient les chars et le reste : l'armée s'avançait ainsi, comme en quatre divisions. Par sa puissance il fit jaillir

vachère, laitière, ou, suivant les racines du nom substantif, *femme qui garde les vaches*.

des ruisseaux sur le sable des plaines arides; il rendit faciles à traverser les rivières navigables; il ouvrit à la lumière les fourrés des bois. Traînant derrière lui sa grande armée, qui se dirigeait vers l'Océan oriental, on eût dit Bhagiratha, suivi par le Gange, tombé des cheveux nattés de Çiva. Son chemin était jalonné par des rois dépouillés de leurs fruits, déracinés, rompus en plusieurs morceaux : telle on reconnaît la route d'un éléphant à des arbres ainsi maltraités. Promenant de peuple en peuple ses courses victorieuses dans les régions de l'aurore, il arriva dans les pays voisins de la grande mer, que leurs bois de palmiers couvraient d'*un manteau* noir.

Tandis que ce héros impétueux arrachait ce qui ne s'inclinait pas, les Souhmas de sauver leur vie, comme de la fureur d'un fleuve, en imitant la souplesse des roseaux. Après qu'il eut abattu en courant les Vangas, qu'enorgueillissaient leur habileté à construire des vaisseaux, il fonda les colonnes, monument de sa victoire, dans les îles formées par les bras du Gange. Prosternés jusqu'au nymphée de ses pieds, comme des tiges de riz arrachées et replantées, ces peuples enrichirent de biens le noble conquérant.

Lorsqu'il eut fait traverser à ses armées le fleuve Kapiçâ sur des ponts formés d'éléphants attachés, il continua sa marche, ayant pour guides les Outkalains et le front tourné vers le Kalinga. Il imposa au front du Mahéndra sa terrible énergie : tel un cornac abat son croc aigu sur le front d'un éléphant rétif. S'appuyant sur une armée de proboscidiens, le roi de Kalinga accueillit Raghou avec une grêle de projectiles : c'est ainsi que jadis la montagne reçut avec une averse de pierres Indra, qui s'efforçait de lui trancher les ailes.

Là, quand ils se furent construit des buvettes aux toits faits avec la feuille des catechus, les guerriers s'abreuvèrent à la fois, et du rhum distillé des cocos et de la gloire des ennemis. Le héros, qui savait allier la justice

à la victoire, enleva ses richesses au roi du Mahéndra, tombé dans ses mains et remis en liberté; mais il ne toucha point à sa terre.

De là, par les rivages de la mer, enguirlandée d'arecs aux branches pleines de fruits, il continua sa route, n'ayant point à désirer la victoire, vers la plage, que parcourt l'étoile Agastya. Le parfum du mada embaumé des éléphants, que ses armées avaient laissé dans l'onde, en s'y baignant, rendit suspecte, pour ainsi dire, la fidélité de la Kâvairî à l'époux des rivières. Les troupes du conquérant, que sa route avait conduit en ces lieux, campèrent dans les plaines situées au pied du mont Malaya, sur les poivriers desquelles voltigent les pigeons verts. La poussière, qui s'éleva des fruits du cardamone, broyé sous les pieds des chevaux, s'attachait aux tempes des éléphants, que l'ivresse de rut embaumait d'une senteur égale.

D'entre ceux mêmes dont la fougue eût brisé leurs sangles, la bride, abandonnée sur le cou des éléphants, ne tomba jamais dans les chemins ombragés de sandals, aux troncs desquels ont coutume de s'enrouler des serpents.

Dans la plage méridionale, le soleil est forcé d'amortir ses rayons; mais, dans ces parages mêmes, les rois des Pândyas ne purent supporter la vigueur impétueuse de Raghou. Eux alors, humblement prosternés, de lui abandonner ces trésors de perles qu'ils avaient entassés comme leur gloire dans ces lieux, où la Tâmraparnî se joint à la grande mer.

Sur ces rivages il suça à son gré, comme les deux mamelles de cette plage, les monts Dardoura et Malaya, ombragés de sandals. Ce monarque d'une irrésistible vaillance franchit le mont Sahya, que la mer abandonne au loin et qui semble aux yeux la croupe de la terre, dépouillée de sa tunique. La poussière soulevée par son armée prit la place du *sandal en* poudre sur les cheveux bouclés des épouses du Malaya, à qui la terreur de ses

victoires fit déposer leurs parures. Le pollen des pandanes les plus odorantes, emporté au vent de la Mouralà, vint faire naturellement l'office du parfum en poudre sur les cuirasses de ses guerriers. Le bruit des cottes de mailles résonnant sur les membres des chevaux en marche dominait le bruit des bois d'arecs secoués par le vent. Attachés aux troncs des dattiers sauvages, les éléphants voyaient les abeilles déserter les pounnâgas et voltiger autour de leurs tempes, embaumées d'une odeur suave par l'écoulement du mada.

A Râma, qui l'en avait prié, l'Océan avait accordé un chemin au travers de ses flots : à Raghou il vint payer le tribut en personne dans le costume emprunté du souverain des pays occidentaux. Là, du Trikoûta, où la dent de ses éléphants en rut laissait gravés les signes manifestes de sa puissance, il fit la colonne sublime de ses victoires.

Il ne put endurer que le nymphée du visage des Yavanaises fût illuminé par l'ivresse du vin, comme les nuages, qui se lèvent avant le temps sur l'horizon, ne souffrent pas le soleil naissant des lotus. La bataille qui fut livrée par lui à ces peuples du couchant, riches en coursiers, était confuse, tumultueuse, au milieu d'une poussière, où c'était au bruit de l'arc seulement qu'on pouvait distinguer l'ennemi. Enlevées à coups de bhallas, leurs têtes barbues, dont il joncha la terre, semblaient des tas de miel, où s'était abattu le vol des abeilles. Les autres, jetant leurs casques, d'implorer merci ; car la soumission désarme la colère des grandes âmes.

Ses guerriers alors de noyer dans le vin les fatigues de la victoire, couchés sur des places environnées de raisins et jonchées des plus riches pelleteries.

De là Raghou se dirigea vers la plage de Kouvéra, près d'exterminer les peuples du nord avec ses flèches, comme le soleil tarit les eaux avec ses rayons. Après qu'ils eurent dissipé la fatigue du voyage par *des heures* d'inaction sur les rivages de l'Indus, les chevaux secouèrent des épaules les filaments du safran attachés à leurs

crinières. Ce fut alors dans les gynécées des Huns que les exploits de Raghou apprirent aux joues des femmes à pâlir *de terreur*, quand il eut fait éclater son héroïsme en terrassant leurs époux.

Les Kambodges n'eurent point la force de soutenir sa vigueur dans le combat; ils se courbèrent avec les akshodas, tiraillés çà et là par ses éléphants attachés à leurs troncs. De grands amas de richesses, dont la valeur était augmentée par des chevaux de nobles races, passèrent dans les trésors du roi de Koçala; magnifiques présents dont l'accroissement perpétuel n'était pas son objet. De là, enrichi de coursiers, il gravit le mont qui fut père de Gaâuri, ajoutant, pour ainsi dire, à la hauteur des cimes par les poussières de métaux soulevées sous les pieds de son armée. Après qu'il eut promené ses pas à la ronde, il vint raconter à ses égaux en courage qu'il avait vu au fond des cavernes les lions rester couchés sans crainte au bruit même de son armée.

Il était servi, chemin faisant, par des vents qui se changeaient en doux murmures dans les bouleaux, qui inspiraient des chants aux bambous, agités de leur souffle, et qui s'étaient imbibés de pluie fine dans *les chutes de* la Gangâ. Ses armées se reposaient sous les ombrages des namérous, assises là sur des rochers, dont les musces, en s'y couchant, avaient parfumé le sein. Les herbes, où se reflétait la clarté vacillante des chaînes qui attachaient le cou des éléphants autour des pins aux longues feuilles, étaient comme des lampes sans huile qui éclairaient dans la nuit le général des armées. Quand il avait quitté un campement, les sapins, dont la corde avait rongé l'écorce à la hauteur du cou, racontaient aux Kiratas quelle était la taille de ses éléphants.

Là Raghou soutint contre les foules des montagnards un terrible combat, où le feu jaillissait du choc des flèches en fer, des javelots et des pierres. Quand ses dards eurent fait cesser les fêtes des Outsavasankétas, il donna

lieu aux Kinnaras de chanter les victoires obtenues à la force de ses deux bras.

De leurs mains pleines de présents ils apprirent mutuellement à connaître, le roi ce qu'était l'excellence du mont Himâlaya, et l'Himâlaya ce qu'était l'excellence du roi. Dès qu'il eut dressé là un monument inébranlable de sa gloire, il descendit, laissant la honte, pour ainsi dire, imposée au mont qu'avait soulevé *Ravâna*, le Poulastyade.

Quand il eut traversé le fleuve Laâuhitya, le monarque des Prâgdjyotishas de trembler avec ses arbres d'aloès noir, qui faisaient l'office de poteaux pour attacher les éléphants *du héros ennemi*. Il ne soutint pas même la vue de la poussière soulevée dans la route de son char, comme une averse de pluie sans eau, dont le soleil était offusqué : à plus forte raison n'osa-t-il affronter son armée. Le monarque des Kâmaroupas d'honorer ce héros, qui surpassait Indra même en courage, et de lui remettre ces éléphants aux tempes gercées, avec lesquels souvent il avait tourmenté les rois ses voisins. Ce souverain de révérer l'ombre de ses pieds, comme il eût adoré la Divinité même du trône des rois; avec des offrandes de fleurs et de pierreries.

Quand le vainqueur eut ainsi dompté les régions de la terre, il s'en revint, faisant reposer la poussière élevée par son char sur le diadème des rois *vaincus et* dépouillés de leur ombrelle. Il célébra le sacrifice viçvadjita, où toutes ses richesses furent données pour les honoraires de la cérémonie; car les grandes âmes sont comme les nuages, elles ne ramassent qu'afin de répandre. A l'issue du sacrifice, le prince Ikshwâkide, approuvé de ses ministres, ayant soulagé par de riches présents les peines des blessés, permit aux kshatryas de revenir chacun dans sa ville, où cette absence prolongée avait allumé des regrets dans tous les gynœcées.

CHANT V

LE PRINCE ADJA SE REND A L'ASSEMBLÉE POUR LE CHOIX D'UN ÉPOUX

Un disciple de Varatantou, Kaâutsa, ses études terminées, ayant besoin d'argent pour en solder le prix à son maître, vint trouver ce monarque de la terre, qui avait entièrement vidé ses trésors dans le sacrifice viçvadjita. Ce prince éclatant de gloire, hospitalier, d'une vertu inestimable, met l'arghya dans un vase d'argile, faute de vaisselle d'or, et s'avance à la rencontre de cet hôte, resplendissant par la science des Védas.

Après qu'il eut honoré, suivant l'étiquette, le solitaire opulent de pénitences, le monarque des hommes éleva ses mains réunies à la hauteur des tempes, et, versé dans la connaissance des choses, il tint ce langage à l'ermite, qu'il avait honoré d'un siége :

« O toi, de qui l'intelligence est fine comme la pointe de l'herbe kouça, puisse ton maître aller bien, ce guide des rishis, auteur des mantras ; lui, de qui t'est venue la science tout entière, comme le monde tient son âme du soleil! Cette triple pénitence, soutenue conjointement et sans relâche par le corps, l'esprit même et la voix, ces mortifications fameuses du grand saint, causes de soucis pour le roi des Dieux, sont-elles troublées par des obstacles qui en menacent l'existence? Ne souffrez-vous pas des vents ou des autres accidents pour les arbres de l'ermitage, dont les ombres dissipent la fatigue, et que vous élevez sans aucune différence des enfants avec des soins, qui ont pour objet principal de leur donner des tuteurs et de creuser à leur pied des bassins d'arrosement?

« Voit-on les anachorètes ménager par bienveillance

les fantaisies de la gazelle, quand elle se fait une litière du kouça même ramassé pour les cérémonies; et, dans ses accouchements purs de tout péché, font-ils de leur sein une couche à sa naissante géniture, qui y tombe attachée encore du lien ombilical? Des paysans, *dont la brutalité semble* faite pour manger de la paille, viennent-ils ravager dans sa maturité le riz sans culture et ces autres fruits sauvages, dont vous soutenez la vie de vos corps et que vous partagez avec l'hôte qui arrive chez vous au moment du repas?

« Veuille d'une âme sereine le grand anachorète, qui t'a donné la science d'une manière *si* complète, ajouter à ce bienfait sa permission de prendre une épouse! car voici le temps venu où tu dois entrer dans le deuxième ordre, qui se prête à l'exercice de toutes les assistances. Ta visite en ces lieux est pour moi un honneur; mon âme cependant n'est pas satisfaite, elle brûle *encore* d'accomplir tes commandements... Est-ce de toi-même ou par l'ordre de ton maître que tu es venu des bois me rendre un tel honneur? »

Il dit; à ces nobles paroles du roi, le disciple de Varatantou lui répondit ces mots avec une faible espérance d'obtenir ce qui était l'objet de son voyage; car le vase où Raghou avait mis son arghya donnait à penser qu'il ne possédait plus ses richesses :

« Sache toutes les nouvelles *que tu demandes*, sire, *en deux mots!* D'où viendrait le mal aux créatures, quand c'est toi qui manies les rênes de l'empire? Est-ce que les ténèbres peuvent dérober la vue des choses quand le soleil échauffe l'univers *de ses rayons?* Ton dévouement aux personnes que tu dois soulager est digne de ta race, auguste roi; il t'élève par-dessus tes ancêtres : mais je crains de venir, en ma qualité de pauvre, implorer ta générosité quand il n'est plus temps! Tu sembles tenir à la terre, Indra des hommes, par le corps seulement, depuis que tu as dépensé tes richesses pour le sacrifice; de même il ne reste plus que le chaume à la

tige du riz naturel, d'où les anachorètes ont enlevé la cime, quand elle est *comme* accouchée du fruit.

« Ce n'est pas sans raison que tu te pares de ton indigence, unique souverain des hommes : en effet, l'astre aux rayons froids n'a pas tant de gloire dans son accroissement que dans son déclin, où il fait boire aux Dieux toutes les parts de son disque! N'ayant donc pas d'autre affaire maintenant, je vais tâcher d'obtenir ailleurs cette richesse que le maître demande. Adieu! car le tchâtaka même n'importune pas de ses cris le nuage d'automne quand il a versé toute sa provision d'eau. »

A ces mots le roi des hommes de retenir le disciple du grand anachorète, qui voulait s'en aller : « Sage, lui demanda-t-il, quelle chose faut-il donner à ton maître? et quelle en serait la quantité? »

Ensuite l'habile étudiant en théologie de faire ce récit au maître des ordres et des castes; à ce potentat libre de faste et d'orgueil; à ce roi qui avait célébré le sacrifice selon toutes les règles : « Après que j'eus acquis la science, j'invitai le grand anachorète à me dire quelle récompense il voulait pour l'instruction qu'il m'avait donnée; mais lui, il estima par-dessus tout le dévouement que j'avais mis à le servir sans broncher depuis si longtemps. Enfin, ma persistance allumant sa colère, il me dit, sans considérer l'exiguïté de mon avoir : « Eh bien! apporte-moi quatorze fois dix millions d'or! c'est à ce prix que je mets la science. » S'il ne te reste plus que le titre de roi, — je le pense d'après ce vase dont il est fait usage ici pour accueillir tes hôtes, — je ne puis t'importuner davantage, tant ce prix de la science est autre chose que minime. »

C'est ainsi que ce brahme, le plus savant des hommes instruits dans les Védas, parla au monarque suzerain du monde; et ce prince, beau comme l'astre des nuits, ce roi, de qui la vie des sens était soustraite au péché, lui répondit en ces termes :

« On dira donc : « Un homme qui sollicitait des biens

pour son maître spirituel, et de qui le regard atteignait jusqu'à la rive ultérieure de la science, s'est éloigné de la face de Raghou sans avoir obtenu ce qu'il désirait, et s'en est allé porter sa demande chez un autre *plus* riche ! » *Ah!* puisse ce reproche inouï *jusqu'à ce jour* ne jamais tomber sur ma *tête!* Veuille bien, comme un quatrième feu, habiter dans ma grande, dans mon illustre chapelle, des feux, et souffre d'attendre, ou deux, ou trois jours, que je me sois efforcé d'accomplir tes vœux. »

« Qu'il en soit donc ainsi ! » reprit, acceptant sa véridique promesse, cet illustre disciple, né dans la plus haute des castes. Ensuite, considérant que *ses conquêtes* avaient enlevé les richesses de la terre, Raghou eut envie d'attirer chez lui celles de Kouvéra. Grâce à la puissance que Vaçishtha lui avait conférée dans le sacre par les *plus grands* des mantras, il n'était rien qui pût arrêter son char, comme celui du *Feu*, l'ami du vent, ni dans les montagnes, ni dans les cieux, ni dans les mers. Le soir venu, Raghou, qui voulait obtenir une prompte victoire sur le dispensateur des richesses, passa la nuit, humble et recueilli, en l'honneur de *ce Dieu* son voisin, dans son char au sein rempli d'armes préparées. Le matin, au moment qu'il tournait la tête vers le but de son voyage, les préposés aux bâtiments du trésor accoururent, saisis d'étonnement, lui annoncer qu'une pluie d'or venait de tomber du ciel dans la cour de sa trésorerie.

Le souverain de la terre donna sur-le-champ à Kaâutsa tout cet amas d'or éclatant qui avait devancé même sa visite à Kouvéra, et qui semblait une cime du Soumérou abattue par un coup de tonnerre. Le peuple qui habitait Ayodhyâ eut donc à célébrer ces deux êtres : l'indigent, qui n'avait pas désiré plus qu'il ne devait à son maître, et le roi, qui avait donné à l'indigent plus que celui-ci n'avait désiré.

Alors, sur le point de partir, Kaâutsa, dans la joie de

son âme, toucha de sa main le monarque universel, qui, le buste incliné, offrait au grand anachorète ces richesses apportées sur le bât de cent cavales ou chameaux, et lui tint ce langage :

« Si la terre enfante tout au gré d'un roi qui marche ferme dans la vertu, qu'y a-t-il en cela d'étonnant? Mais ta puissance dépasse toute imagination, puisque tu peux traire à ta volonté les mamelles du ciel même! Il est donc inutile de souhaiter pour toi autre chose dans la jouissance où tu es de toutes les félicités, si ce n'est que tu obtiennes un fils, l'image de tes vertus, comme ton père obtint jadis un fils glorieux dans ta majesté! »

Quand l'homme né dans la première des castes eut répandu cette bénédiction sur le roi, il s'en alla retrouver la présence de son maître; et bientôt le monarque obtint, grâce à lui, cet enfant promis, comme le monde des vivants obtient la lumière *des cieux* par le soleil. La reine mit donc au monde un jeune prince, semblable à Kârtikéya : c'était l'heure de Brahma; d'où ce *noble* père appela son fils Adja, d'un nom sous lequel Brahma lui-même est invoqué.

Telle qu'était son éclatante beauté, telle qu'était même sa vigueur, telle qu'était sa grandeur innée, le jeune enfant ne différait pas de son père, comme une lampe allumée ne diffère pas de la lampe *où elle a pris sa lumière*. Voulait-elle faire une visite à ce fortuné rejeton, qui eut bientôt puisé la science, suivant les règles, dans les instructions de ses maîtres, et qui était beau surtout de son adolescence nouvelle éclose, la Déesse de la fortune et de la beauté en demandait la permission à son époux, comme une vierge sage la demande à son père.

Par la suite des temps, Bhaudja, le roi des Krathakaiçikas, ayant le désir d'attirer ce jeune prince à l'assemblée *des rois*, où sa sœur Indoumati devait elle-même se choisir un époux, envoya un digne messager au *noble* Raghou. Celui-ci, jugeant qu'on pouvait s'enorgueillir de cette alliance et que l'âge de son fils était propre à la

cérémonie du mariage, le fit partir, accompagné d'une armée, pour l'opulente capitale où demeurait le monarque du Vidarbha. Dans sa route et par les soins des villageois furent bâties pour lui des habitations autres que des huttes sauvages, car c'étaient de grands palais avec des services préparés et des promenades semblables à des jardins royaux.

Parvenu dans son voyage sur les rives de la Narmadà, où des vents imprégnés de pluie fine secouaient les branches des naktamâlas, il y fit camper son armée, dont les drapeaux étaient blancs de poussière. Là, un éléphant sauvage, de qui les tempes gercées n'étaient plus alors souillées de son mada, lavé par les ondes, sortit tout à coup du fleuve sur lequel des abeilles voltigeant indiquaient, avant son émersion, l'endroit où il s'était plongé dans les eaux.

Sa paire de blanches défenses, ébréchées sur les pierres, attestait par diverses lignes verticales aux teintes noires, quoique son bain les eût complétement nettoyées des parcelles de métaux, à quel travail de pionnier il s'était livré sur les plateaux du mont Rikshavat. Allongeant sa trompe et la contractant d'un mouvement facile, on le vit rompant les grands flots et le front tourné vers le rivage, s'avancer avec fracas comme la tempête qui brise les barrières des eaux. Pareil à une montagne, il entraînait derrière soi les réseaux des vallisnéries, dont sa poitrine arrachait les pousses *entrelacées;* il chassait en avant la masse des eaux et forçait le cours du fleuve à sauter par-dessus les rivages.

Aussitôt que cet éléphant solitaire vit les autres éléphants domestiques, les flots brillants du mada, que son immersion dans les eaux avait calmés un instant, de ruisseler comme un torrent sur les deux parois de ses joues. A peine ont-ils senti l'odeur intolérable de son mada aux effluves aussi pénétrants que le suc du saptatchhada, les plus grands éléphants de l'armée tournent

soudain la tête vers la fuite, malgré tous les efforts violents des cornacs.

Il remplit en un moment l'armée de bruit et de confusion, de chars renversés, de roues brisées, de soldats troublés dans la défense des femmes; et les bêtes de somme courant, leurs attaches brisées, eurent bientôt vidé le camp. Le jeune prince, qui avait ouï dire au monarque *son père* : « Il ne faut pas tuer un éléphant sauvage! » banda son arc légèrement, et, pour écarter l'assaut du monstre, lui envoya une flèche dans la bosse du front.

Mais à peine eut-il été frappé que soudain, à la vue des armées saisies d'étonnement, il quitta ses formes d'éléphant et prit un corps d'une beauté suave, qui marchait dans le ciel et se mouvait, environné d'une auréole de tremblante lumière. Ensuite, après qu'il eut inondé le royal jeune homme de fleurs nées sur l'arbre Kalpa, et qu'il fit tomber des cieux par sa puissance, il dit, éloquent et paré d'un collier d'étoiles qui descendait jusqu'au niveau de sa poitrine, et dont le radieux éclat de ses dents augmentait la splendeur : « J'ai revêtu le corps d'un éléphant sous la malédiction de Matanga, que m'attira mon orgueil ; apprends que je suis Priyanvada, fils de Priyadarçana, le roi des Gandharvas. Le grand anachorète, apaisé enfin par mes génuflexions, revint à la douceur : car l'eau ne devient chaude que si elle est exposée au soleil ou au feu; c'est la fraîcheur qui est la qualité naturelle de l'eau.

« Quand Adja, né un jour dans la race d'Ikshwâkou, aura percé d'une flèche la protubérance de ton front, me dit cet homme qui avait thésaurisé la pénitence, tu rentreras alors dans toute l'excellence de tes formes. » Jeune héros, après la vue de qui j'ai si longtemps soupiré, tu m'as délivré du sort où m'avait enchaîné la malédiction; si je ne puis te rendre un service en reconnaissance du tien, c'est en vain que j'ai recouvré mon état naturel.

« Reçois, ami, reçois mon astra gandharvique nommé

le Stupéfiant; il faut un mantra différent, soit qu'on bande l'arc, soit qu'on le tire; mais l'archer qui en est armé ne peut craindre aucun mal de l'ennemi, et la victoire est assurée dans sa main. N'aie pas honte de ce que tu as tenté contre moi! car, à l'instant même où tu lançais la flèche, ton cœur fut touché de compassion. Ainsi, quand je t'offre ce don, ne me fais pas subir l'âpreté d'un refus! »

« Qu'il en soit ainsi! » répondit l'adolescent habile à manier les astras; et, le visage tourné au septentrion, après qu'il eut touché l'eau purifiante du fleuve enfant de la lune, ce jeune prince, la lune des hommes, reçut du Gandharva, affranchi de la malédiction, la formule de son astra. Dès qu'ils eurent ainsi lié entre eux, chemin faisant, cette amitié, venue d'une cause inopinée, mais que le Destin avait préparée, ils s'en allèrent, celui-ci vers les contrées du Tchaitrâratha, l'autre chez les Vidarbhains, pays délicieux pour l'aménité de son gouvernement.

A peine eut-il arrêté sa marche dans le voisinage de la ville, aussitôt le roi des Krathakaiçikas, que son arrivée avait comblé d'une extrême joie, sortit au-devant de lui, comme l'*Océan* aux guirlandes de vagues se porte avec ses ondes renflées à la rencontre de la lune. Quand Bhaudja fit entrer son hôte dans sa capitale, il marchait avec humilité devant lui, et les foules rassemblées dans ce lieu s'imaginèrent, tant la dignité royale se faisait honneur de servir elle-même l'étranger, que l'arrivant c'était le Vidarbhain, ou que le maître du palais c'était Adja.

De même que l'Amour habite l'âge qui succède à l'enfance, de même *le jeune* héritier de Raghou habita des palais charmants, neufs, où des aiguières pleines étaient disposées çà et là sur l'autel de la porte orientale, et que lui désignèrent, humblement inclinés, des hommes attachés au service du roi.

Au point du jour, les fils des bardes, ses égaux d'âge aux nobles voix, de réveiller à leurs chants ce *royal* ado-

lescent au réveil illustre ; lui, sur les grasses épaules de qui avaient reposé les ornements de ses oreilles ; lui, de qui la couverture du lit avait essuyé le fard de ses membres élancés :

« La nuit s'est écoulée, sors du lit, ô le mieux doué entre les êtres qui ont reçu l'intelligence ! Le créateur n'a-t-il pas divisé en deux toute la charge du monde ? Ton père soutient sa part sans goûter le sommeil ; ta grandeur est *comme* le cheval de relai, qui doit bientôt la porter à son tour. Que tes beaux yeux en s'ouvrant élèvent soudain ces deux choses en même temps à la ressemblance l'une de l'autre : ton œil, où se meut une étoile qui n'est rien moins que sinistre, et un lotus blanc, dans le sein duquel se promène une abeille. Le vent du matin ravit à son pédoncule la fleur languissante des arbres et se mêle avec les nymphées éclos aux rayons de l'aurore, comme s'il voulait se donner par les qualités d'autrui ce parfum du souffle qui s'exhale de ta bouche. Tombée, grâce au plus heureux destin, au sein doré du bouton des fleurs, la froide rosée, aussi blanche que les perles pures d'un collier, y brille, telle que sur tes deux lèvres un sourire folâtre, embelli par l'éclat de tes dents.

« Tant que le soleil, foyer de la chaleur, ne s'est point avancé pour le jour, c'est l'aurore qui met en fuite les ténèbres ; ainsi, jeune héros, tandis que tu marches vers le temps où tu commanderas toi-même sur un champ de bataille, voyons-nous ton père exterminer de sa main les ennemis !

« Secouant le sommeil sur l'un et l'autre côté, les éléphants se lèvent des litières et traînent leurs chaînes résonnantes : les trésors de leurs défenses que l'aurore adolescente colore de sa rougeur, semblent des filons d'or entre les fentes d'une montagne. Attachés sous de longs abris d'étoffe, les chevaux nés dans le Vanâyou ont secoué le sommeil, et déjà leur bouche ternit de sa chaude haleine les quartiers de sel gemme qu'on a mis devant eux pour lécher. Fanées *sur l'autel*, les fleurs *de la veille* at-

tendent que ta dévotion y vienne renouveler son offrande; la lumière autour des lampes n'y fait plus s'épanouir le halo de ses rayons, et ton perroquet renfermé dans sa cage, imitant notre voix, babille de son gentil parler afin de te réveiller. »

C'est ainsi que les fils des poëtes aux paroles étudiées chassaient le sommeil des yeux du prince, qui se jeta sans tarder hors de sa couche : tel, réveillé aux cris de joie perçants des phénicoptères, l'éléphant des Dieux, Soupratîka, abandonne aussitôt le banc de sable du Gange, *où il a passé la nuit*. Quand il eut fait célébrer la cérémonie propre au matin, comme elle est indiquée par les Çâstras, le Raghouide aux charmants cils des yeux, revêtu de somptueux habits faits par d'habiles ouvriers, se rendit à l'assemblée des rois puissants, convoqués pour le swayamvara.

CHANT VI

DESCRIPTION DU SWAYAMVARA

Il vit sur des estrades, pleines de serviteurs, les rois du monde où vivent les hommes. Ils étaient assis tous sur des trônes; il étaient revêtus d'habits ravissants, et *l'éventail* attirait *sur leurs visages* les jeux folâtres des vents, portés en des chars célestes. A l'aspect du jeune Kakoutsthide, pareil à l'Amour, quand Çiva, fléchi par les supplications de la Volupté, lui eut rendu son joli corps, l'âme des rois perdit l'espérance d'obtenir Indoumatî.

D'un aspect peu facile à soutenir par la splendeur éminente de sa beauté, il brillait, se partageant lui-même en mille rayons, dans ces rangées de rois, comme l'éclair dans les files de nuages. Au milieu de ces potentats qui, revê-

tus de somptueux et nobles costumes, siégeaient sur des trônes de grand prix, le fils de Raghou éblouissait de lumière, tel que l'arbre céleste Pâridjâta au milieu des Kalpas mêmes. Les multitudes d'yeux du peuple citadin, abandonnant tous les rois, de tomber à l'instant sur lui seul, comme un essaim d'abeilles, désertant les arbres en fleurs, s'abat sur un éléphant sauvage, dont la fièvre de rut inonde les tempes de mada.

Enfin, dans cette assemblée de monarques, enfants du Soleil et de Lunus, que célébraient les poëtes versés dans la science des généalogies; au milieu des vapeurs dont le plus suave aloès envoyait les nuages rouler autour des étendards; au son des conques remplies de vent et des instruments de musique, qui, versant de tous côtés leurs airs de fête jusqu'aux extrémités du ciel, faisaient danser les paons, hôtes des bocages voisins de la ville; enfin, *dis-je*, la jeune princesse qui devait choisir un époux s'avança par le chemin des rois au milieu des trônes, vêtue de frais habits de noces et montée sur un char à quatre angles, attelé d'hommes, environné d'une brillante escorte.

Les rois, demeurant assis de leurs corps seulement sur les trônes, coururent de leurs âmes vers ce chef-d'œuvre que le *Dieu* créateur avait accompli dans une femme, but unique de cent yeux. Les souverains du monde laissèrent échapper différents gestes, avant-coureurs de leur passion, et qui, pareils aux brillants bourgeons des arbres, manifestaient déjà leurs aspirations vers elle.

L'un tenait enveloppée de ses deux mains une tige de lotus et s'amusait à faire pirouetter cette fleur, qui dessinait un cercle intérieur continu par la poussière de son pollen, et fouettait les abeilles de ses pétales agités. Celui-là, relevant sa guirlande tombée de son épaule, et qui s'était retenue à l'extrémité d'un bracelet émaillé de pierreries, la remettait coquettement au lieu convenable, en tournant de côté sa jolie figure. Un autre, faisant glisser un peu obliquement ses beaux yeux, frottait son escabelle

d'or avec son pied, dont le brillant des ongles jetait de travers un doux reflet sur l'extrémité de leurs doigts recourbés. Celui-ci, le bras gauche appuyé sur le milieu du trône, une épaule plus élevée que son niveau, le bas de l'échine embarrassé d'une guirlande rompue, semblait tout occupé de son entretien avec un ami. De sa main, qui avait la rougeur du nymphée et qui figurait dans ses lignes un drapeau, tel autre jetait en l'air des dés, et les pierreries de ses bagues y faisaient pointiller leurs étincelles. Celui-là, comme si le diadème s'était dérangé de sa place, quoiqu'il fût où il devait être, y portait l'une de ses mains, dont les rayons de ses diamants inondaient le creux des doigts.

Or la concierge du palais, qui avait une hardiesse virile, Sounandà, qui savait la race et l'histoire de ces rois, mena d'abord la noble jeune fille devant le monarque du Magadha et lui dit :

« Ce roi, secourable à ceux qui demandent sa protection, habite le Magadha; son génie est profond; il a conquis de la gloire en méritant l'amour de ses peuples : son nom est Parantapa, de qui les actes n'ont jamais démenti le nom. Qu'il y ait, par milliers, je ne le nie pas, d'autres rois sur la terre; mais elle possède en lui seul un roi qui peut, dit-on, les suppléer tous : ainsi la nuit, quoique pleine d'étoiles, de constellations et de planètes, est éclairée seulement par la lune. Ce *Dieu* illustre aux cent yeux, Indra, de qui le nom est invoqué sans cesse, *menacé par lui* dans une succession continuelle de sacrifices, *en* fit longtemps *porter le deuil* à Çatchî, qui, ses boucles de cheveux pendantes le long de ses joues pâles, dépouilla sa tête des fleurs du Mandâra. Si tu désires que ce personnage éminent prenne ta main, donne la fête des yeux aux dames de la ville des fleurs, que ton entrée dans Pâtalipoutra va mettre aux fenêtres de tous les palais. »

Elle dit; et, glissant un coup d'œil sur le monarque, la svelte jeune fille, de qui la guirlande de madhoûkas entremêlée aux doûrvas s'était un peu dérangée, le rejeta,

sans dire un seul mot, par un salut où elle ne s'inclinait pas.

Ensuite, la femme qui avait l'insigne du bambou pour commander aux portes conduisit la fille du roi vers un autre souverain, comme une ligne d'ondes soulevée par le vent, même un flamingo *d'un lotus* vers un autre nymphée. « Voici le roi d'Anga, lui dit-elle. Sa jeunesse, ravissante de beauté, inspire de l'amour aux femmes des Dieux mêmes; ses éléphants sont dressés par des hommes qui ont écrit sur l'art de les instruire; et, quoiqu'il habite la terre, le royaume dont il jouit est un paradis. Il rendit, *pour ainsi dire*, aux épouses des ennemis leurs colliers de perles sans le fil, en soutirant de leurs yeux les gouttes des larmes, qu'il attachait à leurs seins comme les plus grosses des perles. Ce couple *divin*, Lakshmi et Sarasvati (1), à qui leur nature fait choisir des habitations différentes, n'ont plus qu'une seule demeure en lui : tu mérites, noble dame, par ta beauté et ta parole suave, d'y être admise en tiers avec elles. »

Aussitôt, détournant ses yeux du roi d'Anga : « Viens ! » dit la royale jeune fille à sa paranymphe. Ce n'était pas qu'il ne fût digne d'amour; ce n'était pas qu'elle ne sût bien regarder : mais différents goûts partagent le monde. La femme préposée à la garde des portes montra donc à *la fière* Indoumati un autre monarque invincible aux ennemis et d'une beauté supérieure : on eût dit la lune qui vient de se lever. « Celui-ci est le roi d'Avanti aux longs bras, à la poitrine large, à la taille ronde et flexible; il resplendit à l'égal de l'astre aux rayons chauds après que Viçvakarma eut remoulu soigneusement le soleil sur la révolution d'une roue à repasser. Dans les expéditions de ce monarque tout-puissant, la poussière, soulevée par les chevaux de son avant-garde, éteignait les jets de lumière sur les pierreries de la tiare des *rois ses* voisins. Il habite non loin du Mâhakâla, où demeure

(1) La déesse de la beauté et celle de l'éloquence.

le Dieu qui ceint la lune pour diadème ; aussi, dans la quinzaine obscure des mois, savoure-t-il avec ses femmes des soirées embellies par les clartés de la lune. *Dis*, charmante fille ! ton cœur a-t-il envie de se promener, accompagné de ce jeune prince, dans ses vastes jardins *aux branches* agitées par le vent des flots de la Siprâ? »

Mais, telle qu'un étang de lotus ne donne pas son cœur au soleil, l'adolescente à peine éclose n'attacha point son âme en ce roi, qui pourtant jetait une vive lumière sur le nymphée de sa famille et qui séchait par son ardeur la boue de ses ennemis.

Ensuite, ayant mis la princesse aux belles dents, ce gracieux ouvrage du Créateur, devant le souverain d'Anoûpa, comme un lotus devant un autre lotus, à qui elle ne cédait pas en qualités, Sounandâ lui tint de nouveau ce langage : « Jadis vécut un saint roi, nommé Kârtavirya ; il combattait avec mille bras ; il dressa en dix-huit îles ses colonnes triomphales et ne partagea avec nul autre le titre de roi. C'est lui, ce guide sage, qui, se montrant l'arc en main à la face de ses sujets, prévenait l'offense dans le fond des âmes à l'instant même où naissait la pensée de mal faire. Il retint dans ses prisons le souverain de Lankâ, par lequel Indra fut vaincu ; ce *Râvana*, dont il avait paralysé le bras sur son arc bandé et qui gémit tour à tour de ses dix bouches *dans les fers* jusqu'au moment où son vainqueur lui fit grâce. Le prince que voici est né dans sa race : c'est Pratîpa, qui sait honorer les docteurs en Védas et qui lava Çrî de ce reproche, que lui attira souvent la manière dont elle distribue ses faveurs : « Elle est capricieuse de sa nature ! » Secondé par le Feu, son allié dans la bataille, il fit que le tranchant acéré de la hache qui avait exterminé les kshatryas n'eut pas dans la main de Râma plus de force qu'un pétale de lotus. Sois une *seconde* Lakshmi sur le sein de ce *nouveau Vishnou* aux longs bras, si tu désires contempler aux fenêtres de son palais cette Raivâ, si charmante à voir par ses *humides* tresses d'ondes et

par la ceinture dont la colline Mâhishmati lui serre *en quelque façon* les hanches. »

Mais elle ne mit pas volontiers son choix en ce maître de la terre, quoiqu'il fût d'un aspect aimable : tel un étang de lotus n'agrée point la lune au disque plein quand l'automne a balayé l'obstacle des nuages.

Ensuite, la gardienne du gynœcée fit remarquer à la jeune princesse le monarque du Soûracéna, de qui la gloire était chantée même dans l'autre monde, *le grand* Soûshéna, de qui la vertu était *comme* le flambeau de ses deux nobles races; puis elle dit : « Ce roi pieux est un rejeton de Nîpa ; les qualités contraires l'une à l'autre vivent en bon accord chez lui, comme les animaux déposent leurs antipathies naturelles quand ils se rencontrent dans le paisible ermitage d'un saint *anachorète*. La douceur aux yeux aimables réside en sa personne, telle qu'on la voit dans l'astre aux rayons froids ; mais il fait habiter son invincible énergie dans les cités ennemies, où les touffes des herbes croissent sur la cime des palais. Dans la saison où l'on prend le plaisir des bains, le sandâl, délavé sur le sein des femmes de son gynœcée, donne à la fille de Kalinda, jusque sous les murs de Mathourâ même, les apparences qu'elle tire du mélange de ses ondes avec les flots de la Gangâ. Quand il porte sur la région de sa poitrine un diamant lumineux que laissa tomber sur la rive de l'Yamounâ, sa demeure, le serpent Kâliga dans l'effroi que lui inspira soudain la vue de Garouda, il fait pour ainsi dire honte à Krishna lui-même paré de *son fameux diamant* Kaâustoubha. Si ce jeune roi t'agrée pour ton époux, alors, fille charmante, que la Çrî de ta jeunesse aille savourer la volupté sur des lits de fleurs couverts de tendres surgeons dans le Vrindâvana, qui ne cède pas en délices au Paradis même. Là, prenant pour siége la surface des rochers qu'arrosent les gouttes de la pluie et que parfument les benjoins, contemple sous les grottes charmantes du Govardhana la danse aimable des paons dans la saison des pluies. »

Elle, qui gardait sa main pour un autre époux, la jeune fille passa devant ce monarque comme les vagues d'un fleuve qui se rend à la mer coulent au long d'une montagne qui vient faire obstacle à sa route. Elle s'approcha du souverain de Kalinga, accoutumé à détruire les armées de ses ennemis. Il avait nom Hémângada, et son bras était ceint d'un bracelet. La domestique dit alors ces mots à la jeune enfant, de qui la face rappelait celle de la lune à peine adolescente :

« La force de ce roi est égale à celle du mont Mahéndra ; il règne sur le Mahéndra et sur la mer : dans ses marches, le grand mont chemine en quelque sorte devant lui sous la forme empruntée des éléphants de son armée aux tempes ruisselantes de mada. Ce prince aux bras charmants, le premier des hommes qui savent manier l'arc, porte à ses deux bras ambidextres deux lignes qu'y laissa imprimées le coup du nerf de son arc : elles sont comme les deux chemins arrosés du collyre détrempé de larmes qu'ont suivis en captives les Fortunes de ses ennemis ! Endormi au fond de sa demeure, c'est l'Océan voisin, dont les flots s'étalent en spectacle sous les fenêtres de son palais, et dont la voix profonde a fait abandonner les instruments de musique employés à marquer les veilles de la nuit, c'est, *dis-je*, l'Océan seul qui réveille ce monarque du sommeil. Va te promener avec lui sur les rivages de cette mer où tu entendras murmurer les bois de palmiers, où les vents essuieront ta sueur légère avec les fleurs du lavanga, que leur souffle apporte du milieu des îles. »

Mais, quoiqu'elle fût ainsi tentée par son guide, la jeune sœur du roi des Vidarbhains aux formes séduisantes se détourna du prince : telle, attirée de loin par la vertu d'un homme, la Fortune s'éloigne, écartée par l'influence de son mauvais Destin.

Alors, s'étant approchée d'un souverain qui régnait sur la ville appelée du nom des serpents et qui semblait un dieu, la concierge du palais avertit en ces mots la

vierge : « Tourne tes regards de ce côté, fille aux yeux de tchakora ! » et lui tint ce discours : « Voici Pândja, qui porte suspendue à son épaule une guirlande flottante : le sandal jaune a donné le fard étendu autour de ses membres ; il resplendit comme le roi des monts, vomissant l'eau de ses cataractes quand le soleil naissant rougit ses plateaux. C'est à lui que le *vénérable* Agastya fit l'honneur de s'enquérir avec bonté comment il se trouvait du bain, le jour que, revenant de la mer, dont il avait bu entièrement les eaux, l'anachorète, qui fixa la hauteur du grand mont Vindhya sur la terre, avait rencontré ce *pieux monarque*, le corps tout mouillé du bain où il s'était plongé à la suite d'un avabhrita pour le sacrifice du cheval. Dans la crainte qu'il ne ravageât le Djanasthâna, jadis l'orgueilleux souverain de Lankâ ne partît à la conquête du monde, où règne Indra même, qu'après s'être assuré d'une alliance avec ce roi qui avait obtenu de Çiva la rare faveur d'un astra. Donne ta main suivant le rite à ce prince de la plus noble race, et, non moins imposante que la terre, partage le titre de son épouse avec la plage méridionale, qui a pour ceinture les eaux d'une mer jonchée de pierreries. Accorde-lui cette faveur qu'il te voie sans cesse te jouer dans les contrées du Malaya, où les feuilles de xanthocyme couvrent le sol de leurs tapis, où les branches de cardamomes embrassent les sandals, où les tâmboûlavallis s'entortillent autour des catechus. Les membres de cet auguste roi sont bleu noir comme la fleur de l'indivara ; le fard gorotchana est moins jaune que ton joli corps : unissez-vous donc, tels que la foudre et le nuage pour ajouter l'un par l'autre à la beauté de vos personnes ! »

De même qu'un rayon de la reine des constellations ne peut ouvrir le sein d'un aravinda (1), dont le calice reste

(1) Lotus de jour, comme le koumouda est un lotus de nuit. Les Dictionnaires ne marquent pas cette distinction, qui n'est pas sans importance.

fermé jusqu'à l'heure où il revoit l'astre flambeau du jour : de même la sœur du monarque des Vidarbhains ne donna pas entrée dans son âme à ce conseil de la paranymphe.

Tandis qu'elle s'approchait, le fils de Raghou se disait avec inquiétude : « Si elle n'allait pas me choisir! » Mais son bras autre que le gauche dissipa son doute par des battements sur l'armille, qui le tenait embrassé. Quand elle fut arrivée près du jeune homme si distingué dans toute sa personne, la vierge adolescente ne se détourna point de son approche : tel un essaim d'abeilles ne désire pas un autre arbre s'il rencontre un manguier fleuri. A peine Sounandâ eut-elle vu Indoumatî arrêter sur lui tous les mouvements de son âme, que, versée dans la succession des races, elle se mit à lui tenir ce langage *plus* étendu *que pour les autres :*

« Ikshwâkou eut un fils, la cime des rois et qui portait réunis en lui tous les signes de la plus haute fortune : il s'appelait Kakoutstha; et c'est de lui que les rois du Koçala supérieur, ces monarques aux sublimes désirs, tiennent le nom vanté de Kakoutsthides. Étant monté sur le Mahéndra, qui semble un grand buffle, le jeu de ses flèches non moins rapide que celui du Dieu qui manie l'arc Pinâka, sut forcer les femmes des Asouras à bannir le fard de leurs joues désolées. Aussi, revêtu même de sa forme la plus haute, Indra partagea-t-il avec lui son trône, où le bracelet de l'homme se frottait au bracelet du Dieu, qui s'était relâché dans ses mouvements pour exciter la marche de *son éléphant* Airâvata. Dans la race de Kakoutstha naquit le roi Dilipa, flambeau de sa famille : ce prince, de qui, certes! grande fut la gloire, ne voulut point aller au delà de son quatre-vingt-dix-neuvième sacrifice pour calmer la jalousie du chef auguste des Dieux. Raghou, son fils, tient aujourd'hui le sceptre de l'empire : c'est lui qui, instituteur du sacrifice viçvadjita, ne s'est réservé qu'un simple vase en argile du prodigieux amas de ses richesses, composées des rançons

que lui avaient payées les quatre parties du monde. Sa gloire, inséparable de lui, a gravi les montagnes et franchi les mers; elle est montée au ciel et descendue aux *enfers* habités par les serpents : nulle quantité finie ne peut en exprimer la grandeur. Ce noble adolescent est Adja, né de lui, comme Djayanta est né du roi des cieux : il porte à l'égal de son père le fardeau pesant du monde, tel que le jeune veau attelé sous un même joug avec le taureau adulte. Il est ton égal en race, en beauté, en fleur d'âge nouvelle éclose, en toutes vertus, dont sa modestie est la reine : donne-lui ta préférence; que la pierrerie et l'or se marient *dans une bague.* »

Elle dit; et, quand Soundndâ eut cessé, la fille du roi, dominant sa pudeur, accepta le jeune homme avec des yeux rayonnants d'amour et qui jetaient à l'entour de lui comme une guirlande de fleurs. Retenue par sa pudeur, la vierge aux cheveux bouclés ne put dire que les vœux de son cœur étaient liés en ce *beau* jeune homme; mais, à travers tous les pores de son corps, la déclaration en sortit manifeste dans une horripilation de plaisir.

D'abord qu'elle vit sa compagne tombée dans un tel état, la femme au bambou lui dit en forme de badinage : « Noble fille, passons ailleurs! » Mais celle-ci de lui jeter un regard oblique de mécontentement. Sa nourrice lui fit *donc* attacher de ses mains sur l'endroit convenable au cou du Raghouide une guirlande, que dorait le sandal en poudre et qui semblait un corps revêtu par son amour. A cette guirlande, tressée avec des fleurs de bon augure et tombant sur la région de sa large poitrine, l'auguste amant de penser que la jeune sœur du roi des Vidarbhains lui avait jeté autour du cou la chaîne de ses bras.

« Voici que le lotus de nuit se marie avec la lune dégagée de ses nuages! Voici que la fille de Jahnou se mêle avec un Océan, aussi noble qu'elle! » Ces acclamations, qui n'étaient amères que pour l'oreille des rois, étaient poussées d'une voix unanime par tous les citadins, joyeux de voir s'unir un couple aux vertus égales.

CHANT VII

ADJA ÉPOUSE INDOUMATI

Ces choses faites, prenant avec lui sa sœur, qui s'était donné un époux assorti, comme une Dévasénâ incarnée, qui a fait choix d'un nouveau Kârtikéya, le souverain du Vidarbha ne pensa plus qu'à rentrer dans sa ville. Les rois eux-mêmes de retourner chacun dans le camp de son armée. La splendeur affaiblie comme celle des étoiles du matin, ils trahissent dans les formes du corps et dans les vêtements tout le dépit qu'ils ressentent d'avoir échoué dans leurs vœux pour la sœur de Bhaudja.

Comme le voisinage de Çatchî en ces lieux protégeait le swayamvara contre ceux qui auraient pu y jeter le trouble, ces rois jaloux furent contraints d'étouffer en eux-mêmes le ressentiment qu'avait excité cette préférence donnée au Kakoutsthide. Celui-ci, accompagné de sa fiancée, entra donc en paix dans la rue royale, jonchée à nouveau de fleurs et de grains frits, ombragée de drapeaux, qui abritaient de la chaleur, et tout ornée d'arcs de triomphe, resplendissants par de brillants arcs-en-ciel.

La guirlande échappée de la ceinture, quelques femmes se précipitaient vers la rue pour voir, tenant d'une main leur abondante et longue chevelure, qu'elles ne savaient plus rattacher. Celle-ci retirait vite son pied, dont l'extrémité s'appuyait sur *un genou de* sa parfumeuse, et, ne songeant plus à se donner une démarche coquette, elle courait à l'œil-de-bœuf, marquant jusque-là sa route avec le fard qui stillait de son pied. Celle-là, qui avait illuminé de collyre son œil droit et qui n'avait pas encore touché à son œil gauche, s'approchait ainsi faite de sa

fenêtre, sans quitter même son pinceau. Telle, qui, dans son élan, avait brisé le ruban auquel se liait son vêtement inférieur, ne se donnait pas le temps de le rattacher, et, les yeux jetés dehors, elle restait au milieu de sa croisée, retenant sa jupe avec une main, dont les brillantes parures lui envoyaient de resplendissants rayons. De telle, qui s'était levée en sursaut, la ceinture à demi répandue *par terre*, glissait à chacun de ses pas mal mesurés et ne tenait déjà plus que par le bout du cordon, qui s'était pris à la racine de son pouce.

On eût dit que les fenêtres étaient ornées de lotus, à voir s'épanouir d'une vive curiosité dans les embrasures ces têtes de femmes, aux boucles toutes parfumées de liqueurs spiritueuses, aux yeux qui semblaient voltiger comme des abeilles. Ces dames, qui buvaient du regard, *pour ainsi dire*, le fils de Raghou, n'étaient plus sensibles à nulle autre cause d'impression : l'œil en effet avait absorbé l'action des autres sens par toute la force de l'âme.

« C'est avec raison, *disaient-elles*, que la sœur de Bhaudja, recherchée par des rois qu'elle n'avait pas vus, a jugé bon de les rassembler dans un swayamvara ! Comment eût-elle pu autrement se donner un époux qui fût égal à elle-même, comme Lakshmî a fait choix de Nârâyana ? Si le maître des créatures n'avait pas dû marier l'un à l'autre ces deux êtres d'une beauté si admirable, toute la peine qu'il s'est donnée pour créer tant de charmes dans un couple n'eût pas été à juste sens. Avant ce temps, ils étaient sans doute l'Amour et la Volupté : c'est pourquoi la gracieuse enfant a pu retrouver dans un millier de rois ce *beau* portrait d'elle-même ; car l'âme se rappelle ceux avec qui elle eut commerce dans une vie précédente ! »

Au milieu de ces paroles douces à l'oreille, que les épouses des citadins lui envoyaient de leurs bouches, le royal jeune homme arriva au palais de son allié tout resplendissant d'un appareil de fête.

Là, pareil au feu, le prêtre honoré du souverain de Bhaudja offrit un holocauste au feu dans le beurre clarifié, accompagné des autres oblations : puis, ayant pris le feu à témoin du mariage, il unit la vierge à l'époux qu'elle s'était choisi. Aussitôt que l'auguste adolescent eut pris dans sa main la main de l'épousée, il resplendit au plus haut degré, tel qu'un manguier, dont les jeunes pousses viennent se marier aux pousses nouvelles d'un açoka, son voisin.

En décrivant le pradakshina autour du lumineux Agni, ce beau couple resplendit comme la nuit et le jour, qui, attachés l'un à l'autre, circulent dans les régions voisines du Mérou. La pudique et charmante princesse aux yeux de tchakora, pleins d'amour, jeta sur l'invitation du prêtre, semblable au *Dieu* créateur, une oblation de grains frits dans le feu consacré. Du brasier il s'éleva tout à coup une fumée pure, qui sentait le grain frit, les bourgeons de l'acacia suma et le beurre clarifié; puis, la flamme, se déroulant au long de ses joues, y fit un instant l'office de lotus mis en pendeloques au bout de ses oreilles. Le collyre se fondit sur la face de la vierge et troubla ses yeux; ses boucles d'oreille en fleurs coupées des racines se flétrirent, et, saisies par la fumée du sacrifice, les *charmantes* lignes de ses joues passèrent du rouge au pâle.

Assis sur des trônes d'or, les deux conjoints sont honorés d'une aspersion de grains frits et mouillés, que viennent répandre tour à tour sur leurs têtes le roi, parent et allié, les maîtres de maison et les femmes en puissance de fils ou de mari. Quand le roi, flambeau de la dynastie des Bhaudjides, eut célébré de cette manière l'hymen de sa sœur, ce prince de la plus haute fortune donna ses ordres pour qu'on distribuât des présents honorifiques à chaque ministre des rois *venus au swayamvara*. Reconnaissant eux-mêmes avec des présents menteurs cet honneur qu'ils avaient reçu de lui, et pareils à de limpides lacs qui recèlent des crocodiles, ceux-ci, cachant leur

dépit sous des marques de joie, firent leurs adieux au roi Vidarbhain et partirent.

L'assemblée des rois commença par assurer le succès de son dessein au moyen d'une alliance; et, se promettant d'épier le moment favorable pour enlever cette femme charmante, ils se mirent en embuscade sur le chemin du jeune époux. Aussitôt que le souverain des Krathakaiçikas eut terminé les noces de sa sœur, il remit dans les mains du Raghouide une dot conforme à son excellence, et, lui ayant donné congé, il reconduisit Adja. Après qu'il eut marché trois jours sur la route avec ce *jeune* prince *déjà* fameux dans les trois mondes, le monarque de Koundina revint sur ses pas, comme la lune, parvenue à la fin de sa conjonction, s'éloigne de l'astre aux rayons chauds.

Les rois conjurés, déjà tous irrités individuellement contre le souverain de Koçala, qui les avait dépouillés de leurs trésors, en supportèrent avec plus de peine que son fils eût obtenu cette perle des femmes. La troupe orgueilleuse de ces héros investit le chemin par lequel Adja emmenait la jeune princesse de Bhaudja : tel, emportant sa Lakshmî sur les informations qu'il avait recueillies de Bali, *Vishnou,* le Dieu aux trois pas, fut arrêté dans sa route par le *Démon,* ennemi d'Indra. L'auguste adolescent confia la garde de son épouse au ministre de son père, accompagné d'un nombre assez fort de guerriers, et reçut lui-même l'armée de ces princes, comme l'Océan reçoit la Gangâ dans ses vagues renflées.

Le fantassin de fondre alors sur le fantassin, le cavalier sur le cavalier, le char sur le char, l'éléphant sur l'éléphant; la bataille *ne* fut *d'abord qu'*une série de combats singuliers entre les guerriers d'armes égales.

Les sons bruyants des instruments de musique empêchaient d'ouïr les voix; aussi personne ne donnait-il à connaître sa race en la proclamant de sa bouche : seulement les archers s'envoyaient dire leur puissant nom l'un à l'autre par des flèches, où il était écrit. La poussière,

que soulevait dans cette bataille le pied des chevaux, que rendait plus épaisse la roue des multitudes de chars, qu'étendait la paume des mains, en s'élevant et s'abattant sur l'oreille des éléphants, offusqua le soleil par le voile qu'elle jeta sur les yeux. Au milieu de cette poussière intense, le char n'était discerné qu'au bruit de ses roues et l'éléphant qu'au son de ses clochettes agitées : le guerrier n'avait pour distinguer ses ennemis que le nom proclamé de leurs maîtres.

Cette nuit de poussière, qui s'étendait çà et là sur le champ de bataille, obstruant la voie des yeux, avait pour son lever d'aurore un fleuve de sang, vomi des blessures que les traits avaient ouvertes dans le corps des hommes, des chevaux et des éléphants. Agitée par le vent, cette poussière, dont le sang avait coupé la racine sur le sol détrempé, semblait comme une fumée, qui a commencé par s'élever d'un feu dont il ne reste plus que des charbons ardents.

Revenus de l'étourdissement causé par un coup *de l'ennemi*, les guerriers, montés sur des chars, gourmandaient leurs cochers et, faisant tourner bride aux chevaux, ils couraient avec colère frapper ceux qui les avaient blessés et dont ils reconnaissaient les drapeaux. Grâce à leur vitesse, les flèches des habiles archers, coupées au milieu du chemin par les flèches des ennemis, n'en touchaient pas moins le but de leur pointe adhérente à la moitié antérieure, *car ce*-reste *de l'arme continuait à voler*.

Dans le choc des éléphants, les têtes de leurs cavaliers, enlevées par les disques au tranchant aigu de rasoir, ne tombaient point aussitôt, prises qu'elles étaient soudain par les cheveux aux serres des vautours. Le guerrier, monté sur un cheval, ayant frappé d'un premier coup son ennemi, qui, penché sur les épaules de son coursier, n'était plus en état de riposter, n'envoyait point un second coup, mais attendait qu'il eût repris ses sens. Les éléphants, effrayés par les épées nues, que le

soldat armé de cottes de mailles faisait tomber, au péril de sa vie, sur leurs grandes défenses, éteignaient le feu jaillissant du choc avec l'eau contenue dans leurs trompes. A voir, et ces têtes enlevées par les flèches, qui jonchaient la terre comme de fruits, et ces casques tombés, qui avaient l'air de riches coupes, et ce fleuve de sang, qui semblait de vin, on aurait dit que le champ de bataille était le cabaret de la mort.

De tel guerrier, à qui l'épée d'un ennemi avait enlevé sa tête, *l'âme* montée soudain sur un char céleste, une nymphe divine assise à son côté gauche, s'*amusait à* voir son tronc danser au milieu du combat *sous la dent des carnassiers*. Là, deux héros, leurs cochers tués, se faisaient le cocher et le maître l'un de l'autre; ensuite, privés de leurs chevaux, ils combattaient avec de grandes massues; enfin, celles-ci brisées dans leurs mains, ils tenaient encore ferme dans la mêlée, n'ayant d'armes que leurs bras. Ici, leurs âmes parties au même instant, deux guerriers qui s'étaient donné la mort d'un coup mutuel, continuaient leur combat dans l'état même d'immortalité pour une Apsara, qu'ils se disputaient l'un à l'autre.

Les deux armées alternativement subissaient une défaite ou gagnaient une victoire inconstante : de même, poussés devant et derrière par les vents, les ondes renflées de la grande mer vont et reviennent tour à tour. Voyant que l'ennemi avait rompu ses troupes, le vigoureux Adja se porta seul contre les armées de ses rivaux; car le foin, d'où le vent a chassé la fumée, ne peut manquer de vomir le feu même.

Monté dans son char, portant son carquois, vêtu de sa cuirasse, tenant son arc, l'air superbe, lui seul il arrêta cette foule de kshatryas, comme, à la fin d'*un Kalpa*, le grand sanglier contient les flots soulevés de la mer. On le voyait sur le champ de bataille approcher sa main droite si charmante vers la bouche de son carquois : une fois tirée jusqu'à l'oreille du héros, la corde de son arc semblait enfanter des flèches pour la mort de ses rivaux. Il

joncha la terre de têtes ennemies, tranchées du cou par ses bhallas. Les sourcils contractés, des rides fortement accusées sur le front, les lèvres colorées d'une vive rougeur et mordues par la colère, leurs bouches semblaient encore toutes pleines de paroles menaçantes.

De tous leurs efforts, avec toutes leurs armes, qui brisent les cuirasses, avec toutes leurs divisions, des éléphants mis en tête, tous ces rois puissants de fondre à l'instant sur lui dans le combat.

Enseveli sous une grêle de flèches ennemies, bientôt on ne put discerner son char qu'à l'extrémité seule de son drapeau : telle, plongée dans les brumes du matin, la première partie du jour n'est sensible que par un faible rayon du soleil. Ce noble adolescent, beau à l'égal du *jeune Dieu* qui est armé de fleurs, le fils du monarque universel, comme pour mettre fin aux agitations d'un songe pénible, employa contre ces rois l'astra gandarvique assoupissant, qu'il avait reçu de Priyanvada.

Soudain l'armée des rois ennemis, domptée par le sommeil, de rester, le corps appuyé sur la hampe des étendards, la visière du casque reposant sur une épaule et la main paralysée dans son action de tirer l'arc. Alors ce héros sans égal, appliquant sa conque à ses lèvres, qui s'étaient imprégnées de parfum sur la bouche de sa bien-aimée, anima du souffle sa trompe; et, dans cette attitude, on aurait dit *aisément* qu'il buvait la gloire, conquise de ses mains et qui avait pris corps dans un breuvage.

Revenus à l'appel de sa conque, dont ils avaient reconnu le son, ses guerriers le virent au milieu des ennemis plongés dans le sommeil, comme la lune son portrait, quand elle brille au milieu des lotus, dont la nuit a fermé les corolles. Il écrivit ces lettres sur les drapeaux des rois avec la pointe des flèches, trempées dans le sang :

AUJOURD'HUI LE FILS DE RAGHOU VOUS A RAVI LA GLOIRE; MAIS, PAR COMPASSION, IL VOUS A LAISSÉ LA VIE.

L'un de ses bras appuyé sur l'extrémité de son arc, sa touffe de cheveux rompue en retirant son casque, le front emperlé par les gouttes de la sueur, il s'approche de sa tremblante épouse et lui dit : « Vois de ce côté, je te le permets, Vidarbhaine, ces rois, qu'un enfant suffirait à désarmer. Voilà donc par quelle sorte de prouesse dans le combat ils prétendent te ravir de mes mains! »

Aussitôt délivrée du trouble qu'y avait répandu la crainte des ennemis, on vit resplendir le visage de la jeune épouse : tel un miroir qui reprend sa clarté naturelle quand on a essuyé la vapeur dont une haleine avait terni la surface. Malgré toute sa joie, vaincue par la pudeur, ce ne fut pas de sa bouche qu'elle répondit à son époux, mais par la voix de ses compagnes : c'est ainsi que la terre, humectée par les gouttes de la pluie nouvelle, en remercie le troupeau des nuages par les cris de ses paons.

Ensuite, quand il eut mis son pied gauche sur la tête de ces rois, le noble prince emmena son auguste épouse, qui, à lui voir les boucles des cheveux souillées avec la poussière des chevaux et du char, semblait une incarnation de sa Fortune sortie victorieuse du combat. Raghou, à qui la nouvelle de ces événements était déjà connue, félicita son fils, qui revenait vainqueur, uni avec une épouse digne de toutes louanges. Maintenant qu'il pouvait déposer sur Adja le fardeau de sa race, il désira entrer dans la voie de quiétude; car les enfants du soleil, une fois que leur fils est mis en état de porter la charge de la famille, ne restent plus dans leur maison *et s'en vont habiter les bois de l'anachorète.*

CHANT VIII

LAMENTATIONS DU ROI ADJA

Le monarque universel remit donc la terre, comme une seconde Indoumatî aux mains de son fils, qui déjà portait avec délices l'anneau fortuné d'un premier hymen. Adja reçut, non par soif de jouissance, mais, dit-il, par obéissance à la volonté de son père, ce diadème qui s'offrait à lui de soi-même, et que les rois s'efforcent de s'approprier souvent par les voies du crime.

La terre, qui avait reçu elle-même la consécration avec lui dans les eaux bénies par Vaçishtha, proclamait en quelque sorte par la pureté de son haleine que ses vœux étaient comblés. La cérémonie du sacre faite par ce gourou, versé dans la connaissance de l'Atharva, rendit le jeune monarque invincible à ses ennemis; car la science dans les saintes écritures et la force dans les armes sont égales, quand elles sont associées, comme l'union du feu avec le vent. Ses peuples croyaient que le nouveau souverain était Raghou lui-même, revenu à la jeunesse : en effet, il n'avait pas obtenu seulement sa fortune, mais encore toutes ses vertus. Deux choses brillaient du plus vif éclat dans leur union avec un autre couple fortuné : c'étaient, par le fils, le riche empire du père, et par la modestie d'Adja, sa jeunesse fraîche éclose. Ce héros aux longs bras jouissait avec ménagement de la terre depuis peu inclinée devant lui, comme l'épouse dont naguère il avait reçu la main : « Qu'elle ne vienne pas trop vite aux regrets! » se disait-il. « J'ai même une place, moi, dans l'estime du monarque! » pensait le dernier des sujets. En effet, il ne dédaignait personne : tel, dans les centaines de fleuves qu'il reçoit, le réceptacle des eaux n'en

méprise aucun. Ni trop sévère, ni trop doux, il préférait un juste milieu, et, comme le vent à l'égard des arbres, il faisait plier les rois sans les déraciner.

Or, quand il vit son fils devenu célèbre au milieu des sujets par sa ressemblance avec lui-même, Raghou cessa d'attacher son cœur aux objets des sens, à des vertus qu'attend une récompense périssable, à celles mêmes dont le prix est le Swarga. Car, à la fin de leur vie, les rois nés dans la race du *grand* Dilîpa font asseoir un fils vertueux sur le trône, et, conduits par la dévotion, ils entrent dans la voie des ascètes, qui n'ont pour habit que l'écorce des arbres. Alors, inclinant sa tête resplendissante avec le diadème aux deux pieds de son père, qui tournait déjà le front vers l'ermitage des bois, le fils de Raghou supplia ce *pieux roi* de vouloir bien ne pas l'abandonner. Celui-ci, tendre père, satisfit à ce désir de son fils, la face baignée de larmes; mais, tel qu'un serpent ne se revêt plus de sa vieille peau, tel Raghou ne reprit jamais la pompe royale dont il s'était dépouillé.

Habitant une maison hors de la ville, il se livra aux pénitences que s'impose le dernier des ordres : là, retirant en soi-même les organes des sens, il était servi, comme si elle eût été sa bru, par la fortune elle-même, qui s'était faite la concubine de son fils. Cette auguste race, dont l'ancien roi s'était retiré dans la voie de quiétude, tandis que le nouveau monarque déployait sa jeune énergie, offrait à la vue une *parfaite* ressemblance avec les cieux, où la lune se cache quand le soleil se montre. Portant les insignes de l'ermite et du roi, le Raghouide et son père semblaient aux yeux des peuples deux portions incarnées de ces deux vertus, qui ont comme attribut, celle-ci, la grandeur impériale; celle-là, l'absorption dans l'essence divine.

Adja, pour atteindre jusqu'à la condition de l'invincible, fit choix de ministres habiles dans la science politique : Raghou s'associa de saints yaugis pour s'élever jusqu'à la région de l'impérissable. Le nouveau monarque prit

le siége de la loi pour juger entre les sujets : d'un autre côté, l'ancien roi se fit un siége pur avec l'herbe kouça pour augmenter dans la solitude la puissance de sa contemplation. L'un courba sous le joug les rois ses voisins par le triomphe d'une force éminente ; l'autre subjugua par la tactique de la méditation les cinq airs vitaux et les cinq organes des sens. Des entreprises, d'où ses ennemis espéraient des fruits, le prince qui portait depuis peu la couronne ne leur fit recueillir que des cendres : l'autre s'occupa de brûler continuellement ses œuvres sur le bûcher qui est fait avec *le bois de* la science. Adja, quand il en eut senti les avantages, mit en jeu les six moyens politiques, dont le premier est de s'attacher les hommes à prix d'argent; mais Raghou, qui regardait avec la même indifférence le tas d'or et la motte de terre, sut dompter même les trois qualités de nature. Constant dans ses actes, le nouveau monarque ne cessa point d'agir qu'il ne vît arrivée l'heure d'en moissonner le fruit ; l'ancien roi, d'une âme ferme, ne se relâcha point de pratiquer la contemplation qu'il ne fût parvenu à voir enfin l'âme universelle. Ainsi occupés, sans fermer l'œil, d'empêcher tout accès à leurs ennemis comme à leurs sens, ces deux êtres vigilants de recueillir un double succès : ici-bas la grandeur, et là-haut la béatitude finale.

Après qu'il eut passé un certain nombre d'années dans l'attente de l'Incréé, Raghou, parvenu à voir tout avec une égale indifférence, atteignit enfin, à la force de sa contemplation, l'âme éternelle qui habite au delà des ténèbres. A la nouvelle que l'âme de son père s'était affranchie du corps, le jeune monarque, aidé par les ascètes, après qu'il eut versé des larmes un long temps, rendit, sans le ministère du feu, quoiqu'il en fût un des *fervents* adorateurs, les devoirs suprêmes à la dépouille paternelle. Versé dans les traités des cérémonies en l'honneur des aïeux, s'il en fit les obsèques, ce fut par amour filial seulement; car ceux qui sortent du corps par cette

voie n'ont pas besoin de mets funéraires, que les fils offrent aux mânes de leurs pères. Il fit annoncer par des hommes instruits dans les meilleures choses qu'il ne fallait pas verser de larmes sur *la mort de* son père, à qui *le ciel* avait ouvert la plus sublime des routes ; et, quand son esprit se fut consolé, il prit un arc muni de sa corde et réduisit le monde à ne reconnaître que sa loi.

En ce temps, on vit Indoumatî et la terre, qui se partageaient cet époux du plus haut courage, enfanter, par jalousie l'une de l'autre, celle-ci une infinité de pierreries, celle-là un fils qui devint un héros. C'est lui que les savants appellent Daçaratha, nom fameux dans les dix points de l'espace ; c'est lui-même qui fut père de *Râmâ*, l'ennemi du monarque aux dix têtes ; et c'est encore lui de qui la splendeur fut égale à celle de l'astre aux mille rayons. Après qu'il se fut acquitté de sa dette avec un tel fils, avec des sacrifices, avec la science des Védas, envers les mânes, envers les dieux, envers les saints anachorètes, le prince fut aussi brillant que le soleil dégagé du cercle des nuages. Sa force lui servait à repousser des malheureux toute appréhension, et son vaste savoir à s'attirer le respect des savants ; car il mettait au service des autres non-seulement ses richesses, mais encore l'excellence de ses qualités.

Un jour, ce roi, si bien partagé en fils, *ce prince*, à l'œil toujours ouvert sur les sujets, se promenait avec la reine dans son bocage au pied de la ville, comme *Indra*, le dominateur des vents, se promène, accompagné de Çatchî, dans ses bosquets du Nandana. Or, Nârada, s'en allant jouer de son luth à la cour de Çiva, qui avait transporté sa résidence au *saint lieu de* Gaukarna, sur le bord de l'Océan méridional, passait alors dans le chemin par où le soleil revient du nord. Le vent impétueux de sa marche enleva, comme s'il eût envié ce parfum, la couronne posée au front de sa vînâ et tressée avec les fleurs du ciel. Outragée par cette insolence du vent, on vit la cithare de l'anachorète verser elle-même des larmes,

auxquelles un essaim d'abeilles, qui suivaient les fleurs célestes, donnait une ressemblance de collyre mêlé avec des pleurs. La couronne immortelle, qui, par la riche abondance du miel et du parfum, surpassait tout ce que la saison des lianes a de plus suave, tomba dans un lieu charmant, sur les boutons de la gorge opulente de l'épouse royale.

Troublée à la vue de cette couronne, qui resta à peine la durée d'un instant fixée à ses deux seins admirablement modelés, la bien-aimée du plus grand des hommes ferma les yeux comme un clair de lune, quand l'obscurité vient soudain lui dérober son astre. Son âme s'échappant du corps, elle tomba et fit tomber même son époux : est-ce que la goutte d'huile répandue n'entraîne pas à terre la flamme d'une lampe avec elle?

Aux cris pitoyables et confus, jetés par les suivants de l'un et l'autre époux, les oiseaux, nichés dans les forêts de lotus, répondirent effrayés, comme s'ils étaient saisis d'une égale douleur. L'éventail et les autres moyens eurent bientôt dissipé l'évanouissement du roi ; mais la reine, elle ne reprit pas, *elle !* l'usage des sens ; car l'emploi du remède ne produit son effet que s'il reste encore de la vie. L'époux, rempli du plus ardent amour, embrassa l'infortunée et l'approcha de son cœur, place accoutumée de cette femme charmante, dont l'état ressemblait par la fuite de son âme à celui d'un luth aux fibres détendues. Portant sur le sein son épouse affaissée aux couleurs effacées par la cessation de la vie, Adja paraissait alors tel que la lune au matin, quand le jour vient troubler ses marques, *où l'on voit dessinée une ébauche* du lièvre. Il perdit même sa fermeté naturelle et gémit en ces mots d'une voix, que ses larmes rendaient balbutiante; car si le fer chauffé s'amollit, que ne dira-t-on pas des âmes?

« Si des fleurs peuvent nous ôter la vie en touchant le corps seulement, dans quelle autre chose le Destin, s'il veut nous frapper, ne trouvera-t-il pas, hélas! une arme assez

puissante? Ou la mort se met à détruire une chose douce par une chose douce, et j'en ai vu naguère un exemple dans un lotus, qui périt, arrosé de neige;—ou, comme le donne à penser la ruine de mon bonheur, c'est contre moi que Brahma lui-même a forgé ce tonnerre *dans une fleur*; car, s'il n'a point renversé l'arbre, n'a-t-il point abattu cette liane, qui était venue s'unir à ses branches? Jamais, quoique je t'aie longtemps offensé, tu ne m'as infligé ton mépris : pourquoi donc à cette heure, où je suis innocent, ne me crois-tu pas digne que tu m'adresses une parole? Je suis un perfide, on ne peut en douter! Je me suis amusé, tu le sais, à feindre que je t'aimais, femme au candide sourire, puisque tu as fui de ce monde vers le ciel, sans me dire un *faible* adieu et pour une absence qui n'aura point de retour! Tout à l'heure, mon âme infortunée avait suivi mon épouse : pourquoi donc mon âme est-elle revenue sans elle? Cette immense douleur est sa faute : *eh bien!* c'est à elle de la supporter! On voit encore sur ton visage quelque rosée de la sueur qu'y fit naître, *il n'y a qu'un instant*, la fatigue de la volupté; et cependant ton âme est déjà descendue au tombeau : honte donc à cette fragilité des mortels! Jamais, de pensée même, je n'ai rien fait qui te fût désagréable, pourquoi m'abandonnes-tu? Je suis l'époux de la terre, mais c'est de nom seulement : tous les désirs que me faisait sentir la nature, n'avaient-ils pas leur plaisir en toi?

« En agitant les touffes de tes cheveux bouclés, entremêlés de fleurs, embellis d'abeilles, ce vent fait croire à mon âme, femme charmante, que tu reviens à la vie. Daigne vite par ton réveil, ma bien-aimée, dissiper le trouble de mon *cœur*, comme l'herbe de l'Himâlaya, par ses clartés dans la nuit, chasse les ténèbres amoncelées au fond des cavernes. Ta bouche, sur laquelle tes cheveux bouclés voltigent au souffle du vent, je m'afflige de la voir ainsi muette de paroles : tel, dans la nuit, un *calice de* lotus endormi, autour duquel ont cessé jusqu'à son

réveil les bourdonnements des abeilles. La nuit revient *après le jour* s'unir avec Lunus, l'amante du flamingo revient *après la nuit* retrouver son amant ailé; ils peuvent supporter ainsi des intervalles de séparation : mais tu me quittes pour une absence infinie, comment n'en serais-je pas au désespoir? Tes membres si doux, qui ne pouvaient souffrir de s'étendre même sur un lit de pousses nouvelles, comment vont-ils maintenant, dis, femme aux cuisses ravissantes, supporter la couche d'un bûcher?

« Ta voix suave s'en est allée dans les kokilas; ta marche nonchalante d'ivresse dans les flamingos, tes yeux mouvants dans les gazelles, les grâces de tes mouvements dans les lianes, qui se balancent au souffle du vent. En vérité, c'est à moi que tu pensais au moment où tes désirs t'appelaient vers le ciel; et cette pensée te fit partager tes qualités entre eux; mais elles ne sont pas capables de soulager mon cœur, que notre séparation a frappé d'un coup mortel. N'est-ce point là ce manguier et ce priyangou, que tu voulais marier? Il est malséant à toi de partir sans que tu aies célébré la cérémonie de leur hymen! La fleur que va produire cet açoka, fécondé *au contact de ton pied*, comment la changerai-je, cette parure destinée à tes cheveux bouclés, en une guirlande offerte à tes mânes! Ta mort, femme charmante, est déplorée même de cet açoka, qui verse des fleurs en guise de larmes, se rappelant qu'il fut touché par ton pied au son gracieux de tes noûpouras; faveur qu'un autre n'eût pas obtenue facilement. Sans avoir fini cette guirlande, que nous nous amusions à tresser ensemble avec les fleurs à demi recueillies des vakoulas, dont le parfum joue celui de ton haleine, pourquoi dors-tu déjà ce *sommeil*, femme au gosier de Kinnara?

« La société de tes amies ne partageait-elle pas tes plaisirs et tes peines? Ton fils, que voici, ne ressemble-t-il pas d'heure en heure davantage à Lunus? Moi, n'avais-je point un seul amour? Et, quoique tout fût ainsi, tu as d'une âme cruelle embrassé une telle résolution! *Le soleil*

de mon bonheur est descendu au couchant, ma volupté s'est évanouie, mes chants ont cessé, la saison n'a plus de fêtes, la cause de mes parures n'existe plus et ma couche est toute vide aujourd'hui. Épouse, *sage* conseillère, amie sympathique, disciple chérie dans l'enseignement des beaux-arts, dis, femme charmante, que ne m'a point ravi en toi la mort, détournant son visage de la compassion? Après que tu as savouré, femme aux yeux enivrants, ces douces liqueurs versées pour toi sur ma bouche, comment pourras-tu boire cette libation d'eau, gâtée par des larmes, qu'on offre aux Mânes de l'autre monde? Séparé de toi, ma prospérité dût-elle même subsister, ce qu'il faut priser maintenant le bonheur d'Adja, le voici : pour moi, que d'autres charmes ne pourront jamais séduire, désormais tous les plaisirs des sens habitent dans la tombe avec toi! »

A ces gémissements, accompagnés de gestes lamentables, sur *la mort de* son épouse, le monarque du Koçala fit répandre aux arbres mêmes des torrents de larmes, qui ruisselaient des branches sous la forme de résine. Alors ses gens retirent avec peine de son sein la femme charmante, qu'ils ornent de ses dernières parures et livrent au feu sur un bûcher d'aloës et de sandal. Dans son désespoir, oubliant qu'il était roi, *eût dit le monde*, il n'a point voulu survivre à sa femme! » Ce fut la crainte de ce blâme, et non l'amour de la vie, qui l'empêcha de jeter son corps dans le bûcher aux côtés de la reine *bien-aimée*.

Après dix jours écoulés, ce roi sage fit célébrer dans ce même bocage sous les murs de sa capitale, avec la plus grande pompe, les cérémonies funèbres en l'honneur de son épouse, dont il ne restait plus que les vertus. Il rentra sans elle dans la ville, et, d'un visage aussi pâle que la face de Lunus après le départ de la nuit, il contempla, sur les joues baignées de larmes des épouses du citadin, comme une dérivation de sa propre douleur.

A la suite de ces choses, le saint anachorète, consacré

pour les sacrifices de son palais, ayant connu par la puissance de l'intuition, au fond de l'ermitage où il s'était retiré, que l'excès du chagrin avait énervé ses facultés, lui envoya des conseils par un disciple. « Quoiqu'il sache la cause de ton désespoir, le solitaire, *dit celui-ci*, retenu par le sacrifice, qu'il n'a pas encore achevé, n'a pu venir lui-même raffermir ta majesté dans son assiette naturelle, lui, de qui l'âme s'est rendue inébranlable. Il a mis en moi sa parole, dont les mots, prince vertueux, sont l'expression d'un léger avis : écoute-le, ô toi, de qui la force d'âme est célèbre, et daigne le déposer en ton cœur. Car le maître voit du regard indéfectible, que lui a donné la science, ces trois choses dans les régions de l'âme incréée : le passé, le présent et l'avenir.

« Jadis Indra, qu'avaient jeté dans l'inquiétude les terribles pénitences auxquelles s'adonnait Trinavindou, envoya chez lui une femme des Dieux, Harini, accoutumée à briser les méditations. Irrité de l'obstacle qui entravait sa contemplation, l'anachorète, de qui la colère faisait déborder les flots de la mort sur les rivages de sa quiétude, maudit la nymphe qui déployait devant lui ses charmantes séductions, et s'écria : « Sois donc une sim-« ple mortelle! »

« Bienheureux, lui répondit-elle, je n'ai *fait qu'obéir au* maître, dont je suis la servante : pardonne-moi cette action malheureuse! » Alors il borna l'exil de la nymphe sur la terre au temps où elle y verrait des fleurs du ciel. Elle naquit dans la race des Krathakaiçikas et longtemps après *ce jour* elle est devenue ton épouse : enfin, ayant eu le bonheur de voir tomber du ciel ce qui devait mettre fin à la malédiction, la mort a brisé sa chaîne. Loin de toi donc cette pensée continuelle de sa mort! Mourir est un malheur commun à tous ceux qui naissent. C'est à la terre qu'il te faut songer; car la terre est la véritable épouse des rois! Au temps de la prospérité, la sagesse de ton cœur s'est manifestée dans ta prudence à fuir le reproche d'être un homme enivré de ses gran-

deurs : aujourd'hui, qu'est arrivée l'heure de l'adversité, fais éclater de nouveau la sagesse de ton âme par ta fermeté. Comment peux-tu espérer d'obtenir avec des larmes une femme que tu n'obtiendrais pas même si elle s'était brûlée veuve sur ton bûcher; car les mortels qui se précipitent vers l'autre monde y vont par des chemins différents, suivant les œuvres. L'âme affranchie de la tristesse, honore ton épouse avec les présents des oblations funèbres aux Mânes : quand elle se prolonge à l'excès, la larme des parents, nous dit-on, est un feu pour le mort. La mort est la condition naturelle des âmes; la vie, disent les sages, est pour elles un état de maladie : si une créature subsiste avec le souffle, ne fût-ce qu'un seul instant, peut-on dire que ce lui soit un avantage? Pour l'homme d'un esprit faible, la mort d'un objet aimé, c'est la flèche qui se plonge au fond du cœur : mais pour l'homme d'une intelligence ferme, c'est le dard qu'on retire de la plaie, car il sait que la mort est la porte de la vie. Puisque le corps et l'âme, suivant les Védas, ont de la répugnance à s'unir, quel chagrin, dis-moi, peut donc inspirer au sage une séparation du monde extérieur? Ne te laisse pas tomber, ô le plus grand des sages, sous l'empire du chagrin, tel qu'un homme du vulgaire! Quelle sera la différence entre les arbres et les montagnes, si ces deux choses tremblent au souffle du vent? »

« C'est vrai! » dit l'infortuné, acceptant la parole de son guide à l'esprit élevé; mais, n'ayant pu trouver où se loger dans son cœur, encombré de chagrins, elle revint, pour ainsi dire, avec l'ermite congédié vers le saint anachorète, qui l'avait envoyée. L'enfance de son fils obligea ce prince doux et véridique à rouler encore le cercle de huit années dans la contemplation des portraits ou des statues de son épouse et dans les charmantes illusions des songes, qui lui rendaient sa femme un instant. Le cœur fendu avec le pieu de la douleur, comme le sol d'un palais avec une pousse du figuier vénéneux, il eût, dans son impatience de se réunir à sa bien-aimée, imputé à la

bonne fortune toute maladie incurable aux médecins, qui serait venue mettre une fin à sa vie.

Ensuite, après qu'il eut consacré, suivant les rites, dans la charge de veiller au salut des peuples son fils, entièrement instruit et portant la cotte de mailles, ce monarque, aspirant à s'affranchir lui-même de cette triste habitation dans un corps assiégé par toutes les infirmités, résolut de se vouer au jeûne absolu jusqu'à l'entière extinction de sa vie. Bientôt, abandonnant son corps sur le rivage, où la Sarayoû commence à mêler son onde avec les eaux de la Gangâ, il parvint à l'honneur d'être compté au nombre des Immortels; et, réuni avec sa femme plus belle encore qu'elle n'était sur la terre, il savoura le bonheur avec elle dans les maisons de plaisir qui ornent l'enceinte du Nandana.

CHANT IX

DESCRIPTION D'UNE CHASSE

Aussitôt qu'il se fut assis immédiatement après son père sur le trône du Koçala supérieur, le héros Daçaratha, de qui la méditation avait déjà vaincu les sens, régna à la tête des rois les plus sages. Accoutumés au sceptre de sa famille, le globe du monde et sa métropole, qu'il gouvernait avec un droit consacré par les rites, s'adonnaient aux vertus de ce monarque, dont la force égalait celle du Dieu qui fend les montagnes. Les savants disent que ce prince infatigable, issu des rois enfants de Manou, réunissait en lui seul un couple divin, Indra et Kouvéra, par son attention à verser dans le temps opportun sur des hommes capables les *fécondes* pluies de ses largesses.

Sous le règne de ce fils d'Adja, qui avait la splendeur

d'un Immortel et qui chérissait la quiétude, la terre abonda en fruits et jamais la maladie ne mit un pied dans son empire : combien moins une victoire gagnée par les ennemis! Passé dans ses mains, le royaume d'une vigueur invincible rayonna de nouveau en toutes les prospérités, dont il avait joui sous Raghou, qui porta ses triomphes jusqu'aux dix bouts de l'espace, et, après lui, sous Adja. Par son égalité d'âme, par ses largesses, qu'il répandait en pluies d'or, par sa force à contenir les méchants, ce puissant monarque imitait Yama, le roi des Yakshas et le souverain des mers, comme il égalait en splendeur le Dieu, dont Arouna conduit le char. Ni le plaisir de la chasse, ni le jeu, ni les douces parures, aussi belles que la lune, ni une bien-aimée à la fraîche jeunesse ne pouvaient arrêter son ardeur à poursuivre la prospérité.

Jamais il ne lui échappait une parole basse, fût-ce dans le vin, ni une fausse dans ses propos de badinage : il était sincère même avec les ennemis et n'adressait que des paroles douces en réponse à des paroles amères. Ce fils de Raghou envoyait la lumière ou les ténèbres à tous les rois du monde; car, s'il était un ami pour ceux qui respectaient sa loi, il avait un cœur de fer vis-à-vis des récalcitrants. N'ayant que son char avec son arc et la corde, il subjugua la terre jusqu'à l'Océan, sa *flottante* ceinture : malgré les *vigoureux* éléphants, malgré les coursiers à l'ardente vitesse, l'armée *des ennemis* ne se rangeait devant lui que pour acclamer sa victoire. Les mers, bruyantes comme les nuages tonnants, se firent les tambours de la gloire pour ce héros d'une fortune égale à celle de Kouvéra et qui, son arc à la main, n'ayant que son char bardé de fer, avait soumis toute la terre. De même qu'Indra jadis avait coupé les ailes aux montagnes avec le tranchant acéré de sa foudre : tel ce prince au visage de lotus frais éclos abattit les ailes de ses ennemis avec son arc tonnant, qui répandait une averse de flèches. Les rois par centaines vinrent toucher le fard des ongles

de ses pieds avec les rayons moins brillants des pierreries qui resplendissaient à leurs diadèmes : tels, prosternés, les Vents adorent les pieds de Çatakratou au courage invincible. Faisant grâce aux épouses des rois, les cheveux défrisés et tenant de jeunes enfants, leurs fils, qui le saluaient à la manière de l'andjali, *révérence*, à laquelle des ministres exerçaient leurs petites mains, il revint des bords de la grande mer à sa capitale, qui n'était pas inférieure à la *divine* Alaka. Parvenu à faire de son trône le centre du globe et ne voyant pas s'élever une autre blanche ombrelle que la sienne, avait-il ouï dire ces mots : « La terre de tel roi n'a pas encore été conquise ! » aussitôt, sans paresse, le monarque d'une splendeur égale à celle de Lunus ou d'Agni *poussait là son char victorieux*.

Ce prince, qui avait conquis les richesses du monde à la force de ses bras et qui, dans les sacrifices, déposait humblement son diadème, fit élever des colonnes de sacrifice toutes d'or, illuminant de leurs vives clartés les rives de la Tamasâ et de la Sarayoû. Portant le bâton *du religieux mendiant* et la peau d'antilope, les flancs ceints avec une guirlande d'herbes kouças, la bouche muette, la corne d'une gazelle embrassée dans sa main, on eût dit Çiva même, incarné au corps de l'Adjide, sanctifié par les sacrifices et brillant, grâce à lui, d'une splendeur sans égale. Soigneux de célébrer les avabhritas, les sens domptés, digne enfin d'être accueilli dans l'assemblée des Immortels, il faisait courber seulement sa tête superbe au roi qui le menaçait d'un orage. Dédaignant ce roi né dans la race de Kakoutstha et l'Être-existant-par-lui-même, son cher époux, quel autre monarque, attentif aux prières des indigents, eût mieux aimé caresser la Déesse qu'on représente un lotus à la main ? Combattant au front de la bataille, quand il se fut uni d'une alliance avec le roi des Dieux, il fit chanter la haute vigueur de son bras aux épouses des Immortels, dont ses flèches avaient dissipé la terreur. Plus d'une

fois, son arc au poing, mais n'ayant que son char, ce héros impétueux, qui marchait devant le Dieu aux coursiers verts, abattit sur le champ de bataille, avec le sang des mauvais Génies, les tourbillons de poussière qui montaient vers l'astre du jour.

De même que les rivières des montagnes se marient avec l'Océan; de même les filles des princes, qui régnaient sur le Magadha, le Koçala et le Kaikaya, instruites à révérer leur époux comme un Dieu, furent données en mariage à ce roi, qui savait planter ses flèches au corps des ennemis. Environné de ces trois bien-aimées, il resplendissait tel que si, habile à secourir ceux qui font la guerre à *ses* ennemis, le Dieu aux coursiers verts était descendu lui-même sur la terre pour dompter les créatures. Ensuite arriva le printemps couronné de fleurs nouvelles, comme s'il voulait rendre hommage au monarque universel, admirable en son courage et qui soutenait un fardeau égal à celui que portent Yama, Kouvéra, la Déité qui règne sur les eaux, et le Dieu qui tient la foudre.. Arouna fit tourner bride au char, quand son maître voulut passer dans la région habitée par Kouvéra; et le soleil, abandonnant le mont Malaya, de nettoyer le front des jours en arrêtant les neiges du matin.

D'abord apparurent les fleurs; ensuite naquirent les nouvelles feuilles; après elles, vinrent le murmure des abeilles et le chant des kokilas: c'est ainsi que le printemps versa l'un après l'autre ses dons, quand il fut descendu vers la contrée où l'ombre des arbres noircit le sol des bois. Avec leurs jeunes boutons, avec leurs pousses nouvelles, qui se balançaient au vent du Malaya, comme s'ils étudiaient les gestes d'une pantomime, les branches du manguier enivraient l'âme de ceux mêmes qui ont mis sous leurs pieds l'amour et la haine. Les oiseaux aquatiques et les abeilles volaient sur le lac butiner les moissons de lotus pleines de miel : ainsi les indigents ont recours aux richesses d'un monarque,

amassées au profit des gens de bien par la science d'un bon gouvernement. Non-seulement la fleur nouvelle, que la saison avait déjà fait naître sur les branches de l'açoka, excitait le cœur à aimer ; mais le frais bourgeon de la jeune pousse entrelacé aux oreilles d'une femme jetait ses amoureux en pleine ivresse. Les barleriès, si renommées pour donner la provision de miel aux abeilles, soulevaient dans leurs rameaux le murmure des essaims et leurs feuilles nouvelles semblaient de récents tilakas, que le printemps avaient peints sur le front des Flores bocagères.

Ses fleurs jeunes écloses faisaient assiéger le vakoulà par de longues files d'abeilles, avides de miel, qu'attirait leur bonne odeur, semblable à celle du rhum, quand on le respire sur la bouche d'une jolie femme. Les essaims d'abeilles suivaient la poussière, que le vent des bocages emportait des styles de la fleur : tel que si l'Amour, son arc à la main, déployait son drapeau, ou comme si c'était du sandal en poudre enlevé de son visage à la Flore de la saison.

Avec leurs nymphées épanouis, avec leurs oiseaux altérés aux ramages d'ivresse amoureuse, les étangs des maisons brillaient tels que des femmes aux yeux embellis par le sourire, aux ceintures lâches, aux clochettes gazouillantes. Les jeunes filles cueillaient, pour la tresser avec les boucles de leurs cheveux, cette fleur suave par l'or de ses pétales, qui, resplendissante à l'égal du feu sur l'autel, était comme la parure d'or que ceint la Flore elle-même des forêts. Distingué par de ravissantes abeilles, tombant sur des rangées de fleurs comme des gouttes de collyre, *l'arbre* tilaka faisait au front des bois l'effet charmant du tilaka *symbolique* au front d'une jolie dame.

Gentille amante de l'arbre, *qu'elle embrasse*, la mallikà nouvelle enivrait l'âme par son brillant sourire, composé de fleurs, éclos sur des lèvres de bourgeons et parfumé de l'odeur *en quelque sorte* du vin. Les robes, dont

le rouge eût fait envie à l'aurore, les épis d'orge remis à leur place autour des oreilles, les chants du kokila ; toutes ces puissances de l'amour ne permettaient plus aux folâtres amants un autre penchant que vers les femmes. Ses pétales couverts de limpides étincelles, et s'offrant d'elle-même à l'hymen des essaims d'abeilles, la perle qui naît sur les branches du tilaka, se montrait d'une beauté égale aux perles d'un réseau fait pour tenir les cheveux rassemblés. D'abord, on entendait sous les ombrages des bois fleuris, embaumés d'une suave odeur, le kokila jeter dans l'air une voix brève, entrecoupée comme les paroles d'une femme défaillante de volupté. Ensuite, la liane des bocages, imitant avec ses fleurs la blancheur aimable des dents, murmurait par le bourdonnement des abeilles un chant délicieux à l'oreille, et ses rameaux agités par le vent semblaient des mains qui battent la cadence. Prenant part aux jeux des nouvelles escarpolettes, la fête de la saison, une épouse dans son envie d'embrasser le cou de son époux laissait, bien qu'adroite, se relâcher la liane de son bras, qui tenait mal saisie la corde où le siége était suspendu. « Mettez de côté l'orgueil! Hélas! c'est assez de guerre! Une fois passé, le bel âge ne revient plus! » Ainsi disait le kokila : aussi les dames s'amusaient-elles à profiter de ces conseils donnés par l'oiseau.

Après qu'il eut savouré à son aise en compagnie de femmes enjouées la fête de la saison, le monarque, semblable à l'Amour et pareil au Printemps riche de miel, s'en alla goûter le plaisir de la chasse. Cet exercice fait acquérir de l'adresse en apprenant à toucher un but qui change de place ; il enseigne à distinguer la crainte et la colère dans les mouvements *des animaux;* il fortifie l'âme en l'accoutumant à surmonter la fatigue : le Kakoutsthide partit donc, approuvé de ses ministres. Vêtu d'un habit capable de résister aux courses dans les bois de la bête fauve, un grand arc suspendu à son cou, ce soleil des hommes couvrit le ciel comme d'un voile par les tourbillons de poussière soulevée sous les pieds de ses

chevaux. Les cheveux ceints avec une branche des bois, son corps défendu par une armure couleur de la feuille des arbres, ses pendeloques vacillantes à chaque bond de son coursier, il jetait une vive lueur dans ces lieux fréquentés des gazelles. Les Divinités des bois, prenant pour corps les lianes enlacées autour des arbres et mettant la vision de leurs yeux dans les essaims des abeilles, admiraient, foulant sa route, ce monarque aux beaux yeux, de qui le gouvernement sage faisait le bonheur du Koçala. Il entra dans le bois, d'où s'étaient éloignés l'incendie et les parias; dans ces lieux, dont s'étaient emparés d'abord les chevaux de chasse et les meutes de chiens; dans cette forêt, qui présentait aux coursiers un terrain solide et qui, renfermant des bassins d'eau, était couverte de volatiles, de gayals et d'antilopes.

Excitant par son bruit la colère des lions, cet homme, le plus grand des hommes, saisit d'une âme intrépide son arc bandé, pareil à l'arme du roi du ciel, *arc invincible*, dont la corde est l'éclair à la couleur d'or bruni.

Bientôt, marchant à la suite d'une fière gazelle au pelage noir, s'offrit à ses regards un troupeau d'antilopes, qui, la bouche pleine de poas, s'avançait, gêné à chaque pas dans ses mouvements par de jeunes faons, insatiables de teter le sein des mères. Atteinte par le roi, monté sur un coursier rapide et la main déjà portée à l'orifice du carquois, où il prenait une flèche, la bande rompit ses rangs et le bois devint tout noir de leurs yeux troublés, comme une onde bleuit sous les multitudes des pétales de ses lotus agités par le vent. A peine l'archer d'une puissance égale à celle de Hari eut-il vu l'épouse du chef qu'il avait choisi pour but se placer de manière à couvrir le corps de son époux, que soudain, la pitié versant par l'amour la douceur dans son âme, il ramena la flèche qu'il avait déjà tirée jusqu'à son oreille.

Voulait-il envoyer son trait sur d'autres gazelles, son poing, qu'il avait conduit à la naissance de l'oreille, s'ouvrait *tout à coup sans frapper;* car leurs yeux trem-

blants à l'excès par l'épouvante rappelaient à son esprit les mouvements agaçants des yeux d'une orgueilleuse amante.

Ici, il suivait à la piste un troupeau de sangliers, sortis du milieu de la vase hors d'un froid marécage ; chemin facile à distinguer par les morceaux de jeunes pousses à demi rongées des moustas et les grands vestiges de leurs pieds humides. Hérissant leurs soies, les sangliers voulaient s'élancer afin de repousser l'*intrépide chasseur*, qui, le haut de son corps un peu incliné en dehors de son cheval, les frappait de ses flèches, car ils ne s'apercevaient pas sur le coup que son dard les avait cloués à l'arbre même où s'appuyait leur croupe. *Là*, déchirant un buffle sauvage au moment où l'animal déchaînait sa fougue contre lui, le trait décoché se plongeait dans la cavité de l'œil, et, traversant *la cervelle*, abattait d'abord sa victime, et tombait ensuite, une goutte de sang n'ayant pas même taché son extrémité empennée.

Le plus souvent, dérobant leur corne avec un dard aigu en fer à cheval, il rendait aux rhinocéros le poids de leurs têtes moins lourd à soutenir : car, *ici-bas*, préposé au maintien de la modestie, s'il ne permettait point au superbe d'élever trop haut son orgueil, du moins n'abrégeait-il pas sa vie ! Opposant un front sans peur aux tigres, qui s'élançaient des cavernes, comme des cimes de pentaphèques tomenteuses que le vent a brisées avec leurs pousses nouvelles, le roi, dans un clin d'œil, grâce à l'adresse de sa main, qu'un art supérieur avait rendue légère, faisait du monstre un carquois, en lui remplissant de flèches toutes les ouvertures de la tête.

Terrible comme un ouragan, le bruit du nerf de son arc jetait le trouble au milieu des broussailles, où se tenaient couchés les lions qu'il vouait à la mort. Ce qu'il poursuivait en cet animal d'une exécration implacable, n'était-ce pas son titre de monarque, sanctionné chez les quadrupèdes par son immense vigueur ?

Après qu'il eut immolé ces bêtes, qui font une guerre

acharnée à la race des éléphants et qui portent *comme* une perle fixée à la pointe de leurs ongles recourbés, il estima qu'il avait suffisamment payé de ses flèches ce qu'il devait aux éléphants pour les services qu'il recevait d'eux à la guerre.

Ailleurs, poussant son cheval autour des bœufs grognants, sur la croupe desquels tombait une pluie de ses bhallas dardés avec adresse, le royal chasseur de s'éloigner, leur donnant la paix, aussitôt qu'il les avait dépouillés, comme les rois, de leur éventail blanc et de leur chasse-mouche. Un paon venait-il à voler près de son coursier, il ne prenait jamais pour but de ses traits le volatile à queue resplendissante; car aussitôt sa pensée revenait vers sa bien-aimée à l'opulente chevelure, toute remplie de fleurs variées et dont le ruban s'échappa *tant de fois* dans les jeux de volupté! Imprégné de rosées fraîches, le vent des bois, qui avait brisé les enveloppes des bourgeons, essuyait en passant le réseau de sueur que ce rude amusement déployait sur le visage du *noble veneur*.

C'est ainsi que la chasse, comme une jolie maîtresse, enchaînait ce monarque, de qui la passion augmentait à mesure qu'il en goûtait le plaisir, et qui, oubliant ses autres affaires, ne songeait plus à l'empire, dont il avait déposé le fardeau sur les épaules de ses ministres.

Un jour, qu'il avait perdu son escorte, le roi passa la nuit à la clarté des grandes herbes, qui éclairaient comme des lampes, sur un lit, qu'il se composa lui-même de fleurs charmantes et de pousses nouvelles. Au matin, le prince, accoutumé *dans son palais* à sortir du sommeil aux sons perçants des patahas, au bruit de la paume des mains frappée sur l'oreille des troupeaux d'éléphants, se réjouit d'entendre *au milieu des bois* les doux compliments de ses bardes chantés par les gazouillements des oiseaux. Il prit quelquefois le chemin des gazelles, et, sans que ses officiers l'eussent aperçu dans la forêt, il arriva sur son cheval, que la fatigue arrosait d'écume,

près de la rivière Tamasâ, où se baignent des ascètes. Là il entendit clairement sortir des eaux un bruit aigu, causé par le remplissement d'une cruche; mais, s'imaginant que c'était le barrit d'un éléphant, il envoya une flèche tomber à l'endroit juste du son. C'était une faute : ce que Daçaratha fit est défendu aux rois; mais la science elle-même ne peut empêcher l'homme que la passion aveugle d'aventurer son pied où n'existe aucune route.

« Hélas! mon père! » s'écria-t-on. L'âme troublée à cette plainte, il en chercha la cause cachée au milieu des bambous et vit percé de sa flèche auprès d'une cruche le fils d'un anâchorète. A cette vue, le regret de replonger pour ainsi dire le dard au cœur du monarque. Descendu de son coursier, le cavalier d'une race illustre demande au jeune homme, le corps affaissé sur la cruche d'eau, quelle est sa famille; et celui-ci de raconter avec des paroles aux syllabes chancelantes qu'il est fils d'un pénitent, mais que son père n'est pas un brahme.

Sollicité par lui, il rapporta, sans retirer la flèche, l'infortuné sous les yeux de ses parents, la vue éteinte *par la vieillesse;* et, leur avouant son action, il dit comment, à son insu, le dard avait rencontré leur fils unique.

Le couple malheureux gémit longtemps : « Que le meurtrier, dit le vieil aveugle, retire la flèche que sa main a plongée dans la poitrine de mon enfant! » Cela fait, le jeune homme exhala son dernier soupir et le solitaire, baignant ses mains avec l'eau de ses yeux, fulmina sur le monarque cette imprécation : « A la fin de sa carrière, ta majesté mourra elle-même, comme moi, du chagrin causé par l'infortune de ton fils! » A ces mots, le roi, qui avait le premier fait à l'autre une blessure, de répondre au solitaire, pareil au serpent, qui mord de sa dent venimeuse le pied dont il a été *rudement* foulé d'abord :

« Ta miséricorde, — car je n'avais pu voir ce visage de ton fils briller dans sa beauté de lotus, — se laisse deviner sous la malédiction même que ta sainteté vient

de lancer contre moi. C'est ainsi que la flamme allumée par le bois féconde, quoiqu'elle le brûle, le sein à défricher de la terre et lui fait produire les germes des semences.

« Après un tel événement, j'étais indigné de pitié : quel service désires-tu de ce coupable, qui n'avait *pas* mérité de toi *autre chose que* la mort ? » A ces mots du monarque, l'anachorète, qui avait résolu de suivre avec sa femme leur fils expiré, demanda qu'on lui apportât du bois avec du feu.

Le roi, que son escorte avait rejoint, accomplit aussitôt la parole de l'ermite et s'en revint, sa constance brisée par son péché. Tel que l'Océan porte le feu sous-marin, qui vomit des flammes au travers de ses flots; tel Daçaratha portait flamboyante cette malédiction qui avait pris pied dans son être et qui devait lui causer la mort.

CHANT X

DESCENTE DE RAMA SUR LA TERRE

Ce prince, qui, semblable au resplendissant Indra, jouissait d'immenses richesses et gouvernait *toute* la terre, vit s'écouler à peu près une myriade d'automnes. Et cependant il n'avait pas encore obtenu ce qui rend libre de la dette envers les ancêtres, cette lumière, qu'on appelle un fils et qui dissipe aussitôt son lever les ténèbres du chagrin. Espérant un fils avec confiance, le monarque attendit longtemps, comme la mer, qui, avant le barattement de ses ondes, n'avait pas encore manifesté la naissance de ses pierreries. Rishyaçringa et les autres saints prêtres, qui désiraient un fils pour ce roi vainqueur de soi-même, commencèrent le sacrifice qui devait lui mériter ce bonheur.

Dans cette conjoncture, les Dieux, que tourmentait le

petit-fils de Poulastya, vinrent implorer Vishnou, comme des voyageurs, que dévore un soleil ardent, se réfugient sous l'ombrage d'un arbre. A peine ceux-ci arrivés au bord de la mer, Adipoûrousha se réveille, car l'empressement de l'accueil est dans une affaire la marque d'un prochain succès. Les habitants des cieux le virent assis sur le corps du serpent, dont il a fait son trône : sa divine personne était illuminée par les diamants qui rayonnaient sur les chaperons du reptile.

Ses pieds étaient jetés dans le giron de Lakshmi, qui avait pour siége un lotus et qui, portant une ceinture de lin relâchée, tenait ouvertes ses mains de frais bourgeons. Il ressemblait par ses yeux aux nélumbos épanouis; il était vêtu d'une robe couleur du soleil à son lever; il était beau à voir, comme un jour d'automne au commencement *de sa carrière*. Il portait au milieu de sa vaste poitrine, où son çrivatsa en était imprégné de lumière, l'essence même des eaux, ce diamant appelé Kâaustoubha, qui servait à Lakshmî de miroir, où elle étudiait ses mines *ineffables*. Ornés de célestes parures, ses bras, qui avaient la fraîcheur du nouveau bourgeon, le révélaient au milieu de la mer comme un second arbre au corail *des bosquets du Nandana*. Ses flèches, qui avaient su faire ôter le fard de la joie sur les lignes des joues aux épouses des Asouras; ses flèches, douées elles-mêmes d'une âme, poussaient à l'envi des acclamations de victoire! Près de lui se tenait d'un air modeste et figurant l'andjali, Garouda, *son aigle*, qui avait déposé là sa haine contre Çaisha et qui portait les cicatrices de la foudre. Comme Bhrigou et les autres saints Maharsis lui demandaient s'il avait joui d'un tranquille sommeil, le Dieu laissa tomber sur eux la faveur de ses yeux purifiants, où la fin du sommeil de contemplation avait répandu la sérénité. Ensuite, prosternés devant celui de qui le bras avait terrassé les ennemis des Souras, les Dieux célèbrent à l'envi cet être, à qui la louange appartient et qui n'est perceptible ni à la parole ni à la pensée :

« Adoration à toi d'abord, le créateur de tout : à toi ensuite, le conservateur de tout : à toi encore, le destructeur *et le transformateur* de tout ! à toi, esprit *ineffable* qui opères avec trois énergies ! Comme la pluie du ciel, qui s'imprègne de toutes les saveurs, quoiqu'elle n'ait qu'un seul goût : ainsi, bien que tu sois immuable, tu habites par tes qualités dans tous les points de l'espace. Infini, tu es le monde fini : il n'est rien dont tu aies besoin, et tout ce que l'on désire vient de toi; invaincu, tu es le victorieux par excellence; invisible, tu es la cause de toutes les choses visibles. Tu es un et néanmoins tu es mêlé à toutes les conditions, parce que tu es leur cause : la multiplicité, enseigne-t-on, est celle du cristal quand il s'est marié aux couleurs. Chacun te possède en son cœur, et tu es éloigné; tu n'as point de concupiscence, et tu mortifies ta chair; tu es miséricordieux, et cependant inaccessible aux passions : on sait que tu es antique, mais sans jamais subir la vieillesse. Tu connais tout et tu es inconnu; tu es la cause de tous les êtres, et tu es l'être-existant-par-soi-même; tu es le maître de tout, et tu n'as point de maître; tu es un, et *tu* fais partie de toutes les formes. On te nomme le Dieu célébré par les sept hymnes; le Dieu qui dort sur l'eau des *sept mers*; celui de qui les *sept* flammes sont la bouche; le Dieu unique soutien des sept mondes.

« Tu es la science qui a pour but les quatre choses désirables; c'est dans toi que réside le temps, composé des quatre âges; tu es le monde divisé en quatre ordres : tout est sorti de tes quatre bouches. C'est toi, que, pour s'affranchir, les yaugis recherchent d'une âme subjuguée par l'exercice, toi qui habites le cœur et qui as pour corps la lumière. Qui est capable de raconter ce qui est de ton essence, ô toi qui n'es pas né et qui prends naissance; toi qui dors à la fois et qui veilles; toi qui, dans ta *sainte* apathie, extermines cependant les ennemis? Tu peux en même temps goûter les plaisirs des cinq organes des sens et pratiquer une austère pénitence; tu

peux en même temps défendre les créatures et les regarder avec indifférence.

« Les chemins que suivent ceux dont le but est de parvenir à la béatitude sont partagés en beaucoup de rameaux; mais ils se réunissent tous en toi, comme les branches de la Gangâ vont toutes aboutir à la mer. Tu es la voie de ces hommes affranchis des passions, qui ont déposé toutes leurs pensées en toi, qui te confient leurs œuvres et qui se dirigent par toi vers cette *félicité* d'où l'on ne rentre plus *dans la roue des révolutions*. La terre et les cieux, qui l'environnent, c'est là, de ta grandeur, ce qui est exposé aux yeux; mais aucune limite ne peut la circonscrire! Quel langage tenir sur toi, absolue perfection, en s'appuyant même sur les raisonnements des plus saintes autorités? Il suffit à l'homme qu'il se souvienne de toi pour que tu le purifies à l'instant : ce fait ne dit-il pas quelle récompense doivent recueillir toutes les autres façons d'être en toi?

« De même que les pierreries l'emportent sur l'Océan et la lumière sur le soleil; de même es-tu par tes actions de beaucoup supérieur à tes louanges. Il n'existe rien à obtenir que tu n'aies obtenu, la seule cause qui te fait opérer tes naissances, c'est ta bienveillance pour le monde. Si la voix se tait, quand elle a célébré ta grandeur, c'est par lassitude ou faiblesse, non qu'elle soit arrivée au nombre fixe de tes qualités. »

C'était dans ce langage, simple énoncé de choses existantes, mais non louange de l'Être assis au plus haut des cieux, que les Dieux cherchaient à gagner la faveur de l'Immortel qui naît d'un regard abaissé vers la terre.

Les Souras, auxquels Vishnou témoigna sa bienveillance en s'enquérant de leur santé, lui dirent que l'océan du Rakshasa débordé sur ses rivages les menaçait d'une entière destruction. Alors, d'une voix qui dominait le bruit de la mer, le bienheureux articula des mots, que répétèrent les cavernes des montagnes situées auprès des bords. Prononcée du lieu de ses bénédictions, la

parole de l'antique barde était *comme la prière* sanctifiée et d'une pureté accomplie. Elle sortit, versée tout entière par la bouche du Seigneur et brillante du vif éclat de ses dents : tel un *éternel* clair de lune illumine la Gangâ, qui, ruisselant de ses pieds, roule sur la voûte des cieux.

« Je sais, *leur dit-il*, que le Rakshasa foule à ses pieds votre puissance et votre majesté, comme le principe d'obscurité infecte chez les hommes la première et la deuxième qualité. De même que le péché, involontairement commis, déchire le cœur d'un homme vertueux; de même, je ne l'ignore pas, ce Démon tourmente les trois mondes. Le Dieu qui tient la foudre n'a pas besoin de me solliciter pour ces choses; car ici mon affaire et la sienne ne font qu'une : tel c'est de lui-même que le vent prend la peine de conduire le char du feu. Cette dixième tête, que le tranchant de son propre glaive épargna sur ses épaules, le Rakshasa vient me l'offrir, tant mieux! comme un but pour mon disque acéré. Si j'ai supporté jusqu'ici l'extrême insolence de ce cruel ennemi, comme le sandal endure celle du serpent, c'est par égard seulement pour la grâce éminente qu'il a reçue de Brahma.

« En effet, ce Démon sollicita le Créateur, à qui ses mortifications avaient plu, de lui accorder l'immortalité contre les coups de tout être divin; mais il n'a point daigné faire quelque attention aux dangers qui pourraient le menacer du côté de l'espèce humaine. Je vais donc naître fils du roi Daçaratha, et mes flèches aiguës feront de la tête du monstre une gerbe de lotus de champs de bataille, propre à *vous* être offerte en oblation. Avant qu'il soit longtemps, vous pourrez de nouveau goûter aux saintes portions que les sacrificateurs vous consacrent suivant les rites, et que ne viendront plus souiller ces Esprits noctivagues, artisans de maléfices. Que les âmes vertueuses, portées dans les routes du vent sur les chars célestes, mais toutes livrées maintenant au soin d'échapper à ce noir Démon, secouent désormais la crainte de

voir *fondre sur elles* son char Poushpaka ! Vous délierez la tresse du veuvage sur la tête des femmes du Swarga enlevées captives; car, enchaîné dans cette malédiction, le Poulastyade ravisseur ne les saisira plus aux cheveux pour les souiller d'une violence ! »

Quand il eut fait pleuvoir l'ambroisie de ces paroles sur les moissons des Immortels, desséchées par les ardeurs intolérables de leur ennemi, le nuage de Krishna (1) disparut. Tels que les arbres suivent le vent par les fleurs, tel Indra et les autres Dieux par groupes vont sur les pas de Vishnou, qui se hâtait vers l'accomplissement de son dessein.

Ensuite, et sur la fin du sacrifice que le monarque des hommes célébrait pour obtenir ce qui était l'objet de son désir, il s'éleva du feu, à la stupéfaction des prêtres, un fantôme, qui tenait au milieu de ses bras une oblation de lait contenu dans un vase d'or. Il semblait accablé de son fardeau, car Adipoûrousha lui-même s'était infusé dans le breuvage. De même que Vishnou avait reçu le *diamant*, essence des eaux, manifesté par l'Océan : de même le monarque reçut-il ce divin breuvage que lui offrait cet esprit céleste.

Ainsi voulut naître de lui cet être en qui les trois mondes avaient pris naissance; éloquent témoignage que les vertus de ce roi n'eussent pas été faciles à trouver dans un autre. Il partagea entre ses trois épouses le germe de Vishnou, voilé sous ce nom d'oblation, comme le soleil partage sa chaleur nouvelle entre le ciel et la terre. Le roi d'en gratifier d'abord sa chère Kâauçalya; ensuite la princesse née dans la race de Kaikaya; puis il exprima le désir qu'elles fissent elles-mêmes à Soumitrâ une part égale à chacune des leurs. Les deux reines, connaissant la pensée du monarque à la grande science,

(1) KRISHNAMAIGHA, *Krishnæ nubes* : le mot *krishna* veut aussi dire *noir*. Il y a donc ici un jeu de mots et une allusion à la célèbre incarnation de Vishnou en Krishna.

donnèrent chacune un tiers de sa part à Soumitrâ; et la potion fut ainsi divisée en trois parts égales.

Celle-ci était vouée d'une même affection aux deux reines, ses compagnes, comme une abeille ne préfère pas l'un à l'autre deux filets du mada ruisselant sur les tempes d'un éléphant. Elles portèrent donc en elles-mêmes, pour le salut des créatures, les embryons formés des portions du grand Dieu partagé : ainsi les tiges du soleil, qu'on appelle ses rayons, portent les fœtus aqueux des nuages.

Après qu'elles eurent conçu dans le même temps; la pâleur affaiblit un peu l'éclat dont elles brillaient : tels sont les germes d'une féconde moisson, quand ils tiennent cachés encore les commencements du fruit. Elles se virent elles-mêmes dans leurs songes gardées par des nains, le corps tout armé de massues, de tchakras, d'arcs, d'épées et de conques. Elles rêvaient qu'elles étaient portées sur les ailes de Garouda, entraînant les nuages par l'impétuosité de son vol et déployant au milieu des cieux les réseaux lumineux de ses ailes d'or; qu'elles recevaient les hommages de Lakshmi, tenant à la main son lotus en guise d'éventail, et portant suspendu au milieu de sa gorge le riche dépôt du Kâaustoubha; qu'au sortir des ablutions dans le Gange du ciel, les sept Rishis-brahmes leur faisaient une cour, exaltant le nom du Brahma suprême. Quand il eut ouï ses femmes lui raconter de tels songes, le roi charmé s'estima plus haut par sa dignité que l'auteur même du monde.

Tel que la lune habite à la fois plusieurs bassins d'eau limpide où se réfléchit son image; ainsi le Dieu un, s'étant partagé *multiplement*, habitait en même temps le sein des trois nobles femmes. Aussitôt que fut arrivé le jour de l'accouchement, la principale et vertueuse épouse du roi mit au monde un fils de qui la splendeur dissipait les ténèbres, comme l'herbe imprégnée de lumière chasse les ombres de la nuit.

Engagé par les formes suaves de cet enfant, son père

voulut qu'il fût appelé Râma d'un nom qui présageait la félicité du monde. La lumière des lampes qui éclairaient le gynécée fut, pour ainsi dire, effacée par ce flambeau d'une splendeur incomparable, allumé dans la race des Raghouides. Sa mère, le ventre affaissé, brillait de son *petit* Râma, couché dans son lit, comme la Gangâ diminuée par l'automne et couvrant ses bancs de sable sous des corbeilles de lotus. De Kékéyî il naquit un fils appelé Bharata, prince d'une nature excellente, qui fut l'ornement de sa mère : telle la courtoisie rehausse la fortune. Soumitrâ donna le jour à deux jumeaux, Lakshmana et Çatroughna : de même la science bien dirigée enfante la prudence et la modestie. Tout le monde fut alors sans péché, tout le monde fit alors éclater ses vertus : il semblait que le ciel eût suivi le plus grand des hommes descendu sur la terre.

A la naissance de ce Dieu en quatre formes, les plages, dont Râvana tenait les rois dans la crainte, furent alors comme rafraîchies par des vents au souffle sans poussière. Tourmentés jusque-là par les Rakshasas, le feu, en se dégageant de la fumée, le soleil, en revenant à la sérénité, semblaient dire que leurs chagrins étaient dissipés. Dans ce moment la Fortune des Rakshasas arrosa la terre avec les gouttes de ses larmes sous les apparences de perles tombées des tiares du monarque aux dix têtes. Les instruments de musique, par lesquels cet heureux père devait proclamer la naissance de ses fils, reçurent des cieux le premier signal donné par les tambours des Dieux. Une pluie de fleurs, tombée de l'arbre du ciel sur la cime de son palais, fut la première de ces guirlandes que la coutume suspend aux portes des maisons en réjouissance d'un événement heureux. Ces royaux enfants, consacrés avec les cérémonies d'usage et tetant le sein d'une nourrice, grandirent avec le bonheur du père; bonheur qui n'était pour ainsi dire que leur frère aîné. De même que la splendeur innée des feux est augmentée par l'infusion du beurre clarifié; ainsi, leur modestie na-

turelle s'accrut par les soins d'une bonne éducation. Sans être jamais l'un pour l'autre un obstacle, ils jetaient ensemble une vive lumière sur la race immaculée de Raghou, comme les quatre saisons éclairent à la fois les jardins fortunés des Dieux.

Mais, quoique liés par un sentiment égal de fraternité, une amitié *plus étroite* les séparait en deux couples, unissant Çatroughna à Bharata autant que Lakshmana était uni à Râma. L'unité, qui présidait à chacun de ces deux couples, ne fut jamais rompue : il en était d'eux comme du vent et du feu, comme de la lune et de l'Océan. La splendeur et l'affabilité de ces *jeunes* princes enlevaient les âmes de leurs sujets : tels, au terme d'un été, les jours voilés de sombres nuages. La géniture du grand monarque, divisée en ces quatre personnes, resplendissait, comme si le juste, l'utile, l'amour et le salut fussent venus du ciel ici-bas s'incarner dans quatre corps. Tendres fils, leurs vertus faisaient la joie de leur père : ainsi les quatre Océans réjouissent de leurs pierreries le souverain des quatre plages du monde. De même que l'éléphant du ciel avec ses quatre défenses, qui brisent le tranchant des épées dans la main des Asouras; de même que la science politique avec ses quatre moyens, dont la réussite des affaires vient toujours démontrer la convenance; de même que Vishnou avec ses quatre bras longs d'un youga : ainsi brillait le monarque des rois de la terre avec ces quatre portions de lui-même

CHANT XI

RAMA LE DJAMADAGNIDE VAINCU PAR RAMA LE DAÇARATHIDE

Un jour Vicvamitra, dont les Démons empêchaient le sacrifice, vint chez le monarque de la terre et lui demanda pour les chasser le jeune Râma, qui portait encore

les cheveux taillés à la manière de l'enfant kshatrya; mais, dans les héros, on ne regarde point à l'âge. Le roi donc lui permit d'emmener avec Lakshmana ce fils obtenu *des cieux* avec peine, aux côtés duquel marchait déjà une renommée *prématurément* acquise; car un fils de Raghou ne repousse jamais la requête des suppliants, vinssent-ils lui demander sa vie!

Le prince commandait encore de parer les rues de la ville pour la sortie de ses deux fils, que des nuages, amis des vents, avaient déjà rempli son ordre, en versant une pluie qui, au lieu d'eau, était de fleurs. Empressés d'obéir à sa parole, les jeunes guerriers se précipitent aux pieds de leur père; et les larmes du monarque tombent goutte à goutte sur les enfants inclinés, près de s'en aller dans un pays étranger. Le saint anachorète voulait emmener Râma, accompagné de Lakshmana seulement: aussi le roi donna-t-il aux héroïques adolescents, non pas une armée, mais sa bénédiction, qui d'ailleurs était suffisante pour assurer leur défense.

Ces jeunes archers, leurs touffes de cheveux quelque peu mouillées par l'onde née dans les yeux de leur père, suivent le solitaire au milieu des arcs de triomphe que les citadins leur élèvent en des yeux *tout grands ouverts*. Après qu'ils ont touché les pieds de leurs mères et des épouses du roi, ils entrent dans le chemin du resplendissant anachorète, où ils brillent comme *les deux constellations* Madhou et Mâdhavat, parvenues suivant leur désir à marcher dans la route du soleil. Bien qu'elle se balançât à la manière de l'enfance, la marche de ces jeunes princes aux bras aussi mobiles que l'onde n'en resplendissait pas moins comme, aux jours où viennent les nuages, deux rivières dont les noms sont l'expression de leurs mouvements.

Grâce à deux charmes, la Force et la Sur-Force, que leur avait enseignés l'anachorète, chemin faisant, ils n'étaient aucunement fatigués, comme s'ils eussent marché côte à côte de leur mère sur le pavé de pierreries, où

leurs pieds étaient accoutumés. Habitués à voyager sur des chars, le Raghouide et son frère ne faisaient pas ce voyage à pied, mais encore assis dans un char, ce leur semblait-il : tant ils étaient amusés par les histoires des vieux âges, que racontait le saint ami de leur père, familier avec la connaissance des siècles écoulés. Ils trouvaient des serviteurs empressés dans les lacs par la saveur des eaux, dans les oiseaux par des gazouillements suaves à l'oreille, dans les vents par la poussière embaumée des fleurs, dans les nuages par des ombres délicieuses. Les eaux brillantes de lotus, les arbres, dont les ombres dissipent la fatigue, causaient moins de plaisir aux pénitents des bois que la vue charmante de ces deux enfants.

Image du Dieu, que brûla un regard de Çiva, mais image de l'Amour par ses formes suaves, non par ses actes, le Daçarathide entra, son arc à la main, dans la forêt de pénitence. Arrivés dans cette route infestée par la fille de Soukétou sous le poids d'une malédiction, que leur fit connaître le Kouçikide, chacun d'eux appuie sur la terre, comme en se jouant, l'extrémité entaillée de son arc et le munit de la corde. Au son des nerfs vibrants apparut alors, tel qu'un nuage sombre, épais, couleur de la nuit profonde, Tâdaka, portant à ses oreilles deux crânes d'hommes en pendeloques. Vêtue de haillons empruntés aux morts, ceinte d'entrailles humaines, qui pendaient au bas de sa croupe, secouant les arbres de la route dans sa vitesse impétueuse, elle fondit sur l'aîné des Raghouides avec un bruit épouvantable, comme un ouragan qui s'est élevé d'un cimetière. A la vue de cette furie, qui tenait dressé en l'air un de ses grands avant-bras, l'enfant héroïque fit partir une flèche et sa pitié avec elle pour la mort d'une femme. Le trou, que le *dard empenné* de Râma ouvrit dans la poitrine de Tâdaka, impénétrable comme le roc, devint la porte même par où se rua la mort des Rakshasas, qui jusqu'alors était restée en dehors de ces lieux.

La furie tomba, le cœur percé du trait; et sa chute ne fit pas trembler seulement le sol de sa forêt, mais elle ébranla même la fortune de Râvana, solidement assise sur la défaite des trois mondes. Blessé dans le sein par la flèche de Râma, invincible comme un trait de l'Amour, le Démon noctivague, arrosé d'un sang fétide en guise de sandal à l'odeur suave, partit aussitôt pour l'empire du monarque des âmes.

Charmé de cet exploit, l'anachorète donne au meurtrier de Tâdaka le trait avec le mantra exterminateur des Rakshasas : ainsi, le Souryakânta, ce diamant *ami du soleil*, reçut de l'astre père du jour une splendeur qui peut incendier le bois.

Ensuite de ces choses, il arriva au lieu purifiant, où fut l'ermitage de l'ineffable Nain, dont l'anachorète, *son guide*, lui raconta les aventures; et le cœur de Râma se gonfla de fierté, quoiqu'il n'eût pas gardé le souvenir de ses actions dans une vie précédente. L'ermite enfin toucha le seuil du bois, théâtre de ses pénitences, où la troupe de ses disciples lui avait préparé un accueil de fête; où les antilopes, levant la tête, se tenaient, les yeux fixés sur lui; où les arbres mêmes joignaient leurs jeunes rameaux en guise de mains unies pour saluer.

Là, armés de flèches, après qu'il eut célébré les cérémonies préparatoires, les deux héros Daçarathides se disposent à protéger contre les obstacles le sacrifice du solitaire : tels, armés de rayons, le soleil et la lune, se levant tour à tour, défendent le monde contre les obscures ténèbres. Bientôt, voyant leur autel souillé par des gouttes de sang, larges comme les fleurs du bandhoudjiva, la peur saisit les sacrificateurs, qui désertent l'œuvre sainte et laissent tomber les cuillers en bois de vikankata. Soudain, levant la tête et prenant une flèche à la bouche de son carquois, le frère aîné de Lakshmana vit dans les airs toute l'armée des Rakshasas, dont les vautours agitaient les enseignes par le vent de leurs ailes. Aussitôt il choisit pour le but de ses dards les deux chefs de l'armée en-

nemie des sacrifices, et non pas d'autres : en effet, est-ce que Garouda, capable de surmonter les grands boas par sa vigueur, s'en va chercher une lutte avec des amphisbènes? Versé dans la science des astras, il encoche à son arc le trait consacré à la divinité du Vent ; et cette arme d'une vitesse épouvantable frappa le fils de Tâdaka, qu'il abattit comme une feuille morte, quoique son poids fût celui d'une montagne.

Un autre démon, nommé Soubâhou, se glissait *insaisissable* çà et là par la vertu de sa magie; l'adroit archer le coupa en morceaux avec des flèches au tranchant de rasoir, et jeta les tronçons hors de l'ermitage pour le festin des oiseaux.

Quand les brahmes officiants eurent complimenté les jeunes guerriers de cette valeur, qui avait repoussé d'eux les obstacles du sacrifice, ils accomplirent suivant l'ordre toutes les cérémonies du chef de race à la voix enchaînée par la dévotion. Purifié dans le bain de l'avabhritha, le saint ermite donna sa bénédiction aux deux frères; et, tandis que l'empressement de leur tête à s'incliner devant lui agitait leurs cheveux taillés en ailes de corbeaux, il mit sur eux sa main, dont la paume était enveloppée de poas cynosuroïdes. Or le roi de Mithila, ayant mis fin aux préparatifs d'un sacrifice, invita le sage anachorète *à venir en célébrer la cérémonie ;* et celui-ci, allant à Mithila, y conduisit les deux Raghouides, attirés par la curiosité d'y voir l'arc fameux dont ils avaient ouï parler.

Le soir venu et sa route finie pour ce jour, la caravane fit halte sous les arbres fortunés de cet ermitage, où l'épouse d'un solitaire aux longues pénitences devint un instant la femme du roi des Dieux. Métamorphosée en rocher, si alors elle put de nouveau revêtir ses jolies formes, ne fut-ce pas une faveur, qu'elle dut sans doute à la poussière des pieds de Râma, qui la purgea de son péché?

A la nouvelle que l'ermite approchait, escorté de ces

deux Raghouides, Djanaka, le roi des peuples, se porta respectueusement à sa rencontre, comme s'il recevait le Devoir incarné, accompagné de l'Utile et de l'Amour. Les habitants de la métropole du Vidéha, qui dévoraient du regard ces deux frères, comme s'ils étaient les deux étoiles de l'astérisme Pounarvasou descendues *avec la forme humaine* du ciel sur la terre, *en eurent les yeux éblouis au point* de penser en eux-mêmes que leurs cils étaient tombés des paupières.

Quand la cérémonie du sacrifice, enrichi d'une victime liée au poteau, fut arrivée à sa fin, l'honneur de la race des Kouçikides, habile à discerner ce qui était opportun, dit au roi de Mithila : « Râma est curieux de voir ton arc. » Le prince alors, considérant *d'une part* les membres si délicatement gracieux de cet enfant né dans une illustre famille, et songeant de l'autre combien son arc était difficile à courber, eut regret de la condition qu'il avait mise pour la main de sa fille. « Excellence, dit-il, une chose impossible même aux grands éléphants des plus fortes races, je ne puis la proposer ici aux efforts d'un jeune faon, dont la tentative nécessairement échouera. En effet, mon père, cet arc a fait rougir une foule de rois, vigoureux archers, qui, secouant leurs bras, dont la corde avait déchiré la dure peau, sont partis, en disant : « A un autre l'honneur! »

Le saint ermite lui répondit : « Qu'on voie ce qu'il est d'après sa force! c'est assez de paroles! Sa vigueur va se révéler dans l'arc de ta majesté, comme celle du tonnerre en frappant une montagne! » A des paroles aussi justes, le Mithilain crut à la vigueur du Raghouide, quoiqu'il portât les cheveux à la manière des enfants kshatryas : ainsi, croit-on, la puissance de brûler, qui est le propre du feu, se trouve même dans un luciole. Le roi donc ordonne à ses domestiques par compagnies de voiturer ici l'arc gigantesque : de même l'Immortel aux mille yeux commande aux nuages d'apporter au monde son arc resplendissant.

A peine eut-il vu cette arme semblable au monarque endormi des serpents, Râma d'empoigner l'arc épouvantable, avec lequel Çiva jadis envoya son trait à la poursuite de la gazelle qui s'enfuyait du sacrifice. En présence de l'assemblée qui le regardait avec des yeux immobiles d'étonnement, il tendit la corde et, sans plus d'efforts qu'il n'en faut à Kâma pour bander son joli petit arc de fleurs, il banda cette arme, quoiqu'elle eût toute la force d'une montagne. L'arc se rompit même par l'excès de tension avec un bruit effrayant de tonnerre, qui vint frapper le Djamadagnide à la colère implacable et lui cria pour ainsi dire : « Le kshatrya s'est relevé! »

Reconnaissant que cette vigueur déployée sur l'arc de Çiva méritait bien le prix de la force, le roi Mithilain annonce au jeune Raghouide qu'il possède une fille, de qui la naissance est un prodige et qui est belle comme Lakshmî. Aussitôt, fidèle à sa promesse, en la présence du resplendissant ascète et comme s'il avait en lui Agni même pour témoin, le monarque fiance au noble adolescent sa fille d'une naissance merveilleuse. Le prince à l'éclatante splendeur envoya son archibrahme en grand honneur auprès de lui porter ces paroles au souverain de Koçala : « Accepte ma fille pour épouse de ton fils et que, *par ce mariage*, la race de Némi devienne ta servante! » Précisément à l'instant même où arriva le brahme, chargé de cet heureux message, Daçaratha cherchait une brû égale à son fils; car les désirs des hommes vertueux participent de cette qualité propre à l'arbre Kalpa : le fruit à peine noué parvient aussitôt à la maturité.

Dès qu'il eut ouï ces paroles que l'ambassadeur, né dans la plus haute des castes, lui transmit avec les formes employées du respect, le monarque ami d'Indra, le roi vainqueur des sens partit, accompagné d'une armée dont la poussière dérobait les rayons du soleil.

S'étant abouchés ensemble suivant l'étiquette observée, les deux rois, tels qu'Indra et Varouna, firent célébrer avec une pompe digne de leur puissance les céré-

monies du mariage des jeunes princes et des belles altesses. Le rejeton de Raghou épousa la divine princesse ; Lakshmana fut marié avec Ourmilà, sa cadette; et leurs frères puînés, à l'éminente vigueur avec les deux filles à la taille charmante de Kouçadhwadja. Devenus les maris de ces jeunes épouses, les trois fils unis au quatrième resplendirent comme les quatre oupâyas incarnés du monarque, leur père, toujours accompagné du succès. Après qu'il eut marié ses quatre fils, le sage Daçaratha, joyeux de ce quadruple hymen, revint à sa capitale, et le roi de Mithila, qui l'avait accompagné trois nuits dans son voyage, prit enfin congé de lui.

Un jour, chemin faisant, les vents, devenus contraires et secouant les arbres comme des étendards, fatiguaient son armée, tels que débordé le courant des fleuves tourmente les champs inondés. Aussitôt après, on vit se dessiner autour du soleil un cercle de halo épouvantable : ainsi le corps du serpent, tué par Garouda, se replie *en expirant* autour de son diamant tombé. Les chacals accouraient dans la région où se couche l'astre du jour, et, glapissant avec des cris épouvantables, ils semblaient appeler Râma le Djamadagnide, accoutumé à faire des libations aux Mânes avec le sang des kshatryas. Ayant vu le souffle du vent et les autres choses passer *du favorable* au sinistre, Daçaratha, versé dans les affaires et voulant détourner ce présage, consulta son directeur spirituel : « L'issue n'a rien de funeste ; » *répondit celui-ci ;* et le monarque de la terre bannit ses alarmes.

Soudain apparut une montagne de lumière qui s'éleva en face de l'armée... Enfin les guerriers, s'étant essuyé les yeux, en vinrent à distinguer là des formes humaines. Cet homme portait le cordon brahmique, symbole de sa branche paternelle, avec un arc puissant, marque de sa ligne maternelle : on eût dit l'astre aux rayons chauds marié avec l'astre aux rayons froids, ou l'arbre sandal embrassé d'un serpent. C'était celui qui, obéissant à la voix d'un père, l'âme endurcie par la colère et brisant les

bornes du juste, avait coupé la tête de sa tremblante mère et vaincu ensuite la terre après qu'il eut d'abord vaincu la pitié.

Un rosaire de vingt et un grains, suspendu en girandole à son oreille droite, jetait sur lui sa vive lumière : il semblait porter en cela un calcul de rappel arrêté d'avance pour vingt et une morts qu'il se proposait de frapper sur des kshatryas. Le prince, de qui les fils n'étaient encore que des adolescents, tomba dans le désespoir quand il vint à comparer sa faiblesse avec la force du Bhrigouide, qui, dans sa fureur allumée par la mort de son père, avait juré d'exterminer la race des kshatryas. Ce nom de Râma, que portaient également son fils et son implacable ennemi, lui était en même temps aimable et odieux, comme le mot *ratnadjâta*, qui est à la fois le nom d'un collier de perle et d'un serpent.

Sans regarder même le roi, qui s'écriait : « Un arghya! vite un arghya! » le Djamadagnide tourna du côté où était le frère aîné de Bharatha ses yeux aux regards pleins de fureur, où brûlait tout le feu de sa colère pour l'incendie des kshatryas. Le Raghouide avec une âme sans peur de s'avancer à la tête des siens; mais l'autre, qui tenait son arc empoigné et, brûlant de combattre, faisait déjà couler une flèche dans l'intervalle de ses doigts, lui jeta ces paroles :

« Je haïssais les fils du kshatrya à cause de l'injure qu'ils m'ont faite; néanmoins leur sang que j'ai versé tant de fois avait enfin assoupi ma colère; elle s'est réveillée au bruit de ta vigueur, comme le coup de bâton réveille un serpent qui dort. Tu as rompu l'arc du roi Mithilain que d'autres monarques avant toi n'avaient pu même bander : à ce bruit, j'ai pensé que ta main avait brisé la gloire de ma force. Autrefois, quand il était prononcé dans le monde, c'était moi seul que désignait ce nom de Râma : aujourd'hui que l'état des choses est renversé et que tu aspires à t'élever, ce nom ne m'apporte plus que de la confusion. Il est deux ennemis que

j'estime également coupables envers moi, armé d'une flèche dont la pointe ne s'émousserait pas même contre les flancs d'une montagne : Haihaya qui déroba le veau de la vache, et toi qui tâches de m'enlever ma gloire. Quoiqu'elle ait donné la mort à tant de kshatryas, je n'ai plus aucun plaisir en ma force, parce qu'elle ne t'a pas encore vaincu : la seule grandeur qui mérite qu'on la prise, n'est-ce pas celle du feu? car il peut brûler au sein même de la mer comme dans une meule d'herbes sèches.

« Si tu as rompu l'arc de Çiva, sache-le, c'est parce que la vigueur de Vishnou lui avait enlevé sa force : ne suffit-il pas d'un vent léger pour jeter bas un arbre du rivage quand le courant du fleuve a fouillé sous les racines? Prends cet arc à moi, bande-le avec sa corde et tire avec elle une flèche! Que ce soit là notre seul combat : je me déclare vaincu si la vigueur de ton bras en est capable. Mais si la force manque à tes doigts rendus calleux sous la réaction du nerf, alors, menacé par le tranchant de ma hache au brillant éclat, en vain demanderas-tu grâce, les mains jointes : qu'on lui ôte la vie! »

Quand le Bhrigouide, épouvantable à voir, eut achevé de parler, le Raghouide, ses lèvres émues d'un sourire, alla, *sans mot dire*, empoigner l'arc : n'était-ce pas une digne réponse? Dès qu'il eut à sa main cette arme, qui fut la sienne dans une naissance précédente, il parut aux yeux d'une beauté incomparable : ainsi, fût-il nu, le nuage nouveau a des charmes, combien plus si l'arc du roi des Dieux lui fait une parure! Le vigoureux adolescent de lever cet arc, dont il appuya l'une des extrémités sur la terre : *à ce début*, l'ennemi des rois perdit son éclat, comme un feu dont il ne reste plus que la fumée. L'armée contemplait ces deux rivaux qui se tenaient affrontés, l'un augmenté de splendeur, l'autre affaibli dans la sienne : tels, à la fin du jour, le soleil et la lune dans une pléoménie. Regardant, et le Bhrigouide qui sentait sa vigueur défaillir en lui-même, et son trait encoché qui

n'était jamais vain, le Raghouide, sa compassion réveillant sa douceur, lui dit, semblable au Dieu de la guerre : « Je pense : « C'est un brahme! » et ce mot empêche que je ne combatte sans miséricorde, bien que tu m'aies attaqué. Que veux-tu que je détruise? Dis! Est-ce ton chemin vers l'Être absolu? ou seulement ta route au Swarga que tu as gagné par tes sacrifices? »

« Ne sais-je pas en vérité, lui répondit le saint anachorète, que tu es l'antique Pourousha? Car, si j'ai soulevé ta colère, c'était pour satisfaire *mon* désir de contempler cette force de Vishnou que tu portes encore descendu même sur la terre. Ce revirement de la victoire, après que j'ai réduit en cendres les ennemis de mon père et que j'ai fait de la terre avec l'Océan une offrande à ses mânes, est une chose dont je puis encore me glorifier, puisque cette défaite m'est infligée par toi, l'*Être* assis au plus haut des cieux! Épargne, ô le plus grand des sages, épargne cette voie, mon désir, vers le bain suprême de la pureté absolue : détruis, *si tu veux*, ma route au Swarga; j'en souffrirai moins, car je désire peu les voluptés. »

« Soit! » repartit le Raghouide; et, tournant sa face vers l'orient, il envoya sa flèche. Elle resta comme un obstacle insurmontable, qui ferma l'accès du paradis au Bhrigouide, malgré toutes ses bonnes œuvres. Le *jeune prince* toucha les pieds de cet homme riche en pénitences : « Pardonne-moi! » lui dit-il. Car les forts, une fois qu'ils ont vaincu les ennemis par la force, ne peuvent que trouver de la gloire à s'humilier.

L'anachorète dit alors : « Maintenant que j'ai secoué la qualité de passion, inhérente à la naissance de ma mère, et que je suis parvenu à m'asseoir dans cette quiétude, héritage du sang paternel, le châtiment que tu m'as infligé devient une faveur dont le fruit n'est point à dédaigner. Adieu! je m'en retourne; puisses-tu ne trouver aucun obstacle dans ta mission pour le bien des Immortels! »

Quand il eut parlé ainsi aux deux frères, Râma et Lakîsmana, le saint anachorète disparut.

Râma vainqueur fut embrassé par son père, qui s'imaginait dans sa tendresse le recevoir naissant une seconde fois : après un moment d'inquiétude pour lui, il savourait maintenant la joie *de sa délivrance :* tel un arbre qui a traversé l'incendie spontané d'un bois aride et qui sent tomber la pluie. A la suite de quelques nuits passées dans sa route, au milieu de laquelle on avait disposé pour lui de charmantes habitations, le monarque, semblable à Çiva, fit sa rentrée dans la ville d'Ayôdhyâ, dont les yeux des femmes curieuses de voir la princesse de Mithila changeaient, *pour ainsi dire*, les fenêtres en des buissons de lotus.

CHANT XII

MORT DE RAVANA

Arrivé à la fin de sa carrière, après qu'il eut goûté à tous les plaisirs des sens, il vit s'approcher le moment où il aurait cessé de vivre : telle expire au matin la clarté d'une lampe. La vieillesse, sous les apparences de ses cheveux blancs, se glissa vers le bout de son oreille et lui souffla ces mots, comme par la crainte de Kêkéyî : « Remets ton diadème à Râma ! » Celui-ci était cher aux habitants de la cité; aussi la nouvelle de sa prochaine élévation apporta la joie à chacun d'eux en particulier, comme *l'ouverture* d'un canal réjouit tous les arbres d'un jardin public.

Mais, cruelle en sa résolution, Kêkéyî infecta les apprêts du sacre avec des larmes brûlantes de chagrin, qu'elle fit répandre aux yeux du monarque. Dans le temps que son époux cherchait à calmer sa colère, elle réclama deux

grâces dont elle avait reçu la promesse de lui : telle, si la terre vomissait deux serpents de ses cavernes au moment qu'Indra l'arrose de sa pluie. Par l'une, elle envoyait en exil Râma pendant quatorze années ; par l'autre, elle donnait à son fils ce diadème, dont le seul fruit devait être son veuvage.

Râma, qui tout à l'heure avait reçu avec des larmes *l'empire de* la terre que lui donnait son père, accepta, le moment d'après, cet ordre avec joie : « Va-t'en au milieu des bois ! » Les citadins virent avec étonnement que son visage n'avait pas changé de couleur, soit qu'il revêtît l'habit de soie des souverains ou qu'il portât le vêtement d'écorce des anachorètes. Râma, sans chercher à détourner son père de la vérité, s'en alla donc, accompagné de son épouse et de son frère, dans la forêt Dandaka, en même temps qu'il entra dans le cœur de tout homme vertueux. Accablé par cette cruelle séparation, le roi se souvint alors de la malédiction que lui avait jadis attirée son action imprudente, et pensa que l'abandon volontaire de son corps était le moyen d'en obtenir la purification.

Ce royaume, dont le monarque était descendu au tombeau et dont le prince héréditaire vivait dans l'exil, devint une proie de chair abandonnée aux ennemis habiles à découvrir ses côtés faibles. Bharata dans ce temps habitait chez le père de sa mère. Le peuple, n'ayant plus de maître, envoya pour le ramener de nobles personnes qui devaient cacher leurs larmes à ses yeux. *A peine arrivé*, le fils de Kékéyi, apprenant de quelle manière était mort son père, détourna sa tête, non-seulement de sa mère, mais de la couronne elle-même.

Accompagné d'une armée, il suivit le chemin de Râma, et, baigné de larmes, il contempla ces arbres sous lesquels, disaient les habitants des ermitages, il avait séjourné avec le Soumitride. Il désirait, lui ayant raconté que leur père était monté au Swarga, le ramener des bois du Tchitrakoûta, où il vivait, par les séductions de la dignité royale, dont les félicités ne sont point à dédaigner.

Car il eût pensé commettre la faute du cadet qui se marie avant son aîné, s'il eût fait de la terre son domaine, avant que Râma n'eût épousé lui-même la royauté. Il ne peut l'écarter de la soumission à la volonté de son père, assis maintenant parmi les habitants du ciel; mais du moins le supplia-t-il ensuite de lui accorder ses deux sandales, pour qu'il en fît comme les divinités protectrices de l'empire.

« Soit! » lui répondit son frère; et, congédié par lui, il ne rentra pas dans la capitale; mais il vint se fixer à Nandigrâma, possédant l'autorité suprême au seul titre de dépôt. Inébranlablement dévoué à son frère aîné, et détournant ses lèvres de la coupe de l'ambition, il célébrait ainsi comme un sacrifice expiatoire qui devait effacer le péché de sa mère.

Râma, *les sens* domptés, vivait d'aliments sauvages avec son épouse et son frère puîné au milieu des bois, où, quoique si jeune, il pratiquait déjà le vœu de la pénitence, auquel les rejetons d'Ikshwâkou ne s'astreignent que dans leur vieillesse. Un jour il s'approcha d'un arbre qui versait une ombre immobile à cause de son ampleur, et s'endormit un peu de fatigue, en quelque sorte, dans le giron de Sîtâ. Un oiseau, — c'était une corneille, — vint alors déchirer à coups de griffes les deux seins de la *noble femme*. Réveillé par sa belle épouse, Râma en colère décoche le trait d'Isha et se délivre de l'oiseau en lui infligeant la perte d'un œil.

Ensuite, inquiet du voisinage qui pouvait ramener Bharata dans ces lieux, il s'éloigna du mont Tchitrakoûta, pays qu'embellissent d'amoureux kokilas. Il se dirigea vers la région du midi, habitant chez les familles hospitalières des saints anachorètes, comme le soleil habitait alors dans les constellations qui versent la pluie. Accompagnait ses pas, la fille du roi Vidéhain, telle en était la splendeur! semblait la royauté même, entraînée par ses vertus, et que *l'ambitieuse* Kêkéyî n'avait pu arrêter.

Partout, dans les bois, le fard, présent d'Anousoûyâ,

dont elle avait parfumé ses membres, faisait déserter les fleurs aux abeilles par son odeur suave.

Un Rakshâsa, couleur du jaune passant au noir comme un nuage du crépuscule, — il se nommait Virâdha, — vint couper le chemin de Râma : tel Râhou se met en obstacle à l'astre des nuits dans sa route. Ce fléau du monde osa ravir la Mithilienne entre les deux frères, comme la sécheresse dérobe la pluie entre les mois de Nabhas (1) et de Nabhasya (2). Les deux Kakoutsthides, l'ayant tué, enfouirent son corps dans la terre, avant que son odeur impure ne vînt empester l'air de ces lieux.

Ensuite, d'après le conseil d'Agastya, Râma se tint, conservant sa constance, dans le pays de Pantchavati, comme le mont Vindhya dans son état naturel. Là, malade d'amour, la sœur puinée de Râvana vint trouver le Raghouide : tel un serpent, que tourmentent les feux de l'été, se réfugie sous l'arbre du Malaya. Et, lui exposant sa naissance, elle s'offrit comme épouse au *royal anachorète*, en présence même de Sîtâ ; car l'amour des femmes, quand il est porté au comble, ne sait plus distinguer les moments.

« Je suis marié, ma jeune enfant, répondit à la femme qui cherchait un mari, le kshatrya aux épaules de taureau ; offre donc ton amour à mon frère puîné. »

Mais de l'aîné, qu'elle avait sollicité d'abord, passant au cadet, elle n'eut pas lieu d'être plus satisfaite, et de nouveau elle retourna supplier Râma, comme une rivière qui va battre alternativement l'un ou l'autre de ses rivages. Ce *manége* fit rire un moment la Mithilienne et son rire excita la fureur de la belle *aventurière* : ainsi, dans une anse à l'abri du vent, le lever de la lune force la mer d'inonder son rivage. « Tu recevras à l'instant même le prix de cette risée ! Regarde-moi bien ! Ce que

(1) Juillet-août.
(2) Août-septembre.

tu viens de faire, c'est, comme on dit, la gazelle, qui dédaigne le tigre. »

Quand elle eut jeté ces mots à la Mithilienne, qui se réfugiait d'épouvante au sein de son époux, elle reprit sa forme naturelle, aussi horrible que son nom de Çoûrpanakhâ (1). Lakshmana, qui d'abord l'avait ouï parler avec la douce voix du kokila et qui l'entendait maintenant glapir avec les sons rauques du chakal, pensa au même instant : « Voici qu'elle a changé de forme ! »

Aussitôt entré, le glaive à sa main, dans la hutte de feuillage, il infligea à l'épouvantable furie une double mutilation. Alors, planant au sein des airs, elle menaça les deux Raghouides avec son doigt, qui, ressemblant au croc du cornac, était armé d'un ongle recourbé et portait les nœuds de ses articulations raboteux comme ceux du bambou.

Arrivée bientôt dans le Djanâsthâna, elle dénonce à Khara et ses compagnons l'insulte, cruel début de Râma, et cette nouvelle injure faite aux Rakshasas. Il ne fut pas heureux pour ces Naïrritas de trop écouter ses plaintes et de s'en venir affronter le Raghouide pour venger les membres coupés de son visage !

A la vue de ces orgueilleux Démons, qui accouraient les armes hautes, Râma de mettre ses espérances de victoire dans son arc et Sîtâ dans les mains de Lakshmana. Le Daçarathide était seul, les Rakshasas étaient par milliers ; mais quel que fût leur nombre, ils voyaient autant de Râma sur le champ de bataille. Pas plus qu'il n'eût toléré dans ses actions un péché, le Kakoutsthide aux mœurs pures ne tolérâ que cette armée impie eût un général nommé le Péché.

Il accueillit ce Démon à coups de flèches, et Khara, et Triçiras avec lui : ses dards sortirent de son arc l'un après l'autre ; et cependant on eût dit qu'ils s'étaient rués

(1) C'est-à-dire : *celle qui a des ongles aussi grands et larges qu'un van.*

tous à la fois. Ses flèches aiguës, en traversant le corps de ces trois Démons, n'avaient perdu rien de la pureté qu'elles avaient auparavant; car elles ne buvaient que la vie et laissaient tout le sang pour boire aux oiseaux. Dans cette grande armée de Rakshasas, qu'avaient mise en pièces les projectiles du Raghouide, on ne vit bientôt plus que des troncs *mutilés* se tenir encore debout. Fatigué d'assaillir en vain ce Râma, qui répandait sur elle une averse de flèches, l'armée de ces ennemis des Dieux s'endormit du sommeil sans réveil sous l'ombre des vautours.

Çoûrpanakhâ seule, échappée à la mort, vola porter à Râvana cette funeste nouvelle des Rakshasas immolés par les flèches du Raghouide. Le frère puîné du Dieu qui préside aux richesses regarda l'outrage fait à sa sœur et la mort donnée à ses familiers comme le pied même de Râma posé à la fois sur ses dix têtes. Un Rakshasa, métamorphosé en gazelle, aida ce démon à tromper les deux Raghouidès; et Sîtâ fut enlevée par lui, sans que les efforts du monarque des oiseaux eussent mis obstacle à son rapt plus d'un instant.

Les deux frères à la recherche de cette noble femme virent le vautour, ses deux ailes arrachées et qui, vomissant la vie à plein gosier, payait ainsi la dette de son amitié avec Daçaratha. Djatayou leur annonça d'une voix *mourante* que Râvana lui-même avait enlevé Sîtâ; et, laissant à ses blessures le soin de leur dire son opiniâtre combat, il rendit le dernier soupir. Les deux Raghouides, au cœur de qui un tel spectacle avait renouvelé ce chagrin, dont la mort de leur père l'avait naguère affligé, s'acquittèrent envers l'oiseau des suprêmes devoirs, qui viennent après la consommation du bûcher, avec le même soin qu'ils auraient pu mettre aux funérailles mêmes d'un père.

Suivant les conseils de Kabandha, que la mort avait libéré de sa malédiction, une communauté d'infortune serra les nœuds de l'amitié entre le monarque des singes

et Râma. Le vaillant Raghouide arracha la vie à Bâli et fit asseoir Sougrîva dans son trône longtemps désiré : telle une seconde racine vient suppléer à l'absence de la première.

Au commandement du maître, les singes de s'en aller çà et là, comme les désirs de l'infortuné Raghouide, s'enquérir partout de la noble Vidéhaine. Ils obtiennent de ses nouvelles par le vautour Sampâti, qui vient s'offrir à leurs yeux ; et le fils du Vent traverse la mer aussi facilement qu'un sage affranchi des passions traverse le monde. Il vit dans Lankâ celle qu'il cherchait, environnée de Rakshasis, comme une plante salutaire au milieu des herbes venimeuses.

Le singe de présenter à la Djanakide une bague, qu'il avait reçue de son époux en signe de crédit ; elle de l'accueillir avec des larmes de bonheur, dont elle fit aller, pour ainsi dire, les froides gouttes au-devant de cet anneau. La douleur de Sîtâ calmée par les nouvelles de son époux, Hanoûmat, fier de son triomphe sur le *prince héréditaire* Aksha, mit le feu dans la ville, après qu'il eut subi un instant les risées de Lankâ.

L'habile *singe de retour* mit sous les yeux de Râma une pierrerie, signe de crédit en échange du sien et qui était comme le cœur de Sîtâ, venant s'offrir de lui-même, revêtu de ce corps à la vue de son époux. Râma, fermant les yeux, déposa le diamant contre son cœur et s'imagina par le seul contact goûter le bonheur des embrassements de son épouse.

A peine eut-il appris ces nouvelles, que, dans son impatience de rejoindre sa bien-aimée, il regarda comme le faible intervalle d'un fossé cette grande mer, qui était la ceinture de Lankâ. Il partit pour l'extermination de ses ennemis, suivi par des armées simiennes, qui non-seulement couraient sur le dos *fatigué* de la terre, mais qui volaient encore dans le sein encombré des airs. Vibhîshana vint le trouver dans son camp sur le rivage de l'Océan, comme s'il était poussé vers lui par la Fortune

des Rakshasas, qui, dans un instant d'amour, lui en avait inspiré la *salutaire* pensée. Râma promit de lui conférer l'empire des Noctivagues; car les bonnes directions, une fois commencées, ne manquent pas à donner leur fruit dans la saison.

Il fit jeter par les singes à travers les ondes salées un pont semblable au *serpent* Çaisha, qui sort du fond des enfers et vient servir de couche à Vishnou, quand il veut goûter le sommeil.

Une fois qu'il eut traversé l'Océan au moyen de cette route, il fit investir Lankâ par des singes au poil blond, qui formaient en quelque sorte un second mur d'or à l'entour. Là fut engagée une affreuse bataille de Rakshasas et de quadrumanes, où les cris de victoire du Kakoutsthide et du Poulastyade s'en allaient dispersés à tous les points de l'espace. On frappait sur les massues à coups d'arbres, on broyait les maillets d'armes à coups de roches, on écrasait les éléphants avec des montagnes, et les ongles faisaient des blessures plus cruelles que les flèches.

Un jour, le spectacle de Râma, la tête coupée, avait brisé l'âme de Sîtâ : « Ce n'est qu'une illusion de la magie! » lui dit Tridjatâ, et ce mot la rendit à la vie. « Mon seigneur vit! » s'écria-t-elle; et ce lui fut chose facile que de rejeter sa douleur. Avant et quand elle croyait sa mort véritable : « Et moi, je vis encore! » avait-elle dit, pleine de confusion.

Accourant à tire-d'aile, Garouda vint briser le nœud dont les avait liés un trait de Méghanâda, et cette douleur des héros Daçarathides n'avait duré qu'un instant, comme s'ils eussent été le jouet d'un songe.

Ensuite le rejeton de Poulastya fendit avec sa lance de fer la poitrine de Lakshmana; et, quoique ce coup ne l'eût pas frappé lui-même, le chagrin n'en fit pas moins au cœur de Râma une aussi déchirante blessure. Un simple, qu'apporta le Maroutide, guérit la plaie béante; et le héros se remit à pratiquer avec ses flèches l'enseignement des plaintes et des sanglots pour les épouses de

Lankâ. Tel que la saison d'automne ravit l'un et l'autre au nuage ; de même il ne laissa rien subsister, ni de la voix tonnante de Méghanâda, ni de son arc, qui ressemblait à l'arc d'Indra.

Koumbhakarna, de qui le roi des singes avait déchiré la face, comme Lakshmana celle de sa cruelle sœur, vint, tel qu'une montagne, dont le ciseau mit à vif l'arsenic rouge, s'offrir aux coups de l'aîné des Raghouides. « C'est inutilement et mal à propos que Râvana fit réveiller ta grandeur, qui aime tant à dormir! » Et, parlant de cette manière elles-mêmes, pour ainsi dire, les flèches de Râma plongèrent ce noctivague dans le sommeil éternel.

D'autres Rakshasas tombaient dans les griffes des singes, comme la poussière soulevée dans cette lutte tombait dans les fleuves de leur sang.

Enfin, pour combattre de nouveau, le rejeton de Poulastya sortit de son palais : « Aujourd'hui, ou Râvana, ou Râma, disait-il, aura quitté le monde! » Telle était sa résolution. Indra, voyant Râma simplement à pied et le roi de Lankâ monté dans un char de guerre, envoya au Daçarathide son propre char attelé de ses coursiers verts. S'appuyant sur le bras du cocher de l'*auguste* Immortel, Râma de monter dans ce triomphant véhicule, habitué à voir l'étoffe de son drapeau flotter au vent soulevé par les flots de la Gangâ céleste. Mâthali fit revêtir au guerrier la cuirasse du grand Indra lui-même, où, rendues aussi faibles que les pétales du lotus, venaient expirer les flèches de tous les ennemis des Dieux. Ce combat, où Râma et Râvana trouvaient enfin l'occasion de se voir tête à tête et de mesurer leur vaillance, comblait en quelque sorte leur vœu mutuel.

Le Poulastyade n'était plus, comme avant, *assisté d'une armée*, mais seul ; et néanmoins, par le grand nombre de ses jambes, de ses bras et de ses têtes, il semblait compter là pour auxiliaire toute la race de sa mère. C'était un ennemi, que Râma ne pouvait dédai-

gner, car il avait soutenu dans les airs le mont Kailâsa, il avait pu vaincre les gardiens du monde, il avait honoré Çiva même, en lui faisant une oblation avec *neuf de* ses *dix* têtes. Au comble de la colère, Râvana de lui plonger une flèche dans le bras autre que le gauche, là où les palpitations du muscle annonçaient une réunion prochaine avec sa bien-aimée.

Râma *de son côté* lance un trait, qui fend le cœur de Râvana et pénètre ensuite dans le sein de la terre, comme s'il voulait porter cette agréable nouvelle aux serpents. La victoire alternative augmentait la colère de ces deux rivaux, qui frappaient la voix par la voix et la flèche par la flèche : ainsi deux conteurs s'animent l'un par le succès de l'autre. La force tour à tour victorieuse et vaincue rendait commune entre eux la palme de la victoire, comme un champ que se disputent deux éléphants, ivres de rut. D'ici et delà, les averses de flèches ne laissaient pas arriver la pluie de fleurs, que semaient sur l'un ou sur l'autre les Démons ou les Dieux, charmés de leur vitesse à répondre au coup par la riposte.

Le Rakshasa de lancer contre son ennemi une massue couverte de pointes en fer, comme la cime de l'arbre Çâlmali, enlevée à l'empire de la Mort. Mais avec des flèches, armées d'un fer en demi-lune, le Raghouide, avant qu'elle n'atteignît son char, coupa l'arme de son rival et l'espérance des Rakshasas avec elle aussi facilement qu'un bananier. Incomparable archer, il encocha pour lui à son arc le trait infaillible de Brahma : c'était le simple qui devait retirer la flèche qu'avait plongée dans son cœur le chagrin de sa bien-aimée.

On la vit au milieu du ciel partager sa pointe lumineuse en dix traits, comme un grand naja, dont le corps est surmonté par le disque épouvantable de son chaperon. Ce dard, appuyé d'une *puissante* formule, abattit dans la moitié d'un clin d'œil le faisceau des têtes de Râvana, sans qu'il eût senti même la douleur de ses blessures. De même qu'au milieu des eaux on voit le

mouvement des ondes trancher les images réfléchies du soleil enfant; telle, sur le corps du Rakshasa tout près de tomber, apparut aux yeux cette décollation successive de ses dix têtes. Les Dieux avaient bien vu crouler tous les chefs du monstre, et cependant leur âme ne pouvait encore se rassurer, dans la crainte que ses têtes ne vinssent à se réunir de nouveau sur les dix cous.

Ensuite, versée par les Dieux mêmes, il plut du firmament sur le front du vainqueur de Râvana, qui allait bientôt ceindre la couronne, une pluie de fleurs, que suivaient les essaims des abeilles du ciel, abandonnant, les ailes chargées de mada, les tempes gercées des éléphants divins, montés par les gardiens du monde.

Le cocher d'Indra fit ses adieux au Raghouide, qui, les affaires des Immortels une fois terminées, avait débandé son arc à l'instant. Mâthali ramena donc au ciel le char attelé de mille coursiers verts et son étendard à la hampe toute hérissée de traits, signés du nom de Râvana. Le chef des Raghouides, ayant recouvré son épouse justifiée par le feu, donna le trône de son rival à Vibhîshana, son fidèle ami; puis il reprit le chemin de sa capitale, suivi par lui, accompagné par le fils du soleil avec le Soumitride, et monté sur la perle des chars, conquise par la vigueur de son bras.

CHANT XIII

LE RETOUR DU BANNI

Porté sur le char Poushpaka vers la métropole de cet élément, qui répond à la qualité du son, Vishnou, versé dans la science des qualités, Vishnou, sous le nom de Râma, quand il vit cette mer, le trésor des pierreries, tint ce langage à son épouse en particulier : « Vidéhaine, vois cet écumeux réceptacle des eaux, que j'ai coupé avec

un pont depuis le Malaya, comme la brillante voie *lactée* coupe un ciel d'automne sans nuage, qui se pare de ses charmantes étoiles. Kapila ravit et mena dans les enfers le cheval qu'un de nos ancêtres voulait immoler en açvamédha : ses fils, nos aïeux, déchirant la terre afin de le trouver, ont augmenté le bassin des mers. C'est de l'Océan que les rayons du soleil conçoivent l'embryon *des nuages ;* c'est de lui que les biens de la terre obtiennent leur développement : il nourrit le feu, qui brûle dans le foyer des eaux, et c'est de lui qu'est née la lumière, qui fait la joie du monde. Il se revêt de toutes les conditions, il s'étend par sa grandeur jusqu'aux dix points de l'espace : sa forme, comme celle de Vishnou, est inexprimable, soit par le nombre, soit par la qualité. C'est sur la mer que Vishnou, ayant retiré les mondes en lui-même, dort un sommeil de contemplation au milieu de ses louanges, que le premier Créateur entonne, assis sur le nymphée, qui pousse de son nombril. C'est dans la mer secourable que vinrent se réfugier par centaines les montagnes, auxquelles Indra avait tranché les ailes et ravi les parfums : tels, en proie à leurs ennemis, des rois volent s'abriter sous le trône d'un suzerain à l'arc victorieux. Quand le premier né des mâles eut accompli son œuvre de tirer le globe hors des enfers, l'onde transparente de la mer, augmentée par le déluge, fut un moment la seule parure que vêtit la face de la terre. La mer, qui sait d'elle-même prêter ses lèvres de vagues aux fleuves, naturellement hardis à présenter la bouche ; la mer, qui a des manières d'épouse, que nulle autre ne partage avec elle, boit les fleuves et se fait boire aux fleuves.

« Voici des baleines, qui, s'ingurgitant l'eau vomie par la bouche des rivières avec les poissons qui nagent dedans, ferment leur gueule béante et vomissent par les ouvertures de leurs têtes deux fleuves, dont le cours monte dans les airs. Vois ces écumes de la mer, divisées en deux par ces crocodiles, aussi grands que des éléphants

et qui s'élancent brusquement hors des flots : le mouvement de leurs joues ne donne-t-il point à ces fragments d'écume une ressemblance passagère avec des chasse-mouches qu'on agiterait à l'entour des oreilles? Voilà des serpents, qui viennent respirer le vent du rivage : leur meuglement se confond avec le mugissement des grands flots; mais leur corps s'en distingue au diamant qui brille à leur chaperon, et dont l'incarnat redouble au contact des rayons du soleil.

« Cette foule de coquillages, que la vitesse des flots rapides a jetés çà et là sur les *écueils roses*, il semble qu'elle renonce avec peine à la *douce* torture de pendre accrochée en l'air par la bouche à ces branches de corail, émules de tes lèvres! A peine ce nuage s'était avancé pour boire les eaux, qu'il a été roulé par l'impétuosité d'un tourbillon : ne dirait-on pas, en vérité, que la mer est barattée une seconde fois par une montagne? De loin, ce bassin des ondes salées ressemble à un tchakra de fer, et son mince rivage, que noircissent les bois de xanthocymes et de palmiers, apparaît comme une ligne de rouille, qui fait tache sur le tranchant. Le vent du rivage, femme aux grands yeux, orne ta bouche avec le pollen des pandanes les plus odorantes, comme s'il savait que, brûlant de soif pour tes lèvres de yimbas, je ne puis céder le temps au soin de les parer.

« Nous voici déjà parvenus, grâce à la vitesse du char, sur les rives de la mer aux guirlandes de catechus non indigentes de fruits, aux sables enrichis de perles, disséminées par les coquilles brisées.

« Laisse maintenant, dame aux yeux de gazelle, tomber ta vue sur le chemin qui nous reste à parcourir : ne semble-t-il pas que la terre avec ses bois sorte de la mer, dont la rive ultérieure se montre à l'horizon lointain? Vois le char! Il s'avance avec les mêmes allures que vont les pensées de mon âme, tantôt dans la voie des Dieux, tantôt dans la route des nuages, tantôt par le chemin des oiseaux. Ce vent du ciel, que l'éléphant de

Catakratou a parfumé de son mada et dont le Gange céleste a rafraichi le souffle entre ses ondes battues, essuie les gouttes de sueur que la jeunesse du jour a fait poindre sur ton visage. Ce nuage, que touche ta main curieuse, femme trop vive; ce nuage, autour duquel, en s'échappant, l'éclair dessine un bracelet; ta main, appuyée sur la fenêtre du char, le revêt d'une seconde parure.

« Sachant que le Djanasthâna est affranchi de ses dangers, voici que les anachorètes aux habits d'écorce se remettent à construire des huttes nouvelles de feuillage et s'en reviennent habiter, chacun à son ancienne place, dans les cercles trop longtemps désertés de leurs ermitages. Là, c'est l'endroit où je vis, occupé de ta recherche, un de tes noûpouras tombé et que le chagrin de n'être plus uni avec ce lotus de ton pied avait plongé, semblait-il, dans un morne silence. Ces lianes, qui ne pouvaient parler, mais qui avaient pitié de ma peine, m'indiquaient avec leurs branches aux bourgeons arrachés le chemin par lequel, femme craintive, t'avait emmenée le Rakshasa. Dans mon ignorance de ta route, les gazelles, ne songeant plus à tondre les pointes de poas et tenant levées les rangées de leurs cils, me renseignaient par des regards jetés vers la plage méridionale.

« Voici qu'apparait devant nous la cime du mont Mâlyavat, qui semble raser le ciel : les nuages versaient la pluie nouvelle sur lui dans le même temps que je versais moi-même des larmes sur ma séparation d'avec toi. C'est là que je trouvais insupportables sans toi, et les cris délicieux des paons, et les chevelures à demi poussées des cadambas, et les senteurs des viviers battus par les gouttes de la pluie. Ces lieux rappelant à mon souvenir que je t'y voyais naguère t'amuser à te cacher pour me causer un instant d'inquiétude, je ne pouvais plus supporter d'y entendre même les rugissements des nuages, répétés par les échos des cavernes. C'est là que, dans la saison où la terre, humectée par la pluie, sympathisait à

mes larmes, je me consumais à la vue des nouvelles pousses, dont les boutons frais éclos semblaient rivaliser avec tes yeux, qu'avait brunis la fumée du mariage.

« Descendue loin d'ici, ce n'est pas sans une grande peine que la vue boit, pour ainsi dire, ces eaux du lac Pampa, où l'on peut néanmoins entrevoir des grues qui se meuvent au milieu des ondes, cachées sous les bois circonvoisins des vâniras. Là, vivant loin de toi, chère amie, je voyais avec envie ces couples de phénicoptères, que le sort n'avait pas séparés et qui s'offraient l'un à l'autre des corolles de lotus. Ici, croyant que tu m'étais rendue, j'allais embrasser, quand Lakshmana me retint, en versant des larmes, cette branche de l'açoka du rivage, dont le bouquet de fleurs s'arrondissait comme le sein d'une femme. Ces files de grues, qui, à peine ouï sur les rives de la Godavari le son des clochettes d'or suspendues dans les intervalles du char, s'envolent au milieu des airs, n'ont pris, dirait-on, cet essor, que pour venir te saluer.

« Mon âme est réjouie par l'aspect de cette Pantchavati, que je n'avais pas vue depuis longtemps avec ses gazelles, qui dressent vers nous leurs têtes, avec ses jeunes manguiers, que tes mains ont fait croître, en leur prodiguant tes cruches d'eau, malgré la délicatesse de ta jolie taille. Là, à mon retour de la chasse sur les bords de la Godavari, la brise de ses flots dissipait ma fatigue : *combien de fois*, il m'en souvient, dans un lieu secret, n'ai-je pas dormi sous des berceaux de rotangs, le front appuyé sur ton sein! Voici l'enceinte de l'habitation sur la terre de cet anachorète, qui purifiait les eaux troubles en s'y lavant, et qui, dans le seul instant d'un clin d'œil, fit tomber Nahousha de la place d'Indra même. Ce conservateur des trois feux sacrés à la gloire éminente fait monter le sommet de cette colonne de fumée dans la route du char; et son odeur seule de beurre clarifié donne plus de légèreté à mon âme, affranchie des passions.

« Voici le tîrtha où l'anachorète Çâtakarna aimait à se baigner; on nomme ce réservoir les Cinq-Apsaras : enca-

dré dans le cercle des bois, il ressemble de loin au disque de la lune, quand on la voit environnée des nuages. Jadis la profonde méditation de cet ermite, qui vivait dans la société des gazelles et n'avait comme elles pour aliment que des pointes de poas, avait inspiré de l'inquiétude au puissant Indra, qui sut le prendre au filet des artifices de cinq jeunes Apsaras. Cette symphonie, qui monte dans les cieux et fait résonner les échos dans les galeries supérieures du char Poushpaka, c'est le concert des tambourins mêlés aux chansons dans les palais invisibles, habités par le saint anachorète.

« Placé au milieu de quatre bûchers allumés, le front dévoré par le feu du soleil, voici un autre ascète, qui mortifie sa chair : on l'appelle Soutiskhna ; c'est un homme dompté quant aux œuvres. Sa pénitence fit peur au monarque du ciel ; mais les femmes des Dieux ne furent pas capables de l'émouvoir, en déployant tous leurs manéges de coquetterie, lui montrant à demi leur ceinture adroitement et laissant tomber sur lui des regards amorcés d'un sourire.

« Celui-là, qui tient par vœu ses deux bras levés en l'air, avance de loin vers nous son bras autre que le gauche : ce bras dont la main est accoutumée à gratter doucement les gazelles, à tondre les pointes de l'herbe kouça, et qui est entourée d'un rosaire en guise de bracelet. Celui-ci, qui, retenu par son vœu de silence absolu, répondit à mon salut avec un faible mouvement de sa tête, replace à l'instant ses yeux ouverts dans la flamme de l'astre aux mille splendeurs maintenant que le soleil n'est plus éclipsé par le char.

« Cette forêt de pénitence est l'asile pur et tutélaire où vécut un ermite, soigneux de tenir le feu sacré perpétuellement allumé. Çarabhanga, — il se nommait ainsi, — après qu'il en eut nourri longtemps la flamme avec le bois, lui offrit en sacrifice son propre corps purifié par la formule des prières. Maintenant c'est à ses arbres, dont les fruits sont délicieux au plus haut point et dont les

ombrages dissipent les fatigues de la route, qu'il a confié, comme à des fils vertueux, le soin de s'acquitter pour lui des politesses à l'égard de ses hôtes.

« Voici le Tchitrakoûta, femme aux membres onduleux, qui vient enchaîner mes regards : orgueilleuse montagne, sur le bout de sa corne ce nuage attache comme un rempart de boue, et cette caverne lui fait comme une bouche, qui vomit des sons par la voix des cataractes! Voilà ce fleuve du Gange, qui semble par sa distance éloignée enfermer entre des rives étroites un cours immobile : roulant au pied de la montagne ses limpides ondes, ne dirait-on pas un collier de perles, noué au cou de la terre? Ici croît, sur la pente du mont, un grand tamâla, dans les branches duquel je cueille cette jeune pousse aux boutons embaumés pour t'en faire une girandole, qui brille sur tes joues aussi pâles qu'un épi d'orge.

« Maintenant voici la forêt, théâtre des mortifications d'Atri; ce bois, où se manifeste son incomparable puissance, où le fruit s'attache à l'arbre avant de s'annoncer par la fleur, où circulent des animaux privés sans craindre l'oppression *du plus fort*. C'est là qu'Anasoûyâ, pour les ablutions de ces hommes qui thésaurisent la pénitence, fit arriver la Gangâ, qui forme une guirlande sur la tête de Tryambaka et dans laquelle de leurs saintes mains les Maharshis vont cueillir des lotus d'or. Ces arbres d'anachorètes habitués à se plonger dans la méditation à ciel découvert, ces arbres, dont le cercle embrasse le sanctuaire consacré aux sacrifices, ne semble-t-il pas que l'immobile tranquillité de cet asile les ait eux-mêmes transportés jusque dans le sein de l'absorption en Dieu?

« Là, s'élève devant nous le célèbre figuier Çyâma, qui fit naître un jour ton envie : à ses fruits entrevus dans ses feuilles, on dirait une montagne d'émeraudes, où sont mêlés des rubis. Ici, *la campagne* ressemble à un collier de perles, que varient les saphyrs imprégnés de lumière;

là, elle est comme une guirlande de lotus blancs, parmi lesquels sont tressés des nymphées rouges. D'un côté, c'est une file de canards, mêlée à des *phénicoptères*, oiseaux amis du lac Mânasa ; d'un autre, c'est une portion de terre, qui semble jonchée avec les feuilles sombres de l'aloës noir entre-semées de sandal jaune. Ici, des ténèbres diversifient les clartés de la lune en se fondant avec les ombres; ailleurs, ce sont les blanches lignes des nuages d'automne, à travers les ouvertures desquels on peut entrevoir les profondeurs du ciel.

« Plus loin, vois, femme charmante, la Gangâ, dont les flots de l'Yamounâ ont brisé le cours : ne dirait-on pas le corps même de Çiva, les membres saupoudrés avec la cendre et parés avec le serpent noir? Certes! une fois qu'ils ont lavé leurs âmes pures au confluent de ces deux épouses de l'Océan, ceux qui abandonnent leur dépouille mortelle n'ont plus à craindre jamais de rentrer dans un corps, n'eussent-ils même aucune science de la vraie nature des choses.

« Voilà maintenant la ville du monarque des Nishâdas : c'est là que, m'ayant vu déposer le diadème de ma tête et lier nos cheveux à la manière des anachorètes, Soumantra disait en pleurant : « Ah! Kékéyi, voici comblés tes désirs! » Ce fleuve, dont le pollen des lotus parfume le sein des épouses de l'Yaksha et dont la source, ont dit ceux qui parlent avec science, est dans le lac de Brahma, comme celle de l'intelligence humaine est dans l'âme universelle ; ce fleuve, qui, entre des rives plantées de colonnes victimaires, fait couler sous les murs d'Ayodhyâ, ma capitale, ses limpides eaux, à la pureté desquelles ajoutent les Ikshwâkides, quand ils se plongent dans ses ondes au sortir de l'avabritha, qui vient après le sacrifice du cheval; ce fleuve, que mon âme honore comme la nourrice commune des Koçalains du nord, que font grandir ses abondantes eaux et qui trouvent leur plaisir accoutumé dans ses îles; c'est la Sarayoû, qui m'accueille, à mon retour de l'exil, avec ses mains de vagues, pleines

de brises rafraîchissantes : telle ma mère, à la fin d'une absence, recevait l'auguste roi, mon père.

« Bharata, auquel Hanoûmat a porté la nouvelle de mon arrivée, s'avance au-devant de nous à la tête d'une armée : je le conjecture, en voyant là-bas s'élever de la terre ce nuage de poussière mordorée comme le crépuscule au temps où il s'éteint. Certainement, ce vertueux prince vient me remettre fidèlement la couronne, à moi, qui ai bien gardé ma promesse : ainsi, tu me fus rendue par Lakshmana, sous la garde de qui je t'avais placée, à mon retour du combat, où j'avais tué Khara et ses compagnons. *Oui !* Bharata, vêtu d'écorce et portant un arghya dans ses mains, s'avance à ma rencontre avec les vieillards, ses ministres : il fait marcher devant lui son directeur spirituel et l'armée vient après, suivant ses pas. C'est lui-même, qui, sans jouir de cet empire, que mon père avait remis dans ses mains, et, par égard pour moi, s'abstenant, quoique jeune, d'une couronne tombée dans son sein, put observer avec elle autant d'années, *que dura mon exil*, un vœu aussi difficile à tenir que le tranchant d'un glaive. »

Quand il eut dit ces mots, le char, qui, par sa nature divine, connaissait la pensée du héros Daçarathide, descendit spontanément des routes de la lumière aux yeux étonnés des peuples, qui avaient suivi Bharata. Râma, que précédait Vibhishana, lui montrant le chemin ; Râma, donnant sa main au monarque des singes, versé dans les règles de la politesse, descendit aussitôt de ce véhicule par l'escalier, dont les marches étaient faites de cristal et dont la dernière effleurait la surface de la terre. Il s'inclina humblement devant le gôurou de la race des Ikshwâkides : puis, quand il eut reçu la corbeille hospitalière, il serra, baigné de larmes, Bharata, son frère, dans ses bras et lui baisa même ce front, qui, par dévouement pour lui, s'était dérobé aux honneurs d'une grande inauguration sur le trône de ses aïeux.

Laissant tomber sur eux des regards affectueux et s'en-

quérant d'une voix aux syllabes douces s'ils étaient bien portants, il accueillit l'un après l'autre avec déférence chacun des vieux ministres aux chevelures emmêlées comme les rameaux du figuier vénéneux, aux barbes très-allongées, qui changeaient tout l'aspect de leur visage. « Voici le souverain des singes, qui fut sur le Rishyamoûkha mon compagnon d'infortune ! Voici le monarque issu de Poulastya, toujours au premier rang dans les combats ! » A ces mots, par lesquels ce noble fils de Raghou témoignait de sa considération pour eux, Bharata de quitter le Soumitridè, *qu'il s'en allait embrasser*, et de s'incliner devant les deux rois. Ensuite, il vint à Lakshmana, lui fit lever sa tête, qui s'était courbée, l'étreignit fortement et se causa, pour ainsi dire, une souffrance à lui-même par ce rude contact de sa poitrine appuyée contre cet autre sein, hérissé des cicatrices dont l'avaient couturé les flèches du *terrible* Indradjit.

Alors, obéissant à la voix de Râma, les généraux des armées quadrumanes se revêtent de corps humains et montent sur les plus grands des éléphants, où, portés qu'ils étaient sur des colosses versant le mada par beaucoup de ruisseaux, ils pensaient goûter encore le plaisir de grimper sur les montagnes.

Invité par le noble Daçarathide, le monarque des noctivagues monta lui-même avec ses compagnons sur des chars, dans les diverses pièces desquels brillait un art tel, qu'ils n'étaient point balancés par ceux du Rakshasa, quoique la science de la magie en eût dirigé la construction.

Puis, le chef des Raghouides prit de nouveau place avec ses frères puînés sur le char au mouvement spontané, au drapeau, qui se jouait *dans les airs :* ainsi le roi des étoiles se montre, accompagné de Bouddha et de Vrihaspati, sur le troupeau nocturne des nuages, où frémissent les éclairs.

Ici, Bharata de saluer la fille du roi Mithilain, cette femme pleine de constance, que son époux avait arrachée

à l'oppression du Rakshasa aux dix têtes, comme le seigneur des mondes arrache la terre au déluge, comme la retraite des pluies arrache aux nuées épaisses la splendeur de la lune. Aussitôt que cette jolie couple des pieds de la Mithilaine, qui, ferme dans sa fidélité conjugale, avait dédaigné les soins du monarque de Lankâ, et cette vertueuse tête du Kékéyide, qui, à l'imitation de son frère aîné, portait encore ses cheveux liés à la manière des anachorètes, vinrent à se rencontrer, elles exercèrent l'une sur l'autre une puissance mutuelle de purification.

Quand, précédé par son peuple, le noble Kakoutsthide, enrayant la vitesse du char Poushpaka, eut marché un demi-kroça, il fit halte dans le magnifique parc d'Ayodhyâ, où Çatroughna avait déjà fait préparer des palais.

CHANT XIV

RÉPUDIATION DE SITÂ

Les Daçarathides *bannis* virent leurs deux mères tombées également au milieu d'une condition lamentable depuis la mort de leur époux, comme deux lianes, une fois sapé l'arbre qu'elles tenaient embrassé entre elles. Ces deux héros d'un brillant courage, sous lequel avaient succombé les ennemis, s'inclinèrent devant chacune de ces deux femmes tour à tour; elles, qui n'avaient pas de leurs enfants une vue claire et nette, aveuglées qu'elles étaient par des larmes, mais qui les reconnaissaient au plaisir que donne l'attouchement d'un fils. La froide larme née de la joie coupait sur leur joue la chaude larme venue du chagrin : tel un courant, qui descend du mont Himâlaya, fend les eaux du Gange et de la Sarayoû, échauffées par les feux de l'été. Venaient-elles à toucher sur le corps de leurs fils ces voies encore humides, pour ainsi dire, que

s'étaient creusées les flèches des Nairritas, elles détestaient ce titre de mère d'un héros, auquel aspirent cependant toutes les femmes de l'ordre militaire.

Quand la bru de Kàauçalyà rendit ses devoirs aux deux royales veuves de son beau-père, admis dans les *palais du* Swarga, c'est ainsi qu'elle déclara son nom pour obéir aux lois de la révérence : « Je suis l'infortunée Sità, qui ai porté malheur à mon époux. » — « Lève-toi, ma fille! car c'est grâce à ta conduite pure que ton époux et son frère puîné ont échappé à ces grands dangers, » répondirent aimablement les deux reines à cette femme, si digne de choses aimables; et d'ailleurs c'était une vérité.

Ensuite les vieux ministres d'achever avec l'onde apportée des saints tirthas en des urnes d'or le sacre, commencé avec les eaux de la joie, tombées des yeux de ces deux nobles mères. Les eaux, que les chefs des Rakshasas et des singes étaient allés puiser dans les fleuves, dans les lacs et dans les mers, de ruisseler sur le front du victorieux, comme les eaux, qui ont leur source dans les nuages, tombent sur le front du mont Vindhya. Sa beauté, déjà si admirable quand il portait simplement l'habit du pénitent, s'éleva jusqu'à tel point, une fois revêtu des habits somptueux du roi des rois, qu'elle en devint, *pour ainsi dire, comme* une faute de tautologie.

Accompagné des armées, où marchaient pêle-mêle des singes, des Rakshasas, de nobles personnages, environné des citadins, que les sons des instruments de musique enivraient de joie, il entra, passant dessous les arcs de triomphe, dans la métropole des rois, ses aïeux, où, de toutes les maisons, pleuvaient sur lui des poignées de grains frits. Lakshmana et son jeune frère agitaient doucement le chasse-mouche et l'éventail sur le char où il était assis; Bharata lui-même tenait l'ombrelle déployée *sur sa tête :* c'était comme une auguste incarnation des quatre oupâyas. Divisée par le vent, la colonne de fumée, sortie des palais, où brûlaient de suaves aloës, semblait aux yeux une tresse de veuve, que le prince exilé avait

déliée de ses mains à son retour des bois sur le cou de la grande cité.

Quand, portée dans une litière et vêtue de somptueux habits, faits des mains de ses belles-mères, passait l'épouse du héros des Raghouides, les femmes d'Ayodhyâ s'inclinaient, formant avec leurs mains jointes des andjalis, que l'on distinguait à toutes les fenêtres des palais. Ointe du fard que lui avait donné Anousoûyâ et qui l'environnait d'un nimbe de tremblante lumière, Sitâ brillait telle que si Râma, son époux, l'eût fait entrer dans le feu une seconde fois pour la montrer à sa ville et dire : « Voyez comme elle est pure ! »

Aussitôt que le Raghouide, trésor d'amitié, eut distribué à ses amis des palais avec un brillant service, ce héros, baigné de larmes, entra dans le riche palais de son père, dont il ne restait plus que les images. « Ma mère, dit-il, joignant les mains pour ôter sa confusion à la mère de Bharata, si notre père n'a point failli à la vérité, dont la récompense est le Swarga, c'est une bonne action, qui est comptée parmi les tiennes. »

On le vit honorer Sougriva, Vibhishana et les autres chefs avec des ouvrages d'art si merveilleux, que leur âme en était ravie jusqu'à l'admiration, eux qui cependant n'avaient besoin que d'une pensée pour obtenir en toute chose la perfection. Il combla de ses hommages les anachorètes du ciel, qui étaient venus le complimenter *de sa victoire;* il écouta de leurs bouches l'origine et toute l'histoire de l'ennemi qu'il avait terrassé : c'était une adroite manière de vanter son héroïsme devant lui-même.

Le Raghouide, aussitôt après le départ de ces riches en pénitences, donna congé aux rois des singes et des Rakshasas, que Sitâ de ses mains elles-mêmes avait comblés des plus magnifiques présents, et qui ne s'étaient point aperçus dans les plaisirs qu'une demi-lune se fût déjà toute écoulée. Il renvoya au service de l'Immortel, qui règne sur le mont Kailâsa son char Poushpaka, cette fleur du ciel, qu'il avait arrachée avec la vie à l'ennemi des

Dieux et qu'il pouvait rappeler aisément d'une seule pensée, *quand il en aurait besoin*.

Après que Râma eut accompli de cette manière le temps de son habitation dans les bois, pour obéir à la volonté de son père, et qu'il eut pris en main les rênes de l'empire, on le vit observer à l'égard de ses frères puînés une règle de conduite toujours la même, comme s'ils eussent été l'Honnête, l'Utile et le Doux. Sa tendresse *égale* n'établit dans son respect aucune distinction vis-à-vis de toutes ses mères : tel *Kârttikéya*, le général des armées du ciel, tetait indistinctement de ses six bouches les seins des six Pléiades. Par lui, qui fermait son cœur à l'avarice, la terre acquit des richesses : par lui, qui frappait de mort la crainte des obstacles, elle mena ses travaux à terme; en lui, qui était un guide sûr, elle eut un père; en lui, qui écartait les chagrins, elle eut un fils. A des temps réglés, quand il avait jugé les affaires des citadins, Râma se délassait dans les embrassements de sa noble Vidéhaine, telle que si, brûlant de s'unir avec lui, c'était Çrî même qui se fût revêtue de son joli corps. Maintenant qu'ils pouvaient savourer la volupté au gré de leurs désirs en des palais embellis de peintures, la pensée des maux qu'ils avaient soufferts dans la forêt Dandaka se tournait pour eux en plaisir.

Enfin, le visage pâle comme la plante çara, les yeux nageant au milieu d'un liquide extrêmement onctueux, Sîtâ, portant la joie au cœur de son époux, lui annonça autrement que par des paroles son état de grossesse. Il fit asseoir dans son anka cette femme charmante, l'ensemble de ses membres amaigri, le bouton des seins changé de couleur; et l'époux charmé s'enquit de sa pudibonde épouse quel était son désir. Elle témoigna l'envie de revenir dans les bois de pénitence sur les rives de la Bhâgirathî, où abondent les poas cynosuroïdes, où les filles des anachorètes sont liées d'une étroite amitié, où les carnassiers mangent eux-mêmes les oblations de riz naturel.

Lui ayant promis ce qu'elle souhaitait, Râma voulut contempler aussi l'heureuse Ayodhyâ et monta, accompagné de ses officiers, sur la plate-forme de son palais, qui rasait les nuages. A la vue des riches boutiques étalées dans la rue royale, des vaisseaux, qui arrivaient dans le port de la Sarayoû, des citadins en liesse, qui peuplaient tous les jardins publics aux alentours de la cité, il se réjouit *dans son âme*. Alors ce prince à la conduite pure, aux bras longs comme le souverain des serpents, aux victoires qui avaient subjugué la fortune des ennemis; alors ce monarque des êtres à la voix articulée fit cette demande à Bhadra, son émissaire particulier : « Que dit la ville sur ma conduite? »

Interrogé avec insistance : « Roi des enfants de Manou, les habitants louent, répondit celui-ci, tout ce que tu as fait, excepté que tu aies repris la reine après un long séjour dans le palais du Rakshasa. » De même que le fer chaud est battu par le marteau de la forge : ainsi l'époux de la Vidéhaine sentit marteler son cœur par ce lourd soupçon, qui répugnait à sa gloire et s'attaquait à son épouse. « Dédaignerai-je ces propos, que la censure vomit sur moi, ou dois-je abandonner mon épouse, bien qu'elle soit innocente? » Dans son agitation pour se fixer à l'un de ces partis, son esprit allait et venait avec la mobilité d'une escarpolette. Enfin, arrêtant sa résolution, il opta pour l'abandon même de Sitâ, puisqu'il n'avait pas un autre moyen d'essuyer ce blâme; car, aux yeux des hommes qui thésaurisent la gloire, la renommée vaut mieux que la vie : à plus forte raison vaut-elle mieux qu'un plaisir des sens!

La splendeur effacée, il manda ses frères puînés, qui vinrent, la joie éteinte par le changement qu'ils remarquaient en lui; et Râma, leur ayant exposé la rumeur qui était montée à ses oreilles, ajouta ces paroles : « Voyez quelle tache est venue de moi sur la race des saints rois, enfants du soleil, que j'ai ternie, malgré la pureté de mes bonnes mœurs, comme le vent *humide*,

sorti d'un nuage, ternit la face d'un miroir. Ce blâme sans précédent jusqu'ici, qui s'étend de plus en plus entre les citoyens, comme une goutte d'huile sur les vagues des eaux, je ne puis le supporter, comme un superbe éléphant ne peut souffrir de rester attaché à l'immobile poteau. Pour échapper à la censure, dont les conséquences éclateraient dans un prochain avenir, j'abandonne sans égard la fille du roi Vidéhain, tel que jadis, à la voix de mon père, j'ai renoncé à la *terre* enclose dans le cercle des mers. Elle est pure! je le sais, mais il y a dans le blâme du monde une grande puissance, à mon avis; car les êtres vivants font passer pour une tache sur la terre l'ombre même de la lune immaculée. Mes travaux, où la mort du Rakshasa mit une fin, n'en auront pas été moins utiles, puisqu'ils ont délivré l'univers de sa tyrannie : est-ce l'appétit du sang, qui fait mordre au serpent irrité l'homme qui l'a foulé de son pied? Ainsi, la pitié, dont votre âme est imbue, ne doit pas vous porter à contrarier cet abandon, si vos altesses ont le désir que je supporte longtemps une vie impossible désormais, à moins que je n'en retire le trait du blâme! »

Quand le monarque eut dit ces mots, aucun de ses frères ne fut capable ni d'empêcher ni d'approuver cette détermination rigoureuse, excessive, à l'égard de la fille du roi Djánaka. Le frère aîné de Lakshmana, le héros de qui la gloire est chantée dans les trois mondes, jetant un regard à Lakshmana, lui dit : « Mon ami! » et le roi aux paroles opportunes tint ce langage en particulier au prince fidèle observateur de ses ordres : « Ta belle-sœur, mon épouse, en me déclarant sa grossesse, m'a témoigné l'envie de faire une visite aux forêts de pénitences : monte dans un char, conduis-la sous ce prétexte dans le pays de Valmîki et abandonne-la *au milieu de cette région*. »

Lakshmana savait que Râma le Djamadagnide, à la première injonction de l'anachorète, son père, avait traité sa mère elle-même comme une ennemie : aussi reçut-il avec soumission le commandement de son frère

aîné; car nous devons obéir, sans hésiter, à l'ordre de ceux qui ont sur nous le titre de gourou.

Il fit monter dans un char la fille du roi Vidéhain, joyeuse de ces paroles conformes à son désir, et partit, Soumantra, *le cocher*, tenant les rênes des coursiers intrépides attelés au timon. Transportée en des pays charmants, Sîtâ de se réjouir : « Mon époux, disait-elle, me donne bien du plaisir! » Elle ne s'était pas encore aperçue qu'il avait cessé d'être à son égard un arbre du ciel et qu'il était devenu pour elle un arbre des enfers. Cet accablant malheur, dont elle était menacée et que Lakshmana lui avait caché dans sa route, fut révélé à Sîtâ par le tremblement de son œil droit, qui avait perdu sans retour la vue de son époux. Son visage de lotus se flétrit soudain par le trouble que fit naître en elle ce funeste présage : « Heureux puisse être le roi avec son frère puîné! » s'écria-t-elle dans l'intérieur de son âme.

Le fils de Soumitrâ, qui devait abandonner la vertueuse dame aux confins des bois, suivant l'ordre de son frère aîné, se vit comme empêché de l'exécuter par la fille de Djahnou, qui se tenait devant lui, élevant ses mains de vagues. Il fit descendre sur le rivage l'épouse de son frère, tandis que le cocher retenait les coursiers du char; puis il traversa le Gange au moyen d'une barque, amenée par un Nishâda : ainsi l'homme, voué à la vérité, passe *de l'engagement* à l'accomplissement de sa promesse. Là, retenant ses larmes dans son gosier, raffermissant avec peine sa voix et tel qu'un nuage funeste d'où s'échappe une averse de pierres, il annonça l'ordre qu'il avait reçu du souverain de la terre. Atteinte par le souffle de cette calomnie, comme une fleur de sa parure abattue par le vent, Sîtâ du même coup tomba, ainsi qu'une liane, sur le sein de la terre, d'où elle avait emprunté son corps. « Est-il possible qu'un époux d'une si noble conduite et qui est né dans la race d'Ikshwâkou veuille t'abandonner sans raison! » Ainsi pensa la terre,

et, dans son doute, elle ne lui donna pas sur-le-champ une entrée dans son sein maternel.

Sîtâ perdit le sentiment et d'abord elle ne connut pas sa douleur, mais, à la fin, recouvrant les sens, elle en fut déchirée ; et la connaissance que lui rendirent les soins du Soumitride fut plus cruelle que n'était l'évanouissement. La noble femme ne jeta pas un mot de blâme sur l'époux qui la dédaignait malgré son innocence ; mais, en proie à son opiniâtre douleur, elle s'accusait elle-même comme si elle eût été coupable. Le frère puîné de Râma se mit à consoler cette vertueuse princesse, lui indiqua le chemin qui menait à l'habitation de Valmîki, et, s'étant incliné : « Reine, pardonne-moi, lui dit-il, ce qu'il y a de cruel dans cet ordre de ton époux, car je lui dois l'obéissance. »

Mais Sîtâ, l'ayant fait relever, lui tint ce langage : « Je suis contente de toi, mon ami ; jouis d'une longue vie, puisque tu es soumis de cette manière à ton frère aîné comme Indra l'est à Vishnou. Rapporte ces mots à toute la gent de mes belles-mères, en suivant l'ordre des rangs : « Je vous envoie mes révérences ; je porte dans « mon sein un être *né* de la semence de votre fils ; songez-y dans vos âmes. » « Il te faut parler de cette manière à *ton* roi en mon propre nom : « Après que le feu « a témoigné de ma pureté, en ta présence, tu m'as aban- « donnée sur les propos du monde auquel tu prêtes « l'oreille ; est-ce là une chose qui soit digne d'une race « illustre comme est la tienne? Cependant tu es un « homme d'un jugement supérieur : il faut donc penser « que ta conduite à mon égard n'a pas été libre : ce coup « de tonnerre écrasant est sans doute la conséquence des « péchés dont je fus coupable dans une vie précédente. « Jadis tu as refusé la royauté qui venait s'offrir à toi, et « tu as préféré partir avec moi pour les forêts : aujour- « d'hui que tu es revenu t'asseoir à ses côtés, c'est elle- « même qui, dans son jaloux ressentiment, ne peut « souffrir que j'habite avec toi dans ton palais.

« Moi, que la faveur de ta majesté avait rendue la pro-
« tectrice des femmes anachorètes, de qui les époux
« étaient en butte aux violences des noctivagues *Démons*,
« comment irai-je mendier la protection d'une autre
« femme, quand le diadème brille à ton front? Ferais-je
« cas de cette misérable vie, que me rend inutile mon
« éternelle séparation d'avec toi, si le devoir de conser-
« ver ton fruit, déposé dans mon sein, ne me défendait
« la mort? Mais une fois que je l'aurai mis au monde,
« je veux m'efforcer, les yeux levés au ciel et mon regard
« fixé dans le soleil, de supporter une telle pénitence,
« que j'obtienne dans une autre vie *le bonheur* d'être en-
« core ton épouse, sans crainte alors d'une séparation.
« La protection des ordres et des classes est le devoir
« que Manou impose à tout roi des hommes : aussi,
« quoique tu m'aies bannie de cette manière, le regard,
« dont il te faut envelopper tous les anachorètes, devra-
« t-il s'étendre également sur moi! »

« Oui! » répondit à sa plainte le frère puîné de Râma, qui *s'éloigna et* disparut bientôt à sa vue. Alors, dans son trouble et sous le poids de cette accablante infortune, son gosier pour la seconde fois donna un libre passage à des gémissements pareils aux cris de la pygargue. Les paons quittaient leurs danses, les arbres se dépouillaient de fleurs, les gazelles rejetaient leur bouchée de poas : il y avait une immense désolation par toute cette forêt plongée dans un état de souffrance égal au désespoir de la *triste abandonnée*.

Le poëte, qui un jour avait trouvé le *rhythme du* çloka dans le *cri spontané de* sa douleur à la vue d'un oiseau tué par un chasseur, l'*ermite Valmîki* s'en allait alors chercher du bois et des poas cynosuroïdes, quand il entendit ses pleurs et qu'il arriva guidé par eux jusqu'à l'*épouse désolée*. Elle essuya ses larmes qui offusquaient ses yeux; elle mit fin à ses gémissements et le salua. Le solitaire, voyant les signes de sa grossesse, lui donna une bénédiction qui procure un bon fils, et lui dit : « Je sais par ma

puissance d'intuition qu'une vaine crainte du blâme a poussé ton époux à t'abandonner. Mais rassure-toi, Vidéhaine! Tu es arrivée ici dans la maison d'un père, située au milieu de cette région. La conduite sans motif et cruelle envers toi du frère aîné de Bharata excite mon indignation contre lui, quoiqu'il aime la modestie, qu'il soit fidèle à ses promesses et qu'il ait extirpé l'ennemi des trois mondes.

« Ton beau-père, l'égal de Lunus pour la gloire, fut mon ami; ton père éloigne des gens de bien le malheur de renaître; toi, tu es à la tête de ces femmes pour qui leur époux est un Dieu : est-il rien en toi qui ne doive te concilier mon intérêt? Habite sans crainte cette forêt de pénitence, où les animaux s'apprivoisent dans la compagnie des anachorètes : là, un jour, après ton accouchement pur de péché, auront lieu pour ton enfant les cérémonies qui se composent des rites observés pour les nouveau-nés. Quand tu auras plongé ton corps dans les eaux de la Tamasâ, qui efface les péchés et dont les bords ne manquent pas de solitaires qui habitent non loin de ses rivages, le calme renaîtra dans ton âme, en t'occupant à semer dans le sein de ses îles des oblations pour le bien des créatures. Les jeunes filles des anachorètes viendront t'apporter, ou le fruit et la fleur de la saison, ou la racine née sans culture, qu'il faut pour l'offrande, et leurs nobles paroles sauront te consoler de cette récente calomnie. Et t'amusant à faire croître les jeunes arbres de l'ermitage, en les arrosant avec des cruches d'eau mesurées selon tes forces, il te semblera goûter, avant même de l'avoir mis au monde, le bonheur de voir ton nouveau-né déjà boire à ton sein. »

Sîtâ de remercier maintes fois l'anachorète de cette faveur; et Valmîki, l'âme imbue de pitié, ayant pris l'infortunée, la mena sur le soir à son ermitage, peuplé d'animaux privés et dont les gazelles habitaient jusque sur les flancs des autels. Il confia la reine exténuée de chagrin à des pénitentes joyeuses de son arrivée : telle,

dans une néoménie, l'astre aux rayons froids donne aux herbes le dernier seizième de sa lumière, quand les Mânes ont bu les quinze autres portions de sa *radieuse* ambroisie.

A la fin du jour, aussitôt les prières finies, ces femmes lui donnèrent à habiter une case de feuillage, où l'huile d'ingoudi brûlait dans une lampe, où le sol était jonché pour couche d'une peau de gazelle purifiée.

Dans cette demeure, comblée d'hommages par ses hôtes suivant l'étiquette, dévote observatrice des oblations et revêtue d'un habillement d'écorce, elle soutenait son corps avec des aliments sauvages dans le seul but de propager la race de son époux.

« Plaise à Dieu que mon frère en soit maintenant à ses regrets! » se disait le meurtrier du Rakshasa Indradjit, quand il vint, brûlant de ce désir, annoncer au monarque l'exécution de ses ordres et la plainte de Sîtâ.

La face de Râma fut aussitôt baignée de larmes, comme la lune du mois Sahasya (1), quand elle verse la neige; car, s'il avait rejeté de sa maison la fille du roi Vidéhain par la crainte des médisances, il n'avait pu la bannir de son cœur. Mais, enchaînant lui-même son chagrin, veillant d'un œil attentif sur les ordres et les castes, il gouverna ce riche empire en monarque sage, partageant avec ses frères toutes les jouissances de sa dignité. Maintenant que le roi des hommes, par la crainte des mauvais discours, avait abandonné sa vertueuse et fidèle épouse, la royauté habitait dans son anka sans y rencontrer le plaisir; mais du moins y brillait-elle comme affranchie d'une rivale! Ce qui aida un peu la Djanakide à supporter l'intolérable chagrin de son abandon, ce fut la nouvelle arrivée dans la région de son oreille que l'ennemi victorieux du monarque aux dix têtes, ayant rejeté Sîtâ, n'avait pas épousé une autre femme et que, livré à la célébration des

(1) Décembre-Janvier.

sacrifices, il n'avait pas d'autre plaisir que la contemplation de ses images.

CHANT XV

L'ASCENSION DE RAMA AU SWARGA

Le renvoi de Sîtâ consommé, le souverain de la terre jouissait du globe entier, qui a pour ceinture l'Océan. Amenés par le besoin d'un secours, les anachorètes, qui habitaient sur les bords de l'Yamounâ et dont le ténébreux Lavana détruisait les sacrifices, vinrent implorer ce monarque secourable. Ils avaient jeté les yeux sur le Raghouide et n'avaient pas voulu combattre le Démon avec leur propre énergie; car ceux qui, faute de protecteur, se font une arme de la malédiction, perdent le fruit de leur pénitence.

Le Kakoutsthide promit à ces anachorètes de porter remède à leur obstacle : la naissance de Vishnou sur la terre n'ayant pas d'autre but que de sauver le devoir. Eux alors de lui enseigner le moyen de tuer cet ennemi des Dieux : « Sa lance à la main, il est invincible; il faut donc l'attaquer, lui dirent-ils, quand il n'a point sa lance. » Râma de confier à Çatroughna le soin de protéger les ermites, comme pour lui donner une occasion de justifier son nom par la mort de l'ennemi. En effet, quel qu'il soit, un enfant de Raghou est un dompteur d'ennemis : fût-il seul, un Raghouide suffit pour tuer n'importe quel ennemi, comme l'exception détruit la règle.

Muni des bénédictions que son frère aîné répandit sur lui, intrépide et monté sur un char, le Daçarathide se mit en route, contemplant les régions de forêts embaumées et fleuries. Parcourant un chemin où il avait pour guides les anachorètes, ce héros invincible resplendissait,

environné par les guerriers habiles à combattre sur des chars, comme le soleil entouré des nains Bâlakhilyas.

Sa route dans cette marche voulut qu'il passât une nuit au milieu de la forêt où Valmîki pratiquait la pénitence et où le bruit des chars faisait alors dresser la tête aux gazelles. L'anachorète d'honorer le jeune prince aux coursiers fatigués avec les plus magnifiques présents, que fit naître aussitôt la puissance acquise par ses macérations.

Il arriva que dans cette nuit même sa belle-sœur enceinte donna le jour à deux jumeaux : telle une terre féconde enfante le trésor et l'armée. Le fils de Soumitrâ, joyeux d'apprendre que deux enfants étaient nés à son frère, dit adieu, les mains jointes, au saint ermite et partit au matin dans son char attelé. Il arriva près de Madhoûpaghna, où il se rencontra avec le fils de Koumbhînasî qui revenait du bois, emmenant pour tribut un grand nombre d'animaux. Le teint noir comme la fumée, l'odeur puante de graisse, les cheveux rouges à l'instar de la flamme, il s'avançait tel que le feu d'un bûcher, escorté par des tourmes de Rakshasas carnassiers.

Lavâna, au moment de cette rencontre, n'avait point sa lance ; et tout à coup Çatroughna de le cerner ; car la victoire tend les bras au guerrier qui a su prendre l'ennemi par son côté faible. « La bonne aventure ! C'est Brahma qui t'envoie sans doute pour me servir de proie, comme s'il avait eu peur en voyant que mon ventre n'avait pas aujourd'hui une ration très-suffisante ! » Après qu'il eut jeté cette parole menaçante au Soumitride, le Démon, brûlant de le tuer, arracha un grand arbre sans plus de peine que l'épi d'une graminée.

Le coup part ; mais l'autre avec ses flèches aiguës de couper l'arbre dans le trajet au point que son corps n'en fut pas même atteint d'un fragment aussi mince que le pollen d'une fleur. Son arbre mis en pièces, le Rakshasa de lui jeter un vaste rocher qui était comme le poing même de la mort détaché du corps. Aussitôt Çatroughna

d'encocher le trait d'Indra, et le roc soudain frappé est broyé en de minimes parcelles plus menues que le sable même. Le noctivague *Démon* lève son bras et fond sur lui : telle une montagne que surmonte un seul palmier et que le vent eût emporté d'un souffle prodigieux. Mais son ennemi lui fendit le cœur avec le trait de Krishna ; et la chute du Rakshasa, qui fit trembler la terre, mit fin au tremblement des pieux anachorètes.

Des nuées d'oiseaux s'abattirent du ciel sur le Démon immolé, tandis que des pluies célestes de fleurs tombaient sur le front de son ennemi. Le *vaillant* Daçarathide, après qu'il eut tué Lavana, commença dès lors à s'estimer comme le frère germain du héros à la grande vigueur, que la mort du *noctivague* Indradjit avait illustré d'une gloire éclatante. Dans le même temps que les anachorètes au comble de leurs vœux célébraient sa victoire, on voyait sa tête resplendir élevée par l'héroïsme, inclinée par la modestie.

« Que Valmiki ne perde plus désormais les travaux de sa pénitence ! » dit-il à son retour, quand il repassa dans l'ermitage où déjà les gazelles écoutaient immobiles chanter les fils de la noble Mithilaine.

Ce prince aux passions domptées, en qui tous les habitants de la cité contemplaient avec une haute vénération le vainqueur de Lavana, fit sa rentrée dans Ayodhyâ, toute brillante de la pompe dont elle avait décoré ses grandes rues *et* ses places publiques. Il vit au milieu de la salle du trône, environné de courtisans, son frère aîné, devenu, par l'abandon de Sîtâ, l'époux sans partage de la terre. Il s'inclina et Râma de le complimenter sur la mort de Lavana, comme jadis Indra, joyeux de la mort de Kâlanémi, en félicita Vishnou.

Interrogé par lui, Çatroughna répondit que les choses allaient bien partout ; mais, d'après l'ordre du plus grand des poëtes, il ne dit rien des fils qui étaient nés au roi ; car Valmiki voulait rendre ces enfants à leur père dans un temps opportun. L'ami du *roi* Daçaratha et le con-

séiller du *roi* Djanaka, *Valmîki*, suivant les rites avait consacré avec amitié les deux jumeaux de la sage Mithilaine. Comme on avait essuyé sur eux les eaux de l'amnios avec du poa cynosuroïde et du poil coupé sur un animal domestique, le poëte ermite leur donnant ces noms les appela Kouça et Lava.

Ils étaient à peine sortis de l'enfance que déjà, leur ayant fait lire le Véda et les six Angas, Valmiki leur enseignait à déclamer son poëme; ce qui est la première excursion des poëtes. L'histoire de Râma, chantée par ses enfants d'une voix harmonieuse devant leur mère, lui rendait un peu moins amer le chagrin de vivre séparée de son époux.

Les trois autres frères, enfants de Raghou et resplendissants comme les trois feux sacrés, eurent également chacun deux fils de leurs épouses, qui pouvaient justement se qualifier d'êtres femmes ayant un époux, car ils ne vécurent jamais séparés d'elles. Çatroughna au brillant courage, aux formes suaves, au cœur détaché des richesses, fonda la ville de Mathourâ près des rives de l'Yamounâ; cette ville, dans laquelle il fit couler pour ainsi dire le bonheur du Swarga et qu'il donna pour habiter à des citoyens, dont les prospérités brillaient sous les influences d'une sage politique. Là, du palais qu'il habitait, ses yeux aimaient à contempler cette rivière de l'Yamounâ, émaillée de flamingos et qui semblait une housse aux compartiments d'or, jetée sur le dos de la terre. Çatroughna, zélé pour le bien de son frère aîné, donna à ses deux fils d'une vaste science, Çatroughâtini et Soubâhou, les deux villes de Mâthourâ et de Vidiça.

Un jour, certain brahme de la campagne apporta, couché dans son sein comme dans un lit *funèbre*, son fils qui n'avait pu atteindre même à l'adolescence, et vint se lamenter à la porte de *Râma*, le monarque de la terre : « O terre, disait-il, que tu es à plaindre, toi qui, tombée par succession du roi Daçarathide entre les mains de

Râma, est passée d'un malheur dans une plus grande infortune! »

Quand il eut apprit la cause de sa douleur, le Raghouide, protecteur du monde, en rougit de honte; car la mort avant l'âge n'avait pas encore touché *du pied* l'empire d'Ikshwâkou. « Aie un peu de patience! » dit-il, ranimant le courage du brahmane affligé; et son désir de vaincre la Mort lui remit en mémoire le char de Kouvéra. Le fils de Raghou partait muni de ses armes et monté sur le char, quand la voix d'un être invisible articula ces mots devant lui : « Il existe au milieu de tes peuples, sire, un écart de la règle : recherche-le donc, redresse-le, et tu verras accompli ce que tu désires. »

A ces mots pleins d'autorité, Râma de voler dans les plages du ciel à la recherche de cette violation des *lois, qui régissent les* castes; et telle était sa vitesse que le drapeau du char Poushpaka semblait immobile dans cette course aérienne. Ensuite, le Kakoutsthide vit un certain homme qui se macérait, suspendu à la branche d'un arbre, sa tête en bas et ses yeux tout rouges de fumée. Le roi demande à ce buveur de fumée quel est son nom et sa race : « Je m'appelle Çambouka, répondit l'homme avec sincérité; je suis un çoûdra et mon but est d'arriver au pays des Dieux. » Râma le justicier mit l'épée à la main, résolu de trancher la tête à ce pénitent, qui avait jeté le péché au milieu des créatures par des austérités à la pratique desquelles sa caste n'avait aucun droit. Il en leva soudain à la tige du cou ce chef où les étincelles de la flamme avaient rasé la barbe : tel est un lotus dont la corolle fut brûlée par les frimas de l'hiver. Le çoûdra obtint de passer dans la voie des bons, parce que le roi avait tiré lui-même le châtiment de sa faute, mais non à cause de sa pénitence, quelque rigoureuse quelle fût, car elle sortait du chemin tracé pour sa caste.

Le chef des Raghouides eut *alors* une entrevue avec Agastya à la grande splendeur, qui se montra soi-même à lui dans sa route, comme la lune, qui fait sa visite à la

saison de l'automne. L'anachorète, enfant d'une aiguière, lui donna une parure, céleste présent, qu'il avait reçu pour la rançon de l'Océan, dont il avait bu les ondes. Râma ceignit de ce bracelet son *vaillant* bras qui n'était pas occupé à ceindre le cou de sa Mithilaine et reprit le chemin de sa ville; mais le fils mort du brahme était déjà revenu à la vie. Réuni avec son fils, le prêtre effaça par des éloges le blâme, qu'il avait jeté d'abord sur l'homme qui pouvait arracher même sa victime à la mort.

Tels que les nuages arrosent les moissons de leurs ondes : ainsi les rois des hommes, des Rakshasas et des singes inondèrent de présents ce monarque pieux qui avait mis en liberté un cheval pour la célébration d'un açva-médha. Invités au sacrifice, les grands Rishis vinrent chez lui de tous les points du ciel, abandonnant non-seulement les régions de la terre, mais encore les pays faits de la lumière. Ayodhyâ aux quatre portes à l'image de quatre bouches resplendissait par tous ces patriarches, logés dans son voisinage, comme le corps de Brahma au premier instant que le monde créé fut sorti de ses mains. L'abandon même de la Vidéhaine fut une chose dont elle put se glorifier; car la seule épouse qu'eut jamais son époux retiré dans le sanctuaire de son palais, ce fut la statue de Sîtâ coulée en or. Enfin, riche d'une pompe supérieure à tous les apprêts commandés par les rites, fut célébré l'*auguste* sacrifice dont les gardiens furent ces Rakshasas, accoutumés naguère à jeter le trouble dans les cérémonies.

A la voix de leur maître, les deux fils de la noble Mithilaine, Kouça et Lava, s'en allaient alors chanter çà et là ce Râmâyana, inspiré sans travail au fils de Pratchétas. L'auteur était Valmiki; le sujet du poëme, c'était la vie de Râma; les deux chantres possédaient une voix de Kinnaras : que leur eût-il manqué pour enlever toutes les âmes des auditeurs? Accompagné de ses frères puinés, Râma vit, Râma entendit avec ravissement la suavité des formes et du chant de ces jeunes ménestrels, dont les

connaisseurs lui avaient déjà vanté les qualités. Suspendue par ses oreilles à leur chant, l'assemblée, mouillant de larmes ses visages, apparaissait comme un bois aux feuilles ruisselantes de frimas dans un matin où le vent n'a point de souffle. Leur voyant une ressemblance telle avec Râma, qu'ils ne différaient que par les vêtements et l'âge, le peuple restait là sans remuer les yeux. Mais ce qui fit l'admiration de la foule, ce fut moins leur habileté que leur indifférence à tous les présents, dont Râma les comblait par amitié.

« Quel maître vous apprit à chanter et quel poëte est l'auteur de cette épopée? » A cette question faite par le roi même, ils répondent : « C'est Valmîki! »

Ensuite, accompagné de son frère puîné, Râma vint trouver le fils de Pratchétas, et lui dévouant son corps, offrit l'empire au solitaire. Le poëte saint apprit au roi que les enfants de la Mithilaine étaient ses fils; et, sensible aux malheurs de Sîtâ, il exprima le désir qu'il reprît son épouse. « Mon père, *dit Râma*, le feu a témoigné devant nous que ta bru était pure; mais les gens de ce pays ne croient pas en elle à cause de la méchanceté du Rakshasa. Que la Mithilaine fasse naître la foi en sa bonne conduite passée, et je consens à recevoir, selon tes ordres, celle qui est la mère de mes fils! »

A cette promesse, l'anachorète fit amener de son ermitage la Djanakide par ses disciples, comme il faisait venir *du ciel* sa perfection par les pénitences.

Un autre jour, le Kakoutsthide, ayant convoqué les habitants de la ville, fit donc inviter le poëte à l'accomplissement de ce qui fut convenu entre eux. Le solitaire, accompagné de Sîtâ et de ses deux fils, s'approcha de Râma tel qu'il se fût approché du soleil radieux avec le Rig-Véda même, enrichi de ses accents toniques. Quand on vit paraître la Djanakide, enveloppée d'un vêtement rouge, les yeux fixés sur ses pieds, le corps dans un calme parfait, ce que chacun en conclut, ce fut : « Elle est pure! » Retirant leurs yeux du chemin de ses regards,

tous les citoyens se tenaient, la tête baissée, comme des épis de riz inclinés sous le poids des grains.

L'anachorète, assis sur un siége élevé : « Fais, ma fille, que le monde, lui dit-il à la vue de son époux, ne puisse conserver aucun doute sur ta vie passée. » Ensuite, après qu'elle eut lavé sa bouche avec l'eau pure que lui offrit un disciple de Valmiki, Sîtâ de prononcer ces paroles de vérité :

« Comme il est vrai que je n'ai jamais commis d'offense à l'égard de mon époux, ni en action, ni en parole, ni même en pensée : ainsi daigne, ô terre, ô déesse, me recevoir dans ton sein! » A peine la vertueuse épouse eut-elle articulé ces mots, que la terre se fendit tout à coup et qu'il en sortit un globe de splendeur, telle que la flamme d'un éclair.

Là apparut aux yeux de tous la terre elle-même, ceignant ses flancs avec la mer en *humide* ceinture et assise dans un trône, élevé sur le chaperon d'un serpent naja. Elle fit monter dans son giron Sîtâ, de qui les regards s'attachaient à son époux, et, malgré les cris de Râma : « Ne t'en vas pas! Ne t'en vas pas! » elle se plongea avec elle dans les enfers. Le saint anachorète, considérant la puissance du Destin, apaisa le courroux du Raghouide, qui, l'arc en main, voulait reprendre son épouse à la terre.

Râma, le sacrifice terminé, congédia les anachorètes et ses amis, après les avoir comblés d'honneurs et reporta sur les fils de Sîtâ l'amour qu'il avait eu pour elle.

Suivant les conseils d'Youdhâdjit, le prince, à qui ses fils étaient rendus, investit Bharata d'une grande puissance et lui donna *toute* la contrée qui tire son nom de l'Indus. Ce fut alors que celui-ci, ayant complétement vaincu les Gandharvas dans une bataille, les contraignit à quitter les armes et leur fit prendre à la place des instruments de musique. Puis, quand il eut fait sacrer deux fils, dignes du sacre, Taksha et Poushpaka comme rois

en deux villes capitales, appelées de leur nom, il revint à la cour de Râma.

Le chef des Raghouides l'ayant commandé, Lakshmana lui-même fit monter sur les trônes du Kârâpatha ses deux fils Angada et Tchandrakétou. Après que ces rois des hommes eurent ainsi procédé à l'inauguration de leurs fils, arriva le temps pour eux de vaquer aux funérailles de leurs mères, qui s'en étaient allées chacune à son tour dans le monde de son époux.

Un jour, la mort sous l'habit d'anachorète vint trouver l'aîné des Raghouides et lui dit : « Abandonne-*moi* quiconque nous verra causer dans cet entretien caché. »

« Soit ! » répondit le monarque ; et, se montrant à lui sans déguisement : « L'Être suprême ordonne, reprit-elle, que tu ailles habiter le ciel ! »

Lakshmana, qui se tenait à la porte, enfreignit la défense, bien qu'il sût leur convention ; mais *l'anachorète* Dourvâsas, qui voulait obtenir la vue de Râma, vainquit sa résistance par la crainte d'une malédiction. Le Soumitride, versé dans la science de l'absorption en Dieu, se rendit sur le rivage de la Sarayoû, et là, abandonnant son corps, il sauva la vérité de la parole qu'avait engagée son frère aîné.

Après que cette quatrième portion de lui-même s'en fut retourné au ciel avant lui, Râma n'eut point sur la terre une aussi ferme assiette, comme la vertu *dans le deuxième âge du monde*, où elle se tient sur trois pieds (1) seulement.

Il établit dans Kouçavatî son fils Kouça, l'aiguillon qui forçait l'ennemi, tel qu'un éléphant, à marcher dans sa voie ; son autre fils Lava, de qui les sages paroles tiraient

(1) Le symbolisme indien typifie la vertu dans les quatre âges du monde sous la forme d'une vache, l'animal sacré, qui se tient sur quatre pieds dans l'âge d'or, sur trois dans celui d'argent, sur deux en l'âge de cuivre et sur un seul dans l'âge de fer.

les gouttes des larmes aux *yeux des* gens de bien, reçut pour son apanage la ville de Çarâvati.

A la suite de ces choses, le monarque à l'âme constante prit sa route avec ses deux frères puînés vers le ciel, devancé par le feu et suivi par Ayodhyâ, moins ses maisons, dans un élan de piété conjugale. La reconnaissance fit courir, et les Rakshasas, et les singes, dans son chemin, que les créatures mouillaient de larmes, aussi grosses que les boutons de fleurs des kadambas. Monté sur un char des dieux, mais sensible aux peines de ses adorateurs, il fit de la Sarayoû une échelle pour conduire au Swarga ceux qui venaient sur les traces de ses pas. Telle était la presse des fidèles qui accouraient s'y plonger, que la ressemblance de ce lieu avec un abreuvoir de taureaux et de vaches fit donner à ce tirtha purifiant le nom de Gopratara, célèbre sur la terre.

Quand les portions divines, corps émanés de sa substance, furent rentrées en lui-même, le Seigneur fonda un autre Swarga pour les habitants d'Ayodhyâ qui étaient devenus dieux. Après qu'il eut ainsi mis fin aux affaires des Immortels, qui avaient eu pour objet la décollation du Rakshasa aux dix têtes ; après qu'il eut établi sur la montagne du septentrion (1) et sur la montagne du midi (2) le monarque de Lankâ et le fils du Vent, comme deux colonnes de gloire, Vishnou rentra dans son corps, qui est le domicile de tous les mondes.

CHANT XVI

KOUÇA ÉPOUSE KOUMOUDVATI

La perle sans égale de l'empire fut adjugée par les sept autres héroïques enfants de Raghou à Kouça, leur

(1) Le mont Himâlaya.
(2) Le mont Trikoûta.

aîné, pour ses vertus et son droit de primogéniture : car l'union fraternelle était chez eux un héritage de famille. Contents de s'élever par des travaux non stériles, dont les principaux étaient des éléphants domptés, de *nouveaux* ponts *jetés*, l'agriculture et le commerce *développés*, ils n'empiétèrent jamais sur les bornes qui fixaient leurs mutuels domaines, comme les mers ne franchissent pas leurs rivages. La race de ces rois, qui ne cessaient pas *un instant* d'exercer la munificence, étendait, ainsi partagée en huit branches, son origine des portions du Dieu aux quatre bras, tels que les huit éléphants du ciel procèdent de *l'éléphant* Sâmayauni.

Un jour, *dans sa ville de Kouçavatî*, au milieu de la nuit, sa lampe étant immobile et ses officiers endormis, Kouça se réveilla et vit dans sa chambre à coucher une femme, qu'il n'avait jamais vue et de qui le vêtement était celui d'une épouse éloignée de son époux. Elle réunit ses deux mains en coupe à ses tempes, commença à le saluer avec une exclamation de victoire et resta debout en présence du monarque, aimé de ses parents, victorieux de ses ennemis, qui partageait avec les bons la richesse de la terre et brillait d'une splendeur égale à celle du roi des Immortels. Étonné que la porte fût encore fermée de ses verrous, le petit-fils du *roi* Daçaratha, quittant à moitié sa couche par le haut du corps, dit à cette femme venue dans sa chambre, comme une ombre sur la surface d'un miroir :

« Toi, que voici entrée au milieu de mon appartement, fermé néanmoins de ses barrières ; toi, qui cependant ne montres pas à mes yeux les signes d'une puissance acquise par l'absorption en Dieu, car tu portes les apparences des êtres accablés de tristesse, comme un champ de lotus qu'aurait fané le malheur d'une gelée blanche ; qui es-tu, belle dame ? De qui es-tu l'épouse ? Quelle raison te conduit chez moi ? Réponds ! Mais pense que l'âme des Raghouides, maîtres de leurs sens, n'est pas habituée à tourner ses yeux vers l'épouse d'autrui. »

Elle de lui répondre : « Sache-le, sire, je suis la Déesse tutélaire de cette ville admirable, mais aujourd'hui veuve de son maître, dont les citoyens ont joui de la présence de ton père, les yeux toujours fixés dans sa contrée. Moi, qui surpassais en splendeur Alakà même et de qui un gouvernement habile changeait tous les jours en fête, je suis tombée dans une condition lamentable depuis que toute la puissance est réunie dans tes mains ; et tu es un fils du soleil ! Avec ses maisons détruites, avec les pavillons pour coucher de ses plate-formes écroulés par centaines, ma ville sans la présence de mon seigneur ressemble à une fin de jour, quand le soleil est plongé derrière le couchant et que la fougue du vent a déchiré les nuages. La rue royale qui, durant les nuits, était la route battue des femmes courant d'un pied aux noûpouras mélodieux et brillants vers quelque rendez-vous amoureux, n'est plus foulée maintenant que par des chakals glapissants, de qui la gueule ardente comme un tison y cherche un lambeau de chair à dévorer. Cette eau de *mes* grands viviers, qui, battue par les mains des jolies femmes, imitait sous leurs doigts le son profond des tambours, semble jeter une plainte aujourd'hui qu'elle est frappée à coup de cornes par des buffles sauvages. Avec un reste de queue échappé à l'incendie de leurs bosquets, les paons d'agrément, que le perchoir cassé de la volière condamne à coucher sur les arbres et que l'exil de nos tymballes a dégoûtés de leurs danses, retombent dans la condition farouche de paons des bois. Sur les marches de mes escaliers, où des femmes charmantes jetaient gaiement leurs pieds teints de fard, c'est maintenant le pied des tigres qui se pose, taché du sang des gazelles qu'ils viennent d'égorger.

« Les bosses du front déchirées à coup d'ongles acérés comme l'aiguillon du cornac, les éléphants peints, descendus au milieu des bosquets de lotus, y rencontrent des combats avec des lions furieux au moment où la trompe des éléphants offre des morceaux de fibres à leur bouche

même. Sur les colonnes, qui portent des statues de femme, où le gris *de la poussière* est venu remplacer la couleur effacée, des rubans de peaux, abandonnées par les najas, leurs hôtes, y forment à leurs seins comme une tunique pectorale. Les rayons de la lune, tout doués qu'ils sont de la pureté, qu'on admire dans un fil de perles, ne brillent plus sur les palais, dont l'intervalle du temps écoulé a noirci les plâtres, où croissent çà et là des touffes de graminées. Les singes des bois, comme des Poulindas, ravagent les branches de mes jardins publics, où de folâtres jeunes filles venaient jadis cueillir des fleurs, en courbant les rameaux avec ménagement. Les œils-de-bœuf, obstrués par les multitudes de fils tissés par les araignées, refusent tout passage à la fumée : la nuit, on n'en voit pas sortir la clarté d'une lampe; le jour, une femme n'y vient plus montrer sa tête. Je souffre maintenant de voir la Sarayoû aux huttes de roseaux abandonnées sur les rives, aux îles privées de la cérémonie des offrandes en l'honneur des créatures, aux ondes, qui n'obtiennent plus de se mêler avec la poudre embaumée des baigneurs. Ainsi veuille, désertant cette habitation, revenir chez moi, la ville capitale de tes ayeux, comme ton père, quittant son corps fait d'organes humains, s'en est allé reprendre sa forme de Paramâtman *ou d'âme universelle.* »

« Soit ! » répondit, accueillant sa demande, le chef joyeux des Raghouides; et *la Déesse de* la ville, ayant manifesté sa bienveillance par l'expression de son visage, s'évanouit, rappelé au corps où elle était liée.

Le matin venu, le monarque dans l'assemblée de raconter aux brahmanes ce prodige arrivé la nuit; et, son récit terminé, ceux-ci de le féliciter, comme si la métropole de sa race était venue en personne le choisir elle-même pour époux. Après qu'il eut donné aux doctes brahmes Kouçavati en toute propriété, il partit, le front tourné vers Ayodhyâ, un jour favorable au voyage, accompagné de son gynécée et suivi de ses armées, telles

que les troupeaux des nuages coururent sur les pas du vent.

Dans cette marche, où les chars figuraient les splendides palais, où les drapeaux imitaient les jardins aux cimes fleuries, où les grands éléphants simulaient des montagnes artificielles de plaisir qui s'en iraient à la suite d'une cité mobile, son armée semblait aux yeux toute une ville capitale ambulante. Ces flots d'armées, que ramenaient sur la terre de leur ancienne habitation celui qui seul voyait *déployée sur sa tête* la circonférence de l'ombrelle sans tache, étaient comme la mer, dont la lune à son lever ramène le flux au rivage *abandonné*.

Telle que si elle n'avait pas eu la force de supporter l'accablante oppression des armées du roi dans sa marche, il semblait que la terre eût emprunté un déguisement à la poussière elle-même pour voler se réfugier dans le second empire de Vishnou.

En quelque lieu qu'on vît l'armée, soit l'arrière-garde, qui se préparait à marcher, soit l'avant-garde, qui s'avançait en bon ordre sur la route, cette partie seule donnait à penser qu'elle était la totalité. Arrosée par l'eau du mada, qui ruisselait aux joues des éléphants, et battue par le sabot des coursiers, la poussière, dans la route du monarque, passait à l'état de boue et la boue elle-même revenait à l'état de poussière. Continuant son voyage sur les flancs des monts Vindhyas et divisée en beaucoup de rameaux, l'armée, bruyante comme les flots de la Raivâ, réveillait la voix des échos dans la bouche des cavernes. Le roi, empourprant ses roues avec les métaux que broyait son char, et mêlant au bruit de sa marche le son des instruments de musique, traversait le mont Vindhya, en s'amusant à regarder les présents que lui apportaient les Poulindas.

A la descente de cette chaîne dans la plaine, où, ménageant la peine de ses *officiers*, les cygnes, parcourant les airs, agitaient leurs ailes sur sa tête en guise d'éven-

tail et de chasse-mouche, il franchit au moyen d'un pont formé par des éléphants attachés l'un à l'autre ce fleuve du Gange, dont les ondes fuyaient là d'une course rétrograde. Il honora les eaux de la Bhâgirathi, fendues par ses navires, en reconnaissance de ce qu'elle avait jadis fait obtenir le séjour des Immortels à ses ancêtres au temps où leurs corps, brûlés par Kapila dans sa colère, n'étaient plus qu'un reste de cendres.

Ainsi, après quelques jours de marche, Kouça enfin s'approcha de la Sarayoû, sur les rivages de laquelle s'offrirent par centaines à sa vue les colonnes victimaires dressées en face des autels, où les Raghouides célébraient jadis leurs sacrifices. Parfumé dans les branches des arbres en fleurs, baigné dans les ondes fraîches de la Sarayoû, le vent des bosquets de la capitale, où régnèrent ses aïeux, vint lui-même au-devant du monarque et de son armée fatiguée. Ensuite, le roi puissant, l'ami des citoyens, le drapeau de sa race, le héros, qui plongeait sa flèche au corps de l'ennemi, fit camper ses armées aux drapeaux onduleux dans le voisinage de la grande cité.

Alors, sur les ordres du souverain et grâce aux trésors amassés pour ces travaux, les foules des ouvriers se mettent à renouveler toute la ville et à la rendre ce qu'elle fut autrefois, comme les nuages renouvellent avec des arrosements de pluie la terre consumée par les feux de l'été. Enfin Kouça fit célébrer avec des offrandes de victimes par des brahmanes, instruits dans la science d'inaugurer les maisons et préparés à la cérémonie par le jeûne, la consécration de cette métropole aux palais remplis des plus illustres images. Il entra dans la demeure affectée au roi comme un amant dans le cœur de son amante, et gratifia des autres palais de cette ville le monde de ses officiers en donnant à chacun suivant sa dignité.

Les marchandises étalées dans ses boutiques, les chevaux rassemblés dans ses écuries, les éléphants attachés

à des rangs de poteaux dans ses étables, donnaient à cette belle cité la splendeur *opulente* d'une femme qui a des joyaux attachés sûr tous ses membres. Restaurée dans son ancienne beauté, cette ville des Raghouides; où résidait maintenant le fils de Sitâ, ne lui laissait rien à envier, soit au monarque du ciel, soit au souverain même d'Alakâ.

Or l'été vint comme pour conseiller aux belles jeunes femmes de se vêtir avec la tunique pectorale brodée de pierreries, le collier de perles tombant sur deux seins d'une éclatante blancheur et la robe si fine, qu'elle peut être enlevée d'un soupir. Le flambeau de la lumière s'étant rapproché au retour de son excursion dans les pays signalés par l'étoile Agastya, la plage septentrionale versa un fleuve de neige du mont Himâlaya, comme une pluie de froides larmes que fait répandre la joie. La carrière du jour démesurément augmentée, celle de la nuit extrêmement diminuée, on aurait dit un époux et sa femme qu'une brouille a séparés et que le repentir pousse au raccommodement.

Dans les forêts de jasmins d'Arabie qui fleurissent le soir et dont les boutons éclos versaient alors une senteur exquise, l'abeille noire posait tour à tour le pied en bourdonnant sur chaque et chaque fleur, comme si elle en eût supputé le compte. Les gens riches passaient le temps de l'ardente chaleur en des maisons stillantes d'eau, couchés sur des lits de marbre, autour desquels une machine versait des courants de fraîcheurs et dont la surface était lavée par les eaux de sandal. L'Amour, qui avait perdu sa vigueur depuis que le printemps s'était enfui, recouvrait de nouvelles forces dans les cheveux des femmes qui tombaient détachés, humides au sortir du bain, embaumés de parfums et parés de mallikas aux fleurs du soir. Un peu couleur rougeâtre passant au jaune là où s'étaient rassemblés des grains de poussière, une grande pousse de l'arjouna ressemblait au nerf brisé d'un arc, comme si dans sa colère Çiva, non satisfait de consumer le corps,

avait rompu la corde même de l'Amour. Toutes les fautes étaient lavées sur le peuple des amants par la saison de l'été, qui mariait les nouvelles bignones et le çidhou vieux avec les fleurs écloses des manguiers aux ravissantes odeurs. Ce temps arrivé, deux choses étaient aimées des hommes par-dessus tout : le monarque et la lune, montés plus haut que le point où ils se lèvent, car le culte des rayons de l'une et des pieds de l'autre pouvaient sauver des ardeurs *du jour et des infortunes de la vie*.

Or le prince eut envie de se divertir, accompagné de ses femmes, dans les eaux amies de l'été que promène la Sarayoû, aux flots couronnés par les fleurs des branches qui pendent sur le rivage, aux vagues sillonnées par des flamingos, ivres d'amour, avides de fendre les ondes. Après qu'on eut construit des palais sur le terre-plain de ses bords, et qu'on eut enlevé ses crocodiles dans les filets des pêcheurs, le souverain, qui avait la puissance de Vishnou, vint s'y baigner d'une manière convenable à sa grandeur et à sa dignité. Ses femmes effarouchaient les cygnes de la rivière, en descendant les marches de l'escalier du rivage, par le son des bracelets qu'elles entrechoquaient l'une contre l'autre, par le tintement des noûpouras qu'elles agitaient à leurs pieds.

Le prince, voyant avec quelle ardeur s'y plongeaient ses concubines, toutes livrées au jeu de s'envoyer de l'eau à l'envi l'une de l'autre, monta sur une barque et dit ces mots à une Kiratî placée à ses côtés pour tenir l'éventail et le chasse-mouche : « Vois cette nappe de la Sarayoû, essuyant les couleurs sur les membres des femmes de mon sérail qui s'y plongent par centaines : elle ressemble à ce crépuscule, qui se lève au milieu des nuages; elle a comme lui plus d'une teinte. Ce collyre, enlevé sur les paupières des belles de mon gynécée par les eaux que remue cette barque, est restitué à leurs yeux par ces mêmes ondes, qui remettent sur leurs cils ce brillant du fard de l'amour. Ces pendeloques en fleurs de çirîsha que fait tomber des oreilles leur badinage au milieu des

eaux, trompent, agitées sur les vagues de cette rivière, les poissons, que le désir conduit à la recherche des vallisnéries. Rivales des perles mêmes, les gouttes d'eau, qui roulent sur la gorge de ces femmes ardentes à battre les ondes, semblent à mes yeux leur collier de perles qui s'est rompu sur leur sein, où l'on ne sait plus distinguer les unes des autres. L'eau qu'elles font parler en cadence comme un tambourin accompagné de leurs chansons, auxquelles se mêlent sur la scène du rivage les aimables cris des paons, la queue en éventail, récrée délicieusement les oreilles. Sur les hanches des femmes aux vêtements collés contre les membres, les joyaux des ceintures semblent observer eux-mêmes le vœu du silence, maintenant que les routes, où se meuvent leurs fils, sont remplies d'eau, comme des étoiles entre lesquelles s'infiltrent les rayons de la lune. Voici de jeunes femmes qui font jaillir l'eau battue avec la paume des mains, tandis que leurs compagnes les inondent hardiment au visage et que leurs cheveux aux boucles défrisées vomissent des ruisseaux, que rougit la poudre de sandal. Les cheveux détachés, le fard tombé, les réseaux de perles disjoints, en ce désordre même causé par leurs jeux folâtres au milieu des eaux, la parure de tête de ces jolies femmes ne cesse point de ravir l'âme. »

Mettant pied à terre de sa barque, comme d'un char céleste, le monarque au tremblant collier de perles se mit à jouer avec elles au sein des ondes : ainsi les épaules couvertes de lotus arrachés, un roi sauvage des éléphants s'ébat avec ses nobles compagnes. Ces femmes reluisaient de la plus vive lumière dans la compagnie du splendide monarque : en effet, la perle, fût-elle seule, charme les yeux; combien plus, quand on la marie au saphyr d'un si brillant éclat! Les dames aux grands yeux de l'arroser avec des eaux colorées qu'elles jetaient sur lui en badinant avec des siphons d'or; et Kouça, ainsi bariolé, se montrait aux yeux comme le roi des montagnes où ruissellent des ondes teintes par les métaux. C'est de cette manière qu'il

se plongeait, accompagné des femmes de son gynécée, dans les eaux de la noble rivière, imitant les jeux d'Indra quand il s'amuse, environné des Apsaras, dans les ondes de la Gangâ céleste.

Cependant la parure, gage de victoire, que l'anachorète, enfant d'une aiguière, avait donnée à Râma et que celui-ci avait transmise à Kouça avec un royaume, venait de tomber dans l'eau, et le roi, distrait par le jeu, ne s'était point aperçu de sa chute. Après que le monarque se fut baigné tant qu'il y trouva du plaisir, à peine rentré avec ses femmes dans le palais construit sur le rivage, et quand il eut quitté l'attirail de ses habits somptueux, il vit que son bras était dépouillé du céleste bracelet. Ce prince d'une âme constante ne put néanmoins en supporter la perte, non par l'amour des richesses, car il n'estimait pas les joyaux plus que des fleurs; mais parce qu'il avait reçu jadis ce présent de son père, et que la fortune de la victoire était assurée à ce talisman.

Il commanda aussitôt que tous les pêcheurs, à qui le fond et le cours de cette rivière étaient bien connus, se missent à chercher sa parure; mais ceux-ci, ayant fouillé la Sarayoû avec des peines stériles, s'en vinrent lui dire, le visage fané comme des lotus flétris : « Nous avons travaillé de tous nos efforts, sire; mais on n'a pu retrouver le magnifique bracelet tombé dans l'eau : c'est que le serpent Koumouda, qui habite le fond de cette rivière, l'a sans doute avalé dans son avidité. »

Soudain il tendit la corde de son arc; il choisit pour la mort du serpent le trait de Garouda; et, son arc au poing, ses yeux rouges de colère, il s'en vint d'un pied hâté sur le rivage. Sa flèche à peine encochée, le fleuve, dans son effroi, agitant ses mains de vagues et battant ses rives, se mit à pousser des meuglements épouvantables, comme un éléphant des bois tombé dans une fosse. Tout à coup, de cette rivière aux crocodiles réveillés, s'élança le roi des serpents, se couvrant d'une jeune fille : tel jadis le royal arbre des Dieux sortit derrière Lakshmi de

l'Océan baraté. Aussitôt que le monarque des hommes le vit s'approcher, avançant la main pour lui rendre son bijou, il retira de son arc le trait de Garouda, car les gens de bien n'ont jamais une colère sans frein devant un ennemi qui baisse humblement sa tête. Koumouda, qui n'ignorait pas la force de l'astra Garoudique, salua, inclinant ce front que son orgueil portait si haut, le fils du monarque des trois mondes, ce Kouça au front inauguré que sa puissance rendait la verge des ennemis, et lui tint ce langage : « Je sais que sous le nom de fils tu es un autre corps de Vishnou qui s'est fait homme pour conduire à sa fin une importante affaire; comment pourrais-je donc mettre un obstacle à ta constance, puisque tu dois être l'objet de ma vénération? Tandis que cette jeune fille suivait des yeux sa balle jetée en l'air d'un coup de paume, elle reçut dans ses mains à son extrême étonnement ce triomphal joyau, le croyant une étoile qui tombait rapidement des cieux. Qu'il aille donc se marier de nouveau à ton bras vigoureux, marqué des lignes de cicatrices qu'y imprima la corde vibrante de ton arc; ce bras qui descend, *pour ainsi dire*, à ton genou et qui semble une massue pour la défense de la terre. Daigne agréer comme épouse ma jeune sœur, cette vierge appelée Koumoudvati, qui, par un long culte rendu à tes pieds, seigneur, lavera enfin l'offense que j'ai commise envers toi. »

A ces mots du serpent : « On peut se glorifier d'être le parent de ta majesté, » lui répondit le maître de la terre quand il eut reçu de lui son joyau; et sur-le-champ Koumouda, accepté pour allié, de célébrer suivant les rites cet hymen de la jeune fille avec le prince, chéri de la fortune et l'ornement de sa race.

Aussitôt que le monarque de la terre eut touché pour le mariage, devant le feu resplendissant, la main de cette vierge au poignet ceint d'un bracelet en laine, signe d'heureux augure, le son des instruments de la musique divine remplit jusqu'aux extrémités des plages célestes;

ensuite, des nuages merveilleux répandirent une pluie de fleurs aux senteurs les plus exquises. Ainsi, quand le serpent et Kouça se furent donnés comme parents, celui-ci, le cinquième fils de Takshaka, celui-là, ce *glorieux* fils de Sîtâ et du souverain des trois mondes, l'un cessa de redouter Garouda, que la mort de son père avait rendu l'ennemi des serpents; et l'autre, cher au peuple des villes, gouverna la terre affranchie du poison des reptiles.

CHANT XVII

LES VERTUS DU ROI ATITHI

Le Kakoutsthide engendra au sein de Koumoudvati un fils nommé Atithi, comme la dernière veille de la nuit enfante la sérénité dans l'âme. Chéri de son père, ce jeune prince d'une incomparable splendeur fut la purification de ses deux familles paternelle et maternelle : ainsi le soleil répand la pureté dans ses deux routes du septentrion et du midi. Son père, le plus sage des hommes, lui fit recevoir d'abord la substance de ce qui forme les sciences de sa caste; ensuite, la main des jeunes princesses, filles des rois. Le héros, le sage, le noble Kouça crut que son moi s'était fait double, quand il se vit reproduit tout entier dans ce noble, ce sage, cet héroïque fils.

Entré dans une alliance digne de sa famille avec le roi des dieux, il tua le démon Dourdjaya et fut tué par lui dans une bataille. Koumoudvati, la sœur de Koumouda, le roi des serpents, suivit son mari *dans la tombe*, comme le clair de lune suit la lune, amie des lotus koumoudas. De ces deux époux, l'un partagea le trône du ciel avec le roi des dieux; l'autre devint elle-même la compagne de Çatchi et reçut *d'elle* une part de *l'arbre divin* Pârijâta.

Les vieillards, ses ministres, n'oubliant pas les derniers

ordres du roi, quand il partit pour les combats, élevèrent son fils à la tête de l'empire. Eux alors de commander aux ouvriers de bâtir pour le sacre du nouveau roi un palais neuf, appuyé sur quatre colonnes, avec un autel sur une haute base au milieu. Là s'approchèrent du prince assis dans un siége fortuné les huit membres intégrants de l'empire avec les ondes apportées des tîrthas sacrés en des urnes d'or. Le roulement des tambours, le son mélodieux et profond des instruments de musique donnaient à présager pour lui sous d'heureux auspices une descendance impérissable.

Il fit célébrer les cérémonies de la nirâdjanâ par les soins des vieillards, ses parents, avec de riches vêtements neufs, avec l'écorce du figuier sacré, avec des épis d'orge, avec les feuilles du panicum dactylon.

D'abord les brahmes de s'avancer, le pourohita à leur tête, pour sacrer ce prince victorieux avec des hymnes de triomphe. La sainte effusion du sacre, qui tombait à grands flots bruyamment sur sa tête, ressemblait au fleuve du Gange se précipitant sur la tête de Çiva. Dans ce moment, où les poëtes officiels chantaient ses louanges, il apparaissait comme un nuage majestueux, salué par des tchâtakas. De même que l'arrosement d'une pluie augmente l'éclat du feu des éclairs; de même les eaux, sanctifiées par de solennelles prières, ajoutaient à la splendeur du monarque assis dans l'attente des urnes à verser.

A la fin du sacre, il distribua entre les chefs de maisons des trois premiers ordres une telle abondance de richesses qu'ils purent s'acquitter eux-mêmes des sacrifices en les payant avec des honoraires convenables. Les bénédictions qu'ils répandirent sur lui d'une âme reconnaissante furent dépassées de bien loin par les fruits nés sur l'arbre de ses œuvres. Il prescrivit de mettre en liberté ceux qui étaient dans les fers, de respecter la vie des condamnés à mort, de retirer le fardeau à la bête de somme et de laisser à son veau tout le lait de la vache. A

son ordre, les oiseaux d'agrément, perroquets ou autres, qui étaient renfermés dans ses cages, reçurent la clef des champs et purent s'envoler où les poussait leur fantaisie. Ensuite, pour qu'on le revêtît du costume impérial, il prit place dans un trône pur, fait avec la dent *blanche* des éléphants, couvert d'un magnifique tapis et dressé au milieu de l'enceinte même.

Alors, tenant les différentes espèces de parure et quand ils eurent lavé d'eau leurs mains, des serviteurs habiles dans l'art de parer s'avancèrent vers le jeune roi, de qui les boucles de cheveux étaient collées avec des parfums. Ils tressèrent dans sa chevelure des guirlandes de fleurs; ils y nouèrent des fils de perles; ils ornèrent sa tête d'un rubis, autour duquel s'irradiait un cercle de lumière. Après qu'ils eurent achevé d'oindre le corps d'un sandal, embaumé d'une senteur de musc, ils dessinèrent au milieu du front le trait symbolique avec l'onguent de raut-chana. Une fois embelli de ses parures, orné de ses guirlandes, vêtu de sa robe, où des cygnes étaient brodés, il resplendit au plus haut point de l'admiration, ce nouvel époux marié à cette épouse, qui était la dignité royale. Quand il contempla dans un miroir fait d'or la splendeur de ses vêtements somptueux, il paraissait éblouissant de lumière : tel, sur le Mérou, au lever du soleil, reluit Kalpa, l'arbre *des Dieux*.

Accompagné de ses acolytes, qui portaient d'une main ferme les insignes de la royauté, il se rendit, les yeux levés, au conseil de ses ministres qui ne le cédait point à l'assemblée des Immortels. Là, sous un *riche* dais, il s'assit lui-même sur le trône de son père, où les rois de la terre frottaient à l'escabelle de ses pieds les joyaux de leurs diadèmes. Dès qu'il eut mis le pied sur le seuil de cette grande et fortunée maison, elle resplendit comme le sein de Vishnou, quand il suspend le diamant Kâaustoubha au milieu de sa poitrine marquée d'un çrivatsa. De l'héréditariat présomptif, arrivé à l'empire suprême, il en brilla davantage; tel que la lune, de croissant qu'elle

était, parvenue à son disque plein. Ses domestiques regardaient comme la confiance incarnée ce prince, de qui la parole était précédée toujours d'un sourire et qui témoignait l'affection par la sérénité de son visage.

Lui, à qui souriait la fortune du roi des dieux et qui s'avançait, monté sur un éléphant aussi vigoureux qu'Airâvata, il fit un ciel de son Ayodhyâ, dont les drapeaux ressemblaient à l'arbre Kalpa. Sur le front de lui seul était levée l'ombrelle, dont la splendeur sans tache dissipait le chagrin, que la mort du roi, son père, avait jeté dans le monde entier. La flamme du feu ne vient qu'après la fumée; le lever du soleil précède l'effusion de ses rayons; mais lui, surpassant les évolutions de ces deux lumières, il se révélait d'un seul coup avec toutes ses qualités. Les épouses des citoyens le suivaient de leurs yeux pleins d'une amitié pure, comme les nuits d'automne suivent avec leurs yeux d'étoiles sereines l'astre, qui resplendit au pôle.

Les Dieux mêmes d'Ayodhyâ, honorés dans ses temples célèbres, favorisaient le jeune roi, bien digne de cette faveur, et s'approchaient de lui en s'incorporant à leurs images. L'eau, dont le sacre avait inondé l'autel, n'était pas encore séchée que déjà son héroïsme invincible était parvenu jusqu'aux extrémités des rivages *de la mer*. Quelle était la chose possible que n'auraient pu accomplir ces deux puissances réunies : les flèches du *monarque*, habile archer, et les magiques formules de Vaçishtha, le gourou *de sa famille?*

Accompagné d'hommes fermes dans la justice, il était sans cesse occupé à considérer lui-même sans paresse les titres des parties contestantes, entre lesquelles existait une difficulté à résoudre. Ensuite il faisait part à ses officiers des fruits presque venus à maturité *sous le soleil* de son examen; mais il ne les communiquait jamais sans commencer par leur témoigner pour eux-mêmes de la satisfaction. Déjà enrichis par le père, ses peuples devinrent beaucoup plus riches par le fils : tels, augmentés

par les pluies de Nabhas, les fleuves atteignent une plus forte crue dans le mois de Nabhasya. Ce qu'il avait dit n'était jamais une parole vaine, il ne reprenait pas ce qu'il avait donné; il manquait à son vœu dans un point seulement : c'est qu'il relevait le trône de l'ennemi, après l'avoir culbuté.

La jeunesse, la beauté, la puissance, chacun de ces trois dons à part est une cause d'orgueil; et cependant, réunis tous les trois en lui, son âme n'en était pas enivrée. Ainsi l'amour des sujets pour lui s'accroissait de jour en jour, il était déjà inébranlable, quoique nouveau sur le trône, comme un arbre qui a jeté ses profondes racines. Un roi n'a pas toujours des ennemis, ils sont extérieurs, ils sont éloignés : aussi, avant *de faire la guerre à ceux-là*, avait-il déjà subjugué dans son âme six ennemis internes et continuels. Malgré sa nature inconstante, la Fortune, semblable à une raie d'or sur la pierre de touche, ne s'en allait pas de ce prince, qui tournait sans cesse le visage vers la bienveillance. La politique seule, c'est de la timidité; n'employer que la force, c'est agir comme les bêtes de proie; aussi cherchait-il un succès par la réunion de ces deux moyens. De même que rien n'échappe à la vue d'un soleil sans nuage, de même il n'était rien sur le globe de la terre qui pût se dérober aux yeux de ce roi, qui envoyait partout ses agents secrets, tels que des rayons de sa lumière. Sans détourner la tête par indécision, il faisait, dans les différentes portions du jour et de la nuit, ce que les lois faites pour les rois commandent aux maîtres de la terre.

Chaque jour il tenait un conseil avec ses ministres, et, quoique les portes n'en fussent pas même gardées, jamais la délibération ne sortit au dehors. Dormît-il même dans les heures accordées au sommeil, il ne cessait pas de veiller par ses émissaires lancés au milieu de ses ennemis et dont l'un ne connaissait pas l'autre. Il avait d'imprenables citadelles, bien que nulle forteresse des ennemis

ne pût résister à son attaque ; mais ce n'est pas la crainte qui force un lion, vainqueur des éléphants, à faire son gîte dans les cavernes des montagnes. Ses entreprises les plus grandes, où ne devait apparaître aucune faute et que devait couronner le succès, mûrissaient en secret, semblables au riz dans son épi. Jamais, dans la prospérité même, il ne s'engageait dans une affaire où manquait une route : tels, dans son flux, les eaux salées de la mer passent dans la bouche des fleuves. Capable d'étouffer l'amour dès l'abord par l'indifférence, qu'il tenait de sa nature, pour les voluptés du monde, il ne se permettait pas même ce qu'il aurait pu racheter. La voie de ce monarque vertueux et puissant ne tendait que vers des choses possibles : ainsi, quoiqu'il ait le vent pour son allié, l'incendie de la forêt ne va point s'attaquer à l'eau.

Il ne sacrifiait pas le juste à l'utile et à l'agréable, ni ces deux au premier, ni l'utile à l'agréable, ni l'agréable à l'utile ; mais il se montrait égal entre les trois. Dénués de force, les amis ne peuvent nous servir ; sont-ils puissants, ils peuvent nuire : en conséquence, il n'accordait aux siens qu'une autorité moyenne. Quand il avait bien pesé le fort et le faible de l'ennemi et de lui-même, soit pour les armes, soit pour les autres choses, si l'avantage était de son côté, il s'avançait résolûment contre lui : se trouvait-il dans une autre condition, il se tenait en repos. « Avec de l'or on peut secourir l'infortune ! » Et, ce disant à soi-même, il amassait des richesses. En effet, c'est la nuée enceinte d'eau que sollicitent les tchâtakas.

Dérobant aux ennemis leurs moyens, il s'efforçait d'augmenter les siens ; il cachait son côté vulnérable et fondait sur les ennemis par leur côté faible. L'armée de ce roi, que son père avait sans cesse augmentée, propre aux combats, habile à manier les armes, n'était pas même distinguée de son corps. L'ennemi ne pouvait le dépouiller de sa triple force (1), comme on ne peut ravir

(1) Le roi, son ministre et son énergie.

le diamant à la tête du serpent; mais lui, il dérobait à l'ennemi sa vigueur aussi facilement que l'aimant attire le fer.

Les caravanes voyageaient sécurément à leur gré sur les fleuves comme sur les viviers, dans les bois comme en des bosquets, à travers les montagnes comme au sein de leurs propres maisons. Protecteur de la pénitence contre les *Démons*, *ses* perturbateurs, et des richesses contre les *mains des* voleurs, chacune des castes en particulier et chacun des ordres lui abandonnaient en récompense la sixième partie de leurs biens. La terre, *qui* enfantait les diamants par ses mines, les moissons par ses champs, les éléphants par ses bois, lui montrait ainsi qu'elle avait une âme en sympathie avec son gouvernement.

Égalant par son héroïsme le dieu aux six têtes (1), il savait ce qu'il fallait employer des six forces ou des six qualités pour mener des entreprises à leur but. Et, pratiquant de cette manière les quatre sortes de la politique royale, il en savoura le fruit sans trouver nul obstacle dans aucune chose, à commencer par les sacrifices. Il savait l'art de combattre avec les armes de la ruse, mais il aimait à suivre des voies honnêtes dans la guerre : aussi la fortune de la victoire, qui recherche les héros, tenait-elle avec ce prince la conduite *gracieuse* d'une amante fidèle à son rendez-vous. Mais il était rare qu'il eût une guerre à soutenir contre des ennemis, parce qu'il avait abattu leur puissance, comme un gandhawipa ne trouve plus à combattre un autre éléphant dont il a brisé l'orgueil. La lune, parvenue à son plein, décroît; il en est ainsi de la mer : comme elles, il avait sa croissance; mais il ne déclinait pas comme elles.

Les hommes vertueux dans une extrême indigence s'en allaient *toujours* de leur visite à ce puissant monarque, tels que les nuages de leur voyage à la mer, en état d'exercer eux-mêmes la munificence vis-à-vis du pauvre.

(1) Kârttikéya, le dieu de la guerre.

Il ne faisait rien qui ne méritât d'être loué : cependant, lui adressait-on quelque louange, il rougissait de confusion, et sa renommée s'augmentait ainsi de la haine qu'il avait pour le flatteur. Terrassant le péché par sa vue, dissipant les ténèbres par le sens de la vérité, il maintenait ses peuples en liberté *des Esprits nocturnes*, comme un soleil toujours levé. Les rayons de la lune n'entrent pas dans un lotus aravinda, ni ceux du soleil dans un lotus koumouda : mais ce vertueux roi exerçait même sur un ennemi l'influence de ses vertus. Sa conduite avait-elle pour but de tromper l'ennemi, l'intention justifiait cet acte en lui-même; car, s'il désirait vaincre, ce n'était que pour *avoir les moyens de* célébrer un açva-médha. S'élevant ainsi par sa puissance dans une route où les Çâstras étaient ses guides, il devint le roi des rois, comme Vishnou est le dieu des dieux.

On l'appelait, — et les ressemblances autorisaient les noms, — le cinquième des gardiens du monde, le sixième des grands éléments, le huitième des monts capitaux. L'ombrelle jetée loin d'eux, les rois de la terre mettaient sur leur tête son ordre consigné par écrit : tel font les dieux pour celui de Çatakratou.

A la fin d'un grand sacrifice, il gratifiait les prêtres officiants de tels honoraires, que son nom et celui de *Kouvéra, le* Dieu qui préside aux richesses, étaient pris indifféremment l'un pour l'autre. Indra versait la pluie *en son temps*, Yama réprimait la violence dans la marche des maladies; le roi des mers n'avait que des routes sans danger pour ceux de qui le métier est de naviguer sur les ondes ; considérant ce qu'il avait déjà fait, Kouvéra s'en croyait obligé d'ajouter un nouveau surcroit aux richesses; et les gardiens du monde observaient de tels procédés, qu'ils semblaient eux-mêmes courbés sous le sceptre du *monarque invincible*.

CHANT XVIII

ÉNUMÉRATION DES SUCCESSEURS DU ROI ATITHI

Le prince, de qui la main écartait les ennemis, engendra au sein de la fille du roi des Nishadhains un fils qui fut doué d'une force égale à celle du Nishadha, le roi des monts, et qui porta lui-même ce nom de Nishada. Après qu'il eut joui longtemps à son gré du son et des autres sensations, Atithi donna le titre de monarque à son fils et monta au ciel, conquis par des œuvres non moins pures qu'un lotus blanc.

Le petit-fils de Kouça aux yeux de lotus, à l'âme aussi profonde que l'Océan, aux bras longs comme les barrières d'une ville, le plus grand héros du monde, fut ainsi le maître de la terre jointe aux mers et sur laquelle ne s'élevait pas une autre ombrelle que la sienne. Celui-ci mort, le sceptre de sa race passa aux mains de son fils, appelé Nala, d'une splendeur égale au feu, d'un visage pareil au nymphée, d'une force, qui broyait les armées des ennemis, comme un éléphant écrase un champ de roseaux.

Ce roi, de qui la gloire était chantée par les habitants du ciel, obtint la naissance d'un fils, à qui son corps azuré comme la voûte des cieux fit donner le nom de *Ciel ou* Nabhas, prince qui ne fut pas moins cher aux peuples que le mois de Nabhas même. Quand le monarque assis à la cime du devoir eut déposé entre les mains de ce nouveau maître le royaume des Koçalains du nord, il suivit les conseils de la vieillesse et passa le reste de sa vie dans la compagnie des bêtes pour mériter de ne plus renaître dans les chaînes du corps. De lui naquit Poundarika, aussi invincible aux rois que *l'éléphant du ciel* Poundarika est insurmontable aux éléphants *de la terre*. A la mort de son père, celui-ci hérita de l'ombrelle

blanche (1), comme Lakshmi elle-même fut le partage de l'Immortel aux yeux de Poundarika (2). Une fois que ce prince d'une éminente patience et muni d'un arc infaillible eut transmis la terre à son fils Kshémadhanvan, doué lui-même de patience et capable d'assurer la félicité des peuples, il s'en alla dans les forêts cultiver la pénitence.

Ce dernier eut un fils pareil aux Dieux et qui marchait dans les combats à la tête des armées : aussi la renommée éleva-t-elle jusque dans les cieux son *grand* nom, formé par deux membres : *Dieu* au premier, *armée* dans le second, *ou Dévânika*. De même que le père avait un vrai fils dans ce fils dévoué à mériter son amour; de même le fils avait un vrai père en ce père d'une tendresse sans égale. Recommandable par des sacrifices et trésor unique de vertus, le premier de ces deux, après qu'il eut remis sur les épaules de son fils égal à lui-même ce quaternion des castes, dont il avait longtemps soutenu le fardeau, s'en alla dans le monde qui est la récompense attribuée aux sacrifices. Le sage fils du roi mort ne fut pas moins aimé de ses ennemis que de ses amis pour l'aménité de ses paroles : en effet, un seul mot dit avec douceur peut rassurer même et prendre les gazelles. Il se nommait Ahinagou aux bras d'une force non méprisable; il gouverna le globe entier et, quoique jeune, détournant sa tête des hommes vicieux, il fut exempt des vices, qui engendrent les maux. Aussitôt après son père, il fut l'habile souverain des quatre points de l'espace, comme si le premier mâle entre les mâles se fût incarné en lui sur la terre, qu'il gouverna, sachant distinguer ce qu'exigeaient les circonstances, avec les quatre moyens politiques employés d'une main ferme.

Quand ce vainqueur des ennemis fut entré dans le chemin de l'autre monde, la Fortune rendit hommage à son fils Pâriyâtra, qui surpassait le mont Pâriyâtra lui-

(1) *Poundarika.*
(2) Espèce de lotus.

même par la hauteur de sa tête levée. Celui-ci eut pour fils Çilas au noble caractère, à la poitrine aussi large qu'une pierre à broyer les condiments. Çilas, quoiqu'il eût vaincu de ses flèches les bataillons des ennemis, rougissait d'entendre le récit de ses louanges. Après que ce magnanime souverain eut nommé son jeune fils, doué lui-même de magnanimité, roi de la jeunesse, Çilas de s'abandonner tout entier aux plaisirs; car la vie des rois, encombrée d'affaires, y trouve souvent un obstacle pour les voluptés. Il n'était pas rassasié des sensualités qui enchaînent les désirs, quand sa vieillesse, inutilement jalouse, puisqu'elle n'était plus capable de savourer les voluptés dans les bras des femmes agaçantes, enleva ce roi au milieu de toutes les jouissances qu'il avait encore à goûter.

Ounnâbha était son fils; Ounnâbha, qui ne dut pas ce nom mal assorti au creux bien profond de son ombilic. Semblable au Dieu qui fait pousser *au commencement des choses* un lotus de son nombril (1), celui-ci fut l'ombilic du globe entier des rois. Son fils, nommé Vadjranâbha, qui joignait à la majesté du Dieu armé de la foudre une voix de tonnerre dans les combats, lui succéda immédiatement sur le trône de la terre, qui se fait une parure avec ses mines de diamants. Après qu'il fut monté au ciel conquis par ses bonnes œuvres, son fils Çankhana, qui arrachait sans pitié les racines des ennemis, reçut les hommages de la terre, bornée par les mers, qui vint lui offrir des présents de pierreries tirées de ses mines.

Ce roi mort, un prince beau comme les Açwins et d'une splendeur égale à celle du Dieu aux coursiers verts s'assit au trône paternel; ceux qui savent les histoires du passé disent qu'il s'appelait Dhyoushitâçwa et qu'il mena

(1) C'est-à-dire Vishnou. On sait de quelle manière dans la cosmogonie indienne s'opère la création ou plutôt la reproduction du monde.

ses chevaux et ses guerriers camper sur les rivages limites *de la terre*. Par ce maître de l'univers, qui avait su gagner la faveur de Çiva, fut engendré Viçvasaha l'ami du globe entier, prince capable de protéger toute la terre: c'était encore le père, mais dans le corps de son fils.

Un fils, nommé Hiranyanâbha, portion de Vishnou même, étant né à celui-ci, versé dans la science politique, sa puissance fut absolument irrésistible aux ennemis, comme les arbres ne peuvent résister à celle du feu, secondé par le vent. Quand cette naissance eut dégagé le *noble* père de sa dette vis-à-vis de ses ancêtres, lui, ambitieux d'obtenir, au terme de sa carrière, les félicités, qui n'ont pas de fin, il nomma roi ce prince, de qui les bras descendaient, *pour ainsi dire*, jusqu'aux genoux et couronna dignement sa vie en revêtant l'habit des anachorètes. Ce nouveau roi des Koçalains du nord, honneur de la race du soleil et *pieux* observateur des sacrifices, eut un fils légitime, nommé Kâauçalya, le plaisir des yeux, comme un autre Lunus.

Ayant investi de sa dignité Brahmishtha, son fils, instruit dans les saintes écritures, ce prince, de qui la gloire était déjà montée dans les palais de Brahma, se mit enfin dans la voie qui mène l'ascète jusqu'à l'absorption en Brahma lui-même. Tel qu'un bouquet de fleurs, attaché sur la tête de sa race, le nouveau roi des peuples, qui revivait lui-même dans un noble fils, gouverna sagement la terre, placée à l'abri des maux dans l'anka de sa loi; et, pendant un long règne, ses peuples heureux ne versaient de leurs yeux troublés que des larmes de joie.

Son fils aux yeux charmants comme les pétales du lotus, aux formes élevées jusqu'à la ressemblance avec le *Dieu* qui porte le roi des oiseaux *pour insigne* dans *le champ* de son drapeau; Poutra, son fils, digne de lui succéder par sa piété filiale, le fit monter *dans l'opinion* au plus haut rang des pères bien partagés en fils. Ce dernier, qui fut l'ami de Maghavat, obtint par ce Dieu, le propagateur des races, un fils pour continuer la sienne; il se baigna

en trois lacs sacrés, il retira ses désirs des objets sensuels et passa dans la condition des grands Dieux. L'épouse du nouveau roi mit au monde en la pleine lune du mois Poushya un fils appelé de ce nom, qui surpassait l'éclat de la topaze : pendant son règne, les peuples jouirent d'une entière félicité, comme s'il eût été un second mois Poushya d'une continuelle durée. Ce monarque à la sainte ambition, redoutant le malheur de renaître, confia la terre à son fils et se confia lui-même à l'anachorète Djaïmini : guidé par ce vertueux yogi, il parvint à l'absorption en Dieu et s'affranchit de la chaîne des renaissances.

Après lui, son fils Dhrouvasandhi, semblable à l'étoile polaire, fut le maître du globe ; prince excellent, inébranlable dans la vérité, sous lequel, réduits à l'impuissance, les ennemis ne rompirent jamais le solide nœud de la paix. Le fils de celui-ci, nommé Soudarçana, d'un aspect aussi aimable que la lune à son premier croissant, n'était encore qu'un très-jeune enfant, lorsque le monarque, son père, aux grands yeux de gazelle, trouva la mort dans le plaisir d'une chasse sous les griffes d'un lion.

Lui monté au Swarga, le collége des ministres, voyant les citoyens consternés de rester sans maître, firent sacrer, d'un consentement unanime et suivant les rites, ce jeune enfant, le seul fils auquel tînt sa famille, souverain d'Ayodhyâ. Réduite à ce monarque en bas âge, la maison de Raghou était semblable à un ciel dans sa nouvelle lune, à une forêt habitée par un seul lion enfant, à un lac où végète un lotus unique et non encore éclos. La cérémonie du couronnement fit penser au monde qu'il deviendrait un jour égal même à son père ; en effet, le nuage, avant que le souffle du vent ne vienne l'étendre à toutes les plages du ciel, ne se montre pas d'abord plus grand que le petit d'un éléphant.

Les habitants de la cité contemplaient avec le même respect qu'ils eussent regardé son père, à cause de la souveraineté dont il était revêtu, ce monarque à peine

âgé de six ans, qu'on promenait dans la rue royale costumé en roi, monté sur un éléphant et soutenu par la main du conducteur. Il ne suffisait pas, je l'avoue, à remplir de sa personne tout le trône de son père : mais la splendeur, jaune comme l'or, dont il était environné, l'occupait tout entier de son ampleur. Les rois de la terre vinrent saluer de leurs magnifiques diadèmes ses deux pieds, teints avec une riche laque; pieds d'enfant, qui pendaient un peu en bas du trône sans atteindre à toucher son marchepied d'or. L'éclat d'une pierrerie fait dire, non sans raison, malgré son petit volume, que c'est une émeraude : ainsi, tout enfant qu'il fût, le nom de roi ne lui était pas attribué moins convenablement. Le jugement, tombé de sa bouche près de laquelle s'agitait le chasse-mouche avec les deux ailes de corbeau vacillantes sur les joues, ne bronchait pas même sur le rivage des quatre mers.

Portant au milieu du front, où resplendissait une bandelette tissue d'or entièrement, le symbole du tilaka peint, ce prince au riant visage força les épouses des ennemis à faire leur jolie figure veuve de cet ornement. D'une extrême délicatesse comme la fleur de çirisha, il avait de la peine à supporter le poids de sa parure; mais sa dignité lui donnait la force de soutenir le fardeau même de la terre, quelque lourd qu'il soit à porter. Il s'était assimilé déjà par le commerce des vieillards savants toutes les maximes de la science politique, avant qu'il n'eût même entièrement appris l'écriture, en copiant les caractères de l'alphabet sur la terre où ils étaient figurés. La royauté, qui n'avait pas encore dans son cœur une place suffisante, attendait qu'il fût parvenu à l'âge adulte, et comme si elle en eût rougi, elle empruntait à l'ombre de son parasol un déguisement pour l'embrasser.

Quoique son bras n'eût pas atteint à la mesure d'un youga, que la corde d'un arc n'y eût pas imprimé de cicatrice et que sa main n'eût jamais touché la garde d'une

épée, la terre n'en trouvait pas moins une protection dans son bras. Non-seulement les membres de son corps prirent de l'accroissement avec le progrès du temps, mais les vertus naturelles à sa noble race et chères au monde entier, faibles dans leur principe, obtinrent de *riches* développements. De la même manière qu'il avait reçu les sujets de son père il reçut, sans donner aucune peine à ses maîtres et comme s'il ne faisait que se rappeler des connaissances acquises dans une vie précédente, les trois sciences, racine des trois choses où aspire le cœur humain, *l'amour, les richesses et la vertu*. Quand il se tenait, ayant rassemblé ses membres suivant les règles, son genou gauche en avant, sa tête à demi droite, la partie supérieure de son corps un peu saillante et son arc encoché de sa flèche tirée jusqu'à l'oreille, il resplendissait alors dans ses leçons, où il apprenait à décocher le trait habilement.

Enfin il parvint à la jeunesse, pays où commencent les jeux folâtres; la jeunesse, cette parure naturelle; cette expansion en tous les membres d'une activité qui n'est point due à l'art; ce *banquet* où l'on se met à boire par les yeux le vin des femmes; cet arbre où naît la fleur de l'amour; *en un mot*, cette pousse nouvelle pour attacher les désirs *comme un bouquet*. Amenées par ses ministres, ambitieux de propager sa race, les filles des rois bien supérieures en beauté à tout ce qu'en avaient pu représenter leurs images apportées par des ambassadeurs, vinrent partager la couche de ce jeune prince avec les seules épouses qu'il avait eues jusqu'à ce temps, la terre et la royauté.

CHANT XIX & DERNIER

LES AMOURS D'AGNIVARNA

Ce rejeton de Raghou, qui avait subjugué ses passions et qui n'était pas le dernier des hommes versés dans la sainte écriture, ayant fait sacrer à sa place Agnivarna, son fils, éclatant comme le feu, se retira sur la fin de sa carrière dans la forêt Naïmisha. Là, oubliant les viviers domestiques dans l'eau des tirthas, sa couche moelleuse sur la terre jonchée d'herbes kouças, et l'habitation des palais dans une hutte de feuillage, il se macérait dans la pénitence sans aucun but de rémunération. Le travail de gouverner l'empire obtenu ne devait pas coûter de peine au fils; car les ennemis étant domptés par le bras de son père, il en avait reçu la terre non comme une conquête *où il restait* à faire, mais comme *un domaine* où il n'y avait plus qu'à jouir.

L'impudique nouveau roi exerça lui-même la charge accoutumée de sa race quelques années; puis il en abandonna le soin à ses ministres et soumit sa jeunesse fraîche éclose à l'empire des femmes. Dans les palais tout résonnants de tambourins, où ce voluptueux avait pour compagnie des femmes luxurieuses, une plus grande abondance succédait à l'abondance passée, et la fête du lendemain surpassait la fête de la veille. Incapable de supporter même que l'intervalle d'une seule minute fût vide d'une volupté, il s'amusait jour et nuit, renfermé dans son intérieur sans tourner les yeux vers ses peuples, qui désiraient *obtenir un instant sa présence*. Si quelquefois les sujets, uniquement par considération pour ses ministres, étaient gratifiés de cette vue, ce n'était jamais que celle de son pied seulement qu'il tenait en suspens à l'ouverture d'un œil-de-bœuf. Alors ses domestiques,

inclinés avec respect, de révérer ce pied brillant du fard, qui teignait ses ongles charmants eux-mêmes; ce pied, qui surpassait dans sa ressemblance avec lui un lotus, effleuré des rayons du soleil nouveau-né.

Il avait des étangs pleins de lotus que ses folâtres concubines faisaient trembler des palpitations de leurs seins tenus haut par la jeunesse : des cachettes pour la volupté s'y dérobaient *sous les fleurs;* c'était là qu'il se plongeait tout brûlant d'amour au milieu des ondes. Là ses femmes excitaient encore plus ses désirs avec des visages rendus aux beautés de la nature, avec des yeux où l'eau stillante avait emporté le collyre, avec des lèvres où le fard essuyé par l'onde cédait sa place à la couleur d'œillet naturelle. Accompagné de ses amantes, il portait ses pas vers des lieux disposés avec art pour des buvettes, attirantes par l'odeur exquise des liqueurs aimées de l'odorat : tel, accompagné de ses épouses, un superbe éléphant se dirige vers un champ de lotus épanouis.

Donné par lui en secret, ses femmes prenaient avidement le rhum qui plonge dans une profonde ivresse; et lui de vider la coupe offerte de leurs mains avec la soif de l'arbre vakoula. Deux choses accoutumées à reposer sur le sein ne laissaient pas un moment le sien vide : c'étaient une lyre aux sons enchanteurs et une belle à la voix douce, aux yeux charmants. Frappant le tambourin de ses mains, agitant ses guirlandes et ses bracelets, musicien habile, ravissant l'âme, il faisait rougir les danseuses, qui oubliaient entièrement leur pantomime sous les yeux mêmes de leurs maîtres.

La danse aimable expirée, il mangeait de baisers leur visage, où la sueur de la fatigue avait brisé le tilaka; et, soufflant sur leur bouche le vent amoureux de ses lèvres, il imitait dans cette *joyeuse* vie le roi des Dieux et le souverain d'Alakâ.

Plus d'une fois, ayant trompé ses amantes, il fut lié en punition avec leurs ceintures, menacé avec le bout d'un

doigt, joli comme un bourgeon, et châtié d'un regard avec le froncement des sourcils.

Excitées par un violent amour et par la jalousie que leur inspirait une rivale orgueilleuse des faveurs du souverain, les reines, étouffant la colère, trouvaient dans le prétexte de la cérémonie d'une fête l'occasion de combler elles-mêmes les vœux du monarque de la terre.

Venait-il au matin, le visage brillant des jouissances *de sa nuit*, il voyait ses *autres* femmes irritées de sa perfidie : lui alors, joignant ses mains, il cherchait à les apaiser; mais sa faiblesse dans l'amour les mécontentait de nouveau. Laissait-il échapper le nom d'une rivale dans un rêve, les autres lui en faisaient des reproches sans mot dire en mouillant le bord de la couverture avec des gouttes de larmes, en brisant de dépit leurs bracelets à force de se tourner dans la couche.

Il s'en allait par des chemins où des confidentes lui indiquaient sa route, vers des berceaux de lianes; et là, tremblant au plus haut point sous la crainte de son gynécée, il savourait la volupté sur des lits préparés de fleurs dans les bras d'une jolie servante. Lui arrivait-il de se tromper sur un nom : « Que n'ai-je aussi le sort de l'amante préférée, lui disaient alors ses femmes, de qui tu viens de me donner le nom; car mon âme est, hélas! consumée par le désir! »

Quand ce prince luxurieux était levé, sa couche, jaune de sandal, rouge de laque, remplie de ceintures brisées et de bouquets déliés, révélait toute la fougue de ses voluptés.

C'était lui-même qui peignait de fard les pieds de ses épouses; mais il ne mettait pas dans son travail une grande attention; car ses yeux étaient séduits par leurs pieds charmants, ou *ce que laissaient entrevoir* les ceintures lâches et les robes mal attachées.

Partout aussi les désirs du roi voluptueux rencontraient des obstacles : au baiser, dans une bouche qui se détournait; à délier une ceinture, dans les mains qui s'y oppo-

saient; mais ce manége des épouses n'était que du bois jeté dans le feu de l'amour. Tandis que ses femmes contemplaient sur elles-mêmes dans un miroir les traces qui restaient de la volupté, lui se tenant par-derrière et le badinage en avant, son image au charmant sourire les forçait à fermer les yeux de pudeur. Quand il se levait de sa couche, ses amantes, jetant à l'entour de son cou le doux lien de leurs bras et déposant la plante de leurs pieds sur la pointe de ses pieds, lui demandaient au départ de la nuit un baiser d'adieu.

Jeune, ses vêtements royaux, dont la magnificence, éclipsant la splendeur même de Çakra, était réfléchie à ses yeux dans la surface d'un miroir, ne lui donnaient pas autant de plaisir que la vue des tatouages dont *les ivresses* de la volupté avaient décoré sa personne. Exténué de force, s'en allait-il de leurs côtés, sous prétexte qu'une affaire le demandait pour un ami, ses maîtresses, le prenant aux cheveux, s'opposaient à son départ : « Ah! traître, s'écriaient-elles, nous l'avons su promptement ; ta fuite n'est qu'une ruse! »

Harrassées par les fatigues d'une volupté sans pitié, ses épouses, nouant leurs bras autour de son cou, s'endormaient sur sa vaste poitrine, où leurs seins potelés effaçaient l'onguent de sandal. Allait-il en secret la nuit à quelque rendez-vous, ses femmes, qui en étaient informées par des émissaires aux aguets, se présentaient devant lui, et, le ramenant : « Pourquoi, libertin, disaient-elles, te caches-tu dans les ténèbres afin de nous tromper? »

Proposait-il à ses femmes de jouer une comédie, c'était lui-même qui leur enseignait en particulier comment il fallait entrer dans un rôle avec l'âme, la parole et les mouvements du corps : il soutenait, en présence de ses amis, une lutte avec les histrions les plus habiles de la scène dramatique. Les membres teints avec le pollen des cadambas, les fleurs des arjounas et des corayas suspendues en guirlandes à ses épaules, il égarait dans la

saison des pluies ses promenades sur des montagnes artificielles, hantées de paons ivres d'amour. Il ne se hâtait pas d'apaiser ses femmes, quand elles détournaient la tête après une querelle, mais il attendait que le bruit des nuages les fît se retourner tremblantes et venir se réfugier dans ses bras. Il passait les nuits du mois Kârtika (1) en des palais *aux plates-formes* surmontées de tendelets; et là il savourait en compagnie de femmes gracieuses les clartés pures de la lune sans nuage, qui dissipent les fatigues de la volupté. Il promenait ses yeux par les ouvertures des fenêtres de son palais sur la Sarayoû, qui, une ceinture de cygnes autour de ses flancs, découvrait son île de sable et semblait imiter les bien-aimées du roi dans leurs badinages. Ses femmes à la taille charmante le ravissaient d'un côté avec leurs ceintures d'or, lumineuses, gazouillantes, embaumées par les vapeurs d'encens et d'aloës; *de l'autre*, avec leurs habits d'hiver, que son désir le poussait continuellement à délier et rattacher.

Dans le sein le plus profond d'un palais à l'abri du vent, où la vue ne rencontrait que des lampes à la flamme immobile, c'était alors que les froides nuits, si propres à tous les exercices de la volupté, devenaient les témoins de ses prouesses. Dès qu'elles voyaient le vent du midi apporter les fleurs et les pousses nouvelles sur le manguier, ses femmes, qui supportaient avec peine une vie séparée de lui, s'étudiaient, étouffant leurs querelles, à regagner ses bonnes grâces. Alors, quand il se balançait dans une escarpolette, mise en jeu par les gens du service, il faisait asseoir les femmes réconciliées avec lui sur sa cuisse; et, quittant soudain la corde, feignant la crainte, jetant leurs bras autour de son cou, celles-ci de le serrer dans une étreinte passionnée. Au temps chaud, ses amantes le servaient dans le costume propre à la saison, portant de belles parures tissues de perles, des ceintures de pierre-

(1) Octobre-novembre.

ries, qui pendaient au bas des hanches, et le sandal répandu sur les deux seins. A peine avait-il bu la spiritueuse liqueur, composée des fruits cassés du manguier, mêlés aux fleurs rouges de la bigunonne odorante, son amour, languissant depuis la fuite du printemps, reprenait aussitôt une nouvelle jeunesse. Savourant les plaisirs des sens et détournant sa tête de toutes les autres affaires, le prince, attelé au char de l'Amour, passait ainsi toutes les saisons, distinguées chacune par ses caractères particuliers.

Quelque négligent qu'il fût, les rois étrangers n'avaient pu envahir ses États à cause de sa puissance; mais une maladie, qui avait pour mère son intempérance de voluptés, le minait, comme la malédiction de *l'ermite* Daksha consume l'astre des nuits. Indocile aux médecins, il ne se refusa jamais la chose dont il eut envie, quoiqu'il en connût bien le danger; car, si un objet délicieux attire la convoitise d'un organe des sens, on ne peut l'arracher de là sans qu'il en coûte de la peine. Amaigri par une pulmonie, le visage pâle, la voix faible, la marche soutenue sur un appui, la plus grande partie de ses parures abandonnée, sa condition offrait une complète ressemblance avec l'état d'un homme consumé d'amour.

Le roi se mourant de cette maladie, sa race devenait comme un ciel où la lune est diminuée jusqu'au dernier seizième de son diamètre, comme un vivier réduit à sa vase dans la saison chaude, et comme le flambeau d'une lampe où brille une clarté mourante. Au peuple, agité par la crainte qu'il n'encourût le péché *de mourir sans laisser de postérité mâle*, ses ministres, cachant sa maladie, répondaient continuellement : « Oui! sa majesté va célébrer ces jours-ci un sacrifice pour obtenir un fils. » Car, bien qu'il eût plus d'une femme, il n'avait pas encore vu naître un fils pour acquitter sa dette envers ses aïeux. Mais, tel que la flamme d'une lampe ne résiste pas au vent, ainsi, ne put-il surmonter sa maladie, qui surpassait tous les efforts des médecins.

Sous le prétexte d'un sacrifice pour obtenir sa guérison, les ministres se réunirent dans les bocages du palais avec l'archibrahme, versé dans les rites des cérémonies suprêmes, et là, sur un bûcher préparé, ils déposèrent le *corps* du monarque expiré. Bientôt les principaux citoyens, convoqués en assemblée, décernèrent l'honneur de porter le sceptre impérial à une épouse légitime d'Agnivarna, qui montrait les signes heureux d'une grossesse incontestable.

Son enfant, qu'avaient échauffé d'abord les brûlantes larmes tirées des yeux par le chagrin d'un si grand malheur tombé sur le puissant monarque, fut ensuite refroidi par les fraîches ondes que versa la bouche des urnes d'or, suivant les rites du sacre usités dans cette *auguste* famille. Tant que la reine avait porté son fruit dans ses entrailles pour la félicité des peuples, qui attendaient avec impatience le moment de ses couches, elle avait semblé faite à l'image de la terre, qui tient cachées dans son sein les semences des fruits; et, trônant sur un siége d'or, obéie partout, environnée par ses ministres, vieillards de nobles familles, elle gouverna toujours avec sagesse l'empire de son époux.

FIN DU RAGHOU-VANÇA

LE MÉGHA-DOUTA

LE MÉGHA-DOUTA[1]

Certain Yaksha, sur lequel sa négligence dans ses fonctions attira de son maître une malédiction accablante, parce qu'elle condamnait ce *malheureux* à vivre toute une année dépouillé de sa grandeur et séparé de sa bien-aimée, avait mis son habitation dans les ermitages de la montagne où vécut Râma, au milieu de ces ondes que la Djanakide, son épouse, avait purifiées en s'y baignant.

Après que cet amant exilé de son amante eut traîné sur le Tchitrakoûta quelques mois, les deux bras dépouillés de ses bracelets abandonnés, il vit au premier jour d'Ashâtha (2) le sommet embrassé par un nuage imitant la forme d'un éléphant qui se joue, le front baissé, à donner contre un obstacle.

Il resta immobile un instant devant ce générateur de la fécondité des pandanes les plus odorantes, et, comprimant ses larmes en lui-même, le suivant du roi des rois tomba dans la rêverie. La vue d'un nuage peut changer les dispositions d'un homme au sein de la joie : combien plus, quand c'est un amant qui vit retenu loin de la bouche où ses baisers aspirent !

La nuée s'étant approchée davantage, le banni, qui

(1) C'est-à-dire, *le nuage messager*.
(2) Juin-juillet.

désirait soutenir la vie de sa bien-aimée avec des nouvelles portées de sa santé, eut l'idée de les envoyer par elle; et, lui offrant un arghya, composé des fleurs du coraya, les premières nées de la saison, il adressa au nuage un bonjour, devant lequel ce demi-Dieu charmé fit marcher une expression d'amitié.

— Y a-t-il aucun rapport, dira-t-on, entre un message transmissible à des êtres qui ont une âme avec de subtils organes des sens, et le nuage, qui est un simple composé de vent, d'eau, de lumière et de vapeurs? *Non*, sans doute; mais, emporté par un violent désir, il adressa la demande sans faire ces réflexions; car un homme, que tourmente l'amour, se plaint naturellement à des choses insensibles comme à des êtres qui ont des sens!

« Tu es né d'une famille célèbre dans le monde, je le sais, *dit le Génie*; ta race est issue des ailes que Maghavat trancha aux montagnes; tu es son premier ministre et tu peux changer de forme à ta volonté : c'est donc à toi que j'envoie ma supplique, moi, que la tyrannie du sort a rejeté loin de mon épouse. Serait-ce une vaine prière? *Non!* car il vaut mieux pour obtenir l'objet de son désir, le demander à un sujet de haute condition qu'à un être de bas étage!

« Nuage, tu es le refuge des infortunés : porte donc ces nouvelles de moi à mon épouse, dont m'a séparé la colère du Dieu qui préside aux richesses! Il te faut diriger ta course vers le pays qu'habitent les princes des Yakshas, vers cette *magnifique* Alaka, dont les bocages suburbains et les *riches* palais sont lavés par les rayons de la lune, diadème *éclatant* sur la tête de Çiva.

« Leurs cheveux noués à la manière des veuves, les épouses des maris en voyage vont donc enfin te contempler et respirer avec *une pleine* confiance, maintenant que te voilà monté dans les routes du vent! Qui pourrait en effet devant ton approche ne pas tourner les yeux de sa pensée vers le toit où son épouse gémit de son ab-

sence? Qu'il n'y ait donc plus d'amant, si ce n'est moi seul, séparé de l'être auquel tient son bonheur!

« Comme il te pousse doucement, doucement, ce vent favorable! Avec quelle mélodieuse voix chante ce tchâtaka de bon augure, avide de boire l'eau *que ton sein va lui verser!* Déjà, tressant leur guirlande, les grues viennent t'escorter au milieu du ciel, nuage ravissant aux yeux, amas de vertus pour la fécondation des semences!

« *Frère*, que rien n'arrête en sa course, tu verras ta belle-sœur (1), épouse fidèle et pure, toute livrée sans aucun doute au soin de supputer les jours. Cependant la constance des femmes est quelque chose de semblable à des fleurs : un cœur, qui s'épanouit sous les yeux de son époux, se ferme aussitôt par l'absence.

« Au bruit de ta foudre, qui va charmer leurs oreilles et qui peut couvrir le sol de la terre avec les ombrelles du champignon, les oiseaux, qui aspirent aux rives du lac Mânasa, les phénicoptères, se chargeant des fibres du lotus et des morceaux de ses pousses nouvelles, provision du voyage, vont faire compagnie à ton altesse au milieu des airs jusqu'au mont Kailâsa.

« Embrasse ce mont à la cime élevée dont le chef des Raghouïdes a marqué les déclivités avec les traces de ses pas, vénérables aux mortels ; dis adieu à cette montagne, ta chère amie, à qui, dans ta réunion avec elle, ton excellence témoigne à chaque instant son amour, en l'arrosant des larmes chaudes, nées d'une longue séparation.

« Maintenant, *cher* nuage, apprends de ma bouche l'itinéraire exact de ton voyage ; ensuite, tu écouteras ma commission, qu'il te faut boire d'une oreille attentive. Quand tu seras bien fatigué, repose ton pied sur les mon-

(1) Une de ces expression familières à l'auteur ; parenté de politesse, dont les poëmes précédents nous ont offert déjà plus d'un exemple.

tagnes que tu vas rencontrer : diminué par les pluies, renouvelle ta charge avec l'eau des fleuves, *montée en vapeurs* légères.

« C'est peut-être la cime d'une montagne, que le vent apporte là sur nous! » diront avec épouvante les épouses naïves des Siddhas, levant en l'air une tête effrayée à la vue de ton élévation. De ce lieu, quand tu auras mouillé leurs voiles, envole-toi dans les cieux, t'allongeant comme une trompe, dont la grosseur fasse honte à celle des éléphants *qui portent la voûte* du ciel.

« Du haut de cette colline, vis-à-vis de toi, Indra étale un fragment admirable de son arc : telle une mine qui répand sa lumière de pierreries. Ton corps azuré en recevra une merveilleuse beauté, comme celui de Vishnou sous l'habit d'un pâtre (1), derrière lequel un paon déploie toute la splendeur de sa queue.

« C'est de toi que dépendent les fruits de la culture! » s'écrieront les épouses des villageois, te buvant de leurs yeux, où brille la tendresse, mais inhabiles au jeu coquet des sourcils. Monte de là, sans tarder, vers Mâla, dont les blessures du soc parfument les guérets, et fléchis ta course légère un peu au couchant, un peu même au septentrion.

« Si les fatigues du voyage t'accablent, le mont à la cime revêtue de manguiers (2), où tes pluies auront pu éteindre le supplice des forêts, t'offrira dans ta route le siége de son front secourable : car le sujet de bas étage, en reconnaissance d'un bienfait précédent, ne détourne point sa tête de l'ami qui implore son aide; combien plus un être aussi élevé que l'Amrakoûta!

« Une fois que tu seras monté, pareil à la queue reluisante d'une veuve, sur le sommet de la montagne aux flancs cachés par ses bois de manguiers, éclatants de

(1) C'est-à-dire Vishnou dans son incarnation en Krishna.

(2) C'est la traduction du mot *Amrakoûta*, montagne située dans la péninsule indienne aux environs des sources de la Narmada. Elle porte aujourd'hui le nom d'*Amercuntuc*.

fruits mûrs, elle soudain, bleuissante au milieu, comme le mamelon de la terre, et blanchissante en tout le reste du corps, ne va-t-elle pas s'offrir aux yeux dans un aspect de ressemblance avec un couple d'amants immortels?

« Après un moment de repos dans ces ombrages hantés par les épouses des singes, ayant mesuré la route ultérieure d'une course que l'effusion de tes ondes aura faite plus légère, tu verras la Râivâ, dont les eaux se brisent au pied du Vindhya sur d'âpres rochers, qui rendent son lit semblable au corps d'un éléphant, sur lequel s'éparpillent maints ruisseaux de mada, ou tel qu'un adorateur de Vishnou, les membres teints de ses marques symboliques.

« Ta pluie versée, quand tu auras, nuage, renouvelé ton eau dans son fleuve, obstrué par les multitudes de ses jambousiers et parfumé du suc embaumé des éléphants de ses forêts, marche en avant; mais le souffle du vent ne pourra soutenir ton outre pleine; car tout vide est léger, tandis que la plénitude acquiert de la pesanteur.

« Aussitôt qu'ils auront vu le long des rivages les étamines à demi poussées répandre sur les cadambas une teinte de vert jaunissant et les premiers boutons se manifester sur les branches des bananiers; aussitôt qu'ils auront flairé dans leurs forêts incendiées les douces senteurs de la terre, les tchâtakas viendront enseigner le chemin à ton fécond arrosoir.

« Les Siddhas, voyant ces volatiles s'apprêter à saisir dans leur chute les gouttes de ta pluie et jugeant par la supputation *des jours* que les grues ont formé déjà leurs escadrons en lignes, vont s'approcher de toi au temps du tonnerre et vont te rendre hommage; car ils devront à la peur de jeter une épouse bien-aimée dans leur sein avec des embrassements pleins de trouble.

« Ami, je prévois que, malgré ton désir de courir au plus vite me rendre ce bon office, chaque montagne

parfumée de kakoubhas saura bien te dérober un peu de tes instants. Et comment ton altesse pourra-t-elle hâter le pas, quand elle verra venir les paons au-devant d'elle avec des yeux humides et te saluer avec leurs cris délicieux ?

« Les Daçârnas, de qui les villages voient leurs tchâtyas remplis de passereaux, qui viennent y commencer leurs nids ; ces Daçarnas, de qui les haies vives des jardins brillent du pâle éclat de leurs innombrables pandanes odorantes ; eux, de qui les forêts de jambousiers bleuissent maintenant par la maturité des fruits, ils recevront bientôt les flamingos pour hôtes durant quelques jours.

« Marche droit à la capitale, célèbre sous le nom de Vidiça et hâte-toi de savourer tout le plaisir d'être en ces *belles* contrées. Là, descendu au bord de ses rives, tu boiras, au bruit heureux de ta foudre, l'eau jointe à la douceur que la Vaitravatî roule dans ses vagues mobiles : tel on boit *de ses baisers* un visage agaçant par l'ondulation des sourcils.

« Là, assieds-toi un instant pour te reposer sur la montagne appelée Nitchaïs, *dont la cime va paraître aux yeux* comme une *tête*, les cheveux hérissés par les cadambas aux fleurs droites, que ton humide contact aura fait naître ; le Nitchaïs, dont les grottes des rochers trahissent les amours libertins de la jeunesse qui habite la cité, par une exhalation de ces parfums dont les courtisanes embaument leurs voluptés.

« Délassé, continue ton voyage, arrosant le long de la Naganadî les boutons nouveau-nés des jasmins auriculés dans les jardins qui bordent ses rives ; et mets le comble à tes bienfaits, en versant ton ombre un instant sur la face des bouquetières aux lotus des oreilles fatigués par la peine d'avoir eu trop longtemps à essuyer la sueur *de l'été* sur les joues de leurs visages.

« Puisque la route de ton pèlerinage suit une ligne courbe vers le septentrion, ne détourne pas ton visage de

l'amour des plates-formes qui surmontent les palais d'Oudjdjayinî; car si tu n'avais le plaisir de voir les yeux aux angles mobiles de ses femmes, que le ruban de tes éclairs épouvantera de sa lumière, tu serais mal récompensé de ta peine.

« La Nirvindhyâ rappelle dans l'agitation de ses ondes ce qu'il y a de charmant aux ceintures des femmes, aux files d'oiseaux, au bruit du tonnerre; ses tourbillons offrent l'image d'un *joli* nombril, et sa marche a *quelque chose* d'un chancellement gracieux; laisse-toi tomber dans la route au milieu de ses eaux; car la confusion d'une femme devant celui qu'elle aime est *souvent* son premier mot d'amour.

« Une fois ce fleuve traversé, tu vois une rivière dont les eaux indigentes ressemblent à la queue d'une veuve; sa splendeur pâlit sous les feuilles mortes, tombées des arbres, enfants du rivage. Elle te manifeste, par l'état où l'a réduite ton funeste abandon, le bonheur qu'elle ressent de ta vue. Il te faut donc mettre en jeu les moyens qui peuvent écarter sa maigreur.

« Arrivé au pays d'Oujein, fameux par l'histoire du roi Oudayana (1) et renommé pour le grand nombre de ses hommes savants, dirige-toi vers cette ville dont j'ai déjà parlé (2) qui porte aussi le nom de Viçala, jouit d'une immense prospérité et semble un superbe coupon du ciel apporté ici-bas, grâce à un reste de mérite, par des mortels admis dans le Swarga et redescendus sur la terre, après qu'ils eurent presque toute épuisé la récompense due à leurs bonnes œuvres.

(1) Pradyauta, disent les commentateurs, était un roi d'Oudjdjayinî, père d'une fille appelée Vâsavadattâ, qu'il avait promise en mariage au roi Sandjaya. Dans l'intervalle, la jeune princesse vit en songe la figure d'Oudayana, souverain du Kousha-Dwîpa; elle s'enflamma pour lui d'un amour qu'elle fit porter à sa connaissance, et le prince aimé enleva celle qu'il aimait à son père et à son fiancé.

(2) Oudjdjayinî, l'Oujein actuelle.

« Là où les cris perçants des grues sont emportés au loin, semblables aux paroles inarticulées d'un homme ivre, par le vent de la Siprâ, qui se parfume dans son badinage avec les senteurs des lotus épanouis au matin, et qui, d'une haleine favorable aux membres, enlève aux femmes les fatigues de la volupté comme un amant leur enlève par ses cajoleries ce qui est l'objet de son *brûlant* désir;

« Là où les paons des palais t'offriront l'hommage de leurs danses avec une politesse affectueuse; là ton volume augmenté par les odorantes vapeurs vomies des fenêtres dans la fumigation des cheveux, si ton âme est lasse du voyage, dépose alors ta fatigue sur les terrasses des hôtels, embaumés par les fleurs, où de folâtres dames laissent dans les marques du fard la trace de leurs pieds.

« C'est la splendeur azurée du cou même de Çiva! » diront les peuples, te contemplant avec respect, tandis que tu marcheras vers la sainte maison du seigneur des trois mondes (1), vers ces jardins qu'habite l'époux de la terrible Dourgâ, où la Gandavati parfume le souffle des vents avec le pollen de ses lotus et la fragrance de ses *belles* eaux, dans lesquelles de suaves jeunes filles s'abandonnent tout entières au plaisir de folâtrer dans leurs bains.

« Si tu parviens avant l'heure au temple même de Mahâkâla (2), il te faut y rester jusqu'au temps où l'astre de la lumière descende à l'horizon des yeux. Accompagnant alors, dévot nuage, avec le tambour de ta foudre en l'honneur de Çiva les sacrifices du soir, tu obtiendras la récompense entière de tes salutations à coups de tonnerre.

« Là *bientôt*, reconnaissantes des marques d'ongles que le plaisir doit imprimer sur elles aux premières

(1) Le ciel, les enfers et la terre.

(2) Forme de Çiva le destructeur, sous laquelle un temple était consacré à son culte près d'Oujein.

gouttes de ta pluie, les bayadères aux ceintures gazouillantes à chaque pas de leurs pieds, les mains lasses d'agiter avec un jeu coquet leurs chasse-mouches aux manches incrustés de splendides pierreries, vont darder sur toi de longues œillades, telles que des files d'abeilles.

« Placé derrière le Dieu, appuyé sur le cercle *de l'horizon* et continué par la forêt aux rameaux pareils à des bras levés en l'air, que ta splendeur crépusculaire, aussi rouge que la rose de Chine nouvelle éclose, ôte à Çiva l'envie de revêtir au commencement de sa danse la peau sanglante de l'éléphant (1), et que Bhavani (2) contemple ta dévotion d'un œil immobile, une fois le calme revenu dans son âme.

« Que des éclairs brillants comme l'or, qui reste sur la pierre de touche, ne fassent que montrer la terre dans la rue du roi aux épouses, qui, les yeux aveuglés par des ténèbres palpables, se dirigent la nuit vers la demeure où la volupté les appelle ; mais, en versant ta pluie, garde-toi de parler avec la voix sévère de la foudre, crainte de les effrayer.

« Ce jeu prolongé aura pu fatiguer l'éclair, ton cher compagnon, alors passe la nuit sur le premier toit venu d'un palais où dorment les colombes ; mais aussitôt que le soleil reviendra se montrer à ta vue, achève le reste du voyage : car l'accomplissement d'une promesse à nos amis ne souffre pas de lenteur.

« C'est le temps où il te faut tarir les pleurs dans les yeux des épouses en ramenant vers elles les époux, dont elles gémissent de vivre séparées : ainsi, hâte-toi de quitter la route du soleil. Revenu pour sécher les froides larmes *de la nuit* sur la fleur du lotus, sa jalousie contre toi ne serait pas mince quand il te verrait mettre un obstacle à ses rayons.

(1) Démon sous la forme d'un éléphant, que le Dieu avait tué et de la peau duquel Çiva s'était fait comme un trophée.
(2) Un des noms que porte l'épouse de Çiva.

« La rivière Gambhîrâ ne refusera point de réfléchir ton image elle-même d'une nature si charmante au sein de son eau, non moins limpide que l'âme : ainsi, prends garde qu'une pluie violente n'abatte pas ses beaux lotus blancs au milieu desquels on voit sauter d'agiles et brillants sophores.

« Là, embaumé de son contact avec les senteurs exhalées de la terre sous l'influence de tes pluies, un vent frais, que les éléphants boivent avec délices et qui mûrit dans les forêts la figue des oudoumvaras, doit souffler d'en bas pour seconder ton envie de gagner le mont Dévagiri, où le creux des oreilles est rempli de sons enchanteurs.

« Change-toi là en un nuage de fleurs; puis, sous des averses de fleurs, trempées dans les eaux de la Gangâ céleste, inonde Karttikéya qui fait de cette montagne sa demeure habituelle; car il est né d'une semence plus éclatante que le soleil, déposée, pour le salut des armées du ciel, dans la bouche du feu par le Dieu qui ceint le croissant de la lune en diadème.

« Fais approcher même par l'attrait d'une splendeur imitant la lune, qui reluit au front de Çiva, l'oiseau de Karttikéya (1), ce paon aux angles blancs des yeux, dont Bhavani par amour pour son fils (2) attache les plumes tombées de la queue autour de ses oreilles, qu'elles encadrent dans un cercle de lumière et qui semblent des pétales de lotus, enfants des eaux : ensuite, tu le feras danser au son éclatant du tonnerre, répercuté par les échos des montagnes.

« Tes hommages rendus à l'Immortel, qui fut élevé dans la forêt de Çaravana et déclinant un peu de cette route, prends un chemin, que te cèderont les couples des Génies Siddhas, fuyant par la crainte des gouttes de

(1-2) Karttikéya, le dieu Mars de la mythologie indienne, est représenté à cheval sur un paon : fils de Çiva, il a pour demi-mère Bhavani, l'épouse de celui-ci.

pluie, qui pourraient gâter leurs cithares; et touche, afin de l'honorer, à cette rivière, la gloire de Rantidéva (1), illustre dans le monde, et qu'il obtint par le sacrifice des enfants de Sourabhi (2), dont le sang a pris la forme d'un fleuve.

« Les êtres divins, qui marchent dans les voies du ciel, jetant les regards de leurs yeux en bas vers ce fleuve, où tu seras descendu puiser de l'eau, toi, qui as dérobé sa couleur *bleue* au Dieu qui tient l'arc Çârnga (3), le verront, tout large qu'il est, couler par la condition de son éloignement dans un lit bien étroit, comme un collier de perles, au milieu duquel est un gros saphir.

« Franchis-le et poursuis ton voyage, faisant de ton image réfléchie dans leurs miroirs l'objet des regards curieux des épouses de *l'opulente* Daçapoura; elles, de qui les yeux ont ravi la beauté des abeilles voltigeant sur des bouquets de jasmins; elles, de qui la liane des sourcils multiplie ses ondoiements; elles, de qui les cils levés ressemblent à ceux des gazelles bondissantes de joie.

« Voilant de tes ombres déployées en bas les campagnes du Brahmâvarta (4), honore ces champs lugubres des Kourous (5), dans lesquels tant de guerriers ont trouvé

(1-2) Surabhi, vache merveilleuse, est la mère primitive de la race bovine; Rantidéva fut un roi issu de la lune. Puisqu'il s'est rendu fameux par le sacrifice de la vache, qui est prohibée dans la période actuelle du monde, il appartient sans doute aux âges précédents. « Je trouve dans les listes de William Jones, que le dix-huitième nom dans la race lunaire, au second âge, dit Wilson, est RANTINAVA : c'est peut-être, soit une corruption, soit une erreur, au lieu de *Rantidéva*. »

(3) C'est-à-dire, *Krishna*, incarnation de Vishnou.

(4) La terre sainte des Indiens; elle est ainsi décrite par Manòu : « Entre les deux rivières divines, *Sarasvatî* et *Drishadvatî*, gît une étendue de terre, que les sages ont appelée *Brahmâvarta*, vu qu'elle est fréquentée par les Dieux. »

(5) C'est la scène de la bataille entre les Kourous et les Pandous, sujet du Mahâ-Bhârata. Elle se trouve un peu au sud-

la mort; ces plaines, où l'héroïque archer inondait avec les flèches aiguës, que Gândiva, son arc, vomissait par centaines, les visages des kshatryas, comme tu submerges, toi! les nymphées sous les gouttes d'une averse.

« Sur la rive, que Balarâma jadis habita dans le temps, où son affection pour ses amis lui fit détourner sa tête des combats et renoncer même à la délicieuse saveur du vin de palmier versé par les yeux de Révati, *son épouse;* là, *dis-je*, quand tu promèneras ta course au-dessus des eaux de la Sarasvati, Krishna, ce sera toi-même, nuage aux limpides trésors, mais pour la couleur seulement!

« Va de là, sur les bords du Kanakhala, trouver la fille de Djahnou, sortie du roi des monts pour être comme l'échelle, dont les fils de Sagara ont monté les degrés jusqu'au Swarga; elle, qui, se riant avec ses *belles* écumes, des sourcils fièrement contractés de la Déesse Bhavani et touchant la lune avec ses mains de vagues, est allée prendre Çiva par les cheveux.

« Suspendu au milieu du ciel par la moitié antérieure de ton corps, si tu veux boire, tel qu'un éléphant des Dieux, son eau flexueuse, cristal brillant et pur, elle devra soudain une beauté nouvelle à ton ombre, jetée dans le cours de ses ondes ruisselantes, comme si tu étais l'Yamounâ, qui est venue d'un autre lieu confluer avec elle.

« Parvenu sur la montagne, berceau de sa naissance, aux cimes toujours blanches de neiges, aux rochers embaumés des parfums que le musc y dépose au milieu des gazelles couchées; là, t'asseyant sur le sommet, qui peut te soulager des fatigues du voyage, tu obtiendras une splendeur comparable à la boue *éthérée*, que fouille de ses pieds le taureau blanc de l'Immortel aux trois yeux.

« S'il arrivait qu'elle fût ravagée par un de ces feux

ouest de Tahnesar: c'est encore un lieu de marque et de pèlerinage.

qui s'allument au frottement des branches du pin aux longues feuilles; incendie spontané des forêts, dont la flamme dévore les queues touffues des vaches grognantes: tu as les moyens de l'éteindre; daigne le faire avec ces milliers de gouttes versées par tes pluies : car la puissance des grands ne leur est donnée que pour sauver le malheureux de l'infortune.

« Voyant que la montagne a brisé tes membres, les çarabhas (1), qui ne peuvent même supporter le bruit déchaîné de ta foudre, t'insulteront dans l'ivresse de l'orgueil : inonde-les, nuage qu'il ne sied pas d'insulter, sous le rire moqueur d'une pluie confondue avec la grêle ! En effet, où peut aboutir une audace qui échoue à son début, si ce n'est pas au mépris?

« T'inclinant pour l'adoration, décris un pradakshina autour de la pierre que les Siddhas comblent sans cesse de leurs offrandes, et sur laquelle celui qui ceint le croissant de la lune a déposé visiblement la marque de ses pieds. A la vue de ce roc saint, rejetant loin d'eux les péchés par la séparation de leur âme d'avec les organes des sens, les croyants obtiennent *à l'instant* de partager le séjour de ses paisibles serviteurs.

« Les vents feront parler en sons mélodieux les roseaux, emplis de leur souffle; les Kinnarîs, ses dévotes suivantes, chanteront les louanges du vainqueur de Tripoura; toi, si tu fais de ton côté résonner ta foudre au sein des cavernes à l'instar du tambourin, le Dieu aux trois yeux ne va-t-il pas trouver là réunis tous les instruments de sa musique?

« Ayant franchi de toutes manières le bord de la montagne où siége l'hiver, allonge-toi dans une forme brillante, sinueuse, livide comme le pied de Vishnou, quand il se leva pour châtier l'oppression de Bali; et gagne

(1) Le çarabha est un animal fabuleux, à huit pieds, d'une nature farouche, intraitable, et qu'on suppose habiter les monts Himâlayas.

la plage septentrionale par cette route, que le chef des Brighouides (1) eut la gloire de s'ouvrir à coups de flèches dans les flancs mêmes du mont Kràauntcha et qui est la porte des flamingos, *revenant au lac Mânasa.*

« Le miroir des nymphes célestes donnera l'hospitalité à ton image, une fois que tu auras atteint le sommet du Kailâsa, dont le bras du monarque aux dix têtes rompit la solide cohérence : mont *superbe*, qui se tient perçant les airs de ses hautes cimes, toutes blanches de lotus koumoudas, comme si un violent éclat de rire du Dieu aux trois yeux se fût *pétrifié* soudain *et* fait masse de tous les côtés.

« Au moment où, semblable au manteau noir jeté sur l'épaule de Balaràma, tu seras placé au bord de cette montagne aussi blanche qu'un morceau d'ivoire à l'endroit même où l'éléphant vient de rompre sa dent, je vous aperçois d'ici *l'un et l'autre :* elle, devenue belle comme un œil au regard immobile; toi, luisant comme le collyre étendu *sur les cils.*

« Si Gâauri, ayant quitté le serpent dont elle fit son bracelet, et donnant sa main à Çiva, passe le temps à se promener dans cette montagne, théâtre de ses jeux, retiens dans ton sein le torrent de tes eaux et, courbant ton corps dans l'attitude de l'adoration, deviens pour eux une échelle dont les *pieux* échelons aient le bonheur de toucher leurs pieds.

« Là, malgré toi, quand la foudre, déchirant sa barrière, aura vomi tes eaux, les jeunes filles du ciel te forceront sans doute à faire pour elles l'office d'une salle, où des machines distillent de fraîches rosées : mais si, une

(1) Bhrigoupati ou Parasourâma est une incarnation de Vishnou dans la personne du fils de l'anachorète Djamadagni, rejeton du célèbre saint Bhrigou. Élevé par Çiva sur le mont Kailâsa, il s'ouvrit à lui-même un passage hors de ces montagnes à l'occasion de son voyage dans les contrées du midi pour exterminer la caste des kshatryas.

fois las de servir à ce jeu, mon ami, elles ne veulent pas te rendre ta liberté, épouvante avec tes rugissements horribles à l'oreille ces nymphes inconstantes dans leurs amusements!

« Puisant tes eaux dans le sein du lac Mânasa, où croissent des lotus d'or, rendant par amitié à *l'éléphant céleste* Airavata le bon office de tenir ouvert sur lui ton parasol un moment, secouant par des vents aux ailes stillantes d'eau les robes fleuries des arbres Kalpas, tu jouiras de ce mont sublime, dont le blanc cristal semblera comme brisé par ton ombre;

« Ce mont, sur la pente duquel, comme sur les genoux d'une amante, la Gangâ laisse tomber sa tunique de flots. Quand tu auras de nouveau promené dans ses paragestes avides regards, tu verras Alakâ, qui, telle qu'une amante entrelace des perles dans ses boucles de cheveux, porte sur la cime de ses hauts palais dans la saison des pluies une masse de nuages qui vomissent l'eau à torrents.

« Là où, sur le sol d'une terre faite de pierreries, les palais aux femmes enjouées, les membres peints et la main battant les tambourins en des concerts sans fin, peuvent supporter de toutes manières sur des cimes rasant la voûte des cieux la masse élevée de tes eaux, nuage ceint de l'éclair, embrassé avec l'arc-en-ciel, entonnant des sons aimables et profonds;

« Là où le pollen des fleurs du loghra donne un air de pâleur à la beauté des femmes, qui tiennent pour jouet un lotus à la main et portent le jasmin nouvel éclos tressé dans leurs boucles *noires*, le frais kouravaka noué dans le ruban qui attache leurs cheveux sur la cime de la tête, le cadamba sur la raie de chair qui les sépare au milieu du front, et la fleur de çirisha, que ton approche a fait naître, pendue en girandole au bas d'une oreille charmante;

« Cette ville où, montés sur leurs plates-formes toutes faites de blanches pierreries et décorées de fleurs aussi brillantes que la lumière, les Yakshas, accompagnés de

femmes célestes, vont goûter, aux sons profonds de la foudre en guise de tambours frappés avec lenteur, les voluptueuses saveurs d'un breuvage distillé des arbres Kalpas;

« Là où la route des amantes durant la nuit est révélée au matin par des fleurs de mandâras, que le trouble de la marche fit tomber des boucles de leurs cheveux, par des nélumbos d'or, mis en morceaux, qui ont glissé de leurs oreilles, par des perles, échappées des réseaux et des colliers, dont la palpitation des seins a brisé les fils;

« Là d'où, emmenés par le souffle du vent, leur guide, des nuages, semblables à toi, exhalés par *l'encens qui brûle et dont* la fumée sait imiter au mieux tes formes vaporeuses, sortiront des fenêtres soudain; comme saisies de crainte à la vue de la pluie nouvelle, qui tombe sur la cime des palais et dont les premières gouttes ont gâté les peintures sur le sol des plates-formes;

« Là où, résous en brillantes gouttelettes par les rayons que, débarrassée de ton voile, la lune verse limpides, les tchandrakântas (1) filent pendus en réseaux et dissipent les fatigues des femmes;

« Là où, songeant que le Dieu, ami de l'immortel dispensateur des richesses, habite en personne, Kâma n'ose pas ordinairement porter son arc à la corde faite d'abeilles; mais l'agaçant manége des femmes charmantes, leurs œillades, qui ne manquent jamais à percer un amant d'un trait décoché en arquant le sourcil, y remplissent au mieux les fonctions de l'Amour;

« Là enfin est notre maison au nord du palais, où demeure le Dieu qui préside aux richesses : on la distingue au loin par son magnifique portail, qui ressemble à l'arc du roi des Immortels. Dans son jardin est un jeune arbre

(1) Le *tchandrakânta* est un diamant fabuleux, qui est formé dit-on, par la congélation des rayons de la lune et qui se résout de nouveau à ses rayons.

Mandâra, mon enfant adoptif, que ma bien-aimée cultive et dont elle fait pencher les gerbes de fleurs à la portée de sa main.

« Dans son enceinte *miroite au soleil* un étang, où des pierres d'émeraude pavent les marches de l'escalier. Il se dérobe sous des lotus aux calices d'or, soutenus sur des tiges d'un resplendissant lazuli. A ta vue, secouant loin d'eux tout chagrin, les flamingos, qui l'ont choisi pour habitation, ne vont plus songer au lac Mânasa, qui *d'ailleurs* n'est point à une longue distance.

« Sur la rive s'élève un monticule artificiel, admirable, à la cime faite d'un saphir au doux éclat; une haie de bananiers d'or l'environne. Mon épouse aime à s'y promener, je pense. A cette heure, où je vois ta foudre qui brille sur tes bords, mon ami, cette vue en ramène le souvenir dans mon cœur affligé.

« Là, près d'un berceau de mâdhavis, qu'embrasse à l'entour une haie d'amaranthes cramoisies, fleurissent l'aimable kéçara et l'açoka aux fleurs rouges, aux jeunes pousses tremblantes : l'un désire avec moi toucher les pieds charmants de ton amie; l'autre, feignant comme une envie de femme enceinte, aspire à savourer le breuvage enivrant de sa jolie bouche.

« Au milieu *du lac* s'élève une colonne d'or sur une base de cristal : le pied en est émaillé de pierreries, qui ressemblent à des roseaux d'une pousse encore peu avancée. C'est là qu'après la fuite du jour habite le paon, votre ami, que ma bien-aimée fait danser en lui battant la cadence avec ses paumes, au gazouillement harmonieux de ses bracelets.

« Tels sont les signes, bon *nuage*, auxquels tu reconnaîtras mon palais; garde-les dans ta mémoire, et n'oublie pas le nélumbo et la conque, dont tu verras les images dessinées sur le seuil de ma porte. Mais sans doute mon palais ne brille plus que d'une pâle clarté aujourd'hui que je vis éloigné de lui; car un lotus de jour

ne conserve pas sa splendeur une fois que le soleil est couché.

« Là, sans tarder, réduis ton corps à la taille du petit d'un éléphant pour ne rien gâter dans mes jardins; et, t'asseyant sur le charmant plateau de la montagne artificielle dont je parlais tout à l'heure, ne laisse pénétrer dans la chambre intérieure qu'une faible, très-faible lumière, telle que le clignement d'œil de l'éclair ou pareille au scintillement d'un essaim de vers luisants.

« Si tu rencontres là quelque part une jeune dame à la carnation d'azur, aux membres délicats, aux dents de çikhara (1), aux lèvres de vimba mûr, à la taille déliée, aux yeux de gazelle effrayée, le chef-d'œuvre en un mot du Créateur;

« C'est la femme sobre de paroles, la seconde moitié de ma vie! Faible enfant, séparée de moi, son époux, et consumée de violents désirs, elle est, je pense, dans ces jours à la marche pesante, comme une tchakrâvakî (2) *la nuit* dans l'absence de son amant, ou tel qu'un lotus, dont la corolle, saisie par la gelée, a perdu son éclat!

« Sans doute, la tête appuyée sur une main, les yeux rouges par l'abondance de ses larmes, la couleur des lèvres effacée par ses brûlants soupirs, le visage à demi caché par les touffes pendantes de ses cheveux, la face de ma bien-aimée subit *en ce moment* le supplice dont la lune est affligée, quand ton passage devant elle offusque une moitié de son disque lumineux.

« A ton premier regard tombé sur la ville, agitée par les sacrifices des femmes à l'entrée de la saison pluvieuse, tu verras la mienne occupée, soit à peindre mon image,

(1) Une pierrerie d'un rouge couleur des grains du fruit mûr de la grenade, une espèce de rubis.

(2) Le *tchakrâvaka* au masculin, *tchakrâvakî* au féminin, est *l'anas casarca*, oiseau, qui est la tourterelle des poëtes indiens pour la constance et l'affection conjugale. Un saint anachorète, en châtiment d'une offense, les a condamnés au supplice de passer chaque nuit le mâle séparé de la femelle.

que les chagrins de l'absence ont dû jeter, *pense-t-elle*, dans un pitoyable état de maigreur; soit à interroger la douce voix de la sârika, enfermée dans sa cage : « Te souviens-tu de ton maître? lui dit-elle. *Oui! n'est-ce « pas?* car il était, *pour ainsi dire*, ton époux. »

« Ou bien elle voudrait chanter une cantate, dont la gloire de ma race a prêté le sujet au poëte; et, posant la vînâ sur sa cuisse vêtue d'une robe souillée, elle touche avec peine les cordes mouillées des larmes de ses yeux, oubliant à chaque moment le ton, quoiqu'elle ait elle-même composé la musique.

« Ou bien elle arrange sur la terre ces mois encore à passer du temps fixé pour l'exil, après qu'elle a supputé avec des fleurs effeuillées sur le seuil combien de jours ont déjà coulé; et cet amusement, dont elle distrait son cœur, lui fait goûter par avance le plaisir de sa réunion avec moi : car tels sont ordinairement les passe-temps des femmes dans l'absence de celui qu'elles aiment.

« Occupée ainsi le jour, elle peut supporter le poids de mon absence; mais j'ai peur que la nuit, où ces distractions lui manquent, ne livre ton amie à tout l'accablement du chagrin. Vois! en t'approchant du lieu, où, sans dormir, elle couche sur la terre, tu peux, suspendu à sa fenêtre, lui donner un instant de bonheur, en apportant de mes nouvelles à cette vertueuse épouse;

« Qui, amaigrie par la douleur et couchée sur le même flanc au lit du veuvage, comme la lune au bord de la plage orientale à son dernier croissant, traîne au milieu des larmes brûlantes de la séparation ces nuits qui fuyaient avec toute la rapidité d'un instant;

« Elle, qui, sans doute, le *frais* bourgeon de ses lèvres consumé par les soupirs, la vue offusquée par l'onde exprimée de ses yeux, les cheveux hérissés au sortir du bain limpide, rejetant sur le dos leurs boucles pendantes jusqu'au bas de ses joues, aspire à goûter le sommeil :

« Car peut-être, se dit-elle, un songe le réunirait-il, ne fût-ce qu'un seul instant, avec moi! »

« Elle, malade de son affliction et qui d'une main, où les ongles ne sont plus coupés, éparpilla maintes fois, pour voiler les joues, ses cheveux roides, *incultes*, hérissés de cette queue, nouée le premier jour de la séparation, et que je dois, affranchi de ma douleur, à la fin de ma peine, délier moi-même pour les attacher au sommet de la tête, avec le ruban que son deuil de veuve lui a fait déposer;

« Elle qui, pareille au nélumbo dans un lieu sec, mais dans un jour nébuleux, où il ne semble ni éveillé ni endormi; elle, *dis-je*, qui voile sous des cils appesantis par l'eau du chagrin ses yeux, dont le regard évite maintenant ce qu'autrefois ils recherchaient avec amour, les rayons de la lune à la fraîche ambroisie, entrés par la voie de ses fenêtres;

« Elle, *malheureuse* femme qui s'est dépouillée de toutes ses parures, qui dépose mainte fois avec douleur son tendre corps d'un bord à l'autre de sa couche, et qui t'arrachera infailliblement des larmes faites des gouttes de ta pluie: car, pour l'ordinaire, tout ce qui porte une âme molle est enclin à la compassion!

« Je sais que ton amie avait placé tout l'amour de son cœur en moi: aussi pensé-je qu'elle est encore maintenant ce qu'elle était au premier jour de notre séparation. Né dans une noble condition, l'état de chagrin où je suis ne fait, certes! pas de moi un homme qui parle seulement pour le plaisir de parler: bientôt ce que j'ai dit, mon frère, sera tout entier sous tes yeux.

« L'œil de cette femme aux yeux de gazelle, où ne brille plus l'onguent de collyre, où l'abstinence des liqueurs spiritueuses a fait oublier son jeu coquet au sourcil; où le trait de l'angle extérieur est empêché même par les cheveux pendants; cet œil, que ta venue fera bientôt, je pense, trembler au sommet, va emprunter une

ressemblance de beauté au nymphée bleu, agité par le mouvement d'un poisson.

« Si, dans ce moment, elle goûte les douceurs du sommeil, assieds-toi là, nuage ; attends la durée d'une veille seulement, bâillonne ta foudre ; et quand un songe lui rend son époux un instant, ne fais pas tomber soudain la liane de mes bras qu'un embrassement passionné avait nouée autour de son cou !

« Aussitôt que tu auras fait lever cette noble dame, les yeux immobiles par le feu des éclairs ; aussitôt que, par le vent à la fraîche haleine des gouttes de ta pluie, tu l'auras fait revivre, comme les jasmins grandiflores aux boutons nouveau-nés, commence de sa fenêtre, où tu seras placé, à lui parler avec la profonde voix du tonnerre :

« Femme qui n'es pas veuve, bien que tu puisses le paraître, *lui diras-tu*, sache que je suis un nuage, le cher ami de ton époux, et que son ordre, conservé dans ma pensée, m'a conduit ici, moi qui, par le son agréable de mes hymnes, fais hâter le pas dans la route à des foules de maris en voyage, qui se fatiguent, impatients de dénouer la queue de veuve sur le cou de leurs épouses. »

« A ces mots, levant les yeux, elle te regardera, comme jadis la Mithilienne regarda le fils du Vent, et, songeant en elle-même, son cœur éclatera de curiosité ; ensuite elle écoutera d'une oreille attentive : car, mon aimable nuage, une chère nouvelle, apportée de leur ami, est pour les femmes un peu moins seulement qu'une entrevue.

« Que ton altesse lui parle en mon nom et lui tienne d'elle-même ce langage pour lui subvenir en aide : « Ton époux habite les ermitages situés sur la montagne de Râma. Il se porte bien et te demande, femme *chérie*, comment va ta santé dans une telle séparation. » Car la santé, pour des êtres logés en des membres périssables, c'est la première des consolations.

« Contraint à vivre loin de toi, le chemin vers toi fermé par un destin jaloux, il réunit du moins dans ses pensées à ton corps malade et souffrant son corps plus souffrant et plus malade; à toi, qui verses des larmes, lui, qui se fond en des ruisseaux de pleurs; à toi, qui pousses de longs soupirs, lui, de qui l'âme s'exhale en des soupirs plus violents; à toi, que sans relâche consume le désir, lui, qui porte le désir allumé *dans son cœur*.

« Rejeté hors de l'horizon de tes oreilles et par-delà toute vision de tes yeux, il ne peut te réciter face à face le thème composé d'après sa passion, lui, à qui l'envie de toucher ton visage eût fait désirer de murmurer à ton oreille ce qu'il aurait pu dire à haute voix en présence même de tes compagnes.

« Je vois tes formes sveltes dans les priyangous, ton regard dans les yeux de la gazelle effrayée, la beauté de tes joues dans *la face de* la lune, la riche chevelure dans la queue des paons, le jeu coquet de tes sourcils dans les petites ondulations des ruisseaux; mais, hélas! ces traits épars je ne les vois pas même une seule fois, pétulante femme, se réunir dans un seul objet!

« J'avais dessiné ton portrait dessus la roche avec les couleurs des métaux, tu semblais irritée d'amour et je désirais me peindre moi-même tombé à tes genoux; *mais en vain*, car les pleurs amassés dans mes yeux ont troublé mainte et mainte fois ma vue : ainsi le destin cruel ne souffrit pas même que nos traits fussent réunis sur la pierre!

« Banni loin de ton visage, odorant comme la terre sèche qu'une pluie fine a rafraîchie, le dieu aux cinq flèches me consume, tout exténué que je suis déjà : ainsi juge avec quelle *pesanteur* vont se traîner, maintenant que la saison chaude expire, ces jours où le *voile des* nuages déployé dans les plages du ciel écarte, ma jeune enfant, les feux brûlants du soleil!

« Quand ils me voient jeter mes bras dans l'air afin de t'y serrer d'une étreinte passionnée, toi, qui m'es rendue

un instant par les visions d'un songe, les Dieux terricoles eux-mêmes laissent tomber souvent des larmes, dont les gouttes brillent comme de grosses perles sur les jeunes pousses des arbres.

« Les vents du mont Himâlaya, qui ont déjà brisé les opercules des bourgeons sur les pins Dévadârous et qui, *l'aile* embaumée de leurs sucs, accourent ici par la voie du midi, je les embrasse dans la pensée que peut-être, femme bien douée, ils ont touché ton corps en passant.

« De quelle manière la nuit aux longues veilles se passera-t-elle comme un instant? » *me dis-je le soir*. « Comment ce jour n'aura-t-il que des ardeurs supportables? » *soupiré-je le matin* dans toutes les saisons *de l'année*. C'est ainsi que le chagrin de la séparation, femme aux yeux charmants, abandonne sans défense au milieu de ses flammes dévorantes mon âme en proie à des vœux qu'elle ne peut satisfaire !

« Mais souvent un regard jeté sur moi vient aussi relever ma constance : ne te laisse donc pas tomber, noble dame, au plus profond désespoir. A qui n'arrive-t-il que du bonheur ou que du malheur sans aucune interruption? La condition des choses humaines va comme la roue d'un char : ce qui est en bas se lève et ce qui est en haut se baisse !

« Mon arrêt expire au temps où le Dieu qui tient l'arc Çârnga se réveillera du serpent dont il fait sa couche : passe de même ces quatre mois les yeux fermés *par le sommeil* : ensuite, dans l'automne en pleine maturité, aux clartés lunaires des nuits, nous pourrons savourer chaque objet de nos désirs, à la douceur desquels ajoutera le souvenir de la séparation.

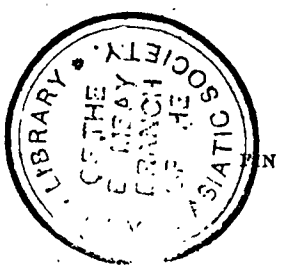
« Je te verrai de nouveau, le cou appuyé sur mon sein dans notre lit même, te réveiller en sursaut après un instant de sommeil ; et, plus d'une fois, à ma demande : « *Qu'est-ce que tu as?* » tu répondras encore, versant des larmes et refoulant ton rire en toi-même : « Ah ! traî-

tre! je t'ai vu dans un songe tenir une autre femme dans tes bras! »

« Connaissant ma fidélité à cette preuve, qui t'en est donnée, n'ajoute plus foi aux calomnies, femme aux yeux noirs, et ne veuille plus me soupçonner désormais. L'absence, dit-on, ne détruit pas les affections; car la tendresse augmente malgré les obstacles à la vue d'un signe extérieur et devient une montagne d'amour. »

« Es-tu décidé, bon nuage, à me rendre ce service d'ami? *Si je fais cette question*, ce n'est pas que j'attende une réponse de ton altesse par le bruit éclatant de sa foudre. Ne donnes-tu pas l'eau sans parler aux tchâtakas qui t'implorent? En effet, exécuter ce qu'on lui demande est la digne réponse d'un noble cœur!

« Quand tu auras accompli ce vœu de mon âme, comme il sied à un ami, soit par affection, soit par un sentiment de compassion pour moi, te disant : « Il souffre loin de son épouse! » alors, fais le tour de ces lieux chéris, ô nuée qui portes les trésors de l'automne, et puisses-tu n'être jamais séparée, tel que moi, de l'éclair, ton époux! »



INDEX

DE QUELQUES MOTS IGNORÉS OU PEU CONNUS DES PERSONNES QUI NE SONT PAS ENCORE BIEN FAMILIARISÉES AVEC L'HISTOIRE DE L'INDE.

A

Açvattha, le figuier réligieux ou son fruit.

Akshoda, la *Careya arborea*.

Andjali. Voy. l'*Index du Râmâyana*, en 2 vol. in-18.

Atharva, le nom du quatrième Véda.

Arghya. Offrande respectueuse aux Dieux ou à des personnes vénérables. Elle est composée de riz, de l'herbe sacrée *Dourva*, de fleurs, d'eau, etc. Le tout offert dans un petit bassin qui a la forme d'un bateau.

Astra, qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires avec ce sens très-usité, charme pour enchanter toute espèce d'arme.

Avabhrita. V. l'*Index* du IIIe volume du *Mahâ-Bhârata*.

B

Bandoudjiva, une fleur, la *Pentapetes phœnicea*.

Bhalla, flèche armée d'un fer qui a la forme d'un croissant.

Brahmatchâri, étudiant en théologie. On donne ce nom à des hommes dont la vertu principale est la continence.

Ç

Çalmali, arbre des enfers qui a pour feuille des épées et des tranchants de rasoirs.

Çami, l'*Acacia suma*.

Çatakratou, un surnom d'Indra, *le Dieu aux cent sacrifices*.

Çiriska, l'*Acacia sirisa*, dont les fleurs servent aux jeunes filles de boucles d'oreilles ou de pendeloques.

Çrâddha, offrande funèbre en l'honneur des Mânes.

Çrivatsa, touffe de poils frisés, imitant une croix de Saint-André, sur la poitrine de Vishnou ou de Krishna.

Çyâmâka, une espèce de grains, le *Panicum frumentaceum*.

Çiva, *le Dieu aux trois yeux*, le Dieu *qui ceint le croissant de la lune*, le vainqueur de Tripoura, périphrase qui veut dire ce Dieu de la trinité indienne, le pouvoir destructeur et reproducteur.

Çoûdra, un homme de la quatrième caste sortie des pieds de Brahma, un artisan, qui vit du travail de ses mains.

D

Doûrva, le *Panicum dactylon*.

G

Gandhadwipa, un éléphant de la meilleure espèce, qu'on suppose exhaler en tout temps une senteur particulière.

H

Hotri, un prêtre qui, dans les sacrifices, récite les prières du Rig-Véda; une personne bien familiarisée avec les Védas.

I

Ingoudi, le nom d'une plante appelée communément *Inguii*.

K

Kakoubha, nom d'un arbre, le *Pentaptère arjouna*.

Kalpa, un des arbres du Swarga ou Paradis d'Indra. C'est aussi le nom qui est donné à la destruction du monde.

Kâma, l'Amour indien, époux de Râti, *la Volupté;* il porte cinq flèches, chacune est armée d'une fleur.

Katouka, plante dont l'écorce et les semences ont un goût âpre et amer. Elle est employée en médecine contre les vers, la dyssenterie, etc. C'est la *Wrightea antidysenterica*.

Kinnara, un musicien du ciel.

Kouça, l'herbe sacrée, le *Poa cynosuroïdès*.

Kourouvaka, l'*Amarante cramoisie*, ou une sorte de Barlerie à la couleur pourpre.

Kshatrya, un homme de la deuxième caste, celle des guerrriers et des rois.

M

Madu, liqueur odorante, qui sort des tempes de l'éléphant au temps qu'il est en rut.

Madhavi, nom d'une fleur, la *Gærtnera racemosa*.

Madhoûka est le nom d'un arbre connu en botanique sous le nom de *Bassia latifolia*.

Mandâra, un des arbres du Swarga ou Paradis d'Indra.

Mousta, sorte d'herbe, le *Cyperus rotundus*.

N

Nâga, le serpent dit *à lunettes*, ou *Coluber Naga*, qui, dans sa colère, distend son cou d'une façon prodigieuse.

Nairita, démon ou mauvais génie.

Namérou, en botanique l'*Elæocarpus* et sa graine.

Nirâdjana, lustration des armes, cérémonie militaire et religieuse, célébrée par les rois ou les généraux avant de se mettre en campagne.

Noûpoura, anneau ou bracelet qui se porte, orné de joyaux ou de grelots, au-dessus de la cheville, et que les femmes en marchant font résonner d'une manière coquette.

O

Oushira, la racine de l'*Andropogon muricatum.*

P

Pâridjâta, un des quatre arbres du Paradis.

Parantapa, c'est-à-dire *celui qui brûle* ou *consume ses ennemis.*

Pataha, instrument de musique, une tymbale.

Pradakshina. *Voy.* l'*Index du Râmâyana.*

Priyamvadâ, nom de femme, ordinairement *celle qui sait dire des choses aimables.*

S

Saptaparna, un arbre, l'*Alstonia scholaris.*

Sârika, sorte d'oiseau, la *Gracula religiosa.*

Swarga, lieu d'ineffables délices, le séjour fortuné, le Paradis d'Indra.

T

Tchakra. arme de guerre, disque acéré, tranchant de tous les côtés.

Tchâtaka, une sorte de coucou, le *Cuculus melano-leucus.*

Tchaitya, arbre sacré, planté au milieu d'un village ou près de lui, et que les habitants ont en grande vénération.

Tirtha, bain sacré ou pièce d'eau le long d'un fleuve saint, lieu de pèlerinage.

V

Vaitâlika, un barde, qui a pour office de réveiller le prince au point du jour avec de la musique et des chants.

Valkala, habit d'écorce, accoutumé des anachorètes et fait avec le *liber* des arbres.

Vânira, espèce de roseau, le *Calamus rotang.*

Vîçradjit, sorte de sacrifice, célébré par un triomphateur universel.

Vidoûshaka, *le facétieux,* une sorte de Sancho Pança, le naïf et spirituel confident du rôle principal dans une pièce.

Vikankata, un petit arbre, nommé vulgairement *Buentchi;* c'est la *Flacourtia sapida.*

Vimba, une plante cucurbitacée avec des fruits rouges, la *Momordica monadelpha.*

Vinâ, luth indien, qui eut pour inventeur Nârada, fils de Brahma.

Y

Yama, Voy. l'*Index du Râmâyana réduit.*

Yavana, une contrée; probablement d'abord la Bactriane et par suite la Grèce entière. L'*Yavani* est l'épouse d'un *Yavana.*

Yati, un sage, qui est complétement le maître de ses passions; un ascète, qui a dompté ses organes des sens.

LIBRARY OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY BOMBAY BRANCH

TABLE DES MATIÈRES

La Reconnaissance de Çakountala, drame en sept actes.. 1
Le Raghou-Vança 131
Le Mégha-Douta..... 307

Paris. — Imp. de Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac.

00050363

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020